This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583733 0

ANNEX

ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

CINQUIÈME SÉRIE

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

LIBRAIRIE
ARMAND COLIN
14f

ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

Cinquième série

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1901

Tous droits réservés.

KBS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
625842A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

PORTRAITS INTIMES

M. LE VICOMTE FRANÇOIS DE CUREL

D'assez étranges légendes sont répandues sur M. François de Curel. J'en ai eu l'écho, certain soir, durant une représentation de son beau drame, la *Nouvelle Idole*. Deux ou trois de ses amis devisaient dans les couloirs et j'écoutais leurs propos. L'un d'eux, après avoir célébré comme il convenait les mérites de l'ouvrage, ajouta :

« Curel est pour moi un perpétuel sujet d'étonnement et je me demande comment il peut être l'auteur de ses pièces : il leur ressemble si peu! Elles sont austères, pessimistes ; elles révèlent une admirable connaissance du cœur humain. Et le psychologue, le penseur qui les a écrites est un homme tout rond, tout joyeux et, en apparence, dénué de complexité. Il possède une grosse fortune, d'immenses domaines sur la frontière des Vosges, des établissements agricoles et industriels, et aux environs de Paris une forêt giboyeuse. Il me convia cet automne à un déjeuner de chasse, et je fus honteux des banalités et des platitudes où se traîna la conversation. Il n'en paraissait nullement excédé, il semblait s'y complaire et ne faisait nul effort pour en rehausser le ton. Et j'avais de la peine à m'imaginer

Blanch 17 Sept 1932

que ce fermier jovial fût l'écrivain à qui nous devions l'*Envers d'une sainte*, les *Fossiles* et tant d'autres œuvres raffinées... »

Ce jugement piqua ma curiosité et, désirant en vérifier l'exactitude, je suis allé voir, en son logis, M. le vicomte François de Curel.

L'hôtel qu'il habite à Paris est situé rue de Grenelle, au centre du vieux faubourg Saint-Germain. On y accède par un vaste portail et par une cour majestueuse. Les armoiries sculptées au-dessus du seuil indiquent l'aristocratique origine de cette demeure qui n'a cessé, depuis deux siècles, d'abriter des gentilshommes. M. François de Curel en occupe une aile, le bâtiment principal servant de résidence à sa famille. Il m'a reçu dans son cabinet de travail, pièce large et froide, où ne pénètrent pas les bruits du dehors. Elle est très simplement meublée; je n'y remarque pas ces bibelots, ces meubles rares, ces futilités aimables par où se trahit le goût de l'élégance et de la décoration. Un casier bondé de livres, quelques tableaux cloués au mur, quatre fauteuils, un bureau; sur la cheminée, une pendule; et c'est tout. Le maître de céans se lève à mon approche, et je constate d'abord que sa physionomie répond à l'image qui m'en a été tracée. Malgré l'heure matinale où je me présente devant lui, il n'est pas enveloppé, comme de certains vicomtes que je connais, dans une douillette de soie et chaussé de babouches à la turque. Il n'a rien d'un petit-maître. Son aspect est solide et un peu fruste; son teint n'est pas anémié par l'atmosphère des villes; un sang généreux le colore. Et quoiqu'il soit court de taille et dénué d'embonpoint, on devine que sa santé, entretenue par des exercices énergiques, lui doit procurer une pleine satisfaction. Je lui expose l'objet de ma visite et ne lui cache aucun des sentiments qui m'ont poussé à la faire, et dont le plus vif est l'envie que j'ai de comparer ses œuvres à sa personne. Il se met à rire. Et son rire a quelque chose de violent et de strident qui me déconcerte.

« Je sais, dit-il, les bruits qui circulent sur mon compte. On ne veut pas que je sois gai. Et pourtant je le suis! La nature m'a formé ainsi. Je ne puis lutter contre elle. Dernièrement, je dînais en ville; le hasard m'avait donné pour voisines deux charmantes femmes que j'amusai de mon mieux. Après le repas, un convive qui m'avait longuement dévisagé, s'approcha de moi, me serra la main et murmura avec compassion : « Que je vous plains! que vous avez dû souffrir! » Et comme je le regardais, étonné, il ajouta : « Vous qui êtes si « triste, vous n'avez cessé de plaisanter. Vous avez « fait illusion à tout le monde!. . Mais je ne m'y suis « pas laissé prendre!... » En vain, ai-je essayé d'expliquer à ce monsieur perspicace qu'il s'était mépris sur ma véritable humeur, je n'ai pas réussi à le convaincre... »

Ce souvenir redouble l'hilarité de M. de Curel...

« Il est heureux, poursuit-il, que je porte en moi-même cette disposition à la joie, car elle me permet d'endurer la monotonie de l'existence rustique. Je passe, chaque année, plusieurs mois dans mes terres de Lorraine, où nulle distraction mondaine ne m'est offerte. J'ai la chasse et la pêche; je surveille mes paysans, je laboure et je jardine. Le soir j'allume ma lampe, je lis au coin du feu, les pieds sur les chenets, mes chiens ronflant devant l'âtre. Et jamais je ne m'ennuie. »

A ce moment, le valet de chambre nous interrompt et prononce quelques mots à l'oreille de M. le vicomte.

« Vous permettez que je vous quitte une seconde, me dit-il. J'ai commandé une nouvelle batteuse. Et le fabricant me demande une explication... »

Demeuré seul, je m'approche des rayons où quelques centaines de volumes sont empilés. Je discerne dans le nombre des ouvrages spéciaux sur la botanique, la zoologie, la vénerie, la meunerie. Sur un guéridon est ouvert le *Traité de pisciculture* du docteur Brocchi... Et telle est la bibliothèque de ce dramaturge!...

Il faut bien, cependant, que nous agitions la question du théâtre. M. de Curel ne refuse pas de l'aborder, et il me fournit, sur la culture intellectuelle qu'il a reçue et sur ses débuts dans les lettres, d'instructifs renseignements.

Dans l'idée de ses parents, il était voué au commerce et à l'industrie; ils souhaitaient qu'il gouvernât, à l'exemple de ses aïeux maternels, les grandes entreprises dont la propriété devait un jour lui échoir. Et ils le dirigèrent vers l'École centrale pour qu'il y acquît des talents indispensables. Il écouta docilement leurs conseils. Il était alors fixé à Metz et suivait, comme externe, les cours du lycée. Déjà l'amour des belles-lettres le tourmentait; il ébauchait des romans et des comédies, et transformait en acteurs les bouts de crayon qu'il avait dans son pupitre. Mais ce passe-temps ne le détournait pas de ses devoirs. Il avait quatorze ans quand éclatèrent les événements de 1870; aussitôt après la guerre, il subit l'épreuve des deux baccalauréats et conquit son diplôme d'ingénieur. Mais il refusa d'user de ce titre; au lieu d'appliquer son activité à des tâches positives, il l'employa à s'orner l'intelligence. Pendant dix années, de 1875 à 1885, il dévora des milliers de bouquins; il se mit au courant de la littérature contemporaine; il s'engoua de Flaubert, de Maupassant, de Tolstoï et ne songea pas, tout de suite, à les imiter. Puis il eut la velléité de composer un roman; cet essai ne le contenta qu'à demi. Il s'avisa de bâtir une pièce et commença d'écrire l'*Envers d'une sainte*, ignorant où son improvisation le menait, et s'il en sortirait une tragédie ou un vaudeville. Il acheva, dans le même temps, deux autres drames et expédia les trois manuscrits, sous trois noms différents, à Antoine qui venait d'inaugurer ses soirées d'avant-garde. Antoine répliqua à cet envoi par trois billets enthousiastes qui transmettaient aux trois auteurs son acceptation. M. de Curel se trouvait être trois fois élu. Il entrait dans la carrière par une porte triomphale. Et c'est dans ces conditions que l'*Envers d'une sainte* a vu le feu des quinquets.

On se rappelle l'étonnement qui accueillit cet ouvrage, et l'impression profonde qu'il fit sur l'esprit de la critique. M. de Curel fut classé parmi les représentants les plus distingués de la jeune école; on ne le confondit pas dans leurs rangs, on lui assigna une place à part et qui lui devint personnelle. Il fut le « philosophe » des dramaturges de l'avenir. Et l'on décida que du philosophe il avait les qualités et les défauts, que ses pièces étaient ingénieuses, suggestives, mais par trop abstraites, que l'intérêt scénique y était insuffisant, que la dissertation s'y développait outre mesure aux dépens du drame, et qu'elles renfermaient des beautés trop subtiles pour captiver le public. Il fut convenu que M. de Curel aurait pour lui l'approbation des lettrés et contre lui le suffrage de la foule. Le sort réservé à l'*Invitée*, à l'*Amour brode*, à la *Figurante*, le mérite de ces ouvrages et leur échec matériel corroborèrent ce jugement. Or, la *Nouvelle Idole* sembla avoir résolu le problème de concilier ces éléments contradictoires et d'émouvoir la sensibilité des spectateurs, tout en les maintenant dans le domaine de l'idée pure. Les applaudissements dont M. de Curel fut salué par eux chaque soir, montrent que, si son effort n'a pas encore atteint à la perfection, du moins il en approche et qu'il est entré dans la voie qui y conduit... Je voudrais que M. de Curel m'expliquât par quel procédé il a accompli ce tour de force et qu'il me dévoilât les secrets de son art....

Maintenant, il ne rit plus. Il rumine le sens de mon interrogation. Et après quelques minutes de silence, il se décide à parler :

« Lorsque j'y réfléchis, je crois que la faveur dont a joui la *Nouvelle Idole* tient aux circonstances dont elle est née et que ce sont elles qui lui ont imprimé quelques-uns de ces mérites que vous voulez bien lui reconnaître. Il y a de cela quinze ans environ, alors que je m'essayais dans le métier d'écrivain, je cherchais un sujet de pièce, tout en chassant le canard sur mes étangs, et je m'étais arrêté à celui-ci. Un clubman triche au jeu; sa vilenie

est découverte par sa femme qui se détourne de lui après l'avoir accablé d'amers reproches; elle prend un amant, et le mari se fait sauter la cervelle. Je commençai à coucher sur le papier ce scénario et, dès la seconde scène, je reculai devant son extrême vulgarité. Il n'en fut plus question. Beaucoup de mois s'écoulèrent. Et je lus dans un journal les expériences tentées par le docteur Roux pour la guérison de la diphtérie, je réfléchis à leurs conséquences, à l'état d'âme qu'elles supposent chez le savant qui s'y consacre et aux cas de conscience qui en peuvent résulter. Je fus tenté d'en porter un au théâtre. Mais il fallait le présenter sous une forme accessible et captivante. Et c'est alors que l'aventure qui m'avait hanté jadis me revint en mémoire. Je fondis les deux sujets. J'anoblis mon personnage. Mon cercleux devint un éminent physiologiste. J'attribuai des scrupules à ma coquette écervelée. Les passions qui les animèrent ne furent plus de médiocres intérêts de vanité, mais les plus graves qui puissent toucher l'homme, celles qui s'attachent aux mystères de sa destinée. Ainsi je gardai de ma conception première l'action rapide et brutale et j'y ajoutai une part de réflexion. Et je réussis par ce concours à composer une œuvre vraiment dramatique. Je suis fondé à croire qu'elle a ce caractère, puisque le public lui a fait bon visage. »

Ce long discours est débité sans hésitation, d'une voix nette et limpide. M. F. de Curel se meut avec aisance dans les idées générales. Ce sauvage s'exprime comme un docteur en Sorbonne.

« Il est bien hasardeux de se risquer à définir l'esthétique de la scène, selon l'idéal que nous en concevons... Peut-être pourrait-on donner aux néophytes cette recette, renouvelée de la cuisinière bourgeoise : Prenez un fait divers, mettez beaucoup de pensée autour, et servez chaud. Et vous aurez une bonne pièce qui plaira aux humbles et aux délicats et qui sera complète, puisqu'elle contiendra le mouvement — qui est l'essence du drame — et la philosophie — qui est sa noblesse! »

Ici, M. F. de Curel s'arrête. Craint-il de jouer au pontife et d'être trop solennel?... Une lueur de malice s'allume dans son regard.

« Et puis, vous savez, en matière d'art, les théories sont absurdes. Chacun obéit à l'impulsion de son tempérament. En prenant la plume on ignore, la plupart du temps, où elle vous conduira. On a des surprises, des rencontres inattendues, et c'est ce qui fait proprement le charme d'écrire... »

Il me reste à aborder un point important. Dans quelle mesure le théâtre peut-il être un instrument de régénération sociale? Il n'est pas une tribune qui soit plus retentissante que la scène, et devant laquelle se presse un plus nombreux auditoire. Le dramaturge a chaque soir à sa disposition un millier de cerveaux où il peut déposer la semence de son verbe. Cette propagande, indéfiniment renouvelée, possède, à ce qu'il me semble, une force presque illimitée d'expansion. Et ce doit être, pour un auteur qui n'est pas un simple vaudevilliste, une incomparable jouissance de sentir qu'il agit sur les mœurs, qu'il les façonne et qu'il contribue, pour sa part, à hâter leur marche vers le progrès. C'est une préoccupation qui hante, à l'heure actuelle, la plupart des auteurs, et non seulement les plus sévères, comme M. Eugène Brieux, mais le voluptueux Maurice Donnay et le pittoresque Valabrègue. Très certainement M. F. de Curel n'est pas exempt de ces soucis élevés. Et pourtant ils le tourmentent moins que je ne l'eusse supposé. Non pas que l'auteur du *Repas du lion* se détache des grands problèmes de l'avenir. Il en a abordé l'examen dans cette pièce; il y a développé une thèse qui lui est chère et qu'il m'a encore exposée en l'étayant d'arguments plus personnels.

« L'homme est un animal égoïste. Mais cet égoïsme qu'on lui reproche est excellent, puisqu'il est le principe d'une activité féconde et dont toute la communauté humaine profite. J'ai dans ma famille des chefs d'usine, en qui la science s'allie au sentiment de la vie pratique.

En travaillant pour eux-mêmes, ils travaillent pour autrui. Cette richesse, dont ils ont leur part, ils l'augmentent, ils la répandent autour d'eux. Et voilà l'erreur où tombent les utopistes du socialisme. Ils méconnaissent les lois essentielles de l'humanité; ils lui attribuent des vertus qu'elle n'a pas et veulent abolir des inclinations qui sont inhérentes à sa nature... »

Ce sont des vérités qu'il est salutaire de jeter dans le public. Mais M. de Curel ne croit pas que le théâtre soit, pour cette besogne, un véhicule aussi rapide qu'on se l'imagine communément.

« J'entre très rarement, m'a-t-il déclaré, dans les salles de spectacle, et dans celle surtout où l'on représente mes ouvrages. Il m'est pénible de les entendre exécuter. Je ne suis plus dans les dispositions où j'étais quand je les ai composés. Ma fièvre est tombée. Ils me sont devenus en quelque sorte étrangers. Et il me répugne d'écouter cette prose qui m'a coûté parfois tant de peine; il me semble que je cède à l'attrait d'un grossier cabotinage. D'ailleurs elle ne me contente plus moi-même. Et je remarque qu'elle est rarement entendue par la foule, qui n'en retient que les parties les plus basses. J'y ai introduit des nuances qui ne sont pas saisies, des ironies qui ne passent pas la rampe. La majorité des auditeurs sont incapables de percevoir avec finesse les intentions de l'auteur. Ils se passionnent pour les faits, non pour les idées. Écoutez-les discuter sur la pièce qui leur est soumise. Ils n'attachent d'importance qu'au côté sentimental du sujet. Ils n'y voient qu'une historiette. Et sur cette historiette ils pérorent à l'infini. Ils en examinent la vraisemblance... « Est-il admissible que Mme X... vienne chez M. Z... et que M. Z... laisse partir Mme X... sans lui manquer de respect? » Ils ne sortent pas de cet étroit point de vue. Et la mentalité de Mme X... et de M. Z..., et la portée morale de leurs actes leur sont à peu près indifférentes... »

M. de Curel s'anime en énonçant ces griefs. Et quoiqu'ils témoignent d'une certaine ingratitude envers un

public qui lui est si bienveillant, il ne peut se tenir d'y insister :

« Éclairer le peuple par ces moyens est une chimère. Il n'accepte que ce dont il est déjà convaincu. Il repousse avec horreur les vérités qui lui sont antipathiques. Le dramaturge n'est pas un pionnier. Il défile, tout au contraire, à l'arrière-garde. Il tient un miroir où ses contemporains se reflètent. Son rôle se borne à incarner dans des types concrets les idées ambiantes et à les graver dans des formes saisissantes. Il précipite le courant, il ne le crée pas. Beaumarchais n'a rien inventé en construisant son chef-d'œuvre, mais il a communiqué une prodigieuse impulsion à l'esprit révolutionnaire, en donnant à tous les mécontents, à tous les révoltés l'illusion de croire qu'ils s'appelaient Figaro... »

Et M. de Curel conclut, imprégnant ses paroles de cette ironie lointaine qui échappe aux bonnes gens :

« Ce sera bientôt le moment d'écrire un autre *Barbier* ! »

« En somme, lui dis-je, vous réalisez les principales conditions du bonheur. Vous êtes au nombre des privilégiés. Votre fortune vous assure l'indépendance et vous permet d'éviter le surmenage cérébral, où sombrent tant de brillants génies. Vous travaillez à votre heure, vous ne violentez pas l'inspiration, vous attendez que le fruit mûrisse avant de le cueillir. Enfin, vous êtes affranchi de quelques-unes des servitudes que votre naissance semblait devoir vous imposer. »

Un franc éclat de rire coupe court à mon dithyrambe.

« Oui ! je me dispense, le plus que je puis, d'aller dans les salons. Je hais les conversations insipides qu'on est forcé d'y subir. Je crois bien que je préfère celle de mes braconniers des bords de la Seille. Leur commerce m'est moins odieux que celui des snobs. Et puis, nous avons là-bas de splendides couchers de soleil. Quand me ferez-vous la grâce de venir les admirer? »

M. le vicomte François de Curel — qui rit toujours — est un homme très compliqué. Et c'est un sage !

UNE LEÇON DE VAUDEVILLE

Il était midi passé quand je me suis présenté chez M. Georges Feydeau. Encore vêtu d'un costume du matin (un élégant négligé) et languissamment assis dans un large fauteuil, au coin de l'âtre, il portait en lui comme un air de mélancolie ou de lassitude. Cette physionomie contrastait si vivement avec la joie extravagante, épileptique que l'auteur de la *Dame de chez Maxim* a coutume de répandre dans ses ouvrages, que je crus devoir m'informer de sa santé. M. Georges Feydeau leva sur moi un regard rêveur. Un pâle sourire erra sur ses lèvres.

« Je me porte à merveille, dit-il. Ne vous étonnez pas si je suis triste. Telle est, en effet, ma disposition habituelle. Je ne ressemble point à mes pièces, que l'on s'accorde à trouver réjouissantes. Je suis mauvais juge en ces matières. Je ne ris jamais au théâtre. Je ris rarement dans la vie privée. Je suis taciturne, un peu sauvage. Je fuis les occasions de causer de choses oiseuses avec les indifférents. Cette aversion leur paraît être du dédain. Et ils s'en vengent en me traitant de « poseur ». Les longues conversations m'inspirent une appréhension invincible. »

Ne voulant point me heurter à des répugnances dont je n'avais aucun soupçon, je fis mine de prendre congé, mais il me força de me rasseoir.

« Vous ne m'entendez pas, ajouta-t-il fort civilement. Je suis charmé d'examiner avec vous quelques petits problèmes d'art dramatique. C'est là, sans doute, un sujet intéressant... »

Un silence suivit ces paroles. M. Georges Feydeau songeait. Sa fine tête blonde s'inclinait, comme si un fardeau trop lourd l'eût accablée; des nuages passaient dans ses yeux bleus; ses doigts jouaient négligemment avec un couteau à papier. J'admirais à part moi cette indolence qui, jointe à la délicatesse féminine de ses traits, communique à M. Feydeau une grâce particulière et fait de lui un des plus jolis cavaliers des lettres françaises.

« Si vous voulez savoir le fond de ma nature, — c'est la paresse!... »

Ces mots nécessitaient une explication. Il allait me la donner, lorsque la porte s'ouvrit. Le valet de chambre s'approcha, tenant une lettre. M. Feydeau la parcourut et m'invita à la lire. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« De passage à Paris, je serais heureuse d'applaudir à votre nouveau succès, et si vous pouviez disposer de quatre places en ma faveur, vous obligeriez infiniment votre servante.

« Mme X..., artiste peintre. »

M. Feydeau tournait et retournait la feuille de vélin d'où s'exhalaient des parfums capiteux.

« Ce nom m'est tout à fait inconnu... »

Il interrogea le domestique.

« Par qui ce pli a-t-il été apporté?

— Par une très jolie dame qui insistait pour être introduite. »

Mon hôte ne put s'empêcher de rire.

« Allons! lui dis-je, je vous ai fait manquer une bonne fortune. Consolez-vous en me contant votre histoire!... »

Aussi loin que M. Feydeau remonte dans ses souvenirs, il se voit travaillant à des œuvres théâtrales. Il composa à sept ans sa première pièce, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Sur les bancs du collège, il ne s'occupait guère qu'à cette besogne. Et elle ne se ressentait nullement de l'influence du grec et du latin; M. Feydeau n'a pas la plus petite tragédie sur la conscience. Ses productions furent, du premier coup, éminemment modernes et parisiennes. L'une d'elles mettait en scène un paladin qui, revenant des croisades, et trouvant son épouse, la noble châtelaine, en tête à tête avec son page, s'écriait :

« Et maintenant nous allons être heureux tous les trois! »

La naïve immoralité de ce trait et la hardiesse de ce dénouement étaient d'un excellent augure. Le jeune Feydeau préludait, avant l'âge de raison, à ses futures audaces. Il s'en alla porter son essai à Henri Meilhac, qui l'examina le plus sérieusement du monde. Il embrassa sur les deux joues ce gamin de dix ans qui avait le teint rose et duveté d'une fillette.

« Mon fils, déclara-t-il, ta pièce est stupide. Et elle est scénique. Tu seras un homme de théâtre. »

Le néophyte grava cette parole au plus profond de son âme. Et dès le lendemain, il s'attelait à un vaudeville en cinq actes et à une féerie en dix-huit tableaux. Il n'avait guère plus de vingt ans, lorsqu'on joua son *Tailleur pour dames*; on ne se doutait pas que cet ouvrage de début était précédé d'un répertoire inédit, presque aussi copieux que celui de Scribe. Et M. Feydeau ne se contentait pas d'être un dramaturge précoce : il jouait supérieurement la comédie. Il tenait avec succès dans les salons l'emploi de jeune premier. Il modulait les déclarations d'amour avec une flamme qui lui valut des triomphes de toutes sortes. Le bruit en vint aux oreilles de M. Raymond Deslandes, qui cherchait un

artiste pour incarner le principal rôle de *Mensonges*. Il lui offrit, pour le tenter, des appointements de ténor. MM. Paul Bourget et Decourcelle vinrent à la rescousse. Ils emmenèrent dîner Georges Feydeau et l'exhortèrent à se laisser fléchir. Ils lui montrèrent, sous des couleurs enchanteresses, le sort du comédien, adulé du public, adoré des femmes, victorieux et irrésistible,

Traînant tous les cœurs après soi.

La chaleur de leur discours, et les généreuses vapeurs du champagne, troublèrent le jeune néophyte et le poussèrent aux résolutions extrêmes.

« Je veux bien signer ce soir », dit-il.

On héla un fiacre. On courut au Vaudeville. Raymond Deslandes venait de quitter son cabinet. Qu'il y fût demeuré cinq minutes de plus, et la vie de Georges Feydeau était changée. Il devenait l'acteur à la mode. Il courait l'Amérique, ou bien il entrait rue Richelieu. Les snobs imitaient la coupe de ses jaquettes, la couleur de ses cravates. Il n'écrivait ni *Champignol*, ni l'*Hôtel du Libre-Échange*, ni le *Dindon*. A quoi tient la destinée?

M. Georges Feydeau en est là de ses confidences. Elles sont interrompues par une nouvelle apparition du valet de chambre qui remet à son maître un paquet de télégrammes. Celui-ci les parcourt et les jette sur sa table d'un geste négligent.

« Ce n'est rien... Ce sont des directeurs de province et de l'étranger qui me demandent la *Dame de chez Maxim*!... »

... Quelques liasses de billets de banque qui tombent dans l'escarcelle de l'écrivain!

L'instant est venu de lui arracher les renseignements qui expliquent et motivent ma visite. M. Georges Feydeau occupe dans le théâtre contemporain une place originale. S'il ne l'a pas enrichi d'un nouveau genre (les genres ne s'inventent pas d'un seul coup et naissent à

la suite d'une lente évolution), il a du moins porté au dernier degré de la perfection le vieux vaudeville à quiproquos. Les pièces de cet ordre sont devenues entre ses mains des organismes savants et compliqués que la critique a justement comparés à des chefs-d'œuvre d'horlogerie. Leur apparent laisser-aller, le débraillé de leur dialogue et la fantaisie des épisodes qui y sont greffés recouvrent une trame extraordinairement serrée, un jeu précis de combinaisons, dont chacune suppose de la part de l'auteur un sérieux effort cérébral. Comment dispose-t-il ses fils innombrables? Comment arrive-t-il à les embrouiller, à les débrouiller, sans jamais s'égarer dans leur écheveau? J'imagine qu'il a recours à des moyens, en quelque sorte mécaniques ou mnémotechniques, qu'il établit d'abord un scénario, où le va-et-vient de ses marionnettes est minutieusement réglé, et qu'il s'appuie, quand arrive le moment de l'exécution définitive, sur ce « monstre », sur ce pivot qui soutient tout l'édifice...

M. Georges Feydeau me laisse exposer ma démonstration et, la jugeant achevée, il me dit, sans se départir de son flegme :

« Votre hypothèse est judicieuse, mais en ce qui me concerne, elle est fausse. Mes pièces sont entièrement improvisées; l'ensemble et le détail, le plan et la forme, tout s'y met en place à mesure que j'écris. Et pour aucune d'elles je n'ai fait de canevas. »

Je contemple M. Feydeau avec épouvante. Eh quoi! les prodigieux avatars du docteur Petypon, et la non moins surprenante odyssée de Champignol, ces actes où, durant une heure, les péripéties s'enchevêtrent, rebondissent, se nouent, se dénouent, se suspendent en grappes sur la tête du spectateur ahuri : ces furieuses pantalonnades éclosent, du premier coup, et sans hésitation, dans le cerveau de cet homme! Mais de quel génie exceptionnel a-t-il donc été pourvu? Il s'empresse d'élucider ce mystère :

« Lorsque je suis devant mon papier, et dans le feu

du travail, je n'analyse pas mes héros, je les regarde agir, je les entends parler; ils s'objectivent, en quelque manière, ils sont pour moi des êtres concrets; leur image se fixe dans ma mémoire, et non seulement leur silhouette, mais le souvenir du moment où ils sont arrivés en scène, et de la porte qui leur a donné accès. Je possède ma pièce, comme un joueur d'échecs son damier; j'ai présentes à l'esprit les positions successives que les pions (ce sont mes personnages) y ont occupées. En d'autres termes, je me rends compte de leurs évolutions simultanées et successives. Elles se ramènent à un certain nombre de mouvements. Et vous n'ignorez pas que le mouvement est la condition essentielle du théâtre et par suite (je puis le dire sans immodestie après tant de maîtres qui l'ont proclamé) le principal don du dramaturge... »

Je n'ai pas oublié l'aveu que j'ai reçu de M. Georges Feydeau au début de notre conversation. Il est sombre d'humeur, dénué de jovialité, assez peu sociable; il se complaît dans le recueillement d'une demi-solitude. Est-il concevable que son tempérament ne laisse point d'empreinte sur ses ouvrages et ne le porte pas à en entreprendre quelques-uns où ses vraies inclinations seraient marquées? M. Georges Feydeau n'a jusqu'ici produit que d'admirables farces et pas un seul drame pathétique, et pas un roman sentimental! Il a recours pour m'expliquer cette anomalie à un argument plus spécieux que solide, mais assurément spirituel...

« Je puis bien le confesser : le travail m'ennuie. Quand j'étais écolier, j'éprouvais un ravissement à écrire des comédies, car, par elles, j'échappais à la tâche prescrite qui m'a toujours été odieuse. J'aime les fruits défendus et les chemins de traverse. Or, aujourd'hui, la situation est retournée. Le théâtre est devenu pour moi la règle, le devoir. C'est mon métier. C'est la voie où il faut que je marche normalement. Cela suffit pour que j'aie le désir de m'en écarter. Quand je commence une pièce, il me semble que je me verrouille dans un cachot, et que

je m'en évade quand je la termine. Oh! non, je ne suis pas de ceux qui enfantent dans la joie! En arrangeant les folies qui déchaîneront l'hilarité du public, je n'en suis pas égayé, je garde le sérieux, le sang-froid du chimiste qui dose un médicament. J'introduis dans ma pilule un gramme d'imbroglio, un gramme de libertinage, un gramme d'observation. Je malaxe, du mieux qu'il m'est possible, ces éléments. Et je prévois presque à coup sûr l'effet qu'ils produiront. L'expérience m'a appris à discerner les bonnes des mauvaises herbes. Et il est rare que je m'abuse quant au résultat. »

M. Georges Feydeau, sans élever la voix, achève avec douceur son discours :

« Lorsque l'œuvre est terminée, quel soulagement! Je recouvre ma liberté. J'ai fini le second acte de la *Dame de chez Maxim* et bâti le troisième, pendant que le premier était en répétitions. En quatre mois j'ai mis l'ouvrage sur pied. Ces quatre mois m'ont valu deux années d'indépendance. J'ai pu retourner à la peinture. La peinture est mon délice. J'en fais de très mauvaise, mais je l'adore... »

Une ironie subtile n'est-elle pas dans la pensée de M. Feydeau? Est-il sincère avec moi et avec lui-même en étalant ce très singulier dilettantisme?

« Vous devez être accablé par les demandes de collaboration? »

Il les repousse sans pitié. Les manuscrits ne franchissent plus son seuil. Une mésaventure l'a guéri de la bienveillance qu'il leur accordait naguère. Une missive lui est expédiée de province accompagnant un « ours » volumineux. « Cher maître, je compte que vous voudrez bien m'aider de vos conseils. Et même, si vous daigniez signer mon œuvre, votre nom uni au mien sur l'affiche me vaudrait une gloire inespérée. » M. Feydeau oppose un refus poli à ces propositions engageantes. Et son urbanité est payée d'une deuxième lettre, rédigée sur un ton tout différent et contenant ces seuls mots,

que ma plume se refuse à transcrire intégralement : « Monsieur, je vous em.... ». M. Feydeau se contenta de répondre : « Plus maintenant, puisque j'ai fini de lire votre manuscrit ! »

Réjoui par ce souvenir, M. Feydeau s'anime. Il s'arrache à sa nonchalance. Il est éloquent, pittoresque et presque agressif.

« Il y a des gens qui supposent qu'une pièce, parce qu'elle est légère d'allures et sans prétention, est aisée à construire. Ils ne soupçonnent pas tout ce qui concourt à sa réussite : et la prudence des préparations, et la surprise des coups de théâtre, et l'incident inattendu dont il faut corser l'exposition pour secouer les nerfs des blasés et les empêcher de crier dans les couloirs le jour de la répétition générale : « Nous avons vu ça cent fois. C'est crevant ! » Enfin, le dénouement toujours si difficile, si périlleux, qui détermine l'impression finale de la soirée et qui doit être clair sans platitude et agréable sans excès de niaiserie...

M. Georges Feydeau défend son art avec quelque entrain. Et il ne l'aime que modérément. Jugez un peu, s'il l'aimait ! M'est avis qu'il y est plus attaché qu'il ne veut le paraître. On ne déteste pas un instrument d'où l'on tire une réputation honorable et trois cent mille livres de revenu...

M. EUGÈNE BRIEUX, DRAMATURGE

Lorsque je me présentai chez M. Eugène Brieux, dans son élégant hôtel de la rue d'Aumale, il avait, devant lui, éparpillées sur sa table de travail, d'innombrables coupures de l'*Argus*. C'était après la première représentation du *Berceau*, cette comédie qui reçut de la critique un assez méchant accueil. J'avouerai ingénuement que ma visite n'allait pas sans une intention de malignité. Il ne me déplaisait pas de contempler un auteur, jusqu'ici favorisé par la fortune, au lendemain d'un échec, plus ou moins justifié, et d'observer s'il supportait d'un front serein cette épreuve. Je fus tout de suite rassuré. M. Eugène Brieux n'avait point la mine défaite. Aucun nuage de tristesse n'altérait la sérénité de ses yeux bleus. Du plus loin qu'il m'aperçut, il s'écria :

« Eh bien! je me frotte les côtes! C'est ce qu'on peut appeler une volée de bois vert! »

Et comme je le félicitais de sa philosophie, il ajouta gaiement :

« On ne met pas à tout coup dans le mille. Ce sont les petits désagréments du métier! »

M. Brieux aurait pu, sans se déchaîner précisément contre les rigueurs de la presse, tenter de les expliquer

par des raisons ingénieuses, me montrer ce qu'elles comportent quelquefois de dureté et de malveillance systématique, insinuer qu'elle n'aime pas les dramaturges goûtés du public et qu'elle loue de préférence ceux qui ne gagnent pas d'argent... J'attendais ces récriminations; M. Brieux a eu l'esprit de ne s'y point abandonner. Et, tout de suite, sur ma prière, il m'a conté les principaux épisodes de sa vie.

Il est enfant du peuple. Il naquit à Paris, dans le quartier du Temple, où son père exerçait la profession de menuisier. Sa mère était une bonne ménagère, solide, dévouée, la providence de la maison. M. Brieux m'a tracé du temps qu'il coula dans cet humble milieu un tableau charmant. On n'était pas riche, mais on était heureux. On peinait ferme toute la semaine, et, le dimanche venu, on achetait un litre cacheté chez le marchand de vin, une galette chez le boulanger. Et l'on se réjouissait honnêtement en famille. Chaque année, on trouvait le moyen, en ne se privant que du superflu, d'acquérir une obligation de la Ville de Paris et l'on chargeait la grand'maman impotente de surveiller les tirages, car on était sûr, un jour ou l'autre, d'attraper le gros lot.

« Je la vois encore, mettant ses lunettes, tenant le journal entre ses doigts tremblants et s'appliquant à dévorer les interminables colonnes de chiffres. On était là, autour d'elle, blaguant un peu, mais tout de même impressionné... »

Le gros lot ne vint pas. M. Brieux, le père, continua de pousser le rabot, et bientôt il le mit dans les mains de son Eugène. Celui-ci répugnait aux besognes manuelles; il avait appris, chez les frères, à lire, à écrire, à compter; il suivait le soir les cours primaires; avec ses menues économies d'apprenti, il se procurait des livres; les premiers dont il fit l'acquisition furent les *Scènes de la Vie de bohème* de Mürger, *Atala* et *René* de Chateaubriand et le *Faust* de Gœthe; il se nourrit, avec une égale gloutonnerie, de ces ouvrages. Je crois pour-

tant qu'il eut une secrète prédilection pour Mürger qui lui était, à cette époque, plus accessible que Gœthe et Chateaubriand. Tout naturellement, le désir lui vint d'imiter ces chefs-d'œuvre. Déjà, dans sa juvénile imagination, bouillonnaient des projets de romans et de pièces de théâtre, lorsque des cataclysmes vinrent étouffer momentanément sa vocation. Ce fut la guerre, puis la Commune. Il fallut vider le bas de laine, manger le pain du siège, se serrer le ventre, comme on dit, et remuer les pavés dans l'intérêt de la « sociale ». M. Eugène Brieux fut violemment anarchiste pendant un mois, alors qu'il n'avait pas de barbe au menton. Sauf les mélancolies qui s'attachent aux malheurs de la patrie, cette période ne lui a pas laissé d'amers souvenirs. Et tandis qu'il les évoquait, il m'a semblé qu'une sincère éloquence vibrait dans ses paroles.

« Soyez sûr, m'a-t-il dit, que l'ouvrier parisien est inconnu ou, du moins, mal connu. Les bourgeois l'envisagent d'après les faits divers et la gazette des tribunaux, ou à travers une certaine littérature qui le calomnie. On admet communément que c'est une « gouape », qu'il est ivrogne, vicieux, dépourvu de moralité. Or, rien n'est moins véritable. Ceux que j'ai connus n'étaient pas bâtis sur ce modèle. Ils avaient non seulement des principes d'honneur et de probité, mais un culte touchant des vertus domestiques. Ils s'entr'aidaient, se prodiguaient ces preuves de solidarité et de dévouement qu'ignore l'indifférence des classes privilégiées. Et si l'alcoolisme fait chez eux plus de ravages que dans la « haute », l'adultère, par compensation, en produit beaucoup moins. L'image la plus fidèle qu'on ait tracée de ces mœurs est contenue dans la première moitié de l'*Assommoir*. Rappelez-vous la blanchisseuse Gervaise entourée de ses voisins et amis, le soir de sa fête, et dépeçant avec eux l'oie aux marrons, pendant que le facétieux Mes Bottes entonne un couplet de circonstance. Gervaise en est toute remuée et elle presse sur

son cœur le myrte qu'on vient de lui offrir en hommage... Voilà le vrai peuple de Paris!... »

Tels sont les souvenirs que M. Brieux trouve au fond de sa mémoire et je conçois qu'ils l'émeuvent. Ils y fleurissent, comme le myrte de l'excellente Gervaise! Et je suppose qu'une chanson monte parfois à ses lèvres, celle du *P'tit Ébéniste* qui semble avoir été écrite pour lui!

Je ne mets pas en doute la sincérité non plus que la clairvoyance de M. Brieux. L'ouvrier qu'il me dépeint est bien l'ouvrier qu'il a coudoyé jadis. Mais, depuis ce temps, n'a-t-il pas changé de physionomie? D'énormes efforts ont été faits pour l'instruire, le gagner et le corrompre en exaltant sa vanité. Il se mêle, plus activement qu'autrefois, à la politique; il est l'objet de pressantes sollicitations, car il est le nombre et dispense, par son bulletin de vote, les places et les faveurs. Les journaux le circonviennent, et ce qu'il y rencontre n'est-il pas propre à fausser son jugement? N'est-il pas atteint de cette infatuation, qui est l'ordinaire conséquence de la culture incomplète? Dans quelle mesure et dans quel sens s'est-il transformé? Je ne puis me tenir d'opposer ces restrictions à l'enthousiasme de M. Brieux. Mais il n'en est pas embarrassé.

« Un trait vous échappe dans la psychologie de ces braves gens. Ils sont animés d'une grande défiance, non seulement vis-à-vis les uns des autres, mais surtout à l'égard des ambitieux qui sollicitent leurs suffrages. Ils ont une peur atroce d'être *mis dedans*. « Ah! mon gaillard, tu veux être député. Tu ne l'es pas encore! » Cette disposition, où il entre un grain d'envie démagogique, les défend contre les conseils violents qui leur sont de toutes parts prodigués. Il leur déplaît de servir d'instrument aux politiciens. Et s'ils ne peuvent complètement éviter ce résultat, du moins y mettent-ils des façons. Croyez-moi! un fond réel de bon sens et de droiture est dans ces cerveaux d'hommes du peuple que l'on qualifie sottement de cerveaux brûlés.

A l'appui de cette opinion avantageuse, M. Brieux m'a narré une gentille anecdote. Il préparait la pièce qu'il a fait jouer chez Antoine et qu'il a intitulée : *Résultat complet des courses*. Il y voulait étaler les ravages qui naissent du jeu et expliquer ce que devient une famille pauvre et honorable lorsqu'elle est aux prises avec cette funeste passion. Il souhaitait de pénétrer dans ces milieux faubouriens qu'il avait perdus de vue. Quelqu'un lui proposa de l'introduire dans un atelier de ciseleurs en métaux; et, pour que sa présence n'y fût pas suspecte, on décida qu'il y entrerait en qualité de dessinateur. Au jour dit, Brieux s'affuble de vêtements défraîchis (il ne fallait pas qu'il eût l'air d'un rentier « cossu »), et, son carton sous le bras, s'achemine vers le quartier Poissonnière. Il franchit le seuil, avec le flot des compagnons, s'installe modestement dans un coin; et, tout en aiguisant son crayon, prête une oreille attentive aux propos qui s'échangent autour de lui. D'abord, on n'attache pas d'importance au « nouveau »; peu à peu, son silence, ses regards contemplatifs, une sorte de gêne que l'on discerne dans son maintien et ses gestes, éveillent un premier soupçon. On le frôle en passant, on jette les yeux sur l'album dont il dissimule, le mieux possible, les feuilles blanches.

« Fichu dessin », murmure son voisin de droite.

Le voisin de gauche accentue cette insolence.

« Eh ben! mon vieux, tu n'es pas encore mûr pour le Salon! »

M. Brieux jugea qu'il était plus loyal et plus prudent d'arracher son masque. A l'heure de l'apéritif, il se rendit avec les camarades chez le prochain mastroquet. Il monta sur une table...

« Mes amis, dit-il, je vous ai trompés; je ne suis pas ciseleur, je suis auteur dramatique. Je m'appelle Eugène Brieux et j'ai fait jouer des pièces dont vous avez peut-être entendu parler, les *Bienfaiteurs*, les *Trois filles de M. Dupont*, *Blanchette*. »

Un assistant qui était lettré murmura :

« Parbleu! si nous connaissons *Blanchette*! »

Et M. Brieux, intérieurement flatté de cet hommage, poursuivit sa harangue :

« J'ai résolu cette fois de vous prendre pour modèles et j'ai voulu que vos portraits fussent ressemblants; c'est pourquoi je suis venu près de vous. Du reste, n'ayez crainte. Je ne vous trahirai pas. Je suis moi-même un fils d'ouvrier. Et je m'en fais gloire!... »

Des applaudissements nourris saluèrent cette péroraison. « Vive Brieux! » Une voix ajouta (celle du ciseleur bel esprit) :

« Au moins, vous nous invitez à la première!

— Vous y serez! »

Quand le rideau se leva sur la répétition générale, tout l'atelier était dans la salle, et c'est devant cet auditoire sympathique et frémissant que le drame déroula ses péripéties.

« J'ai ressenti, ce soir-là, m'a dit M. Brieux, la plus profonde ivresse qu'il m'ait été donné d'éprouver. J'aime mieux mes ciseleurs que les abonnés de la Comédie-Française! »

Au plaisir d'être acclamé par la foule, se mêlait une satisfaction d'un ordre plus délicat, encore qu'elle eût sa source dans un retour d'égoïsme. L'auteur, à ce moment, se reportait au passé; il entrevoyait, dans un logement de la rue du Temple, un petit menuisier courbé sur les livres et qui agitait de vastes desseins. Ces rêves étaient aujourd'hui réalisés. L'apprenti était devenu un maître. Une larme humecta la paupière de M. Brieux, larme d'orgueil légitime et de pieux attendrissement...

« Et si je vous communiquais les lettres qui m'arrivent! »

Elles sont rarement insignifiantes et sont inspirées par les divers sujets que traite le dramaturge. *Blanchette* lui a valu mainte confession : jeunes institutrices inoccupées, que guette la galanterie; mères éplorées qui

maudissent les diplômes et la malsaine ambition qu'ils éveillent dans la tête de leurs filles. Un fermier tourangeau lui a écrit : « Le gouvernement devrait faire représenter *Blanchette* une fois l'an, dans toutes les communes de France ». L'*Évasion*, qui effleure le douloureux problème de l'hérédité, lui a attiré des missives poignantes. D'affreuses détresses morales lui ont été, à cette occasion, dévoilées.

« Je ne saurais, sans indiscrétion, vous révéler ces pages. Mais parcourez celle-ci. Elle va vous montrer l'âme du peuple. »

Il me tend un feuillet où quelques lignes sont gauchement tracées :

« Monsieur Brieux,

« J'ai vu aujourd'hui M. Lerat, qui m'a fait part de vos scrupules à propos du nom de Chanteau que porte un personnage de votre nouvelle pièce. Je vous autorise, tant en mon nom personnel comme au nom des miens, à vous en servir. Le nom de Chanteau n'est que le nom d'un modeste ouvrier, ou (d'après le dictionnaire) un bon morceau de pain. Du moment que vous faites votre personnage pas trop infamant, vous pouvez marcher. Personne de ma famille n'y trouvera à redire.

« Je vous prie d'excuser mes fautes de français et me rappelle à votre bon souvenir.

« Recevez, monsieur, mes respectueuses salutations.

« A. Chanteau. »

« Pesez bien les termes de ce billet, reprend M. Brieux. Il est empreint d'une dignité surprenante. Chanteau n'est, il est vrai, qu'un artisan. Mais il est chef de famille. Et c'est en cette qualité qu'il s'adresse à moi. « Vous pouvez marcher, personne n'y trouvera à redire. » Il a parlé, nul n'a le droit de désavouer sa décision. Il y a de la grandeur dans cette attitude, qui nous ramène aux siècles lointains, où l'autorité paternelle n'était pas tombée en quenouille. »

Allons! le peuple n'est pas aussi dégradé que quelques écrivains nous l'ont fait entendre. Je sais gré à M. Brieux d'avoir dissipé, sur ce point, mes préventions. Et je le loue du courage avec lequel il aborde, dans ses œuvres, les plus graves difficultés des temps présents et, en particulier, celles qui se rattachent à la question sociale.

M. Brieux ne me laisse pas achever ma phrase.

« C'est la seule qui vaille qu'on s'en occupe! Nous sommes las de l'éternel adultère et de ses combinaisons sanglantes, ou grotesques. Que Mme X... ait trompé son mari avec M. Z...! Que Mme Y... ait quatre amants. La belle affaire, en vérité! Ces fariboles ont cessé de plaire et nous en avons soupé, comme on dit au faubourg Antoine! »

Un vigoureux coup de poing ponctue cette affirmation. Le petit ébéniste Eugène en devait asséner de semblables sur son établi, quand son père s'avisait de contrarier, par taquinerie, ses velléités littéraires...

L'emportement de M. Brieux et les confidences qui l'ont précédé illuminent, à ce qu'il me semble, le talent de cet artiste et permettent d'en pénétrer toutes les parties. Il ne s'est pas abreuvé aux ondes classiques, il s'est formé par son seul effort; M. Brieux n'est, dans aucune mesure, un mandarin. Tandis que certains moralistes et psychologues font, à pas menus, le tour des idées, il ne les envisage que sous un aspect, mais il les fixe sur les planches vigoureusement, ainsi qu'il les a vues. Et ce qu'il perd en élégance, il le gagne en énergie. Il croit, de tout son cœur, à ce qu'il dit; il est persuadé qu'il découvre la vérité, eût-elle le caractère de l'évidence. Cette intrépidité, constamment renouvelée, est la condition essentielle du créateur. Il faut qu'il soit de bonne foi, alors même qu'il se trompe. On ne saurait refuser ce mérite à M. Brieux.

« Ainsi (lui ai-je dit, en désignant du doigt les cruels Argus qui s'amoncelaient sur son bureau) la sévérité de la critique ne vous décourage point?

— Elle m'excite. »

Il s'est mis à rire, et — je vous jure! — sans ombre d'affectation. Et, tout en descendant les degrés de son escalier, il m'a confié qu'il menait de front un drame et deux comédies, qui essuyeraient le feu de la rampe d'ici un an. Et il ne m'a pas celé qu'il enfantait dans la joie et que l'écriture de ses pièces ne lui infligeait pas de fatigue.

Je l'ai quitté confondu d'admiration pour une si belle fécondité, et aussi — dois-je le dire? — plein de gratitude pour la longue génération d'ancêtres, obscurs tâcherons, qui, n'usant que leurs muscles et s'abstenant de penser, ont versé leur épargne cérébrale dans la vive intelligence de M. Brieux. Grâce à eux, leur rejeton est encore tout près de la nature!

LES ANNÉES D'ENFANCE DE M. VICTORIEN SARDOU

Quand je suis entré ce matin dans le cabinet de travail de M. Sardou, j'en ai vu sortir un personnage en qui j'ai reconnu tout de suite un sujet du Royaume-Uni. Son accent, l'animation de son teint et la correcte raideur de sa démarche ne laissaient aucun doute sur sa nationalité. J'ai cru qu'il venait s'entendre avec l'écrivain au sujet de quelque tournée dramatique en Angleterre. Je me trompais... ou du moins sa visite avait un autre but, que M. Sardou m'a révélé.

« Cet étranger, me dit-il, a entrepris des recherches se rapportant à la maison mortuaire de Racine. Il a pensé que j'étais en mesure de le guider. »

Je n'ai pas eu le plaisir d'assister à leur entretien ; je suis sûr qu'il dut être très instructif. M. Victorien Sardou est un des causeurs les plus extraordinaires qui soient au monde. Certains l'égalent dans la discussion par la finesse du trait, l'agilité de la riposte et la profondeur de la pensée. Mais si, abandonnant le terrain de l'idée pure, M. Sardou se restreint à celui des faits, il y est sans rival. Nul ne sait plus de choses et ne les sait mieux. Sa mémoire est un musée, où tous les objets sont éti-

quetés, numérotés, classés et rangés avec méthode. Et, comme ces objets se touchent, il va de l'un à l'autre, il les décrit, il raconte leur histoire; chacun lui suggère un souvenir qui, à son tour, en appelle de nouveaux. Il en résulte une chaîne ininterrompue d'anecdotes, de tableaux, de mots pittoresques. Jamais la conversation ne s'éteint. M. Sardou y verse tout le feu qui est en lui, le mouvement de son corps, l'esprit gamin de ses gestes, l'éclair de ses yeux étrangement malicieux, impérieux et rusés — regards d'homme d'action et de prélat diplomate, Voltaire et Mazarin réunis. C'est donc un délice de l'entendre...

Je me suis accommodé dans un fauteuil; et l'éminent dramaturge, coiffé du béret de velours noir et cravaté du foulard de soie qu'a popularisés la gravure, a bien voulu, pendant une heure, me confier quelques détails assez ignorés, relatifs aux origines de sa famille et à ses premières impressions d'enfance et d'adolescence.

« Mon nom, comme vous savez, n'est qu'un surnom. Mes ascendants, les Sardes, *lei Sardou*, ainsi qu'on les désignait dans le patois du Midi, quittèrent leur province et vinrent s'établir près de Cannes, au bord de la mer, où ils formèrent, en se groupant, un village. Leurs cabanes s'élevèrent le long d'une rue qui était fermée la nuit à chaque bout. Ils y vivaient en une intimité que troublaient, çà et là, des querelles intestines et de sombres vendettas. »

M. Sardou se rappelle très exactement ces lieux, et les épisodes de cette existence patriarcale que son père et son aïeul lui ont rapportés. Plusieurs ont trait à Napoléon. Son grand-père se trouvait à Nice, lorsque le jeune général Bonaparte y passa, avec ses troupes. Il défilait à leur tête. En arrivant dans le faubourg de la ville, il mit pied à terre et s'approcha de la maison d'un M. de Laurenty qui était de ses amis. Ils devisèrent ensemble assez longtemps. Et tout à coup Napoléon s'écria, indiquant ses soldats qui continuaient d'avancer :

« J'aime mieux qu'ils marchent devant, je les surveille. Si j'avais le dos tourné, ils fuiraient comme des lapins et je resterais seul avec mon état-major ! »

De fait, ces régiments, hâtivement recrutés, mal équipés, mal nourris, sans cohésion ni discipline, laissaient fort à désirer. Il fallait pour les maintenir le coup d'œil d'aigle, l'énergie et le sang-froid de leur capitaine.

Une autre aventure mémorable est celle-ci que le père de M. Sardou se plaisait à raconter... Il avait douze ans et allait à l'école, à Cannes, avec les moutards du pays. Un jour de l'année 1815, il y était enfermé, comme de coutume, et le maître faisait au tableau la théorie de la division. Soudain, l'élève Sardou voit surgir par la fenêtre entre-bâillée un bonnet de grenadier. Il le montre à ses camarades. Ils grimpent sur leurs tabourets. Et ce n'est plus un bonnet qu'ils aperçoivent, mais dix, vingt bonnets, et au milieu d'eux un général chamarré qui sortait de la mairie, tenant à la main des papiers et respectueusement escorté jusqu'au seuil par le secrétaire de la municipalité, qui se confondait en salamalecs. La tentation était trop forte. Les galopins ôtèrent leurs souliers, ouvrirent la porte sans bruit et déguerpirent. L'instituteur continua sa démonstration, ne se doutant pas qu'à deux pas de lui s'accomplissaient des événements qui allaient bouleverser l'univers. Quand le jeune Sardou arriva sur la place, il y fut témoin d'un étrange spectacle. Le général (c'était le général Cambronne) s'éloignait, suivi de ses hommes. Et derrière eux s'avançait un garde-marine, vêtu à la mode d'autrefois, perruque poudrée, tricorne, jabot de dentelle, gilet de soie à fleurs de lis d'or, souliers à boucle d'argent. Il brandissait une grande canne en criant d'une voix fêlée, que l'étonnement et la fureur rendaient toute tremblante:

« Méchants! scélérats! Voulez-vous bien retourner dans votre île! Le roi vous châtiera comme vous le méritez. »

Les vieux briscards de la garde n'étaient pas émus de ces outrages, ils se poussaient le coude en riant et défi-

ressources, privé du lit et du couvert qu'il avait toujours trouvés dans la maison paternelle. Il s'installa dans une mansarde du quai Napoléon et attendit que la fortune daignât lui tendre les bras. Son escarcelle était vide, mais sa tête était pleine de projets. A l'exemple de Figaro, il tailla sa plume et guetta l'occasion de s'en servir... Pour bercer sa rêverie, il avait le gazouillis des oiseaux qui becquetaient des miettes de pain sur sa croisée, la chanson de Jenny l'ouvrière et, le dimanche, les sonneries de cloches du voisinage...

M. Sardou m'a conduit devant un tableau placé à la gauche de sa cheminée.

« Cette peinture, me dit-il, figure l'ancien pont Notre-Dame, avec les maisons de bois hautes et étroites. Elle est contemporaine de Louis XVI. A l'époque où je perchais sur le quai Napoléon, ces constructions avaient disparu. Mais il en subsistait des vestiges. On n'accédait pas directement sur la berge. Il fallait pour y descendre accomplir un détour par la rue de la Lanterne et s'enfoncer dans des souterrains humides qui conduisaient à la Seine. Chaque matin, j'allais acheter dans une échoppe quelques pommes de terre cuites à l'eau dont je faisais mon repas, et, tout en dévorant ce mets frugal, je me rendais auprès des pêcheurs qui jetaient leurs lignes dans le fleuve. L'un d'eux surtout m'intéressait. Dès l'aube il était à son poste, contre l'arche du pont, et ne l'abandonnait qu'à la nuit tombante. Il avait des cheveux blonds, une physionomie très douce, et je crois qu'il avait joué un rôle dans les massacres de la Terreur. Il voulut m'enseigner les secrets à l'aide desquels on attrape le goujon ou l'ablette. Mais je n'avais que de faibles dispositions pour cet art. Et je résolus d'en cultiver un autre — le théâtre! »

Il s'attelle à la besogne; assis devant sa table, entre une assiette de pommes de terre et un pot de giroflée, il compose des mélodrames, des comédies et des tragédies : les *Amis imaginaires*, deux actes dans le goût de Picard, et la *Reine Ulfra*, pièce shakespearienne, où les

princes s'expriment en alexandrins et les gens du peuple en vers de huit pieds. Victorien Sardou ne doute pas du succès final de ces tentatives. Mais il lui faut payer son terme et s'acheter des habits, ne fût-ce que pour se présenter honnêtement chez M. le directeur de l'Odéon, quand ce dernier daignera le mander à son cabinet. Et il s'ingénie; il accepte tous les labeurs qui s'offrent; il se fait copiste, commis libraire, professeur de langues; il enseigne ce qu'il a appris et ce qu'il ignore. Une fois, on lui propose de se charger de l'éducation d'un jeune Turc... Trois leçons par semaine à cinq francs le cachet!... C'est le Pactole!... Vous pensez s'il se jette sur cette aubaine.

« Il s'appelait Skander bey. Et c'est, de tous mes disciples, celui qui m'est resté le plus cher. Il est le plus beau fleuron de ma carrière pédagogique. »

A la vérité, ce Turc n'était qu'un demi-Turc. Son histoire mérite d'être consignée, car elle est de tout point surprenante et pourra servir de matière à un roman. Sous la Restauration, un ancien officier de l'Empire, le colonel Selve, accepta d'aller en Égypte organiser la cavalerie d'Ibrahim. Il s'acquitta si bien de sa tâche que son nouveau maître le prit en affection.

« Tu es un bon chef, lui dit-il, mes hommes admirent tes talents, mais ils t'assassineront, car ils sont humiliés d'obéir à un *roumi*. Abjure le christianisme; fais-toi musulman; je te marie, je te comble d'honneurs et de richesses et te choisis comme héritier... »

Le colonel qui pratiquait l'indifférence en matière de religion acquiesça aux vœux d'Ibrahim. Après quelques formalités indispensables, il changea d'état civil. Il s'était endormi « Selve », il s'éveilla « Soliman ». Il était colonel, il devint pacha. Il eut un sérail; la plus jolie de ses almées lui donna un fils. Et c'est ce fils qui, envoyé à Paris, pour y recevoir une instruction soignée, fut mis entre les mains de Victorien Sardou. Ils n'eurent qu'à se louer l'un de l'autre. Le professeur était indulgent, l'écolier affectueux. Quand ils se séparèrent

(Skander bey ayant été rappelé par Soliman), ils répandirent des torrents de larmes et se jurèrent une amitié éternelle.

Vingt ans plus tard, après l'achèvement du canal de Suez, Victorien Sardou se remémora ces serments. Edmond About et de Najac, qui devaient assister aux fêtes d'inauguration, le pressèrent de se joindre à leur caravane.

« Je ne puis vous accompagner, leur dit-il, mais je vous prie, quand vous serez au Caire, de vous présenter de ma part chez Skander bey, un jeune seigneur à qui j'ai versé jadis le vin de la science, et qui est mon meilleur ami. Il vous accueillera royalement. »

Au retour, il s'enquit de son élève.

« Votre élève est un butor, répondit About. Il nous a jetés à la porte, criant qu'il ne voulait avoir aucun contact avec ces chiens de chrétiens. C'est tout au plus si nous n'avons pas été bâtonnés ! »

Skander bey avait totalement oublié les doctrines libérales de Sardou. Il était devenu plus musulman que son père. Il n'était plus, dans aucune mesure, Parisien.

L'auteur de *Patrie* a saisi sur son bureau une feuille blanche; il y dessine des lignes géométriques, un plan compliqué et minutieux où je discerne des rues, des carrefours, des monuments. C'est la configuration de la Cité, telle qu'elle existait avant les embellissements du second Empire. Le parvis Notre-Dame était un dédale de ruelles, aux maisons branlantes, aux toits pointus, les mêmes, sans doute, où Claude Frollo s'égarait la nuit, pour voir danser, sous les rayons de la lune, Esmeralda. La plupart des quartiers de Paris avaient un aspect analogue; la cour du Carrousel était encombrée de baraques que peuplaient des marchands de curiosités. Arsène Houssaye, Edmond de Goncourt y fréquentaient assidûment; ils y ramassèrent à vil prix quelques-uns des joyaux de leurs musées. Dans le Marais, aux environs du Temple, on se montrait les

réverbères auxquels les aristocrates avaient été pendus, les bornes sur lesquelles leur sang avait coulé, les boutiques qui leur avaient prêté un refuge. Ce décor de la Révolution était intact; on revivait, en le parcourant, toute l'histoire de France. Et le goût passionné qui incline M. Sardou aux travaux d'érudition et de reconstitutions archaïques lui vient des promenades qu'il y a faites et des sensations que son imagination enfantine y a puisées.

« Mon vieux Paris n'existe plus. Et je regrette de le voir, chaque jour, s'évanouir. Il me semble qu'on aurait pu, par des précautions intelligentes, en sauver quelques morceaux. Mais nos hygiénistes et nos architectes sont impitoyables! »

Un matin, M. Sardou déjeunait à l'Hôtel de Ville, chez le baron Haussmann. Il était déjà célèbre, et son hôte l'interrogeait sur les difficultés et les misères de ses débuts. Il s'approcha d'une fenêtre :

« Tenez, dit-il, je vais vous montrer le grenier que j'habitais sur le quai Napoléon. »

Il chercha en vain à reconnaître, à l'angle du pont Notre-Dame, la maison où il avait été si heureux et si triste. Elle était renversée et les maçons s'occupaient à en enlever les derniers débris. Il désigna au baron les tombereaux chargés de plâtras et les poutres noircies gisant sur le sol :

« C'est ma jeunesse que vous venez de détruire! »

Bientôt un luxueux palais remplaça la construction vermoulue. Et, de même, au pauvre étudiant, au blême précepteur de Skander bey, devait succéder le collectionneur, l'opulent auteur dramatique, le magnifique seigneur de Marly! M. Sardou a eu le destin des immeubles qui l'ont abrité. Comme eux, il s'est transformé... et enrichi!

L'AME NOUVELLE DE PAUL BOURGET

« ... La société devient un coupe-gorge
« et un mauvais lieu. »

H. TAINE.

Passant, hier, rue Barbet-de-Jouy, je suis allé sonner à la porte de Paul Bourget. Je profite ainsi de ses trop courts passages à Paris pour jouir du commerce de son entretien. L'éminent romancier est un des causeurs les plus attachants qui soient; et, depuis longtemps, je méditais de lui poser quelques questions qui m'avaient été suggérées par ses derniers livres. M. Paul Bourget est de tempérament nomade; non seulement il parcourt les pays étrangers, mais il y séjourne, il y travaille, il se pénètre de leurs coutumes. Il possède en perfection l'Italie, l'Angleterre et l'Amérique. Cette assimilation devrait, en bonne logique, l'incliner aux idées cosmopolites, relâcher les liens qui l'attachent à son pays d'origine, l'affranchir des traditions et des préjugés qui y dominent. Un homme, vagabondant comme lui, d'un bout de l'année à l'autre, et durant tant d'années, devrait être devenu « citoyen de l'univers ».

Or, il semble que M. Bourget, bien loin d'évoluer dans ce sens, subisse des influences contraires, se rapproche du terroir, le chérisse d'un amour plus exclusif, et se sente, chaque jour, plus étroitement français. M. Gas-

ton Deschamps a noté, naguère, cette transformation. Comment s'est-elle accomplie? J'ai voulu que l'écrivain m'en révélât la source et m'en retraçât les phases. Il y a là un petit problème intéressant à élucider. Et j'ai pensé que le subtil psychologue qu'est M. Bourget ne refuserait pas de s'analyser soi-même...

Quand je suis entré dans son cabinet, il avait devant lui un volume de ses œuvres complètes en préparation et s'occupait à corriger des épreuves. Un grand silence régnait dans cette pièce où ne montent pas les bruits du dehors. Et, d'ailleurs, la rue Barbet-de-Jouy, bordée d'hôtels muets et de jardins, s'immobilise en une paix provinciale. La foule n'y fréquente point. On se croirait à Versailles, ou à Tours, ou à Angers, dans un coin de ces villes sommeillantes et dévotes. Paul Bourget a toujours affectionné les quartiers tranquilles, au seuil desquels l'agitation des hommes expire. Il s'entoure d'objets qui rappellent le passé, bibelots, statuettes de Tanagra, bronzes antiques, lampes d'argile ramassées à Pompéi, primitifs italiens, en originaux ou en copies, vieilles éditions des chroniqueurs et des auteurs de mémoires.

Le mobilier, empreint des grâces du *modern style*, porte seul, dans ce logis, la marque contemporaine. Ajoutons-y la physionomie du maître de céans, qui n'a précisément rien d'archaïque. Paul Bourget a l'œil vif, la voix claire. Un veston élégant et simple moule son corps resté svelte. C'est sous ce vêtement, non sous la robe de bure, qu'il dissimule sa science et son labeur de moine bénédictin. Après que je lui eus exposé le motif de ma visite, il me dit :

« Vous désirez connaître l'histoire de mon esprit? C'est bien simple. Tout ce que je sais, tout ce que je vaux, tout ce que je suis, je le dois aux voyages. Et j'ai tiré de mes courses à travers le monde des leçons singulières, absolument opposées à celles que j'en attendais. »

... Ces mots nécessitaient une explication...

L'adolescence de M. Paul Bourget fut pauvre et studieuse. A peine était-il sorti du collège, et avait-il conquis le grade de licencié, que la médiocrité de ses ressources le réduisit à accepter, dans une institution du quartier latin, une position infime. Il préparait au bachot des potaches récalcitrants et leur inculquait de force des bribes de grec et de latin; puis il allait dévorer à la crèmerie un léger repas, en compagnie de Jean Richepin et de Maurice Bouchor, rentrait en sa mansarde, se couchait de bonne heure, se faisait réveiller au milieu de la nuit, avalait un bol de café noir et composait des poèmes où il versait ses mélancolies et ses espérances.

Au sein de ce dur esclavage, il était soutenu par la double admiration de Balzac et de Stendhal. Il développait dans toutes les directions sa culture, il amassait des trésors pour l'avenir. Ses misères prirent fin : il avait publié, sans retentissement, les recueils d'*Edel* et de la *Vie inquiète* et collaboré à une obscure gazette, la *Renaissance*. Sur la recommandation de J.-J. Weiss, deux journaux plus sérieux, le *Globe* et le *Parlement* lui ouvrirent leurs colonnes. Mme Adam lui demanda de la copie pour la *Nouvelle Revue*. Il y commença la série de ces essais qui lui assurèrent, dès l'abord, une place brillante dans la critique.

Un jour quelqu'un se présenta en son humble appartement. C'était Hippolyte Taine. Le philosophe avait été touché et frappé des pages que Paul Bourget venait de lui consacrer; il souhaitait exprimer à leur auteur sa gratitude, et voir de près, et dans son milieu, ce jeune essayiste qui s'affirmait avec un si grand éclat. Il devait, dix ans plus tard, apporter le même témoignage de sympathie à M. Ch. Maurras. Vous pensez si M. Bourget fut ravi et ému de cette démarche. L'entretien dura longtemps, bienveillant et affectueux chez le professeur, déférent et troublé chez le disciple. Des paroles importantes y furent échangées, une surtout qui se grava fortement dans l'esprit de Paul Bourget et n'en sortit plus à dater de ce moment. Taine entendit sa confession,

s'intéressa à ses rêves, à ses inquiétudes, à sa bouillonnante ardeur d'apprendre et de produire, et, l'ayant ouï attentivement, il lui dit :

« Retenez ce principe qui est absolu. Il faut que, tous les ans, vous vous fixiez au moins durant quinze jours dans un pays étranger. C'est le seul moyen d'apprécier et de comprendre le vôtre. »

Vingt ans se sont écoulés et M. Paul Bourget a retenu cet avis judicieux. La voix de Taine retentit encore à son oreille.

« Je me suis conformé aux instructions de mon maître. Elles ont gouverné ma vie littéraire, elles ont totalement modifié ma vie morale. »

Et pourquoi le philosophe lui donnait-il ce conseil? C'est qu'il avait, avec sa haute sagesse, sondé du premier coup l'âme du débutant. Elle traversait une crise. Imprégné des lectures de Baudelaire et de Stendhal, le poète d'*Edel* était sceptique et pessimiste. Il l'était avec délice. Il se piquait de dilettantisme; il savourait un bonheur ineffable à énumérer ses raisons de n'être pas heureux; il se délectait dans la contemplation de ses faiblesses; il était voluptueusement triste. Son modèle, ou du moins la figure historique qu'il se plaisait entre toutes à caresser était ce César Hadrien, tyran ingénieux, à la vive intelligence, au cerveau curieux et compliqué, jolie fleur de vice poussée sur les ruines du bas empire.

Bourget avait des affinités avec César. Du moins, il le croyait. Il louait les décadences; il justifiait sa prédilection à l'aide d'arguments spéciaux :

« Si les citoyens d'une décadence, écrivait-il, sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur de la nation, ne sont-ils pas supérieurs comme artistes de l'intérieur de leurs âmes? »

De là à mépriser ceux qui repoussaient cette conception, à les traiter d'ânes bâtés, ou, plus courtoisement, de barbares, il n'y avait qu'un pas. L'homme supérieur saisit tout, comprend tout, en deçà comme au delà des

frontières. Il est chez lui partout où l'on pense. Paul Bourget avait conscience d'être très « civilisé ». Et ce sentiment n'était pas dénué d'orgueil.

« Voilà dans quelles dispositions je me mis en route. »

Il s'en alla à Londres. Et ses notions ne tardèrent pas à changer sur plusieurs points essentiels. Il emportait la conviction que la France pesait d'un poids énorme dans les affaires terrestres et que son influence politique avait un rayonnement universel. Il constata qu'elle tenait en effet une place considérable, mais non pas prépondérante, et qu'à côté d'elle, autour d'elle, l'enveloppant dans son réseau, se constituait ce nouvel empire romain sporadique : la domination anglo-saxonne. Il fut ébloui par la puissance de cet organisme formidable, il en subit le prestige. Il rencontra sur le sol britannique, et particulièrement à Oxford, des amitiés qui achevèrent de le séduire; elles l'initièrent au luxe royal, au large confort, à la culture aristocratique de la grande société; il en fut sincèrement épris. Et cet enthousiasme le fit tomber dans « l'anglomanie », léger travers, dont on l'a beaucoup raillé, et qui, effectivement, imprègne quelques pages de ses livres.

Mais par un étrange revirement, à mesure qu'il appréciait davantage les qualités de ses hôtes, il s'y sentait réfractaire; il constatait qu'entre eux et lui existaient des divergences irréductibles. Plus il tâchait d'être Anglais et plus la France le ressaisissait : un irrésistible courant le ramenait, en quelque sorte, malgré lui, vers son berceau. Il eût voulu dépouiller les instincts héréditaires. Il n'y pouvait réussir.

« Maintes fois, j'ai recommencé l'expérience. Le résultat n'a jamais varié. J'ai rencontré en Angleterre, en Amérique, en Italie, des gens exquis, d'une éducation parfaite, d'une instruction étendue. J'éprouvais à les entretenir autant d'agrément que de profit. Mais dès que nous nous éloignions des questions générales, dès que nous touchions à de certains points plus délicats,

le contact cessait brusquement, le mur s'était dressé et nous demeurions de chaque côté, souriants, attentifs à ne point mutuellement nous heurter, mais désormais étrangers les uns aux autres. »

Paul Bourget a résumé ces observations en déclarant dans un de ses livres que « cette aversion de races est moralement un préjugé, mais qu'elle traduit, socialement, un instinct de conservation infaillible ». Il était parti cosmopolite, indifférent au sentiment national; il est revenu bon patriote. Il est arrivé, par un détour, à la naïve conclusion du chansonnier :

Si l'on est Prussien en Prusse,
En France, soyons Français.

... Et tel est le premier enseignement que M. Paul Bourget a retiré de ses voyages.

Il n'est pas de ceux qui cherchent, comme Pierre Loti, des impressions exotiques. Son expédition aux États-Unis est la plus lointaine qu'il ait entreprise. Il est demeuré quelques mois sur le continent, dévoré par cette fièvre d'activité que contractent les Européens, dès qu'ils y débarquent et qu'ils puisent dans l'atmosphère ambiante. Ses deux volumes d'*Outre-Mer* n'ont qu'à demi flatté les Américains. Paul Bourget exaltait leur énergie. Ils eussent préféré qu'il louât leur tact artistique et le raffinement de leur civilisation. Il écrivit, sur les splendeurs improvisées de Newport, des pages qu'ils lui pardonnèrent malaisément; le romancier contemplait avec avidité les spectacles qui se déroulaient devant ses yeux; mais le soir, quand, après le dîner et le théâtre, il avait achevé de remplir son carnet de notes, il se prenait à songer tendrement aux quais de la Seine, aux coteaux de Marly, au gazouillement spirituel de nos boulevards, à l'aimable nonchalance de nos provinces. Cette nostalgie il l'a retrouvée non seulement chez ses compatriotes exilés au nouveau monde, mais chez ceux-là mêmes qui ont planté leur tente sous des cieux plus sereins.

Un matin, comme il se promène autour de Jérusalem, il frappe au seuil d'un couvent qu'on lui dit être peuplé de religieuses françaises. Il complimente la supérieure sur l'admirable situation de sa maison; il la félicite de vivre parmi de pieuses reliques et dans l'éternel printemps d'un climat incomparable. La mère abbesse lui répond en soupirant :

« On regrette parfois les orages de France! »

Ce cri exprimait excellemment l'état d'âme du touriste. Son laborieux vagabondage est coupé de fréquents retours. Il l'entraîne vers l'Écosse, vers la Toscane, rarement au delà. Une ville entre toutes lui est précieuse, la petite ville de Sienne, où il composa *Cosmopolis*. Il y vécut dans une solitude, dans un recueillement délicieux; unique locataire d'un vieil hôtel contemporain de Montluc, servi par un cuisinier-dessinateur qui, plus habile à user du crayon que de la langue, lui charbonnait ses réponses sur des feuilles de papier. Oh! les calmes soirées, les lentes rêveries, les méditations fécondes! Beyle ordonna que l'on mît sur son tombeau *Milanesse*; Paul Bourget veut que l'on inscrive sur celui où il dormira *Senese...*, — en reconnaissance des joies infinies que ce séjour lui a procurées. Son existence s'est poursuivie de la sorte, tour à tour mondaine et recueillie, mouvementée et presque sauvage, partout comblée d'égards et de politesses. En quelque endroit que le hasard l'ait porté, il n'eut qu'à se louer de l'accueil qu'il y reçut.

« En somme, dis-je, on va toujours répétant que les étrangers nous sont hostiles... »

L'écrivain proteste contre cette accusation. Il tâche de m'expliquer en quoi elle est fausse et dans quelle mesure elle est fondée. La vérité est que nos voisins ne nous haïssent pas, mais qu'ils nous redoutent. Il est une forme de notre esprit à laquelle ils ne peuvent s'accoutumer. C'est la blague, l'ironie, cette propension à railler autrui et à nous railler nous-mêmes. Ils ne savent jamais au juste quand notre humeur se moque et quand

elle est sérieuse. Et cela les trouble, cela les irrite, cela les incline à la médisance.

« Ils nous adressent un autre reproche. »

Ici, M. Bourget devient grave. Il aborde une question qui lui tient au cœur et dont l'importance est capitale :

« Ce grief, hélas! n'est que trop justifié. Nous devenons irréligieux, ou — ce qui est pis — antireligieux. Cette tendance qui, chez tout autre peuple, serait honnie et vigoureusement refrénée, se développe, chez nous, à l'abri de la politique, avec la secrète complicité des pouvoirs publics. »

Une étrange animation colore les paroles de M. Bourget. Il abandonne le flegme, un peu dédaigneux, qui est le ton habituel de son discours. Il vibre, il s'échauffe. La plus évidente sincérité luit en son regard. Il revêt une physionomie que je ne soupçonnais pas. C'est un nouveau Bourget qui surgit, ardent, intransigeant, passionné, un Bourget qui ne doute plus et qui affirme, un Bourget apôtre. Ah! que ce Bourget est loin du Bourget d'autrefois, dilettante et païen, apologiste des décadences!

« Voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exceptions. Partout où le christianisme est vivace, les mœurs se relèvent; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr. Je vous prie, si vous me faites parler, de le proclamer expressément : on démoralise la France en lui arrachant la foi; en la déchristianisant, on l'assassine. Il n'y a point de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue. Ce fut la conviction de Le Play; ce fut celle de Taine. Je m'y rallie!... »

... Et tel est le deuxième enseignement que M. Paul Bourget a retiré de ses voyages!...

Pour me délasser de ces hautes spéculations, Paul Bourget m'a fait les honneurs de son musée. Il y a réuni quelques morceaux remarquables, des marbres très

rares, des fresques détachées d'un cloître en ruines, de belles reproductions des tricentistes et quatrocentistes italiens. L'auteur de *Terre promise* raffole de cet art à la fois si ingénu et si suggestif, si ancien et si moderne. Il adore Benozzo Gazzali, son Benozzo, son « Benozzino », et Perugin, et Pinturicchio, et Botticelli, et Giotto, et Moretto, et leur maître à tous, le créateur suprême, Léonard. Il a découvert à Milan une édition de ses manuscrits collationnés par Richter. Nous les feuilletons ensemble. Le génie y éclate, à chaque page, dans de sublimes dessins, dans des pensées. Paul Bourget me les traduit :

« Là où il y a plus de sentiment, il y a plus de martyre. »

Et celle-ci ! Écoutez :

« L'eau que vous touchez dans une rivière est la dernière de celle qui a passé, et la première de celle qui vient. Il en est de même du temps présent. »

Et cette autre encore :

« Comme un jour bien dépensé donne de la joie à dormir, une vie bien employée donne de la joie à mourir. »

... Léonard de Vinci et son interprète continuent de parler. Une lueur crépusculaire achève de mourir dans le salon... En face de nous, dans un cadre aux ors éteints, une Madone sourit à son fils...

M. HENRY FOUQUIER

Je suis allé, ce matin, prendre des nouvelles de M. Henry Fouquier, qui brigue, comme on sait, un fauteuil à l'Académie française. Je n'avais rencontré jusqu'ici notre brillant confrère que dans les salles de spectacle ou dans les bureaux de quelques-uns des nombreux journaux auxquels il collabore assidûment. J'avais été séduit par les grâces de sa personne et par la souplesse d'une intelligence qui est une des plus vives et des plus largement ouvertes que nous ayons. L'activité cérébrale de M. Fouquier tient du prodige; elle s'applique à tous les objets et les pénètre. La politique, les arts, les lettres, le théâtre et les mœurs : il n'est pas un domaine qu'elle n'ait exploré. Elle est encyclopédique, mais non pédante; elle instruit le lecteur, sans l'offenser par l'appareil d'une érudition gourmée ou rébarbative; elle se joue en une forme infiniment pure, tout à la fois sereine et légère et qui, malgré l'abondance d'une production hâtive, ne se ressent d'aucune fatigue. Il y règne çà et là une aimable négligence. C'est le pli du manteau, que laisse traîner, après soi, Alcibiade...

J'ai voulu m'initier au secret de cet immense labeur.

J'ai trouvé l'écrivain dans son logis de l'avenue de l'Alma, encombré de bibelots, de toiles de choix, dont la plus remarquable est ce fameux tableau où Carolus Duran a rendu, avec tant d'expression, l'accueillante beauté et le sourire indulgent de Mme Henry Fouquier. Je n'avais pas fini de l'admirer, quand le maître de céans m'est venu joindre et m'a invité à le suivre dans son cabinet... La pièce est vaste, somptueuse, garnie de livres sur tous ses murs; il y règne une lumière apaisée que tamisent des vitraux aux tons discrets; sur le bureau en vieux bois sculpté, des fleurs achèvent de mourir dans leur vase de cristal, auprès de quelques feuillets encore humides. Le chroniqueur vient de terminer un de ses deux ou trois articles quotidiens. Il s'est assis les jambes croisées, la cigarette aux doigts dans une attitude qui lui est familière. Sa barbe, qui fut d'or et qui commence à être d'argent, n'a pas abdiqué toute prétention de plaire; il y a, en elle, un je ne sais quoi de cavalier et de conquérant qui indique que les femmes l'ont aimée. Derrière les carreaux de son binocle, luit un regard ironique et un peu désabusé. Enfin sa voix s'élève. Elle n'a pas perdu l'accent du Midi; elle en a gardé juste ce qu'il faut pour n'être pas une voix du Nord; et, par sa musique, elle complète la physionomie de ce Parisien de Provence qui est un Marseillais de Paris...

« Vous devinez bien que ma situation de candidat m'oblige à des devoirs de prudence et de convenance. »

Je n'ai qu'à m'incliner devant ce scrupule et je m'empresse de rassurer M. Fouquier sur l'honnêteté de mes desseins. Je ne veux pas le trahir, mais seulement lui demander quelques indications générales sur l'état d'âme où la corvée des « visites » précipite ceux qui sont obligés de l'accomplir.

« Vous voyez que mon visage n'est pas altéré, non plus que mon humeur. Ces messieurs, qu'ils me fussent favorables ou secrètement hostiles, m'ont témoigné de la courtoisie. Et j'imagine que tel est l'usage communé-

ment adopté à l'Académie depuis la mort de Royer-Collard... D'ailleurs je me suis efforcé moi-même d'être correct et de ne commettre aucune gaffe. »

Il m'a conté la mésaventure qui lui advint naguère, lorsqu'il se présenta une première fois devant les Quarante. Profitant d'un jour de soleil et se sentant en de courageuses dispositions, il crut le moment opportun d'aller offrir ses hommages à M. de Vogüé, qu'il n'avait pas l'avantage de connaître. Il s'enquiert de son domicile, franchit le seuil d'un magnifique hôtel et s'y rencontre avec un vieillard des plus amènes, qui lui fait apprécier l'agrément de ses propos spirituels et nourris. L'entretien se poursuit durant une heure, qui passe très vite au gré des deux interlocuteurs. M. Fouquier croit enfin devoir risquer une allusion à l'objet de sa démarche. Son hôte l'arrête.

« Je pense, monsieur, lui dit-il, que vous vous êtes trompé d'adresse. Vous êtes chez le comte et non chez le vicomte de Vogüé. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir renvoyé de suite à mon neveu et d'avoir prolongé cette méprise, qui m'était avantageuse. »

La négligence de M. Fouquier l'obligea à de doubles excuses, envers M. le comte et M. le vicomte. Je suppose que ce dernier les accepta de bonne grâce, un académicien ayant nécessairement beaucoup d'esprit.

« Et maintenant, continue M. Fouquier, vous indiquerai-je les raisons qui m'ont déterminé à me mettre sur les rangs? Je suis le doyen de la presse littéraire et militante. C'est comme journaliste que je sollicite les suffrages de la compagnie. Voilà sans doute un titre qu'on ne peut me refuser. Je n'en invoque pas d'autre. »

Journaliste, M. Henry Fouquier le fut dès son plus jeune âge; il a eu, pendant sa vie, des curiosités qui l'ont égaré dans des voies diverses, et toujours il est revenu à celle pour laquelle il était né. Il m'a retracé les principaux épisodes de cette carrière mouvementée. Je ne résiste pas au plaisir d'en rapporter ici quelques-

uns. Depuis près d'un demi-siècle, il a approché tout ce qu'il y eut de considérable dans notre pays; il a été l'ami de ses hommes d'État, de ses artistes; il a pris part aux événements qui l'ont, à plusieurs reprises, bouleversé. Le témoin de tant de faits extraordinaires y a puisé des trésors d'expérience et de sagesse. Et il y a profit à interroger ses souvenirs.

Son enfance s'écoule aux alentours de la Cannebière; mais il n'y rôde pas en gamin perdu. Il appartient à la haute bourgeoisie de la ville; son père est un notaire considéré. Il sera riche un jour. Il s'en va, le dimanche, dans une bastide, au bord de la mer; il y pêche l'oursin, il y prépare la bouillabaisse; il s'y endort au soleil, en écoutant le bruissement du mistral dans les oliviers; il y devient poète. Quand, à quinze ans, on l'expédie à Paris, à Sainte-Barbe, pour achever ses études, il y apporte une ambition sans limites et de vastes appétits, — la voracité des Méridionaux qui s'élancent à l'assaut de la capitale. Que lui manque-t-il pour réussir? Il a la tête et le port d'Antinoüs, un patrimoine qui lui assure l'indépendance et, par-dessus le marché, un brin de génie (du moins en est-il convaincu). Ses vers sont applaudis au banquet de la Saint-Charlemagne. Il envoie un sonnet pessimiste à Maxime du Camp pour sa revue. Le sonnet est inséré.

« J'ai conservé quelque part ce « fruit de ma muse », me dit Henry Fouquier. Je vais vous le montrer. Cela me rajeunira. »

Il consulte des fiches et tire de ses rayons un exemplaire proprement relié de la *Revue de Paris*. Je suis surpris de la rapidité avec laquelle il a mis la main sur cet ouvrage. Je l'en félicite et lui exprime mon étonnnement :

« Oui! je sais! On s'en va répétant que je manque d'ordre et de régularité. C'est ainsi que se forment les légendes. Vous voyez si ma bibliothèque est bien tenue. Et j'y ai du mérite, car pas un secrétaire ne m'aide à la ranger. »

J'ai ouvert la livraison et je commence à déclamer le morceau qui porte un titre sonore : *la Coupe de Faüst.*

Coupe, que mes aïeux se passaient dans la fête,
Je te hais. Ils avaient la joie en leur festin;
Ils chantaient librement, buvaient à flots ton vin;
De roses, en riant, ils couronnaient leur tête.

Je te hais; car j'envie en ma sombre retraite
Le rire des aïeux. Ils ne redoutaient rien,
Croyaient à Dieu le Fils; honnêtes, vivant bien,
Ils ignoraient mes pleurs et ma terreur secrète.

Moi, j'ai tout désiré savoir, j'ai tout appris;
Sur mon front amaigri le doute s'est assis;
Et je m'en vais mourir, car je ne puis rien croire.

Et si je te reprends, ma belle coupe d'or,
Dans ton sein ciselé, c'est pour verser la mort :
Pour la première fois je souris avant boire!

M. Fouquier écoute, avec une visible satisfaction, ces alexandrins ténébreux, qui lui rappellent des émotions oubliées.

« Je ne suis pas encore un patriarche et ne médirai pas de la jeunesse d'aujourd'hui, car toute jeunesse a en elle des dons immuables qui font son charme éternel. Mais elle n'a plus ce que nous avions : l'espérance et la foi dans l'avenir. Quelle sûreté en nos enthousiasmes! Notre rêve marchait devant nous. Nos yeux, ivres de lumière, le contemplaient en quelque sorte vivant! Nous aspirions à la liberté, prêts à la délivrer, à la défendre. Nous étions ardents, intolérants, belliqueux, mais nous honorions la gloire et nous avions du respect pour nos aînés! »

Un jour, Henry Fouquier publie dans un organe obscur, le *Causeur*, un compte rendu de la *Vie de Bohème*, de Mürger, où il fustige les faux Schaunard et les faux Rodolphe du quartier latin. Le *Figaro* relève ce jugement en insinuant que peut-être l'auteur de l'article n'a pas enduré les souffrances de la pauvreté et de la faim. Fouquier, blême de rage, bondit chez Maxime du Camp, son protecteur.

« Je ne puis endurer cet affront!

— Qu'y a-t-il?

— Je veux me battre.

— Mais encore...

— J'ai juré de tuer quiconque s'attaquerait à ma vie privée... »

Il fallut constituer des témoins et feindre des négociations compliquées pour donner à la fureur du néophyte le loisir de s'apaiser. Ainsi se termina son premier duel. Maxime du Camp comprit que le jouvenceau avait à dépenser un trop-plein d'énergie. Il lui conseilla de voyager...

Ce furent des années exquises! Comme un écolier de Salamanque, la guitare en bandoulière, panache au feutre, rapière au côté, il visita l'Espagne et le Portugal et souvent il s'arrêta sous les balcons pour y soupirer des sérénades. Puis la guerre l'attira. Il s'enrôla parmi les milices de Garibaldi, les reins drapés dans la chemise rouge, chevauchant à la suite du héros, dans le rayonnement de son triomphe. L'amusante odyssée! Les soldats crevaient de misère et ils adoraient leur chef. Quand ils n'avaient que du pain sec à se placer sous la dent, ils jouaient l'hymne national devant la maison de Garibaldi. Cela leur tenait lieu d'un plat comme les histoires de Mme Scarron. Pendant plusieurs semaines, Fouquier et du Camp, étant logés chez un charcutier, vécurent d'un saucisson dont ils avaient découvert la cachette. Mais je soupçonne que de belles Italiennes, à l'œil noir, apitoyées par la frugalité de ces repas, daignaient y ajouter le dessert. Les compagnons du « général » rentrèrent en France grisés de soleil et de bruit, révolutionnaires jusqu'aux moelles et décidés à mourir, s'il en était besoin, pour le prochain triomphe de leurs idées. M. Fouquier était dans ces dispositions lorsqu'il fut mis en rapport avec Gambetta. La sensation de cette entrevue demeurera à jamais gravée dans sa mémoire.

« Gambetta habitait alors deux chambres à un quatrième de la rue Bonaparte. Le logement était pauvre; il avait un air honnête et débraillé. La vénérable tante Massabié y résidait avec son neveu qu'elle enveloppait d'une affection maternelle et généreuse, veillant sur sa jeunesse sans en gêner l'expansion et l'empêchant, par sa présence, de trop s'égarer. La bonne vieille mettait encore dans la vie de l'étudiant un parfum de sa terre natale — un parfum qui s'envolait de la cuisine, où elle était sans pareille dans la confection des pommes d'amour, que les barbares appellent des tomates!...

On se lia, on se groupa; des sympathies déterminées par d'étroites affinités intellectuelles, se formèrent. Et comme les citadins sont tourmentés au mois d'avril par le désir de respirer l'air des champs, Fouquier, Gambetta, le musicien Delaborde et l'avocat Lasne, louèrent à Bougival une cahute de pêche, sur les rives du fleuve, où leur flottille était amarrée. Car ils possédaient une flottille. Delaborde était le patron de la *République*, embarcation symbolique, pontée et insubmersible; Lasne avait baptisé sa yole le *Labienus*, en commémoration du pamphlet de Rogeard; le bateau de Fouquier portait le nom d'un haut fonctionnaire de l'empire, enjolivé d'une épithète outrageante. Chaque dimanche, le chalet retentissait du tapage des discussions et du choc des verres. Autour de la table où fumaient la soupe aux choux et le gigot démocratique, s'asseyait tout le futur gouvernement de la France : Jules Ferry, Adrien Hébrard Floquet, Ranc, Lockroy, Laurier, Castagnary... L'énorme verve de Courbet y jetait la joie de ses paradoxes. Quelle stupeur c'eût été pour Napoléon, si on lui eût dit, quand il passait en calèche sur l'autre rive, se rendant aux chasses de Meudon, que dans cette bicoque affermée cinq cents francs par an, se trouvaient réunis les hommes qui devaient recueillir son héritage après que des catastrophes inouïes le lui auraient arraché! Ce n'est pas uniquement au théâtre que l'on rencontre des contrastes shakespeariens!

Tandis que M. Fouquier évoque ces scènes lointaines, mon regard se fixe sur les feuilles qu'il vient de couvrir d'une écriture rapide, et je me demande combien de pages semblables il a écrites depuis le jour où il dépêchait — naïf adolescent — des strophes désespérées à la *Revue de Paris*, et combien de centaines de volumes formeraient, si elles étaient assemblées, ces lignes envolées à tous les vents. Que de « copie », grands dieux! Et quelle lassitude ne doit pas éprouver l'homme de lettres voué, comme Sisyphe, à rouler éternellement le rocher de l'article à faire, du dernier vaudeville à résumer, de la chronique éphémère, où il sied qu'il introduise des traits piquants, alors qu'il a le cerveau harassé ou le cœur mélancolique! Ce fardeau il le soulève gaiement. D'abord ce n'est qu'un jeu pour sa virilité triomphante; mais aux confins de la vieillesse, n'en est-il pas excédé, l'endure-t-il toujours avec la même vaillance? Si j'apercevais en M. Fouquier quelque signe de décrépitude, j'hésiterais à lui poser une telle question. Le feu qui brille dans sa prunelle, la verve dont ses paroles sont animées écartent cette hypothèse, M. Fouquier est jeune, très jeune...

« Non! je vous assure! mon métier ne m'ennuie pas!... »

Il se rappelle les confidences que Théophile Gautier lui fit un soir, ainsi qu'à Du Camp. Ils avaient rencontré le poète dans une allée des Tuileries; sa tristesse les frappa; ils le pressèrent affectueusement de leur en marquer la cause. Il leur exposa ses chagrins, ses besoins d'argent, son dégoût pour les besognes que la nécessité lui imposait.

« Ils me font faire des feuilletons, gémissait-il. Je suis un cheval de course et ils m'ont attelé à une charrette chargée de moellons. L'idée ne leur vient même pas de me publier des vers. Ah! que n'ai-je douze cents francs de rente! Je quitterais les boulevards, je nicherais dans une ruelle du quartier de l'Odéon et j'y mangerais des « frites », en composant des sonnets! ce serait le bonheur! »

Théophile Gautier était un Oriental dépaysé sous le ciel des Gaules. Henry Fouquier est plus combatif. La mollesse voluptueuse de l'Athénien s'allie en lui à l'énergie du Latin avide d'avantages et de succès positifs. Il a eu toutes les ambitions et tous les caprices; il a été préfet et représentant du peuple; auteur dramatique et directeur de journal, il a agité le projet d'être ambassadeur et sollicité l'administration de la Comédie-Française. Ces velléités ne l'ont pas détourné de la « copie » qui fut son délassement dans les jours prospères et son refuge dans les mauvais jours. Et c'est pourquoi ils sont si bien rivés l'un à l'autre, qu'ils ne se sépareront jamais.

« A de certains moments, m'a encore confié le chroniqueur, lorsque je me suis mis en retard, par ma paresse, et que j'ai quatre ou cinq articles à expédier jusqu'à l'heure du souper, j'aspire aux calmes délices de la campagne. Et le mot de Gambetta me revient. Il me disait : « Le moins onéreux des luxes est la rêverie tranquille. « Et c'est le seul qui m'ait été refusé »...

Il y a dans ces paroles plus de coquetterie que d'amertume. Fouquier s'acquitte sans douleur de la tâche énorme qu'il a assumée. Elle ne coûte presque pas d'effort à sa miraculeuse virtuosité. Cependant je me reproche de lui dérober des instants si précieux...

« Avant de prendre congé, je voudrais savoir quel enseignement, ou, pour user d'un terme moins solennel, quelle impression vous avez retirée de votre long commerce avec les hommes. Vous avez beaucoup vécu, et de toutes les manières. Vous êtes philosophe et il vous arrive de méditer sur la condition humaine... »

Tout de suite, il m'a interrompu.

« Je crois bien que ce qu'il y a de moins décevant, dans la vie, c'est la tendresse des femmes. Lorsqu'on s'est fait aimer d'elles, on n'a pas le droit de se dire malheureux. »

M. Fouquier ne sourit plus, il est grave. Son fin profil se détache entre les livres amoncelés sur sa table et les

roses alanguies dans la coupe de cristal. Et j'ai le sentiment que Don Juan, prêtre de Vénus, vient de me découvrir le vrai fond de sa pensée.

En redescendant l'escalier, je songeais à ce qu'eût été la destinée de ce séduisant confrère, s'il fût venu au monde deux siècles plus tôt, et si le ciel lui eût accordé, avec ses talents naturels, la naissance et la fortune. Il eût été, non pas, sans doute, Turgot ou Necker, mais le prince de Ligne ou le duc de Richelieu. Il aurait eu des charges dans l'État, qu'il eût éminemment remplies, son cabinet à Versailles et sa petite maison à Auteuil; il eût été ministre et diplomate; il eût fait l'amour; il eût mené de front les affaires, le plaisir. Il eût été joueur, libertin, prodigue et mauvais sujet. Pour se reposer, il eût écrit un livre de morale.

Et il fût entré, sans coup férir, à l'Académie française...

M. LE DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE

Du 20 au 30 juillet, c'est sa grande semaine. La maison du faubourg Poissonnière est une ruche bourdonnante. J'y suis entré hier d'assez bon matin, et, dès le seuil, mille bruits confus m'ont assailli : gémissements du violon, trilles du hautbois, éclats de rire de la petite flûte, sanglots du violoncelle, puissants accords du piano, auxquels succèdent des traits foudroyants et vertigineux. Et, dominant ces instruments, la voix humaine : voix grêles et pointues des élèves du solfège, barytons de Toulouse, ténors de Marseille, et le contralto de Fidès, et le soprano de Marguerite, et les vocalises de Philine, et la basse-taille de Marcel — *pif-paf* — répondant aux fusillades, et la basse-chantante de Vulcain, que rythment les « coups sourds des lourds marteaux d'airain ». Encore que ces accents soient harmonieux, leur mélange ne laisse pas de produire une véritable cacophonie. La cour du Conservatoire, longue, étroite et torride, et qui résonne en cette saison

Comme un orchestre avant le lever du rideau,

est un des endroits les plus affreux de Paris; cependant, on s'y bouscule; on se dispute le privilège d'entendre

écorcher, par 40 degrés à l'ombre, les vers de Racine ou les mélodies de Meyerbeer. M. Fernand Bourgeat reçoit, chaque année, six mille demandes de places pour le concours de tragédie et de comédie. Et, malgré sa courtoisie et sa complaisance sans égales, il se fait exactement cinq mille deux cents ennemis, la salle ne pouvant contenir que huit cents spectateurs.

Cet extraordinaire empressement ne date pas d'aujourd'hui; il y a vingt ans déjà, il était très vif, et je me rappelle les efforts héroïques que j'accomplissais à cette époque pour me procurer un méchant billet; aucune démarche, aucune bassesse ne me coûtait. Apercevoir, dans la loge du jury, le chef auguste d'Ambroise Thomas, le sourire académique de Camille Doucet, l'œil fatigué d'Émile Perrin, la chevelure de Henry de Lapommeraye, le profil spirituel de Legouvé, la moustache de Dumas fils, l'obésité sommeillante de Pierre Barbier : mon âme d'adolescent aspirait avec fureur à ces délices. Il ne paraît pas qu'elles aient perdu leur séduction, bien au contraire... Ne concevant pas les raisons du prestige dont est entouré le Conservatoire, ni de la curiosité générale qu'il excite, j'ai résolu d'aller les demander au directeur de cet établissement.

Il habite un appartement dont les fenêtres donnent sur la rue Bergère; le logis, où l'on accède par un escalier obscur, est de proportions modestes; il date d'un siècle où les architectes n'avaient pas le sentiment du confort. Il n'était, pour Auber et Ambroise Thomas, qu'un pied-à-terre, Auber n'ayant pu se résoudre à quitter son hôtel de la rue Saint-Georges, A. Thomas s'y venant reposer entre deux voyages ou deux villégiatures. M. Théodore Dubois n'a pas, comme ces nababs du théâtre, maison à la ville, îlot dans l'Océan, castel au bord de la grande bleue. Il prend ses fonctions au sérieux, il s'y consacre. Tel un capitaine à son bord, il surveille la manœuvre, il ne dort jamais que d'un œil, tout lui passe par les mains. Du reste ce labeur n'altère

point sa santé. Assis devant le petit bureau où s'accomplit sa besogne directoriale et près du piano qui sert à l'élaboration de ses œuvres, tour à tour visité par l'inspiration et les soucis administratifs, il avait le teint clair et la mine reposée. On ne se fût pas douté, à le voir, qu'il subît un si terrible surmenage.

« Oui, me dit-il, nous sommes dans le coup de feu. Encore quinze jours, et nous irons nous reposer à la campagne. »

J'ai compris, à son accent, que cette bousculade ne lui déplaisait pas. Les rois patriarches ne sont pas fâchés d'être mêlés à leur peuple, et c'est un véritable peuple que M. Th. Dubois a à gouverner, — peuple un peu fébrile, mais si vibrant, si impatient de gloire! Il se divise en deux factions opposées, sinon ennemies. D'une part, les instrumentistes; de l'autre, les élèves du chant et de la déclamation. Ces tribus n'ont de commun que le désir du succès; mais, pour tout le reste, elles diffèrent.

La fillette qui suit les cours de M. Alphonse Duvernoy ne ressemble guère à celle qui reçoit les leçons de M. Le Bargy. Elles n'ont pas la même allure, ni la même physionomie, ni la même origine. La petite instrumentiste se recrute, soit dans des familles de musiciens, soit dans des milieux honorables et très pauvres, où elle s'est accoutumée de bonne heure aux privations. Elle a devant elle la perspective d'une vie sévère et probablement ingrate, tout entière consacrée à un âpre labeur. Elle n'a pas dix ans qu'elle commence... Deux heures de gammes, deux heures d'études, deux heures d'exercice par jour; le lundi et le vendredi, sa mère la conduit au Conservatoire... Et sa mère ne se confond pas avec Mme Gibou, ni avec cette autre mère que l'on avait surnommée la mère Caspienne, parce que, dans son fol orgueil, elle ne communiquait avec aucune autre mère. La mère des classes de piano n'est presque pas ridicule, ou, si elle l'est, c'est par excès d'admiration pour sa fille et de confiance dans ses talents. Quelquefois elle est

touchante... Dernièrement M. Dubois voit arriver une vieille dame très échauffée, qui lui présente tout ensemble son héritière, âgée de douze ans, et une lettre de recommandation signée d'un ami. Il ne put se dispenser de la recevoir.

« Je vous amène mon Aglaé, qui a de grandes dispositions pour la musique. Je voudrais la mettre au Conservatoire et j'ai profité d'un train de plaisir... »

M. Dubois fit remarquer à la visiteuse que ce n'était pas le moment des examens d'admission, mais du concours de sortie.

« Je sais, je sais, reprit la bonne dame. Mon enfant assistera à vos concours... Ça l'habituera. »

M. Dubois lui fit encore observer que les séances qui ont lieu au début de juillet sont strictement privées et la convia à attendre celles de la fin du mois. La pauvre femme soupira avec tristesse :

« Mon billet ne serait plus valable... »

Elle avait tiré un journal de sa poche :

« C'est cette maudite feuille qui m'a trompée... »

Elle la tendit à M. Dubois qui y lut effectivement un avis ainsi conçu : « A dater de cette année, les examens à huis clos du Conservatoire se feront publiquement... » L'honnête provinciale regagna, avec Aglaé, Brives-la-Gaillarde, sa patrie... Le directeur du Conservatoire, m'ayant conté cette anecdote, ajouta :

« Aussi, quelle naïveté d'ajouter foi aux informations de la presse! »

Il est certain qu'elle s'occupe trop volontiers de ce qui se passe à l'école. Les chroniqueurs ne se bornent plus à juger les concurrents et les concurrentes; ils s'immiscent dans leur vie sentimentale; ils louent les grâces de leur personne ou en soulignent les imperfections. Et leurs compliments sont parfois plus irrévérencieux que leurs critiques. L'autre semaine, M. Dubois rentrait paisiblement chez lui, lorsqu'il aperçut contre sa porte une blondinette qui paraissait en proie à la plus sombre affliction. Les pleurs coulaient sur ses joues roses que

la colère ou l'indignation avaient pâlies. Il reconnut, en elle, une Dugazon d'opéra-comique sur laquelle il fondait de brillantes espérances. Il s'arma de réserve et de froideur, flairant un acte d'indiscipline et ne voulant pas s'interposer entre l'élève et ses professeurs. La jeune fille murmurait, entrecoupant ses paroles de sanglots et de hoquets douloureux :

« C'est trop fort! Je ne peux plus rester dans cette maison... »

Et d'un geste frémissant — et très bien réglé — elle tira de son sein une coupure de l'*Argus*.

« Voyez cette horreur », dit-elle.

L'article avait paru dans un organe extrêmement parisien. Le gazetier n'était pas le premier venu : auteur dramatique applaudi, conteur spirituel, il se divertissait, chaque été, à tourner en dérision les élèves du Conservatoire. Et voici ce qu'il avait écrit (ou à peu près) sur la jolie Dugazon :

« Mlle X... a trois choses suggestives, la bouche, la gorge et ce qui est à l'envers de la gorge, mais un peu plus bas...

Tandis que M. Dubois se pénétrait de ces lignes, les larmes de la charmante enfant redoublaient.

« Concevez-vous ma situation? J'ai des parents estimables, un oncle ecclésiastique. Ils luttaient contre ma vocation. J'ai vaincu leur répugnance. Que vont-ils croire, lorsque cette infamie leur tombera sous les yeux?... Non! je vous assure, il vaut mieux que je m'en aille!... »

M. le directeur s'efforça d'apaiser son courroux. Sans excuser la coupable légèreté de l'entrefilet dont elle était blessée, il lui montra que la carrière qu'elle embrassait l'exposait à être souvent offensée dans sa pudeur et qu'il lui fallait opposer philosophiquement à ces agressions le dédain d'une conscience pure et d'une bonne renommée. Ces conseils, fruits de l'expérience et de la sagesse, ramenèrent sur son visage la sérénité. Et, subitement consolée, sautillante de joie comme une fauvette, elle alla rejoindre ses compagnes.

« Que les journaux mortifient nos Célimènes ou nos Dugazons, poursuit M. Dubois, cela est inutile mais non pas très grave. Ils leur sont bien plus funestes lorsqu'ils exaltent leur vanité. »

Et c'est là ce qui distingue les instrumentistes des futurs chanteurs et comédiens. La chronique ignore les premiers, elle s'attache aux seconds et n'attend pas, pour leur accorder de l'importance, qu'ils aient acquis du mérite. Les désordres qui éclatent chaque année lors de la proclamation des récompenses proviennent de ce « chauffage » malsain. L'écolier se croit lésé par le jury. Il proteste. Son impertinence est favorisée, soutenue par le gros des partisans qu'il y a dans la salle. Et le lendemain il se trouve, pour l'approuver, un courriériste, un avant-premièriste, un soiriste complaisant. Étonnez-vous, dans ces conditions, que les lauréats soient orgueilleux! Ils se repentent plus d'une fois de leurs incartades. Il y a trois ans, M. Dubois décerne un accessit d'opéra à une jeune personne dont le concours avait été plus que médiocre. Elle se campe sur la scène, les poings aux hanches et avec le geste, le regard et le coup de gueule de Mme Angot :

« Vous pouvez le garder, votre accessit! »

M. Dubois ne releva pas l'incongruité de ce propos; et la jeune révoltée quitta les bancs du Conservatoire. Six mois plus tard, à la veille d'obtenir un engagement en Amérique, elle réclama son diplôme.

« Quoi donc! s'écrie M. Dubois, vous avez refusé la récompense qu'on vous décernait! Vous l'avez rejetée avec mépris!

— C'est possible, mais néanmoins je l'ai obtenue. Et j'ai besoin du titre qui en fait foi.

— Alors, adressez-moi une lettre de regrets... pour le principe!... »

C'est une lutte de tous les instants. Et si l'on n'avait de conflits qu'avec les élèves! Mais il y a le chapitre des professeurs! La plupart sont consciencieux, exacts, animés du feu sacré, jaloux de bien faire... Irréprochables

sont les musiciens. Ces messieurs de la Comédie-Française déploient un zèle plus intermittent. Ils sont si occupés! Non pas précisément par leur service chez Molière. Molière est bon prince et ne se plaint jamais, même quand il en aurait des sujets légitimes. Mais ils voyagent. On les sollicite aux quatre points cardinaux. Ils auraient le devoir d'occuper leurs chaires, ils ont aussi le devoir de représenter le grand art devant les Belges et les Monégasques. Douloureux combats! Entre ces deux devoirs ils n'hésitent pas : ils choisissent le moins sédentaire... et le mieux rémunéré! Et ainsi montrent-ils aux générations nouvelles, non seulement par leur leçon, mais par leur exemple, comment se doit conduire un comédien éminent! Quelquefois, ils oublient d'instruire de leur dessein le directeur du Conservatoire qui apprend leur départ en même temps que leur retour. Si celui-ci exerçait, en sa maison, un pouvoir autoritaire, il briserait ces méchants serviteurs ou les réduirait à l'obéissance. Mais il n'est qu'un monarque constitutionnel! On lui a adjoint un conseil supérieur, c'est-à-dire un parlement. Le Conservatoire jouit des avantages, et il éprouve les inconvénients du régime parlementaire. C'est un État dans l'État!...

S'il est essentiel, pour bien gouverner le Conservatoire, d'en posséder les rouages, nul n'était mieux préparé que M. Dubois à remplir cette charge difficile. L'établissement du faubourg Poissonnière est, en quelque sorte, le toit tutélaire où toute son existence s'est abritée. Voilà bientôt cinquante ans qu'il vint lui demander un refuge, à la suite de circonstances romanesques qui valent la peine d'être révélées.

Théodore Dubois naquit à Rosnay, petit village situé à trois lieues de Reims et dans lequel son grand-père exerçait le métier d'instituteur. Il chantait la messe le dimanche et examinait curieusement le précepteur du château voisin qui promenait ses doigts sur l'harmonium. Il arriva que cet harmonium invalide, et que l'on

désirait remplacer par un instrument plus parfait, fut mis en vente. Théodore supplia son aïeul de le lui acheter. Le bonhomme n'était pas riche, il vida son bas de laine, il en sortit péniblement vingt écus. On n'en demandait pas davantage. Théodore pensa mourir de joie en prenant possession de ce meuble précieux qui renfermait dans ses flancs tant de ravissantes mélodies. Mais il fallait apprendre à les en faire sortir. Un organiste de Reims, touché de l'enthousiasme naïf de l'enfant, consentit à l'aider de ses conseils. Chaque matin, à l'aube, Théodore avalait gaillardement, le sac au dos, les douze kilomètres qui séparaient son hameau de la cité champenoise. Au bout de six mois de ce régime, il avait des jarrets d'acier et s'était assimilé toute la science de son maître. Paris seul lui pouvait procurer ce qui lui manquait et compléter son éducation. Le vieil instituteur le comprit ainsi. Il dit à son petit-fils :

« Tu vas te rendre dans la capitale. Je t'enverrai trente francs tous les mois. Arrange-toi avec cette somme. Ne fais pas de dettes et deviens un bon sujet... »

Le jeune Théodore empocha sa bénédiction avec l'argent du premier trimestre, noua dans un mouchoir sa chemise et son gilet de rechange. Il coupa un bâton de cornouiller pour défendre son trésor contre les chemineaux et les rôdeurs. Et en route!

Au bout d'une semaine, il annonçait au grand-père les résultats de ses premiers efforts : il était admis au Conservatoire. Le propriétaire du château de Rosnay lui abandonnait une mansarde dans un de ses immeubles de Paris; la concierge acceptait de le nourrir pour dix-neuf sous par jour. Il conservait un sou par jour pour faire le jeune homme. C'était plus que suffisant. Et, pendant trois années, ce fut sa vie. En hiver, il grelottait dans sa chambrette sans feu, il se levait au petit jour et se couchait à la nuit tombante, pour économiser la chandelle. Jamais il ne prenait l'omnibus. Quant aux fiacres, il les contemplait de loin, ainsi que des objets fabuleux. Il endurait les « ratas » de Mme Pipelet; et jamais il ne

se plaignit de la nourriture, quoiqu'elle empoisonnât l'oignon. On lui proposa vingt-cinq francs par mois pour assister César Franck à Sainte-Clotilde, vingt-cinq autres francs pour accompagner au piano une jeune fille du monde. Il parvint de la sorte à l'opulence. Cependant, il moissonnait tous les prix, prix d'orgue, de fugue, de composition et enfin le prix de Rome. Lorsqu'il se transporta dans la splendide villa Medicis, sous le ciel de l'Italie (lui qui n'avait pas voyagé!) et qu'il eut pour se coucher un lit moelleux et, pour dîner, d'autres mets que le miroton, le hareng saur et la salade de pommes de terre, et qu'il entendit tinter dans sa poche les piécettes qu'y avaient déposées la munificence du ministre, il crut être le jouet d'un rêve. Et il comprit les avantages de la pauvreté qui mue le cuivre en or et en orgies paradisiaques les plus humbles jouissances...

Voilà l'histoire édifiante et morale de M. Théodore Dubois. Il me l'a narrée avec la plus agréable simplicité, Ce membre de l'Institut, ce musicien célèbre, le compositeur des *Sept paroles du Christ*, de *Xavière* et de ce *Baptême de Clovis*, où il a eu l'honneur de collaborer avec Léon XIII, est demeuré, dans quelque mesure, l'écolier assidu et discret qu'il fut jadis. Il dirige l'établissement, qu'il a recueilli des mains soigneuses de M. Réty, avec le même ordre ponctuel qu'il attachait à la rédaction et à la correction de ses devoirs. Ces traits de caractère se peignent sur sa physionomie qui est amène et réservée, ferme et timide.

Onze heures sonnent à l'horloge... Il est temps que M. le directeur aille déjeuner. Il lui faut entretenir ses forces, en attendant qu'il les répare dans sa vigne de Rosnay. Il y a gardé sa maisonnette natale et son harmonium — l'inestimable cadeau du grand-père!...

« Ce cher homme, dit-il, mourut à quatre-vingt-quatorze ans; mon père à quatre-vingt-huit. »

M. Théodore Dubois a de qui tenir. Et d'ailleurs! n'est-il pas directeur du Conservatoire... Le Conservatoire, ça conserve!...

LES LIVRES DE SARCEY

Ce fut pour Sarcey une grande joie d'être admis dans la *Société des Amis des Livres*, où il eut l'honneur de se rencontrer avec le duc d'Aumale. De communes prédilections rapprochaient ces deux hommes si différents. Ils se plaisaient au théâtre et ils adoraient les livres. Sarcey ne les chérissait pas à la façon de certains bibliophiles, qui ne goûtent en eux que la rareté et les rangent comme des objets d'art, et sans jamais les ouvrir, dans des vitrines. Il les aimait pour les lire. Il les connaissait intimement. C'étaient ses vieux compagnons. Des souvenirs particuliers et précis s'attachaient à chacun d'eux. Ils n'avaient pas pris tout seuls le chemin de son logis. La plupart y avaient été apportés par les auteurs eux-mêmes qui, sachant l'humeur accueillante du critique, venaient les lui remettre en mains propres. Chaque matin, il recevait quelqu'une de ces visites intéressées. Il quittait la copie commencée, posait la plume, faisait décrire un demi-tour à son fauteuil, relevait ses bésicles :

« C'est un nouvel enfant? »

Souvent, l'enfant était mal né, ou mort-né. Avec sa grande expérience, Sarcey ne s'y trompait guère; il

savait que les chefs-d'œuvre n'éclosent pas entre les pavés et se méfiait de l'audace et de l'impertinence des débutants; mais, quelle que fût la valeur du volume, il s'en saisissait, il le maniait avec précaution. A la manière dont il en coupait les feuilles, dont il y glissait le couteau d'ivoire, on sentait qu'il éprouvait du respect pour la matière imprimée. Et réellement les livres lui étaient sacrés; il n'y déposait pas de marques à l'encre ou au crayon; il n'en cornait même pas les pages; et quand il les devait étudier, pour la préparation d'une conférence ou d'un feuilleton, il s'en assimilait la substance, et notait sur un papier les réflexions qu'ils lui avaient suggérées; lorsqu'il en voulait citer un passage, jamais l'idée ne lui fût venue de s'armer d'une paire de ciseaux et de sacrifier l'exemplaire. De telles mutilations l'emplissaient d'horreur. Il avait la constance de copier tout au long les lignes à reproduire. Et comme il était bon philosophe, il nous donnait les raisons de sa conduite et nous exhortait à l'imiter :

« Si j'intercale, disait-il, dans ma prose un fragment détaché d'une autre prose, j'interromps son mouvement, j'arrête le courant qui doit logiquement relier la fin d'un article à ses prémisses. Il en résulte un choc, un sursaut pour le lecteur. Le seul moyen d'éviter cette solution de continuité est de transcrire, moi-même, le morceau que j'emprunte à l'écrivain. Tandis que je m'y applique, mon cerveau suit à nouveau sa pensée, s'y adapte et trouve sans effort, et le plus naturellement du monde, les conclusions qu'il faut en déduire. »

C'était une excellente leçon de journalisme pratique. Sarcey n'avait pas attendu, pour enseigner les choses de son art, la fondation de l'École de Journalisme. Il constituait, à lui tout seul, une école.

Comment il parvenait, sans aucun aide et par l'unique secours de son énergie tranquille, à accomplir la colossale besogne qu'il assumait, c'était une énigme. Il ne

voulait pas garder de secrétaires auprès de lui. Il repoussait les propositions innombrables dont il était assailli. Et quoique sa résolution fût inexorable à cet égard et qu'il l'eût rendue publique, chaque courrier lui amenait de nouvelles sollicitations. Les postulants ne se lassaient pas de poser leur candidature. Jadis Sarcey avait successivement ouvert son logis à une dizaine de bibliothécaires, mais leur zèle ne l'avait pas assez satisfait pour qu'il recommençât l'expérience.

Le premier en date l'avait touché en lui racontant sa vie. Ce malheureux sortait d'une maison centrale, où d'assez graves peccadilles l'avaient conduit; il manifestait un véhément regret de ses fautes et la résolution de s'amender. Sarcey voulut bien s'employer à sauver cette âme; il assura au pécheur repentant le pain quotidien, cent francs par mois d'émoluments et des billets de théâtre à discrétion. Trois semaines plus tard, il reconnut que des « fuites » se produisaient sur ses rayons. Les plus beaux volumes en étaient détournés et s'acheminaient, par une voie mystérieuse, vers les boîtes à bouquins du quai Voltaire. Cette découverte attrista Sarcey; il n'eut pas à chasser le misérable qui s'abstint de reparaître quand il se vit démasqué. Pendant au moins deux jours, le critique du *Temps* douta de la probité humaine, puis son optimisme reprit le dessus. Une dame de province lui ayant offert ses services, dans une lettre fort bien tournée, il les agréa. Elle se piquait de littérature, elle était acariâtre; elle souffrait d'une maladie d'estomac. Elle ne parvint pas à lasser l'inaltérable patience de Sarcey; il essuyait ses rebuffades avec la même sérénité que Socrate opposait à la jalouse rage de Xantippe. Il ne la congédia point, car il savait à quels devoirs oblige la galanterie; elle ne le quitta que pour mourir, et quand la perte de ses forces la réduisit à entrer à l'hôpital.

Alors, pour égayer sa maison, que tant de catastrophes avaient assombrie, il imagina d'y appeler un vaudevilliste. Il avait été frappé de la fantaisie et de la

verve d'un nommé Debrit, qui avait fait jouer aux Menus-Plaisirs et à Déjazet quelques pièces agréables. Debrit occupait un emploi dans l'administration des pompes funèbres; il cherchait une place qui fût moins étrangère à sa vocation. L'Oncle lui tendit les bras. Et à dater de ce jour, nous rencontrâmes, rue de Douai, un personnage vêtu de noir, à l'œil fatal, au teint hâve. Il ressemblait à ce héros populaire qui court après son ombre perdue. Il était, d'ailleurs, maussade, et trouvait fort mauvais qu'on le dérangeât de ses comédies, pour lui demander un renseignement. Sarcey s'étant rendu coupable de cette indélicatesse, Debrit partit fièrement, en faisant claquer la porte. Des mois s'écoulèrent. Puis une nuit, comme Sarcey venait de se coucher, au retour du théâtre, de violents coups de sonnette le réveillèrent. Il descendit, en toute hâte et sans prendre le temps de se vêtir.

« Ouvrez, de grâce. Sauvez-moi! La police me cherche! »

C'était Debrit. Une furieuse expression de démence luisait en ses yeux. Il pénétra dans l'hôtel, se barricada dans une chambre du premier étage et s'y promena comme un fauve dans sa cage, pendant que Mme Sarcey, toute tremblante, épiait dans la pièce voisine le bruit de ses pas. Le maître de céans, ne pouvant dormir, s'était remis à « faire de la copie ». A l'aube, les carreaux d'une fenêtre volèrent en éclats; on entendit la chute d'un corps dans la rue. Debrit venait de se précipiter. Lorsqu'il aperçut Sarcey, qui venait à lui, bouleversé, son regard étincela d'une haine atroce :

« C'est vous qui m'avez tué! »

Un journal ne manqua pas d'annoncer que le prince de la critique avait assassiné son secrétaire.

« Ça m'apprendra, dit Sarcey, à obliger les auteurs dramatiques. Et encore, celui-là était un « auteur gai »!

En somme, il n'a eu que deux bibliothécaires qui aient exercé sérieusement leur charge. Ce furent l'ingénieur Franck Géraldi, artiste et savant, musicien et

géomètre, et par-dessus tout galant homme, et cette pauvre Mlle Blonska, une vieille fille polonaise qui périt au bazar de la Charité. Il en est un autre encore dont le nom éveillait en sa mémoire des souvenirs attendris et joyeux. Il est mort aujourd'hui, prématurément enlevé aux lettres. Il s'appelait Bénard. Il était élève de deuxième année à l'École normale supérieure. Sarcey, désespérant de rencontrer parmi le commun des mortels le secrétaire de ses rêves, s'était adressé à cette auguste maison. Il avait écrit au directeur : « Envoyez-moi pendant les congés de Pâques un jeune homme de bonne volonté qui mette un peu d'ordre dans mes livres. » Bénard s'était présenté. Il était charmant, aimable cavalier, spirituel, bien fait de sa personne. Il ôta tous les volumes des armoires et les rangea sur le tapis.

« Je veux, disait-il, procéder avec méthode. »

Mais le lendemain, c'était mardi. De jolies actrices vinrent déjeuner. Après le repas, un bal fut improvisé. Bénard valsait à ravir. Le surlendemain, il dansa encore; la petite fête se continua le jeudi. Le vendredi, Bénard fut mandé par sa famille :

« Je laisse les livres sur le tapis. Qu'on n'y touche pas. Je les rangerai à mon retour. »

Il tomba malade et jamais ne revint. Sarcey aimait à raconter cette histoire. Et il ajoutait :

« Ce Bénard était un secrétaire un peu distrait. Mais, au moins, c'était un gentil garçon!... »

D'ailleurs il n'avait aucun reproche à lui faire. Le pauvre Bénard était mort...

Pour être équitable, il convient d'avouer que Sarcey ne facilitait pas la besogne de son bibliothécaire. Son indulgente faiblesse livrait à tous venants les trésors dont il avait la garde. Il enrageait au fond contre les fâcheux qui le mettaient au pillage, mais il ne se sentait pas l'énergie de leur résister. Aussi ne se gênaient-ils point. Ils s'abattaient chez lui comme une nuée de sauterelles. Quand les sauterelles étaient jolies, s'exprimaient d'une voix caressante et promenaient à travers

la pièce de joyeux froufrous de soie, Sarcey oubliait aisément leurs déprédations.

« Je prends ce volume. Je le rapporterai. »

Il y avait, dans le nombre, de vieilles sauterelles, âpres à la curée, et qui n'avaient plus l'excuse de la légèreté et de l'étourderie juvénile. C'étaient les plus redoutables. Elles jetaient leur dévolu sur un certain tiroir, profond comme un coffre à bois, où le critique empilait négligemment les lettres qu'il recevait chaque matin, celles du moins qui méritaient d'être conservées par l'intérêt du contenu ou la qualité des signataires. Cette provision d'autographes s'augmentait sans cesse et sans cesse se vidait : tel le tonneau des Danaïdes. Des doigts impatients remuaient ces paperasses, sous les lunettes du bon Oncle. Il était indulgent aux larcins, il les laissait s'accomplir.

Confesserai-je que moi-même j'ai assez souvent puisé dans le coffre? J'y ai ramassé des lettres que je suis heureux de posséder, car elles renferment, à peu près toutes, des protestations de dévouement et des hommages de gratitude. Je les ai là devant moi pendant que je trace ces lignes. Quelques-unes sont d'hier; d'autres remontent aux débuts de Sarcey; le papier en est jauni, l'encre en est pâlie. Ce ne sont pas les moins attachantes. Les plus anciennes datent des premières années de l'Empire; et c'est miracle qu'elles aient été conservées. Elles sont d'Edmond About. Le futur auteur de *Gaétana* venait de pénétrer avec fracas dans la vie parisienne. Son « copain » moisissait en une petite ville, où il exerçait d'ailleurs, avec un merveilleux entrain et non sans hardiesse, son métier de pédagogue.

« Mon cher ami, écrit About, ceci n'est pas une lettre, et tu le verras bien. C'est pour t'embrasser sur tes deux joues de professeur de philosophie, pour te dire que les conseilleurs t'ont fait faire une sottise et que j'espère cependant que l'an qui vient se passera sans accident. Mais gare aux questions de morale religieuse et ne pinçons pas trop la corde du scepticisme! » Il lui conte

qu'un de leurs camarades est arrivé à Paris. Et il ajoute : « Et toi? Voilà Merlet rentré, et bien d'autres. Le tour de notre génération doit arriver bientôt ». Cette espérance se réalisa. Sarcey envoya des chroniques au *Figaro*, puis il abandonna Grenoble.

Dès lors un fraternel commerce d'esprit et d'âme s'établit entre ces deux êtres si différents. About s'en va travailler chez sa mère, dans les Vosges, Sarcey demeure à Paris. Ils ne sont pas un jour sans échanger des confidences. About surveille son cadet, lit attentivement ses articles, le complimente, selon l'occurrence, ou le morigène : « Je te suis en même temps à la *Revue des Alpes* et au *Salut public*. Tout marche à merveille. L'article de l'*Illustration* a eu beaucoup de succès à Strasbourg et ici; je ne doute pas qu'il n'en ait partout. » Et dans un autre : « Pourquoi n'es-tu pas venu? Ton article aurait été meilleur sans contredit. Je l'ai trouvé entortillé, obscur, long pour ce qu'il y avait à dire, excellent par parties, mais moins complet que beaucoup de ceux que tu m'as fait lire depuis deux mois. De plus, tu as trouvé moyen, en quatre lignes, de neutraliser l'effet de tes éloges et de te brouiller mortellement avec Laya (il s'agissait du *Duc Job*). Sache qu'un auteur nous pardonne toutes les critiques de détail, si violentes qu'elles puissent être. Il ne nous pardonne *jamais* le mépris. » Parfois, il entrelardait ses avis littéraires d'avertissements mondains : « Où as-tu vu qu'on allât dans les salons, avec des diamants cachés dans le pli de la cravate? On ne met que la cravate blanche, toute simple, et jamais autre chose. Les commis de nouveautés font broder les coins de la cravate; et voilà tout le luxe permis de ce côté. (Ceci s'adresse à ton article de l'*Illustration*.) »

About infligeait volontiers des semonces, mais il en recevait aussi et les subissait de bonne grâce : « Tu me disais quatre mots de *Tolla*. Si tu étais un homme, tu découperais proprement dans ton exemplaire toutes les longueurs que tu as remarquées et tu me l'apporterais

ainsi corrigé. Je t'en rendrai un autre tout neuf et je publierai une troisième édition allégée de toutes les coupures. Je pense comme toi que ce livre gagnerait à perdre une trentaine de pages. Je lui ferai cette opération pour l'amour de la postérité. » L'intimité des deux amis se resserre. Ils ont loué une manière de petit hôtel rue de Boulogne, ils l'habiteront ensemble. Ils s'occupent de le meubler. Mme About, la mère, achète à Strasbourg une bibliothèque en vieux chêne pour Francisque. Edmond fait l'acquisition d'un superbe canapé auquel rien ne manque, sinon « d'être recouvert ». On l'habillera somptueusement. « Je collectionne des étoffes de soie, tout ce qu'il y a de plus chic et de plus ancien. Nous aurons la tête au XIXe siècle et le c... en plein XVIIIe. » Ici leur correspondance est suspendue momentanément. Ils n'avaient plus à s'écrire : ils s'étaient rejoints.

Que d'autres jolies lettres j'ai ramassées dans le coffre! Celle-ci d'Édouard Thierry, où est évoqué, dans des termes exquis, le souvenir d'un des premiers voyages de la Comédie-Française :

« Vous étiez de notre voyage dans le Midi! Oui! vous étiez un des nôtres et des meilleurs conseillers et des plus chauds entraîneurs. On avait un peu peur de vous dans le premier moment, et c'est bien vrai. Cet œil terrible de Paris, qui nous suivait encore quand nous croyons lui avoir échappé, ne me laissait pas sans effroi. Je vous demande un peu qui ne se tient pas en défiance vis-à-vis de son historien signalé. Et puis, la journée de Dijon commençait mal. Vous vous rappelez cet orage qui nous attendait avec une trombe de grêle. On nous disait : « Vous n'aurez personne ce soir, tous les « négociants sont partis pour le vignoble. Si la grêle a « fait des ravages, on ne reviendra pas avant demain. » Et voilà la perspective : Une salle vide, rien à la recette. Un seul spectateur, un seul journaliste : Sarcey! — Je ne dis pas M. Sarcey, moi, je suis trop fier de vous

nommer Sarcey tout court, — Sarcey, pour raconter à Paris notre mauvaise fortune. Eh bien! quoi! l'orage ne fait que passer. Nos viticulteurs de Dijon nous sont revenus. Sarcey nous est arrivé en nous tendant les mains. Nous les lui avons serrées avec effusion et nous avons vu le meilleur compagnon, le plus aimable et le plus encourageant des vrais amateurs de théâtre. »

Déjà Sarcey suivait Molière dans ses campagnes, en qualité d'historiographe. Jusqu'au dernier souffle, il est resté fidèle à son culte. « Vous êtes, lui écrivait Jules Claretie, la plus solide colonne de la maison. » Mais il n'était pas exclusif dans ses goûts. Il soutenait les « maisons » d'à côté. Et Labiche et Meilhac n'eurent qu'à se louer de son puissant et large concours. Ce dernier l'en remercie dans un billet d'où déborde l'effusion la plus sincère et la plus honorable :

« Vous me rendrez ce témoignage que lorsqu'il vous est arrivé de dire du bien de moi, je ne vous ai pas toujours remercié autant qu'il l'aurait fallu. Ce n'était pas ingratitude. Je ne vous écrivais pas tout bonnement parce que je ne voulais pas avoir l'air d'influencer le juge qui devait louer ou blâmer mes comédies futures. Mais un discours prononcé à l'Académie n'est pas une comédie; je n'en prononcerai pas un second; je puis donc, tout à mon aise, vous remercier de la façon dont vous en avez parlé; je puis, en même temps, profiter de l'occasion pour vous remercier en bloc de tout ce que vous avez fait pour moi depuis que nous nous connaissons. Voilà trente ans bientôt que nous marchons l'un à côté de l'autre. Nous ne nous sommes pas vus beaucoup pendant ces trente années. On ne ferait pas un bien gros volume avec les paroles que nous avons échangées. Il me semble pourtant que vous devez être sûr de mon amitié comme je suis sûr de la vôtre... »

Après l'auteur, l'interprète. Voici un court billet de Mme Réjane que je ne résiste pas au plaisir d'imprimer. Il est empreint d'une fine et tendre moquerie. On le croirait troussé par Sophie Arnould : « Vous avez bien

raison, l'espérance vaut mieux que la réalité. Voilà bien longtemps que je veux aller vous embrasser, huit jours que je veux vous remercier du gentil mot glissé dans votre dernier article. Et si je ne me disais pas tous les jours que j'aurai le lendemain une heure de liberté pour le faire, je me trouverais la plus ingrate et la plus malheureuse des amies. »

... Je m'arrête... On peut interroger la voix des morts. Les convenances s'opposent à ce que la voix des vivants soit écoutée. Un dernier mot... Lorsque d'aventure Sarcey arrachait quelque missive importante à ses « pilleurs d'épaves » il la confiait au relieur. On en a trouvé un assez grand nombre d'épinglées dans ses volumes. Il m'est revenu que quelques-uns de ceux qui les lui ont dépêchées eussent voulu rentrer discrètement en leur possession. Ils craignaient que les opinions qu'il leur arriva de publier sur l'illustre critique ne fussent pas tout à fait d'accord avec les sentiments qu'ils lui exprimaient dans le privé. Cette contradiction a été leur châtiment. S'ils furent mortifiés, ils le furent par leur propre faute. Sarcey n'y aura été pour rien. C'était le moins perfide des hommes... Mais il se fût infiniment diverti à voir ces inquiétudes éveillées autour de sa tombe.

Oui ! j'aperçois le visage épanoui de mon maître, et la bonhomie de son sourire, et son regard où la malice se mêlait à la bonté. Et je l'entends qui me dit :

« Ceci prouve qu'il ne faut jamais écrire que ce que l'on pense !... »

LA VIE ET LE CARACTÈRE DE JACQUES OFFENBACH

LETTRES INÉDITES

A la reprise de la *Belle Hélène*, et tandis que le public applaudissait cette immortelle farce, mes yeux cherchaient, à demi noyé dans la pénombre d'une baignoire, le profil de M. Ludovic Halévy. Et certes l'éminent écrivain était heureux d'entendre acclamer une œuvre qui lui est chère entre toutes, mais une impression de mélancolie tempérait sa joie, et sa physionomie, naturellement sévère, paraissait encore plus grave que de coutume. Évidemment il songeait aux disparus, et non seulement à ses collaborateurs, à Meilhac, à Offenbach, mais à ses interprètes d'autrefois, qui sont morts, retirés ou oubliés.

Il est seul aujourd'hui dans la forêt déserte.

Quoique M. Halévy n'ait pas encore atteint l'extrême vieillesse, c'est un ancêtre. Il vit d'autant plus dans le passé qu'il renonce à se mêler à l'activité contemporaine. Par une inexplicable coquetterie, il a déserté le champ de bataille en plein talent et en plein succès. Il y a, dans toute sa personne, quelque chose de fermé, de mystérieux. Il semble qu'il possède des secrets inviolés

et redoutables. Ce n'est point dans le dessein de les lui arracher que je suis allé sonner à sa porte. Aucune intention précise ne me déterminait à cette visite, sinon le désir de causer pendant une heure avec un homme d'infiniment d'expérience et d'esprit.

La maison où habite M. Ludovic Halévy, rue de Douai, dut être fort élégante vers 1865. Elle se distingue des constructions avoisinantes par un air de majesté cossue et bourgeoise. L'auteur de l'*Abbé Constantin* n'a jamais pu se résoudre à la quitter. En vain le faste des quartiers neufs l'a-t-il induit en tentation. Il leur préfère la familiarité de ce coin de rue où grouille l'agitation montmartroise et qui est comme l'antichambre de la Butte. Et puis, son appartement est peuplé de bibelots, d'objets d'art, de livres amoureusement rangés. Les collectionneurs sont sédentaires. Ils redoutent, à l'égal de la peste, les déménagements meurtriers. Nulle part M. Halévy ne se sentirait autant à l'aise que dans l'étroite pièce qui, depuis trente années, lui sert de cabinet de travail.

C'est là qu'il m'a reçu. Je me suis assis, près de lui, au coin du feu. Et, devinant les questions qui se pressaient sur mes lèvres, il y a obligeamment répondu. Je voulais, à propos de la *Belle Hélène*, l'entretenir d'Offenbach, dont l'œuvre est populaire et le caractère assez ignoré. Il est allé querir une lithographie encadrée représentant un contrebassiste de vingt-cinq ans, blond, fluet, au regard rêveur, à la bouche énigmatique. Sous le portrait, deux lignes sont tracées : *A l'auteur de Bataclan... Ludovic Halévy, Son ami l'auteur de Bataclan... Jacques Offenbach.*

« Il était à peu près ainsi, quand je l'ai connu. Mais je vais être obligé de vous occuper de moi. C'est ennuyeux. Car ces histoires se rattachent à ma carrière bureaucratique... »

La voix de M. Halévy exhale un charme particulier. Elle est lente, attentive, nuancée de fines modulations,

elle n'appuie pas, elle glisse sur les phrases, elle les insinue; elle suggère ce qu'elle n'exprime pas; sa douceur est caressante; son timbre, encore que très faible, est musical. C'est une voix distinguée, une voix d'évêque ou d'ambassadeur...

Lorsque Jacques Offenbach rencontra pour la première fois Ludovic Halévy, ce dernier exerçait une charge importante dans l'État. Malgré sa grande jeunesse, il était chef de bureau au ministère de l'Algérie. Ses parents le voyaient avec satisfaction suivre ce chemin qui devait le mener promptement aux honneurs et à la fortune. Il avait, d'ailleurs, d'excellentes notes, et accomplissait ponctuellement son devoir. Mais d'autres influences agissaient sur lui. Par son oncle, Fromenthal Halévy, il tenait à la musique; son père, un fécond dramaturge, lui avait légué l'amour du théâtre. A dix ans, il errait dans les coulisses de l'Opéra, à dix-sept ans, sous le pseudonyme de Jean Servière, il brochait des vaudevilles. Il brûlait d'être joué sur une scène importante et par de vrais acteurs. Aussi accepta-t-il avec empressement de rimer à la place de Lambert Thiboust un prologue pour l'inauguration de la nouvelle salle dont Offenbach avait obtenu le privilège.

Elle s'élevait aux Champs-Élysées, à l'angle du carrefour Marigny. Ce fut une brillante soirée. Tout Paris y courut. A l'orchestre s'épanouissait la fleur du dandysme. Le balcon étincelait de diamants et de perles. A l'avant-scène, on remarquait une jeune femme et deux enfants. C'était Mme Offenbach et ses filles. La cadette avait cinq ans; elle se nommait Mimi Pinson. Le compositeur, qui était le meilleur des époux et des pères, tenait à ce que sa famille jouît de son triomphe. Au moment où l'on frappait les trois coups, Mlle Mimi Pinson éprouva le besoin d'affirmer son autorité. Elle cria :

« Ouvreuse, prenez mon chapeau. Je suis la fille du directeur! »

Le spectacle se composait, outre le prologue, de trois

pièces : la *Nuit blanche*, les *Deux aveugles*, *Arlequin barbier*. Le public fit fête aux mélodies du maestro; il accueillit poliment les vers de Jean Servière. Si celui-ci n'eût été appuyé en haut lieu, une verte semonce lui eût été infligée. Mais il avait le plus puissant et le plus indulgent des protecteurs, le duc de Morny, qui ne pouvait le gronder, puisqu'il était son complice. Ils collaboraient ensemble à des ouvrages dramatiques et avaient commis plusieurs péchés. Après la suppression du ministère de l'Algérie, Ludovic Halévy était en droit de solliciter une compensation. Sa mère le suppliait de ne pas abandonner le service du gouvernement. Il souhaitait d'obtenir une place qui lui laissât d'abondants loisirs. Il alla trouver Morny, qui présidait le corps législatif, et lui fit part de la grande envie qu'il avait d'être attaché au Palais-Bourbon comme secrétaire-rédacteur.

« Qu'à cela ne tienne! »

Le duc de Morny manda son chef de cabinet.

« Je vous présente M. Halévy. Il est de la maison. Donnez-lui l'emploi et les appointements qu'il voudra... »

M. Halévy se confondit en remerciements, mais il n'abusa pas de ces dispositions libérales. Déjà, il était correct, sage et pondéré. Il put désormais s'abandonner sans contrainte à ses vocations diverses. Le matin il bâtissait des comédies; dans la journée, il rédigeait un compte rendu analytique pour le *Moniteur*; le soir, il flânait à l'Opéra. Parfois, au cours des séances, le président l'appelait et lui murmurait à l'oreille des confidences. Les députés croyaient naïvement que le secrétaire-rédacteur recevait à cet instant les ordres de son maître. C'étaient bien, en effet, des instructions, mais qui n'avaient pas trait aux débats parlementaires. M. de Morny venait d'imaginer une plaisante péripétie pour le dénouement de *Choufleury*, et il se hâtait de lui communiquer son idée.

D'autre part, Halévy avait noué des relations assidues avec Henri Meilhac, son camarade de lycée, miraculeusement rencontré sur le boulevard Montmartre, devant

le perron des Variétés. Offenbach avait transporté son théâtre des Champs-Élysées au passage Choiseul; il leur commandait des livrets et les mettait en musique. De la sorte s'était constitué le triumvirat, qui devait régner, pendant plus d'un quart de siècle, sur les scènes de genre de Paris. L'Opérette était née.

Ce n'est pas sans un soupçon d'ironie que M. Halévy m'expose ces premières aventures. Il ajoute le plus sérieusement du monde :

« Écouter des orateurs, résumer des harangues politiques, coucher par écrit des procès-verbaux : on considère que c'est une tâche aride. Vous avouerai-je qu'elle ne me rebutait point! Je ne hais pas les paperasses. Il y avait en moi l'étoffe d'un bon administrateur. »

Nous avons fait de compagnie le tour de cette demeure, qui est le musée du Souvenir. Elle ne renferme pas une toile, une photographie, un volume, un bout de marbre ou de terre cuite qui n'évoque quelque silhouette amie. Ces aquarelles de Morin fixées au mur reproduisent le souper du *Réveillon* et la loge d'Hortense Schneider pendant un entr'acte de la *Belle Hélène*. Elles sont précieusement peintes. On y retrouve des formes et des modes abolies. Hortense Schneider est coiffée d'un chignon monstrueux; les deux gandins qui lui content fleurette portent le monocle, la raie au milieu du front, les bandeaux, les favoris; leur main, qui disparaît dans la manchette trop large, joue négligemment avec le stick à pomme d'or. Et ils font des mots... à moins qu'ils ne répètent ceux d'Aurélien Scholl. Plus loin, des croquis à la plume, jaunis par le temps et décolorés, nous sollicitent. Ils sont de Meilhac, qui se nommait encore Thalin. Sur l'un d'eux, il s'est figuré lui-même, en face d'Halévy, fumant la pipe, avec cette légende :

L'un parlant peu, l'autre parlant à peine,
Voilà comment se fit la *Belle Hélène*.

Une seconde composition est plus hardie; elle a été redessinée — et pour cause — après le mariage d'Halévy. Deux couples sont enfermés dans une baignoire du Palais-Royal : deux jeunes dames à crinoline, un clubman, un vieux monsieur. Le vieux monsieur est très fatigué. Il l'était davantage, avant les retouches... Sur la scène, Brasseur et Gil Perès jouent le *Brésilien*. Dans une loge, à gauche, un personnage à moustache. C'est l'empereur! Ces événements sont d'hier. Et qu'ils semblent lointains! M. Halévy est allé querir un album et l'ouvre devant moi. Les portraits de ses interprètes y sont rassemblés. Il feuillette ces épreuves pâlies et je crois voir défiler des ombres. Chacune d'elles lui suggère une anecdote, un détail, un trait à demi effacé et qui soudain se réveille en sa mémoire.

Rose Deschamps (elle était intelligente et aimable), Mlle Pfotzer (elle fut bien jolie dans la *Chanson de Fortunio*!), Félix (un peu sot, mais quel organe!), Désiré, Couder, Fargueil (tous trois merveilleux dans des notes différentes). Et Bache, que chanta Théodore de Banville, Bache, long comme un jour sans pain (il s'était déguisé en commissaire pour obliger un camarade et le délivrer d'une maîtresse gênante. Cette plaisanterie ne fut pas appréciée de l'autorité. On le jeta sur la paille humide; il sortait de prison chaque soir pour répéter *Orphée aux Enfers*.) M. Ludovic Halévy, entraîné par son sujet, s'oublie à fredonner l'air favori de Bache, l'air célèbre :

Quand j'étais roi de Béotie...

Les silhouettes continuent de défiler : Berthelier, la maman Thierret, aux appas exorbitants; Grenier, Honorine, le gémissant Léonce, l'ineffable Dupuis, l'impétueuse Zulma Bouffar, Hyacinthe, au grand nez, le Gondremark idéal qui exaltait comme le docteur Faust, mais avec moins de lyrisme, les voluptés humaines : *Femmes, chevaux, plaisirs, j'ai tout épuisé!* Enfin, voici venir la reine de la troupe... Hortense Schneider était encore une petite actrice quand elle débuta dans la *Belle Hélène*.

Bientôt elle conquiert ses galons; son autorité s'impose. Sa taille se redresse pour commander au général Boum; sa tête de Parisienne prend un port altier. Et l'on comprend, à la voir fièrement drapée dans son manteau de cour, qu'elle ait pu crier un jour à la sentinelle qui empêchait sa voiture d'avancer :

« Laissez passer la grande-duchesse de Gérolstein! » et que le soldat, intimidé, ait présenté les armes à cette noble étrangère...

« N'avez-vous pas conservé quelque lettre d'Offenbach? »

En vérité, c'est outrager M. Halévy que de lui poser une telle question. Il fut jadis un trop méticuleux fonctionnaire pour n'avoir pas gardé de ce métier des habitudes d'ordre et de méthode. M. Halévy a une âme d'archiviste. Entre ses mains, rien ne se perd, tout se classe et s'étiquette. Ses autographes sont rangés à leurs dates, ficelés dans des chemises de papier gris. Il m'apporte une liasse volumineuse. Elle contient la correspondance qu'il a échangée avec le musicien. Elle s'est grossie de billets adressés à des tiers et recueillis dans les ventes.

« Quand vous aurez lu ces lettres, vous le connaîtrez. Et vous saurez ce qu'il vaut. »

Je les ai parcourues; M. Halévy les a complétées en y joignant d'utiles éclaircissements. Et j'ai pu, par ce double témoignage, reconstituer l'existence et pénétrer le vrai tempérament d'Offenbach.

Il naquit à Cologne. Comment cet Allemand, issu de souche allemande, se trouva-t-il incarner, avec une si parfaite légèreté, la verve française? C'est le secret de la nature. Ou si ce phénomène s'explique par d'autres raisons, elles ne nous ont pas été révélées. Il eut pour maître un certain Herr Alexander, qui lui donnait des leçons à vingt-cinq sous le cachet et qui exigeait, avant de commencer la séance, que la pièce d'argent fût

déposée sur sa table. Offenbach débarqua à Paris avec son violoncelle pour patrimoine. Il endura la misère, souffrit le froid et la faim, réussit à se faufiler à l'Opéra-Comique et fut placé par Arsène Houssaye à la tête de l'orchestre de la Comédie-Française. Son jeune talent était impatient de se produire. Alfred de Musset l'avait deviné. A sa requête, Offenbach composa la divine mélodie qui devait populariser la chanson du *Chandelier*.

« Vous connaissez Delaunay (raconte-t-il dans une lettre à Carjat), le charmant amoureux, à la voix suave, aux accents féminins? C'était un exquis Fortunio, à qui je supposais un soprano aigu. Je me suis mis au piano, je lui chantai ma musique, et il l'essaya après moi. Mes doigts se figèrent sur les touches, et je restai plongé dans un indicible étonnement. De ce gosier délicat, de cette bouche presque enfantine, sortaient des notes puissantes, vigoureuses, graves. *Delaunay avait une basse-taille!* »

La Comédie-Française ne suffisait pas à absorber l'activité d'Offenbach. Il avait besoin d'un champ plus vaste. Il fonda les Bouffes-Parisiens. Il s'entoura de librettistes, comme lui, gais et fringants. La vogue d'*Orphée aux Enfers* fut le point de départ de sa fortune. Ludovic Halévy était de moitié avec Crémieux dans cette pièce. Il écrivit les suivantes avec Meilhac. Et, dès lors, se noua entre eux et Offenbach, cet intime commerce qui se changea en une sincère et solide amitié.

Leurs qualités et, si l'on peut dire, leurs défauts s'accordaient heureusement. Halévy, réfléchi, modéré et de jugement sain, brillant et circonspect, joignant à ses rares dons d'écrivain une sagesse de philosophe pratique; Meilhac, capricieux, prime-sautier, d'humeur un peu taquine, et, d'ailleurs, tendre et sensible. Offenbach enfin, plus vif à lui seul que ses collaborateurs réunis, trépidant, électrique, prodigieux, le cerveau sans cesse en ébullition. On les aperçoit très bien, on reconstruit leur « ménage ». Offenbach harcèle Meilhac. Meilhac tourmente Offenbach; Halévy les met d'accord, rétablit

l'harmonie et, sans paraître y toucher, presse la besogne. Il est le ciment qui relie ces forces passionnées, qui les discipline et les empêche de s'entre-détruire. Quand Offenbach quitte Paris, il communique à Halévy ses doléances, ses inquiétudes, ses desseins et ses recommandations. Il lui envoie de courtes missives, haletantes, hâtivement griffonnées. Lorsque des idées lui viennent il les jette à la poste en courant. Il lui en vient à chaque moment du jour.

13 février 59.

« Cher ami, décidément, je suis forcé, et à regret, de renoncer au rôle de Bellone ou d'Amazone. La musique est cependant faite et bien faite. Mais il nous faudrait quinze jours pour le costume et, dans cette affaire, il faut qu'avant trois ou quatre jours Mlle M... paraisse. Donc, je te prie de faire les deux couplets les plus bêtes que tu puisses trouver sur Hébé, car le costume est charmant. Mlle M... l'aimera beaucoup à cause de la légèreté de la toilette. Hébé verserait l'ambroisie. Enfin, vois toi-même... Avec ton effroyable facilité que je ne puis comparer qu'à la mienne, tu me donneras un couplet ce soir, n'est-ce pas?... Adieu, chéri... »

Meilhac et Halévy sont hantés par les réminiscences de l'*Iliade* et de l'*Enéide*. Ils songent vaguement à bâtir une *Prise de Troie*. Offenbach les fortifie dans cette résolution. Il invente des épisodes ingénieux.

« Tiens-moi prêt tout ce que tu pourras. Je l'emporterai avec moi à Ems pour travailler. Comme les Anglais envoient partout des correspondants en temps de guerre, on pourrait peut-être employer ce moyen pour notre *Prise de Troie*. Si Homère, correspondant du *Times*, comme personnage épisodique, peut entrer dans le cadre, faites-le. Sinon, non. Compliments à Pylade. O-reste, je t'embrasse... ton J. O. »

L'âge arrive, l'argent, la réputation. L'énergie d'Offenbach ne diminue pas, bien au contraire. La soif de

produire le dévore. Il a toujours quatre, cinq partitions sur le chantier. Et cela ne lui suffit pas. Il répète à ses amis : « Envoyez-moi de l'ouvrage. » C'est son éternel refrain. D'Aix-en-Savoie, il expédie ce télégramme :

« Où j'en suis! Au milieu de mes bains et de mes douches. J'ai fini le premier acte de la *Créole*, le second acte de la *Boulangère*. Je me mets au premier acte du *Voyage dans la lune*, au second acte de la *Créole* et au troisième acte de la *Boulangère*. »

S'il se rend à Étretat, dans la villa Orphée, ce n'est pas pour y goûter du repos : « Je vais travailler, travailler. Mais j'ai des vers à vous faire refaire, la ballade du commencement (il s'agit des *Brigands*), la chanson de la fin. Je vais m'y mettre d'arrache-nez. » Parfois, pour aller plus vite, il use du style nègre : « *Moi* avoir envoyé dépêche. *Moi* très outré contre Dormeuil et Plumkett. *Moi* avoir beaucoup travaillé. *Moi* furieux contre tout le monde. *Moi* content de personne, pas même de *moi*. *Moi* embrasse *toi*. »

Il échafaude combinaisons sur combinaisons. En 1877, il écrit à Meilhac :

« Mon cher ami, Halévy a dû te parler de l'idée de Bertrand, de faire une petite féerie pour Mme Chaumont et Dupuis. Songez-y sérieusement. Ce serait une véritable affaire pour l'époque de l'Exposition. Nous avons eu en 1867 la *Vie parisienne* et la *Grande-Duchesse* sur les affiches de Paris. Il faut absolument que nous ayons nos noms réunis pour un nouveau grand succès pour l'Exposition de 1878. Nous pourrions alors nous reposer une dizaine d'années et recommencer la même affaire pour l'Exposition de 1889. C'est ton avis, n'est-ce pas? Ce sera, certes, celui de Ludo. En tout cas, c'est le mien. Donc, cherchez!... Ne faites pas les paresseux! Tâchons de ne pas imiter les carabiniers : *Toujours trop tard*. Ça serait la première fois, je le sais bien. Embrasse Ludovic. Je te serre sur mon cœur. »

Offenbach, tenté par l'appât d'un gain énorme et un croissant appétit de gloire, avait entrepris un voyage

en Amérique. « Répétitions, réceptions, ovations. Il me faudrait quarante-huit heures par jour pour faire ce que j'ai à faire. Et le bon Dieu, jusqu'à présent, ne m'en a octroyé que vingt-quatre. Quelle belle ville que New-York! Quelles belles femmes! Quelles belles promenades! Quelles belles crottes, quand il pleut! C'est superbe... Mais... Ah! mon joli Paris, mon cher boulevard, mon adorable théâtre. Où êtes-vous? » Cette expédition l'avait fatigué. Les lourdes charges de la direction de la Gaîté, les pertes qu'il essuya dans ce théâtre, les soucis qui s'ensuivirent achevèrent de ruiner ses forces. Il mourut dans l'action, à deux pas de la rampe, devant une page inachevée, entre une valse et un rondeau...

« Que de peine on se donne pour amuser ses contemporains! »

M. Halévy sourit discrètement. Et dans ce sourire, il y a un peu de tristesse...

Comme je traverse le salon, après avoir pris congé, j'examine un instant le buste d'Aimée Desclée qui en décore un des angles. Le visage de la créatrice de *Froufrou* n'est pas, ainsi que le supposais, meurtri et convulsé. La malice, l'enjouement, une sorte de coquetterie mutine y rayonnent.

« Oui, raconte M. Halévy, cette admirable Desclée était l'esprit et la grâce mêmes. Un soir, au Gymnase, en 1869, dans je ne sais quelle pièce, elle avait soulevé le public; le rideau tombe; nous nous précipitons sur le théâtre pour la complimenter. — Quel succès! Quel effet! — Non, dit-elle. — Comment cela? — Il y a là, au premier rang de l'orchestre, deux imbéciles qui n'ont pas applaudi. — Si ce sont des imbéciles, que vous importe! — Ah! mais, c'est qu'il faut séduire les imbéciles. Que deviendrait-on sans eux? Il y en a tant! » Et Desclée, ravie, sortait de scène, à l'acte suivant, en battant des mains : « Mes deux imbéciles ont ri! Mes deux imbéciles ont applaudi! »

L'historiette est piquante et si joliment narrée! Une fleur de moquerie la parfume. M. Halévy parle, comme il écrit, avec une savoureuse simplicité. Son discours, comme son style, est limpide. Mais leur surface, tout unie, recouvre des profondeurs. Sous la fluidité des mots, on discerne des sentiments et des intentions complexes : de la causticité, de la bienveillance, le sens de la vanité des choses. Évidemment, M. Halévy méprise les hommes, mais avec politesse et précaution...

Il eût fait — je vous dis — un excellent diplomate.

MAURICE ROLLINAT, PÊCHEUR DE TRUITES

« Surtout, m'avait dit Maurice Rollinat, si vous passez aux environs de Fresselines, n'oubliez pas de sonner à ma porte. Je vous donnerai à manger des truites que j'irai pêcher dans la Creuse à votre intention. »

Je me suis souvenu de cette invitation cordiale et profitant d'un petit voyage dans le Berry, j'ai visité le village du poète. J'y étais attiré par le plaisir de lui serrer la main et encore par un autre sentiment. Le cas de Maurice Rollinat est un des plus singuliers des lettres contemporaines. Cet écrivain, dont le nom est resté célèbre, fut pendant quelques mois l'homme le plus à la mode de Paris. Il s'était fait connaître vers 1880, dans les cénacles du quartier latin, par l'étrange beauté de ses vers et l'art qu'il déployait dans leur interprétation. Une retentissante chronique d'Albert Wolff, un somptueux article de Barbey d'Aurevilly le révélèrent à la foule. Pendant un hiver, elle fut à ses pieds. On s'arrachait Rollinat, on acclamait ses œuvres, on adorait sa personne. Il avait des cheveux noirs comme la nuit, des yeux fascinateurs, une pâleur fatale qui réduisaient les cœurs au désespoir ou, tout au moins, au servage. Et brusquement, en plein succès, en pleine gloire, il dis-

parut. Il alla se fixer au fond de sa province natale. On croyait à une bouderie, à un caprice, peut-être à un calcul de coquetterie. Les semaines, les mois s'écoulèrent. Et Rollinat, qu'on attendait toujours, ne revint pas. Voilà des années et des années que dure cet exil. J'étais curieux d'en pénétrer les motifs et de savoir s'il était supporté d'une âme joyeuse, ou sereine, ou résignée. « Je me sens heureux », m'écrivait-il. Mais il y a de ces choses dont on se vante, et dont on n'est pas entièrement convaincu, de ces pieux mensonges que suggèrent l'orgueil et la fierté. J'ai voulu m'assurer, si l'auteur des *Névroses* était un sincère et vrai campagnard. Et je me suis transporté à Fresselines.

Le ciel n'avait pas un nuage; le soleil dorait les monts rocailleux; les châtaigniers étendaient au-dessus du chemin leurs lourdes branches chargées de fruits; un léger brouillard montait des prés, des labours; la journée s'annonçait tiède et blonde, une superbe journée d'automne. Comme nous débouchions près du bourg, à l'intersection des deux routes de Crozant et de Dun-le-Palleteau, mon cocher me désigna une chaumière basse, au toit moussu, aux volets peints en vert :

« C'est là le domicile de monsieur Maurice. »

Il me sembla qu'il y avait dans cette appellation familière, de la sympathie et du respect. Cela signifiait : « M. Maurice est quelqu'un de conséquent et qui a fait de fameux ouvrages. Mais c'est un bon garçon tout de même. » Je me dirigeai vers le logis de monsieur Maurice...

« Quelle agréable surprise ! »

Rollinat me tend les mains. Il s'occupe à ratisser l'unique allée de son jardinet avant de partir pour la promenade. Il est vêtu d'une culotte et d'une veste en drap bleu; des guêtres de chasseur, étroitement lacées, lui serrent les jambes. Un chapeau de feutre, aux larges ailes, abrite son visage contre les pluies d'hiver et les ardeurs estivales. Cet accoutrement lui imprime une

allure, mi-barbare, mi-rustique, mi-montmartroise des plus savoureuses. Rollinat ressemble à la fois à Aristide Bruant, à Robinson Crusoé et à Bas-de-Cuir...

« Ma foi! vous tombez à pic!... J'ai pris hier une friture dont vous vous régalerez. Nous avons le temps de faire un tour, tandis qu'on met le couvert. »

Il a saisi son gourdin, bâton noueux coupé dans les bois du voisinage. Et déjà il arpente la grand'rue de Fresselines. Son pied, vigoureux et ferme, y résonne. Je le suis de mon pas plus discret et moins assuré de citadin. Et il exalte, en termes dithyrambiques, les splendeurs de son pays. Il me dit le charme de la rivière, aux eaux de velours, aux remous perfides où file la truite, où frétille le goujon; la grâce de ses rives verdoyantes, des ponts vermoulus qui les relient, des moulins qui y sont blottis comme des nids dans les feuilles. Nous dominons les deux vallées de la grande et de la petite Creuse, dont les rubans d'argent se rejoignent. Devant nous se dressent les tours blanches du château de Puyguillon, que soutiennent dans les airs des blocs de rochers cyclopéens. Le spectacle est magnifique; le poète ne se lasse pas de l'admirer; et quoique ses yeux en possèdent tous les détails, il goûte un nouveau plaisir à me les décrire.

« Distinguez-vous là-bas, cette cabane, au milieu des arbres? Je l'ai d'abord habitée. J'y ai composé mon volume des *Apparitions*. Puis, la trop grande humidité et la menace des rhumatismes m'ont contraint de regagner le sommet du coteau. Mais je redescends chaque mois dans ce vallon. C'est le lieu que je préfère entre tous. Je remonte le cours du torrent. A cinq cents mètres d'ici je trouve la solitude, le désert; je suis loin des hommes, loin du monde, seul avec la nature; je me couche dans les herbes; je place mes lignes; je tire de ma poche un crayon et un carnet; je pense, je rêve, je jette des idées et des rimes sur le papier... »

D'un geste immense, il embrasse l'horizon, les cimes et les plaines, les pâturages et les forêts :

« Est-il rien de plus beau? Et cette beauté est à ma mesure. Les Alpes et les Pyrénées m'oppressent, l'Océan m'écrase. Ce coin de paysage m'est un délice; j'y suis chez moi; je le comprends et il me pénètre; il est assez large pour m'ouvrir l'imagination et assez intime pour ne pas l'effaroucher. J'aime tout ce qu'il renferme, les bêtes et les gens, les bœufs et les laboureurs. Les buissons des sentiers me sourient quand je chemine et les cailloux de la route sont mes amis. »

Il s'interrompt, et d'une voix sarcastique, il reprend :

« Enfin, je suis libre! Concevez-vous ce que ce mot signifie? Pas de courbettes, pas de lâchetés ni ne capitulations! Pas de vanités à ménager, de haines à désarmer, de concours à acheter par des complaisances! Ça vous change de Paris!... »

Je crois sentir percer dans ce discours comme une pointe d'amertume. Des questions me montent aux lèvres, mais je n'ai pas le loisir de les poser. En devisant, nous avons fait un détour qui nous ramène à notre point de départ. La chaumière aux volets verts nous apparaît dans un bouquet de verdure. Sur le seuil, un bouledogue est assis entre six ou sept matous.

« Hélas! soupire Rollinat, mon pauvre chien Pistolet et mon chat Tigreteau ne sont plus. Leur perte m'a causé un gros chagrin. Je n'en suis pas consolé. Il m'a fallu leur chercher des successeurs. »

Les successeurs de Tigreteau et de Pistolet se sont écartés devant leur maître, et nous sommes entrés dans la maison.

Ce n'est pas une maison, ce sont deux maisons accotées l'une à l'autre et que Rollinat a soudées en perçant le mur mitoyen. Elles contiennent en tout six pièces, salle à manger, salon, chambre à coucher, cabinet de toilette, cuisine, qui sont ornées d'une profusion de bibelots et de souvenirs. L'existence ancienne de l'écrivain, ses tumultes, ses triomphes y revivent. Une merveilleuse aquarelle de Béthune le représente tel qu'il

était à vingt-cinq ans, alors qu'il exerçait ses talents lyriques au cercle des Hydropathes. Sa chevelure se hérisse, de fauves lueurs jaillissent de ses prunelles, sa bouche se tord en un rictus diabolique, des ombres inquiétantes violacent ses joues. Une photographie de Baudelaire, un portrait d'Edgar Poë encadrent cette effrayante figure. Çà et là, sont accrochés des croquis odéoniens et boulevardiers, et tout auprès, des effets de neige, des sous-bois, des scènes et des types du Berry croqués avec une vérité surprenante par l'excellent peintre Detrois. Enfin, dans un angle, le piano, le meilleur camarade de Rollinat et son plus sûr confident. Tout à l'heure, il l'ouvrira en mon honneur. Mais pour l'instant, d'autres soins, plus positifs, nous réclament.

Le déjeuner est servi. Sur la table, qu'une main de ménagère attentive et fine a dressée, les cristaux, les vieilles faïences, les flacons où scintillent des rubis, les fruits mûrs dressés en pile, les galettes pétries de fleur de farine et rissolées au four excitent à la gourmandise. Au milieu de la nappe, dans un plat de terre, apparaissent des poissons que la friture a drôlement recroquevillés et qui folâtrent parmi les brins de persil. D'appétissants parfums s'en exhalent. C'est la pêche de la veille. Dehors tout est apaisé, tranquille. Par l'huis entre-bâillé, un rayon se glisse et caresse l'échine du successeur de Pistolet qui sommeille, couché en rond, et l'échine des six successeurs de Tigreteau, qui ronronnent. Dans le jardin les poules picorent; l'horloge de l'église sonne les douze coups de midi; un feu de souches, clair et guilleret, flambe dans l'âtre. Je commence à comprendre la séduction de ces joies agrestes que Rollinat m'a vantées. Et si j'avais pu mettre en doute sa sincérité, j'y croirais, maintenant que j'ai le loisir d'examiner sa physionomie. Il a jeté sur un bahut son chapeau de planteur. Sa tête se profile en pleine lumière et je puis la comparer à la rutilante pochade de Béthune. Dame! Rollinat a un peu changé; son poil grisonne; sa peau, jadis olivâtre et ferme, s'est colorée et

ridée; mais ses narines frémissent toujours et la même flamme de révolte continue d'étinceler dans ses yeux gris-vert, câlins et féroces, et dont tant de femmes furent éprises.

Nous attaquons avec entrain les goujons et les truites, et Rollinat me raconte la véridique histoire de ses débuts.

Il s'était rendu de Châteauroux à Paris et languissait dans une administration. Il composait la poésie et la musique de ses chansons, à l'abri des cartons verts de l'État et s'en allait, le soir, les débiter, entre camarades, dans des brasseries sorbonniennes. Sa verve lyrique et l'extraordinaire fantaisie de ses gilets le rendirent légendaire. Coquelin cadet eut l'occasion de l'entendre, et fut empaumé; il le pressa de se produire en public, ou, tout au moins, devant quelques critiques influents, juges et dispensateurs de la renommée. Il l'invita à dîner, avec des confrères, Catulle Mendès, Jean Richepin, qui se montrèrent à son égard froids et polis. En revanche, Mme Sarah Bernhardt lui prodigua les marques d'un profond enthousiasme. Quand il eut fini de déclamer et de moduler la *Chanson d'Automne*, les *Yeux morts* et les *Frissons*,

Qui rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés
Qui s'éparpillent dans les blés
    Et les ramures;
Qui vont, orageux ou follets,
De la montagne aux ruisselets
Et sont les frères des reflets
    Et des murmures,

la tragédienne s'agenouilla et présenta au poète les roses qu'elle tenait à la main, lui exprimant sous la gentille moquerie de cet hommage une ferveur d'admiration dont il fut touché. Elle ne s'en tint pas là; elle cria son génie à tous venants et le répandit dans l'univers. Elle dit un jour à Rollinat :

« Venez chanter vos vers chez moi. Vous y rencon-

trerez Albert Wolff. Si vous lui plaisez, vous aurez un premier-Paris dans le *Figaro*. Et ce sera la fortune... »

Rollinat fronça le sourcil. Il prisait modérément le talent d'Albert Wolff. Il préférait celui de Barbey d'Aurevilly. Barbey lui avait promis un article dans le *Constitutionnel*; il lui avait dit, avec la généreuse emphase qui lui était habituelle : « Jeune homme, je prêche dans une cave, mais je crierai si haut et si fort qu'il faudra bien qu'on m'écoute. » Rollinat attendait, le cœur palpitant, l'article du *Constitutionnel*...

« Ça vous en fera deux, reprit Sarah. Le *Constitutionnel* n'est lu de personne. Et tout le monde lit le *Figaro*... »

Il se rendit à cette insistance affectueuse. Il se montra éblouissant, prodigieux, sublime. Des étincelles jaillissaient de sa chevelure; son corps, son buste, son torse nerveux, sa voix passionnée répandaient autour de lui des effluves magnétiques. Le vieux chroniqueur, sceptique et goguenard, en fut incendié et bouleversé. Et le lendemain paraissait ce dithyrambe qui retentissait dans la presse comme un appel de clairon. Rollinat passait brusquement de l'ombre à la lumière. L'inconnu de la veille entrait, botté et éperonné, dans la grande réputation parisienne.

« Ah! cher ami, quelle école pour le philosophe et l'artiste que cette aventure! Et quel mépris de l'humanité j'y aurais puisé, si j'avais eu un penchant à devenir misanthrope! »

Ce fut un revirement miraculeux et rapide comme un changement de décor. L'écrivain qu'on traitait en bohème excentrique fut tout à coup révéré. Les éditeurs qui refusaient dédaigneusement ses manuscrits, les lui arrachèrent. Un barnum lui proposa 100 000 écus pour le trimballer à travers l'Europe. Il refusa. Il se vouait si ardemment à l'exécution de ses œuvres qu'il y consommait ses forces. La phtisie le guettait — ou l'aliénation mentale. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Il se

devinait jalousé, détesté, sourdement combattu par des émules envieux de son succès. Ce malaise augmentait la fièvre qui le minait. Son médecin n'y voyait qu'un remède : le grand air, la paix des champs. Il hésitait à lui obéir. Un certain soir, dans un salon mondain, il venait de chanter, avec sa violence accoutumée, ses plus torturants morceaux. Il était pâle de l'émotion éprouvée. Un vieillard, ancien magistrat, grand dignitaire de la Légion d'honneur, lui demanda avec une exquise politesse :

« Eh bien ! monsieur, vous devez être satisfait de votre exhibition ? »

Rollinat se retint pour ne pas renfoncer à coups de poing ce mot malencontreux dans la gorge du vieil homme. Il salua, sortit, la rage au cœur, la cervelle en feu passa la nuit dans le délire, puis il boucla sa valise et courut à la gare d'Orléans. Quelques heures plus tard, il campait à Fresselines. Il n'en devait plus sortir...

Je prête l'oreille à l'odyssée de l'artiste et je savoure sa pêche. Aux goujons et aux truites a succédé une anguille de roche, sautée et frite dans l'huile vierge. En dévorant ce mets royal, je songe à la tristesse des jours d'hiver, dans ce hameau perdu, lorsque le vent y souffle en tempête, et que d'épais brouillards l'enveloppent. La neige encore a son charme; elle est jolie, elle est gaie; mais la pluie, la grise et mortelle pluie qui ne finit pas de tomber et qui glisse dans vos veines le poison des lentes mélancolies !

« Voyons, Rollinat, soyez sincère ! Vous regrettez Paris, et la butte, et les brasseries du boul' Mich', et ce mouvement dont vous étiez entouré, et jusqu'à cette curiosité un peu badaude qui s'attachait à votre personne? Avouez-le. Vous avez soif de chanter devant la foule et d'être acclamé par elle... Enfin... »

J'hésite à prononcer ce mot qui peut lui sembler cruel :

« Enfin, ne craignez-vous pas l'Oubli?... »

Il est resté un moment pensif. Et résolument :

« Eh bien! non. Je ne regrette rien. J'ai eu la nostalgie de l'agitation parisienne. Je m'y suis replongé dernièrement. J'en suis revenu guéri. Mes camarades étaient morts ou dispersés. Les poètes parlaient une langue que je ne comprenais plus... J'avais choisi, pour y descendre, la rue Lamartine, ce nom éveillant dans mon esprit de nobles images. C'est une rue aquatique et sordide où foisonnent les messieurs à casquettes et les demoiselles. J'aime mieux les poissons qu'on attrape dans la Creuse. Et quant aux grues, j'ai plus de plaisir à contempler celles qui s'envolent sur nos montagnes... »

Il me désigne les coteaux riants, les plaines ensemencées, les chênes robustes, et tout là-bas, sous les saules, les eaux vives et rapides du torrent...

« Voilà qui m'a sauvé de la folie. Et cela seul mérite qu'on vive. »

... Maurice Rollinat s'est mis au piano. Je me suis accommodé dans un grand fauteuil auprès de la bibliothèque où il conserve ses livres de chevet, ses propres œuvres d'abord, et celles de Baudelaire, de Gautier, de Hugo, d'Edgar Poë, et, soigneusement reliés en un carton, les principaux articles où sont loués sa musique et ses vers, et quelques autographes dont une éloquente lettre de George Sand, sa marraine. Ce sont, si l'on peut dire, les brevets qui consacrent sa renommée; et je conçois qu'ils lui soient restés précieux. Sa voix s'élève, un peu fatiguée, moins sonore qu'autrefois, mais plus prenante et plus tendre; elle a gardé ses stridences, ses fulgurances, son accent singulier, et j'y découvre, en plus, des soupirs et des caresses que je ne connaissais point. Je me laisse envelopper par ces mélodies d'une forme si personnelle et qui n'ont pas leurs équivalentes dans l'art français. Elles évoquent les bruits, les couleurs, les parfums de la terre. La perdrix grise qui traîne son aile par les sillons, fuyant le chasseur avec sa couvée :

La chanson de la perdrix grise
Ou la complainte des sillons,
C'est la musique des grillons
Que j'ai toujours si bien comprise.

Les trilles s'envolent sous les doigts du virtuose, un concert de petits cris, de pépiements, l'alerte des oiseaux, leur empressement confus, la féerie du soleil, l'ivresse des aubes et des couchants radieux. Puis les accords se font graves. Un convoi funèbre se rend au cimetière :

La mort s'en va dans le brouillard
Avec sa limousine en planches.

La tombe est scellée. Rollinat darde dans les ténèbres un regard aigu. Il y cherche ce qui fut son ivresse et son tourment dans ce monde : les yeux de la bien-aimée :

Mais je ne vois plus que les trous
De ces grands yeux chastes et fous.

Jouissons de l'heure, car elle est brève. Demandons à l'amour l'illusion et demandons l'oubli de toutes choses

Aux lèvres des femmes pâmées.

Une si ardente et furieuse volupté s'exhale de ce morceau, que je ne puis m'empêcher d'y applaudir et d'exprimer mon étonnement de ce que ces petits chefs-d'œuvre ne soient pas plus populaires. Comment les femmes, qui sont si promptes à l'engouement, ne les ont-elles pas adoptés?

« Que sais-je? » murmure Rollinat.

Et je devine que je viens de toucher un point douloureux.

Le poète me conduit, à travers champs, jusqu'à la grand'place. Tout en répondant aux saluts empressés des paysans, il m'énumère les félicités de sa rustique existence. L'été, il reçoit des visiteurs. Il n'est pas un

personnage considérable qui traverse le canton sans le venir voir. Et quelques-uns font tout exprès le voyage. Quand arrivent les frimas, il empile les fagots, les sarments et les bûches dans les cheminées de sa maisonnette; il travaille au coin du feu.

« Je m'absorbe en ma besogne... Quelle douceur! Ma plume, mon papier, mes cahiers de musique... En moi le recueillement. Autour de moi le silence. Que faut-il de plus? »

Et soudain j'ai compris l'admirable prudence de cet homme et pénétré son secret. A Paris il avait à subir mille assauts pénibles, l'hostilité des générations montantes, les jalousies et les perfidies professionnelles, la lutte pour la gloire et pour la vie. En s'arrachant à ces orages, il a conquis la sérénité. Ici, il n'a point de rivaux. Il est roi dans la Creuse, comme Mistral en Provence. Chacun croit à son génie, et lui-même est convaincu de la grandeur de son Verbe et de sa durée dans l'avenir...

C'est peut être le bonheur...

L'ATELIER DE LÉON GÉRÔME

Tous les ans, les élèves de M. Léon Gérôme fètent leur maître dans un banquet amical. Je suis allé lui porter mes compliments. Depuis longtemps je pensais m'offrir le régal de cette visite. M. Gérôme est un des hommes les plus séduisants de France; et — malgré son grand âge — un des plus jeunes. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était au bal des Quat'-z-Arts, vers trois heures du matin. Il s'était fait la tête d'un guerrier chinois ou mongol et s'amusait à considérer l'aspect de cette fête esthétique, voluptueuse et païenne. Il y représentait l'Institut. Et l'Institut n'y pouvait être représenté par un membre plus fringant. Jamais sa parole n'avait été plus vive et son visage plus reposé. M. Gérôme a été doué par la nature de cette heureuse maigreur qui ne laisse point de prises à la maladie. Il a la taille dégagée, le jarret souple et nerveux, l'œil ardent, le cheveu dru, le teint basané. S'il s'habillait d'un burnous, il aurait l'air d'un chef de tribu. Mais cet Oriental est un gamin de Paris. Dès qu'il ouvre la bouche, il en laisse tomber une divertissante pluie d'anecdotes, de réminiscences, de mots piquants où le prochain n'est pas toujours ménagé. C'est l'honneur de M. Gérôme

d'avoir eu, dans toutes les circonstances de sa vie, son franc parler. Ceux mêmes qui craignent sa rudesse, ou qui ont eu à s'en plaindre, ne sauraient s'empêcher de l'estimer. Elle est d'ailleurs tempérée par une bonne humeur qui, tout à la fois, en aiguise la pointe et l'atténue. Les victimes de M. Gérôme auraient bien envie de se fâcher... Mais le moyen!... Au moment même où il les égratigne, il excite leur gaieté et, en conséquence, les désarme. Enfin, cet artiste qui fut, dans son temps, un novateur, et que Théophile Gautier proclama le chef de l'école néo-grecque ou pompéienne, déteste les innovations; il est passionnément réactionnaire et conservateur, il l'est, si j'ose dire, avec frénésie. Le feu qu'il dépense à défendre ses idées et à porter la guerre chez l'ennemi communique à son discours une saveur de haut goût; la gouaillerie s'y mêle à l'outrance paradoxale. Cela forme un ragoût délicieux. Et jamais, je pense, on n'a déployé plus de fantaisie et d'imagination à combattre les gens qui ont trop d'imagination et de fantaisie.

J'étais sûr de passer une heure très agréable dans l'atelier de M. Léon Gérôme.

Il est situé sur le boulevard de Clichy, au flanc de Montmartre. On y acccède par un vestibule et un escalier, somptueusement ornés de statues, dues au ciseau du maître (car on sait qu'il manie l'ébauchoir avec autant de dextérité que le pinceau), ou rapportées de ses expéditions lointaines. Sur une plaque de faïence, le mot *Salve* se détache et souhaite la bienvenue aux étrangers. Aux murs sont suspendus d'innombrables bibelots, tapis, bronzes, porcelaines, pointe affilée des dagues, rire monstrueux des masques japonais, sereine immobilité des idoles hindoues. En gravissant chaque marche, on se divertit à considérer ces curiosités et l'ascension des trois étages s'accomplit sans peine... Toc, toc!... Me voici dans le sanctuaire. Il est vaste comme une cathédrale, et mieux éclairé, et décoré, lui

aussi, de colifichets rares et précieux. A l'instant où j'y pénètre, M. Gérôme s'occupe à camper au bord d'un ruisseau, dans un paysage apocalyptique, un tigre à mine tout à la fois bénigne et farouche. Il aime ces enfants du désert, qui lui fournissent ordinairement le sujet de ses expositions annuelles. Celui qu'il est en train de portraiturer est petit de taille, mais il porte une robe magnifique, dont le peintre s'applique par des touches minutieuses à rendre la bigarrure. Je m'excuse d'interrompre sa besogne.

« Bah! dit-il, je puis travailler en bavardant... J'en ai l'habitude. »

Cependant, les premiers mots échangés, il se lève. La conversation le prend tout entier. Il me conte sa jeunesse, ses voyages, les événements dont il fut témoin, au cours d'une carrière extraordinairement longue et diverse. Chacune des questions que je lui pose éveille en sa mémoire un monde de souvenirs. Il me montre le visage moulé de Paul Delaroche, qui fut son professeur. Et cela l'amène à me retracer l'histoire de ses débuts.

Il habitait Vesoul, où son père était orfèvre. Dès l'âge le plus tendre, une vocation impérieuse le poussait vers la peinture; il obtint non sans peine de venir à Paris. Il y débarqua aux environs de 1840, s'installa dans une maison de la rue de l'Ancienne-Comédie, en face du café Procope. A cette époque, le quartier latin était tel que l'a décrit Henri Mürger, rempli d'étudiants et de grisettes qui ne franchissaient pas souvent les ponts. Il constituait une ville minuscule dans la grand'ville. On n'était pas riche, mais on avait des ambitions et des espérances illimitées. On déjeunait d'un petit pain au beurre acheté chez le fameux pâtissier de la rue Dauphine, on dînait d'un sou de frites et l'on se rendait à l'école, le ventre à peu près vide et le cerveau bouillonnant de vastes projets. Les luttes étaient acharnées et pourtant courtoises entre classiques et romantiques. Ils se livraient de furieux assauts, mais ils se rendaient justice. M. Delacroix et M. Ingres étaient violem-

625842A

ment combattus et respectés par leurs adversaires.

« Il n'y avait pas alors cette « mufflerie » qui est entrée dans nos mœurs. »

Je sens que M. Gérôme va se déchaîner contre ses contemporains, et, pour l'amener à préciser sa pensée, je lui objecte :

« Croyez-vous vraiment que la nouvelle génération vaille moins que son aînée? Ne la calomniez-vous pas? L'égoïsme et la bassesse n'ont-ils pas été de tout temps des vices inhérents à l'humanité? »

Il sourit.

« Oui! oui! Je sais qu'il est ridicule de s'éterniser dans le regret du passé, *Laudator temporis acti.* Eh bien! je ne m'en dédis pas. Nous valions mieux que vous! »

Et il poursuit, s'échauffant à mesure que les arguments se pressent sur ses lèvres :

« Comment voulez-vous que les jeunes peintres ne soient pas précocement dévoyés? Ils sont trop nombreux, ils se bousculent sur le chemin du succès; c'est une cohue, dix mille toiles chaque année sont envoyées au Salon, et l'on se demande avec épouvante, quand elles sont retournées aux mains de leurs auteurs, ce qu'ils en peuvent faire. Cet encombrement suscite les haines, les jalousies, le désir effréné d'arriver à la fortune, le goût du charlatanisme, l'emploi d'une réclame éhontée. Les journaux leur sont funestes. Oh! ces journaux! Oh! ces critiques! Les critiques, surtout! Si vous le voulez bien, n'en parlons pas. »

Et M. Gérôme m'en a parlé. Et ses jugements ont été si piquants et si lestes, que je n'ose ici les reproduire. Aussitôt après cette pointe, notre entretien retourne aux questions générales.

Parmi les débutants, il en est de bien doués et que leurs maîtres encouragent et soutiennent. Il en est d'autres que la cordonnerie et l'épicerie réclament et qui devraient s'empresser de répondre à leur appel, s'ils avaient la notion de leur intérêt véritable et s'ils dai-

gnaient écouter les conseils de la sagesse. Dernièrement, M. Gérôme s'efforça d'éclairer la raison d'un rapin adolescent, qu'il pensait être totalement dénué du talent de peindre et incapable de l'acquérir.

« J'aime mieux mourir que de renoncer à mon art! » répliqua fièrement l'éphèbe.

Devant une volonté si résolue, M. Gérôme dut s'incliner. Son disciple continuera d'envoyer au Salon des toiles qui continueront d'être refusées. Et, d'ailleurs, il aura la ressource, si son génie ne s'éveille point, de badigeonner les façades des maisons. La peinture en bâtiment est encore de la peinture.

Autre écueil! la route n'étant pas suffisamment encombrée, voici que les femmes s'y précipitent. Les peintresses réclament leur place au soleil. Elles sont charmantes, appliquées, laborieuses et à de rares exceptions près, dépourvues de toute personnalité. La faculté créatrice leur a été refusée. Elles n'inventent pas, elles copient.

« Moralement ou physiquement, la femme cherche son mâle! »

Sur cette vérité philosophique, j'ai prié M. Gérôme de me faire les honneurs de son musée.

Il a exploré la Turquie, l'Égypte et la Palestine, en un temps où ces pays n'étaient pas aisément accessibles aux promeneurs. Le chemin de fer de Jérusalem n'était pas construit, et des théories de « paulines » ne conduisaient pas aux Pyramides les clients de l'agence Cook. Conditions admirables pour un collectionneur en quête de trouvailles avantageuses. Lorsqu'il arriva à Constantinople, on le mit en rapport avec un marchand qui possédait des merveilles et acceptait de s'en dessaisir à d'honnêtes conditions. Ce personnage n'était autre que le conservateur d'un palais impérial; il puisait sans vergogne dans les vitrines dont l'imprudence du sultan lui avait commis la garde. Il paya d'un châtiment terrible ses déprédations : il fut empalé. Les musulmans

qui avaient acquis les objets dérobés par ce fonctionnaire infidèle durent les rendre. On ne leur remboursa pas leur argent et on leur donna la bastonnade. Par bonheur, ce traitement rigoureux n'était applicable qu'aux indigènes. M. Gérôme resta possesseur de deux casques d'argent niellé et damasquiné d'or fin, admirables par le travail de leur ciselure, et vénérables par l'illustration des chefs qui les avaient portés à la guerre.

Plusieurs des modèles de M. Gérôme ont eu l'avantage de les coiffer. L'un d'eux causa au peintre une grande émotion. Vêtu d'une cotte de maille, les jambes emprisonnées dans une armure, il s'était accoudé, en attendant la pose, à la fenêtre de l'atelier et fumait paisiblement sa pipe, une pipe fort commune qui provenait du prochain bazar. Tout à coup la pipe lui échappe et tombe dans la rue. Un maçon la ramasse et l'emporte. Le modèle pousse un affreux juron et dégringole les degrés quatre à quatre, à la poursuite de son voleur. M. Gérôme accourt au bruit. Plus de modèle, plus de casque! Le départ du modèle il s'en console, mais celui du casque! Il pâlit d'angoisse à l'idée de cette perte irréparable. Déjà il songe à courir chez le commissaire. Une sourde rumeur qui monte du dehors attire son attention. Il se penche et aperçoit un chevalier sarrasin, bardé de fer, qui tient entre ses mains puissantes un malheureux homme du peuple, tremblant de peur, le secoue comme un prunier et crie avec un accent terrible :

« N... de D..., rends-moi ma pipe! »

Deux cents personnes contemplaient ce spectacle; la Butte était en révolution.

Dans ce combat singulier, le Sarrasin fut vainqueur. Le casque et la pipe regagnèrent fraternellement le logis du peintre. La pipe fut remisée et le casque reçut l'ordre de ne plus s'absenter désormais sans permission.

Nous poursuivons notre promenade à travers ce surprenant bric-à-brac, où toutes les civilisations, tous les

peuples sont représentés. Rome y coudoie Byzance, et Athènes Téhéran; la selle de guerre des califes y voisine avec le bouclier des gladiateurs de Pompéi que M. Gérôme a mis en scène dans un de ses fameux tableaux. Au-dessus d'un bahut du XVIe siècle, entre deux dragons de bronze vomis par l'enfer japonais, se balance la lampe merveilleuse d'Aladin. Et comme cadre à ces reliques, ce sont des milliers d'études et d'esquisses enfermées dans des cartons ou clouées aux murs. Chacune d'elles contient une minute de la vie du peintre; il y a enfermé une impression, une émotion, la tache de lumière dont son œil fut ébloui, la poussière du désert, la splendeur des mosquées, l'ombre et la fraîcheur des oasis. En me montrant ces notes prises au jour le jour de son existence mouvementée, il s'y retrempe et, avec une gaieté charmante, il en évoque les joies. Il s'est saisi d'un panneau où la silhouette d'un minaret est figurée se détachant sur l'azur profond du ciel.

« Mon Dieu, que j'avais chaud, ce matin-là! Je m'étais égaré aux environs d'Andrinople. Depuis deux heures je travaillais sous mon parapluie et j'allais lever la séance, n'en pouvant plus... Soudain, j'entends un pas pressé et j'aperçois un jeune esclave qui se hâtait vers la ville et qui portait dans des couvertures je ne sais quelle marchandise. Je l'arrête, j'ouvre son paquet... c'étaient des glaces à la vanille!... Vous supposez bien que je ne les laissai pas filer... J'en humectai ma gorge brûlante et me remis à l'ouvrage... Non! jamais je n'ai bu de glaces meilleures... Tortoni au désert!... Ça n'est pas banal!... »

Du reste, le désert n'est pas aussi loin qu'on le suppose du boulevard des Italiens. M. Gérôme eut quelquefois le plaisir d'y rencontrer des amis. Près de Suez il se croisa avec deux personnages, en qui il reconnut Camille du Locle et Edmond About. Ils avaient coiffé le fez, par égard pour la couleur locale. Ils s'assirent à la turque et devisèrent en prenant le café.

Camille du Locle semblait être accablé d'une vague langueur.

« Parbleu ! dit About, il vient de recevoir une déclaration.

— Comment ! il a touché le cœur d'une almée ?

— Non pas d'une almée, mais d'un vieux cheikh... »

Ce vieux cheikh n'avait pu voir la fatale beauté de Du Locle sans en tomber amoureux. Il avait proposé à Edmond About de lui acheter son compagnon...

« Et croiriez-vous, ajoute en riant Gérôme, qu'About refusa ? Quel imbécile ! On ne laisse pas échapper de pareilles occasions ! »

Nous avons passé le seuil du second atelier. Nous ne sommes plus chez le peintre, mais chez le sculpteur. La pièce est encombrée de maquettes, ébauches d'œuvres achevées ou en voie d'exécution : le buste de Sarah Bernhardt, la statue équestre du duc d'Aumale, le cheval de César traversant le Rubicon... M. Gérôme ne s'interdit pas d'effleurer la politique.

« Vous êtes « double », lui dis-je. Des deux arts que vous cultivez quel est celui qui vous procure le plus de satisfactions ? Je parle des satisfactions intimes, de celles que l'artiste retire de l'épanouissement de ses dons de *créateur* ? »

La plupart des sculpteurs se mêlent de peinture. Il est plus rare que les peintres s'improvisent sculpteurs. C'est que le sculpteur a appris à dessiner, tandis que le peintre ne s'est pas nécessairement exercé au modelage. M. Gérôme a toujours eu pour la sculpture une secrète prédilection. Jadis il se rendait, avec Frémiet, au jardin des Plantes, pour y observer la physionomie des animaux, et il s'amusait à la fixer tour à tour dans la glaise et sur la toile. Il obtenait ainsi une double image du même objet, image colorée, image palpable. Il réunissait tous les moyens d'expression plastique qui soient à la disposition des artistes, et les faisait concourir à la recherche de la vérité et de la beauté. Éternelle et décevante poursuite, mais féconde en ravisse-

ments. Je ne sais si l'on a entrepris de déterminer la psychologie du sculpteur et du peintre. Ce sont des êtres voisins l'un de l'autre et qui se ressemblent assez peu : le peintre est plus brillant, plus raffiné, plus mondain. Il a des points de contact avec la littérature. Sa culture embrasse des matières très diverses. Celle du sculpteur est plus étroite, plus spéciale, elle le maintient près de la nature. Il arrive que le peintre évolue dans un milieu de distinction et d'élégance intellectuelles. Il est rare que les grands sculpteurs s'y soient formés. Le plus souvent ils sont fils de paysans, à demi paysans eux-mêmes; ils possèdent les muscles de leurs aïeux; dans leurs veines circule la sève puissante que plusieurs générations, muettes et contemplatives, leur ont léguée. Par eux s'épanche une réserve, lentement accumulée, de pensée et d'énergie. Ce sont quelques-uns des traits, par où s'opposent la famille des sculpteurs et la famille des peintres. M. Gérôme me les a résumés dans un mot bref :

« Le sculpteur est un génie — ou c'est une brute; — et presque toujours les deux ensemble... »

... Longtemps nous théorisons... M. Gérôme jette en sa causerie une animation extraordinaire. Son esprit est aussi agile que son corps. Et ce n'est pas peu dire! Il ne tient pas en place. Il marche, se rassied, quitte sa palette et la reprend; sa voix est sonore, son geste rapide; dans son pantalon à la hussarde, on devine une jambe infatigable. Ce patriarche a vingt ans. Je le compare au buste que Carpeaux a fait de lui, jadis, et qui sert d'ornement à la cheminée monumentale de l'atelier. Cheveux en coup de vent, regard fiévreux et moustache martiale. M. Gérôme n'est presque pas changé. Je le félicite de la verdeur qu'il a conservée.

« N'irez-vous pas, un de ces jours, sur les bords du Nil, ou en Perse, ou dans les Indes, revoir quelques-uns de ces pays fabuleux? Profitez, pour y retourner, de ce que vous êtes jeune!... »

Il ne faudrait pas défier M. Gérôme pour qu'il bouclât sa valise.

« Hélas ! je n'ai pas d'illusions sur ma jeunesse... »

Mais la vivacité de ses yeux noirs, et l'ironique raillerie de son sourire, démentent ce que cet aveu a de modeste...

« Et puis Paris me manquerait... Voilà soixante ans que j'y habite. Devant l'Himalaya, je songerais à Montmartre. Ce sont de mauvaises conditions pour s'expatrier. »

M. Léon Gérôme bornera ses explorations aux coteaux de Meudon, au bois de Boulogne. Peut-être se risquera-t-il jusqu'à Montmorency — au mois des cerises — et jusqu'à Trouville — pendant la grande semaine. Rien ne vaut, pour ses poumons, les vivifiantes senteurs de l'asphalte. Il continuera de les respirer, avec délices. Et il mourra centenaire — en ignorant la vieillesse...

UNE HEURE D'ESTHÉTIQUE AVEC M. BENJAMIN CONSTANT

Comme je passais hier rue Pigalle, l'idée me vint de frapper à la porte de M. Benjamin Constant. Je n'avais pas encore complimenté l'éminent artiste sur ses plus récents succès. Je tenais à réparer cette omission. Et puis, il est toujours agréable de faire un bout de causette avec un homme de mérite qui se trouve être du Midi. Et vous savez que M. Benjamin Constant est un de nos plus parfaits Méridionaux. Je l'avais vu, naguère circuler à Toulouse, parmi les cadets de Gascogne, et je dois dire que son entrain, sa grandiloquence, l'extrême animation dont témoignaient ses actes et ses discours m'avaient vivement impressionné. La harangue qu'il prononça au Capitole pour l'inauguration de la salle des illustres fut unanimement applaudie. Il y exaltait en des termes magnifiques ses compatriotes, les Falguière, les Jean-Paul Laurens, les Mercié. Et je fus touché de la solidarité qui semblait attacher entre eux ces superbes enfants de Clémence Isaure. Aussi éprouvé-je un vif étonnement quand, le lendemain, j'entendis un de ceux que M. Benjamin Constant avait le mieux célébrés lui adresser en public des paroles amères et désagréables. Je fis part à un Cadet que je supposais bien informé de

la surprise où me jetait cette altercation. Il se mit à rire :

« Vous n'apercevez nos Toulousains qu'à la surface, me dit-il. Vous les possédez insuffisamment. Vous croyez qu'ils sont unis par le lien de leur commune origine. Cette affection est toute superficielle. Elle dissimule d'âpres jalousies et de sourds ressentiments. Quand un Toulousain se présente à l'Institut, les seules voix qui lui soient marchandées et souvent refusées sont celles des Toulousains ses frères dont le suffrage lui devrait être assuré. Ce n'est point par méchanceté qu'ils agissent de la sorte. Mais ils ont un appétit de gloire qui étouffe, en eux, tous autres sentiments. Lorsqu'ils sont jeunes, ils courent bride abattue, au risque de se rompre le coup, dans la carrière. Quand ils sont arrivés, ils craignent de se survivre et surveillent les progrès de ceux qui les suivent; et la sollicitude qu'ils leur prodiguent est inquiète, encore que paternelle... Cependant, regardez-les, assemblés autour d'une table, le verre en main. Ils rient, ils chantent, leurs propos s'épanouissent dans la plus franche cordialité; ils s'attendrissent sur leurs souvenirs, ils se racontent des anecdotes ils se tutoient, ils s'embrassent Et ils sont sincères, car, à ce moment, ils oublient les soucis qui les divisent. Mais ils les retrouvent au vestiaire, avec leurs paletots, et dès qu'ils s'éloignent du restaurant, par petits groupes, ils usent ce qui leur reste d'esprit, à « bêcher » les camarades... »

Ce travers est inhérent à l'humanité. Je m'imaginais qu'il sévissait avec moins de violence à Toulouse qu'à Paris. Et j'étais curieux d'observer s'il en apparaîtrait quelque trace dans les paroles de M. Benjamin Constant.

A l'instant où je pénétrai dans son atelier, le maître s'occupait de griffonner des notes sur de menus carrés de papier. Il préparait une allocution pour le prochain dîner de la Cigale et mettait en ordre ses paragraphes,

s'abandonnant, quant au surplus, aux bonnes fortunes de l'improvisation. Il avait sur sa table les exemplaires de son livre nouvellement paru. Enfin un portrait commencé reposait auprès de lui. Peintre, écrivain, orateur, M. Benjamin Constant me montrait, du premier coup, les multiples aspects de sa force créatrice. Je le félicitai de se répandre ainsi dans des directions diverses et de s'inspirer de l'exemple des grands artistes de la Renaissance, ses aïeux.

« Il ne vous manque, lui dis-je, que de cultiver la musique, les mathématiques et l'astronomie pour ressembler à Léonard de Vinci. Tout le reste... vous l'avez!... »

M. Benjamin Constant accueillit d'un sourire ma louange. Et derrière son binocle je discernai un regard d'une expression équivoque et un peu narquoise. Et je le reconnus pour l'avoir longuement considéré sous le ciel du Languedoc. L'œil de M. Benjamin Constant est un miroir où son caractère se reflète. Il est goguenard, orgueilleux, dédaigneux; tour à tour enthousiaste et indifférent avec un fonds naturel de méfiance. Il se laisse malaisément pénétrer. Et cette réserve, que l'on devine sans cesse éveillée, forme un singulier contraste avec l'abondance et la bonhomie des paroles où s'épanche le célèbre auteur des *Chérifas*.

« C'est vrai, m'a-t-il répondu. J'ai horreur de m'immobiliser dans l'habitude et la routine. La besogne qui m'est la plus chère me devient odieuse si je suis astreint à ne jamais la quitter. J'admire ces Hollandais qui vivaient entre leur pipe et leur pot de bière et recommençaient indéfiniment le même tableau. Une telle monotonie m'eût été intolérable. Je ne puis me passer de fantaisie et de mouvement. »

Il me montre une toile qui représente de sombres montagnes se profilant sur l'azur implacable d'un firmament oriental.

« Un jour, il me plaît de faire du paysage... et je fais du paysage! »

Il m'attire devant l'image d'une jeune femme au front serein.

« Un jour le portrait me tente... et je reviens au portrait!... »

Il me désigne sa propre face rasée, où plus un poil ne subsiste :

« Un jour, il me convient de ne plus avoir de barbe... Et je fais couper ma barbe!... »

Il ajoute gaiement :

« Je suis mon caprice et je me... moque de ceux qui y trouvent à redire!... »

Je crois le moment venu de donner libre cours à son humeur médisante.

« Qui donc, je vous prie, se permet de vous blâmer? Seraient-ce, par hasard, vos compatriotes? »

Mais il s'abstient de répondre à cette insinuation.

« Savez-vous pourquoi j'ai supprimé cette barbe qui, pendant quarante années, fit mon orgueil? »

Et comme il me voit perplexe :

« C'est que j'ai remarqué que les plus grands hommes de l'antiquité romaine avaient le visage glabre! »

M. Benjamin Constant demeure impassible. Mais son regard m'avertit de me tenir sur mes gardes. Il est en train de « se payer ma tête ». Je goûte la saveur de sa galéjade, et je tâcherai désormais de ne plus m'y laisser prendre!...

« Cet imprévu que vous cherchez dans le commerce des arts, vous l'avez sans doute introduit dans votre vie? »

M. Benjamin Constant m'a avoué que son existence avait été moins mouvementée, moins orageuse qu'il ne l'eût souhaité. Elle s'est déroulée avec une facilité harmonieuse. Il a beaucoup travaillé, il est arrivé à la renommée et à la fortune. Son histoire tient dans ces quelques mots.

Il est issu d'une famille honorable et modeste appartenant à la bourgeoisie toulousaine. Ayant perdu sa

mère, il fut recueilli par les deux sœurs de son père et grandit auprès d'elles dans leur vieille et tranquille maison. Elles ne s'étaient pas mariées. Elles connurent par cet enfant, auquel elles se dévouèrent, les joies maternelles. Elles s'appliquèrent à façonner son âme aux vertus chrétiennes, dont elles étaient elles-mêmes des exemples accomplis. Elles le conduisaient à l'église, lui enseignaient la piété. Mais, alors qu'elles le croyaient absorbé dans d'édifiantes méditations, il contemplait les jeux de la lumière dans les vitraux de la cathédrale; l'énergie, l'opulence et la douceur de ces tons lui communiquaient des frissons voluptueux. Son tempérament de coloriste s'éveillait... Un jour, sa tante Louise, le voyant si assidu aux offices, lui demanda :

« Que voudras-tu faire plus tard? »

Et sans hésiter, il répliqua :

« Je veux ressembler à monseigneur. »

L'excellente demoiselle versa des larmes d'attendrissement. Mais elle se trompait sur le sens de la vocation qu'elle attribuait à son Benjamin. Ce qu'il convoitait, ce n'était pas la mission spirituelle de l'évêque, mais son costume. Il rêvait de coiffer cette mitre dont la physionomie surannée le ravissait, de revêtir ces habits sacerdotaux où l'or et les soies formaient des dessins si agréables et de tenir cette crosse qui était un redoutable insigne de puissance et de majesté. Bientôt sur tous les murs de la maison silencieuse apparurent, crayonnés au charbon noir, des évêques. L'écolier en déposait sur ses cahiers, sur ses livres. Il ne se lassait pas de reproduire ce modèle qui avait si vivement ému sa jeune imagination. Les illusions de la tante Louise se dissipèrent.

« Tu n'es qu'un mauvais sujet », dit-elle en soupirant.

Elle l'envoya aux cours de l'Académie. Il s'y distingua par un avancement rapide. Puis il désira se rendre à Paris. Éternelle odyssée du provincial qui court après la réputation! Il allait entrer en loge pour le prix de Rome, mais il fut détourné de cette voie par une tentation irrésistible. Le ministre de France à Tanger,

Charles Tissot, lui proposait de l'accompagner dans ses expéditions à travers le Maroc. Benjamin Constant n'hésita pas à déserter l'atelier de Cabanel; il s'embarqua pour l'Afrique. Les résultats du voyage ne trahirent pas son espérance. Il en rapporta des visions inoubliables et d'innombrables études qui devinrent par la suite des tableaux. Les califes à la mine farouche, les féroces eunuques, les lascives esclaves aux yeux noirs, aux gestes alanguis, aux chairs radieuses, aux doigts chargés d'émeraudes, toutes ces œuvres qui lui valurent une prompte renommée sont issues d'une même inspiration. Je les compare intérieurement au merveilleux volume que Pierre Loti a écrit sur le Maroc, et je fais part à mon hôte de ce rapprochement qui s'impose à ma pensée...

« Ce livre, me dit M. Benjamin Constant, est la preuve éclatante de la supériorité de la poésie sur la peinture. Loti et moi, nous avons traduit avec un égal souci d'exactitude, des impressions analogues. Mais je ne suis pas arrivé à rendre avec mon pinceau ce qu'il exprime avec sa plume. Mes moyens d'expression sont plus limités. J'ai la forme et la couleur. Il les a aussi à son service, et il a, en plus, le rythme et cette force d'expansion que possèdent les mots lorsqu'ils sont maniés par un artiste. Là où je reproduis, il suggère. Par une phrase, par une épithète, il ouvre à l'imagination des horizons fabuleux et, en quelque sorte, illimités. Le lecteur saisit son intention; il la complète, et devient son collaborateur inconscient. Pierre Loti excelle à produire cette excitation, qui est le prolongement de la sienne propre. On parle toujours de l'œil du peintre. Il ne vaut pas l'œil de l'écrivain! »

M. Benjamin Constant est un grand théoricien; et comme il déploie autant d'ingéniosité que d'emportement à développer ses dissertations, on éprouve un plaisir de curiosité à les entendre. Ce plaisir s'use par la répétition. Mais, la première fois, il est très vif. J'ai donc laissé l'artiste vagabonder autant qu'il l'a voulu

dans les champs de l'éloquence. Mais il m'a semblé qu'il s'abaissait un peu trop et que sa modestie tombait au-dessous de l'humilité. Et j'ai tâché de le ramener à une opinion plus équitable :

« J'admets qu'un écrivain comme Loti, qui est unique en son genre, soit incomparable dans la description, mais, dans le portrait, vous prenez votre revanche. Nul prosateur, s'appelât-il Saint-Simon, n'arrive à l'intensité d'un Rembrandt, d'un Velasquez, d'un van Dyck. Car cette élasticité des mots qui l'aidait dans le paysage se retourne contre lui. Aucun n'est assez précis pour rendre la souplesse d'un profil, la mobilité d'un regard, la palpitation d'une narine, le grain d'un épiderme délicat ou grossier... Et vous devez ressentir une étrange émotion, quand vous tenez là, devant vous, attentif et respectueux, votre modèle. J'aime à croire que Benjamin Constant, peintre cosmopolite et membre de l'Institut, n'a affaire qu'à des modèles dociles ! »

Il a levé les bras vers le ciel.

« Désabusez-vous ! Les gens du monde qui m'accordent leur « confiance » n'abdiquent pas toute prétention et ne s'en remettent point à mon goût. Je soutiens contre eux des assauts terribles, d'où je ne sors pas toujours vainqueur. Avec les hommes, il y a moyen de s'arranger. Mais les femmes sont impitoyables... »

Dernièrement, M. Benjamin Constant avait portraituré un grand seigneur que la nature a disgracié en l'affligeant, sur une de ses joues, d'une verrue. Sa femme survint au moment où la toile allait être terminée. Elle poussa un cri de douleur.

« Ah ! monsieur, gémit-elle, vous vous êtes trompé de côté ! C'est l'autre joue qu'il fallait montrer au public ! »

L'artiste se confondit en excuses et recommença son chef-d'œuvre. Il a conservé l'esquisse refusée, qui est un des morceaux les plus achevés qu'il ait produits. Et cela l'a consolé de cette mésaventure. Mais, le lendemain, de nouveaux conflits éclatent. On lui cherche querelle pour

la pose et le costume. On veut lui imposer une robe dont la coupe et la nuance ne lui paraissent pas avantageuses. « Cher maître, soyez gentil, je l'ai commandée exprès pour vous ! » On le supplie, on l'implore, on lève sur lui des yeux pleins de doux reproches. Et il a besoin de tout son courage pour ne pas se laisser fléchir.

« Au fond, voyez-vous, notre malheur est d'exécuter des portraits payés !!... »

J'ai le soupçon qu'il se gausse de moi. Mais non, il est très sérieux. Et il continue :

« Nous devrions faire seulement ceux de nos amis. Nous n'aurions devant nous que des visages satisfaits ou qui, du moins, feindraient de l'être. Ce serait charmant. Ne pas gagner d'argent avec sa peinture, c'est l'idéal !... Au reste, une compréhension intime du modèle est la condition des bons portraits. Il faudrait, s'il était possible, vivre avec lui, recevoir ses confidences... Il n'y a pas que la virtuosité de l'exécution, il y a la psychologie !... »

Pendant que le peintre, mi-grave, mi-facétieux, poursuit son raisonnement, j'avise deux toiles suspendues au mur et qui me frappent par leur caractère. Des têtes de femme y sont représentées, ayant comme un air de famille qui les rapproche, et, cependant, s'opposant entre elles. Ce ne sont pas de jeunes femmes. Elles sont au seuil de la vieillesse. L'une respire la simplicité, la bonté naïve ; l'autre a plus de réserve et de distinction. Elle tient ses yeux baissés, des yeux qui durent être autrefois pleins de tendresse, et qui sont maintenant empreints d'une sérénité angélique. Une paix mystique, une atmosphère de cloître enveloppe ces figures qui rayonnent, à la fois, d'une beauté extérieure et intérieure ; la noblesse de l'expression morale s'y allie à l'éclat de la matière. J'admire la rare maîtrise qui s'affirme en ces morceaux.

« Ce sont elles !... mes secondes mères, les bonnes tantes qui m'ont élevé !... »

Au temps des vacances, il était allé, selon sa coutume, leur rendre visite. L'idée lui vint de fixer leur ressemblance. Et d'abord ce projet souleva des refus obstinés.

« Y songes-tu, mon fils, cela n'est plus de notre âge! »

Mais Benjamin est têtu. Ne réussissant pas à vaincre par la prière les répugnances des excellentes dames, il fit sa grosse voix et elles s'inclinèrent aussitôt. Elles n'eussent pas osé désobéir à cet enfant, devenu un des plus grands hommes du pays. Elles s'assirent résignées — et secrètement ravies — dans la vaste chambre, cirée et proprette, parmi les objets familiers qui furent les témoins de leur vie paisible; elles roulèrent près de la fenêtre les fauteuils de forme antique, où elles avaient tricoté tant de bas de laine et récité tant de chapelets. Benjamin disposa son chevalet, ses pinceaux... Et soudain il se retrouva tout petit, dans ces lieux où chaque chose parlait à son cœur : le damas des rideaux, les losanges du parquet, le tic-tac de l'horloge. Il revenait de la grand'messe, où il avait admiré monseigneur. Tante Louise le cajolait, édifiée de découvrir en lui ces sentiments de piété... Et tante Louise était toujours là! Ses cheveux avaient blanchi, sa taille s'était courbée. Mais elle avait gardé, après un demi-siècle écoulé, sa même virginale pureté et son profil de madone. Et voilà les sensations qui s'éveillaient, une à une, en M. Benjamin Constant, alors qu'il copiait sur la toile les visages aimés des deux respectables demoiselles. Oh! les exquises, les saintes heures qu'il passa, cet été-là, dans la vieille maison, où flottent des odeurs de pommes et de lessive!

« C'est la plus profonde joie que j'aie jamais éprouvée. J'étais bercé comme par un rêve. Ce qu'il y eut de douceur et de bonheur dans ma vie, je le saisissais à ce moment, je l'étreignais, j'en étais pénétré. Et si ces portraits ont une valeur, c'est que j'y ai versé ces impressions ineffables... »

Il s'arrêta, pensif... Puis, avec l'accent d'une fougueuse conviction, il conclut :

« La sincérité, en art, — tout est là! »

M. Benjamin Constant a achevé son récit, qui a l'accent d'un conte d'Alphonse Daudet. Il en est tout remué. Et je comprends que ses dispositions ne sont plus, pour le quart d'heure, à la raillerie.

Allons! je n'entendrai pas aujourd'hui de « galéjades » sur les Toulousains de Toulouse, et sur les Toulousains de Paris!...

Peut-être aurai-je plus de chance la prochaine fois!...

L'AMI DU PEINTRE

Je viens de vivre trois heures inoubliables. Je désirerais communiquer au lecteur les émotions fines et rares que j'ai ressenties. Mais pourrai-je en fixer sur le papier la délicatesse?

Comme je passais rue La Rochefoucauld devant l'hôtel de Gustave Moreau, j'ai voulu revoir les richesses qu'il a laissées. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer la personne qui a accepté la charge de veiller sur elles. C'est un vieillard, le meilleur ami du peintre et son légataire universel. Il se nomme Henri Rupp; il a des yeux infiniment doux, une voix discrète, le visage intelligent, l'esprit orné. On m'avait, avec raison, vanté son extrême courtoisie. Je comptais lui poser quelques questions superficielles sur la vie et l'œuvre de Moreau, et soudain notre conversation a pris un tour intime et confidentiel. Je croyais connaître Gustave Moreau. Je savais de lui ce qu'on en répète un peu partout : qu'il était triste, hautain, misanthrope, qu'il s'enfermait par sauvagerie et par orgueil, dans la retraite, défendant à quiconque l'accès de sa demeure, protégeant jalousement son labeur contre la curiosité; qu'il était, en somme, un maniaque de génie, ce que jadis on appelait un « ori-

ginal ». Cette opinion perçait dans mes paroles, et je découvris que M. Henri Rupp en était affecté, je discernai dans son regard comme un reproche.

« Hélas! s'écria-t-il, que d'erreurs ont été répandues sur Moreau! Combien peu de gens ont pénétré son cœur et son caractère! Si je vous contais sa réelle histoire, si je vous montrais ce que j'ai là, dans ce meuble, si je vous confiais les carnets de notes où il a déposé au jour le jour le plus pur de sa pensée. Quelle surprise ce serait pour vous! Et quelle révélation!... »

J'ai pressé M. Henri Rupp de céder à cet heureux mouvement et de rétablir la vérité sur les points où elle était altérée... Un moment, il m'a paru troublé, hésitant... Puis brusquement il s'est décidé. Il a ouvert le tiroir de son bureau; il en a extrait cinq ou six calepins proprement recouverts de toile cirée, une enveloppe, fatiguée aux angles, et jaunie. Il a posé la main sur ces objets et m'a dit, avec une gravité singulière :

« Toute l'âme de Moreau est là! »

Je me suis assis à son côté. Aux murs, des études, des esquisses, des dessins, d'anciennes toiles dormaient sous la lumière apaisée. Dans la maison close, un grand silence régnait, ponctué par le tic-tac de l'horloge. M. Henri Rupp a commencé son récit...

« L'homme supérieur ne peut s'abstraire de ses origines. Il ressemble à son père ou à sa mère, et parfois à tous les deux. »

Le père de Gustave Moreau exerçait la profession d'architecte. Il avait gagné une assez grosse fortune, qu'il reperdit en des spéculations malheureuses et fut réduit, pour vivre, d'accepter une humble situation. Il endura ces revers avec fermeté et trouva chez Mme Moreau un égal courage. Cette femme, habituée au luxe d'une existence aisée, se résigna vaillamment à la pauvreté. Cette mondaine devint la plus simple et la plus active des ménagères. Gustave Moreau eut donc, sous les yeux, dès ses plus jeunes ans, des exemples de

vertu. Il apprit à aimer, à respecter le travail. La peinture l'attirait. Son père ne cherchait pas à contrarier sa vocation; il craignait qu'elle ne fût mal dirigée; il constatait chez son fils des audaces, des velléités d'indépendance qui ne laissaient pas de l'effaroucher. Il le conduisit un jour dans le palais de la Cour des Comptes, et là, devant les compositions de Chassériau, Gustave lui tint un discours extraordinaire :

« Je rêve, lui dit-il, de créer un art épique qui ne soit pas un art d'école. »

M. Moreau comprit que l'adolescent était marqué de l'empreinte divine; il le laissa marcher à sa guise. Et, dès lors, Gustave Moreau entra dans la voie où il devait persévérer jusqu'à sa mort. Sa vie est un rêve qui a duré près de soixante ans. Il s'en alla en Italie; il y compléta son éducation. Il revint s'installer à Paris et n'en bougea plus. Il avait loué, dans l'avenue Frochot, un modeste atelier voisin de celui de Chassériau. En 1852 il se transporta, rue La Rochefoucaud, au domicile de ses parents. Il les vénérait; il était leur fierté et leur joie; il menait auprès d'eux, une existence méditative et presque cloîtrée. Quelquefois, atteint d'un découragement subit, il jetait ses pinceaux, il dégringolait l'escalier, fuyant la besogne ébauchée. Son père, attentif, le rappelait :

« Gustave, où vas-tu?

— J'y renonce.

— Veux-tu remonter, mauvais sujet ! »

Il le ramenait devant la toile, soutenait l'assaut de sa méchante humeur, y répondait gaillardement. L'orageuse discussion se terminait en une embrassade.

« Voici, poursuit M. Rupp, une réflexion que M. Moreau le père avait inscrite à Rome au bas d'un croquis : « La vraie philosophie serait de ne pas aller « chercher au loin, dans des pays étrangers, la solitude, « mais de se l'assurer chez soi, par la régularité des « mœurs et la discipline du travail. » Ce conseil avait impressionné Gustave. Il le copia de sa main, il y con-

forma ses habitudes. Et c'est en cela qu'il subit l'influence de son père. Il était, comme lui, probe, loyal, imaginatif, consciencieux. »

Quant à sa mère, il avait pour elle une adoration infinie. Il eut le bonheur de la conserver jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ne pouvant se faire entendre d'elle, à cause d'une certaine dureté d'oreille dont elle était incommodée, il lui développait les sujets de ses ouvrages, en des pages qui sont des modèles de précision et d'élégance lyrique. « Pour maman, avait-il coutume de répéter, j'ai toujours deux ans. » Chaque soir, avant qu'elle s'endormît, il déposait un baiser sur son front. Elle s'éteignit, une nuit, sans secousse, ainsi qu'une lampe dont l'huile est tarie. Le lendemain, Gustave Moreau, en apprenant la fatale nouvelle, tomba dans un morne désespoir. On craignit pour sa raison. Il s'enfuit aux Tuileries; il erra dans le jardin où la chère défunte l'avait si souvent conduit, alors qu'il était enfant. Et à l'aspect de ces lieux pleins de souvenirs, ce fils sexagénaire éclata en sanglots. Désormais, il ne put se résoudre à franchir le seuil de la chambre, où les êtres qu'il avait aimés étaient morts, ni de l'étroite salle à manger, où ils avaient vécu, tous ensemble, tant d'heures sereines. Il ferma cet appartement et ne l'habita plus que par l'esprit; ce fut la chapelle où communia sa piété filiale.

« Ces pièces sont intactes, inviolées, ajoute M. Rupp. Rien n'y a été changé. Et, peut-être, est-ce pour les protéger contre une profanation que Gustave Moreau a légué son immeuble à la sollicitude de l'État... Aussi longtemps que je serai là, ses intentions seront respectées. »

La voix de M. Rupp est tremblante. En vain s'efforce-t-il de l'affermir. Elle est gonflée et mouillée de larmes...

Gustave Moreau eut deux immenses douleurs : la perte de sa mère fut la permière... La seconde... Je voudrais, sans offenser la pudeur de sa mémoire, indiquer ce que fut cette épreuve et quelle action elle exerça sur

le développement de son art et de sa sensibilité. Je parlerai avec précaution de ces choses que, seuls, les familiers du peintre ont connues... Il fut donc frappé, à peu d'années d'intervalle, par un double deuil. Il vit s'évanouir une âme sœur de la sienne, créature d'élite, à qui vingt-cinq ans d'une intimité indissoluble l'avaient uni. Elle lui avait tout donné. Il lui avait tout rendu. Elle emportait une moitié de lui-même. Il la soigna avec fièvre; il souffrit, à son chevet, les plus violentes affres du désespoir. Il recueillit son dernier soupir. Il tomba dans l'accablement qui suit les catastrophes irréparables. Ce qu'il y avait de meilleur en lui s'effondrait. Pourtant, l'énergie morale ne l'abandonnait pas. Plus que jamais, il s'enfermait dans son œuvre; elle devenait sa consolatrice. Et l'amertume qui débordait de son cœur, il l'épanchait à la fois sur les toiles de son atelier et sur le vélin de ses carnets.

« Dieu agit envers les hommes, écrivait-il, comme les hommes envers les oiseaux. Il leur crève les yeux pour les faire mieux chanter. » Il écrivait plus loin : « Après la mort d'un être chéri, il faut s'isoler pour lui demeurer fidèle. La retraite est une offrande à son souvenir. L'oubli suit ordinairement la reprise de la vie. » En même temps qu'il traçait ces touchantes pensées, Gustave Moreau peignait un Orphée sublimement expressif, un Orphée vaincu par le destin et renonçant à la lutte.

« Et quelle belle paraphrase il en a faite! »

M. Rupp continue de compulser le mince cahier, sa précieuse relique. Il scande les mots, lentement, avec une solennité sacerdotale :

« L'âme est désemparée. Elle gémit sur elle-même. Les pleurs d'Orphée tombent sur la terre comme les gouttes de rosée tombent dans les fleurs. »

Écoutez encore ce qu'il dit de Rembrandt. En s'exprimant de la sorte, ce n'est point au seul Rembrandt qu'il songeait...

« Rembrandt adorait la vie et il l'avait en horreur. Il assistait à ses jeux et s'y mêlait le moins possible. Les

esprits éminents ne haïssent pas les petitesses humaines : ils les regrettent, les constatent. Elles sont en dehors d'eux et au-dessous d'eux. »

D'autres observations succèdent à celles-là, non moins vigoureuses et non moins pleines de sève ; des jugements superbes sur Michel-Ange, sur Léonard de Vinci. J'en saisis hâtivement le sens au passage. Je souhaiterais d'en noter le texte exact. Mais M. Rupp s'y refuse. Il tire de l'enveloppe un bout de papier et me le met sous les yeux. C'est le testament du maître. Il demande expressément que ses obsèques ne soient pas accompagnées des pompes officielles ; que sa tombe ne soit pas ornée ; il interdit la publication posthume de ses manuscrits et de ses lettres... M. Rupp m'expose l'embarras où le jettent ces dispositions.

« Je suis placé entre des devoirs contradictoires. D'une part, la volonté du mort est sacrée, et je ne m'arrête pas à l'idée d'y désobeir. Et, d'autre part, quand je le vois calomnié, quand je lis les sottises qui s'impriment sur son compte, je bous d'impatience. Elles ne résisteraient pas à l'impression de ces documents. On accusait Gustave Moreau d'être vaniteux, hypocondre, inhospitalier. On y trouverait la preuve qu'il fut le plus sensible des hommes et que, s'il écartait le commerce des fâcheux, c'était pour concentrer les ineffables trésors de son affection sur ses amis véritables. »

En évoquant l'image de son vieux camarade, de son frère d'armes, M. Henri Rupp n'y résiste plus. Un flot de larmes roule sur ses joues. Et cette fois, il ne cherche plus à les retenir.

« Serais-je indiscret en vous priant de me montrer ce chef-d'œuvre dont il était question tout à l'heure, — cet Orphée enfanté dans la souffrance ?

— Bien volontiers... »

L'aimable vieillard s'est levé avec empressement. Je m'engage à sa suite dans un escalier qui débouche en un premier atelier, large et profond comme une nef

d'église; des degrés en spirale nous conduisent au deuxième atelier, encore plus vaste et plus lumineux. Tout en les gravissant, M. Henri Rupp continue son cordial panégyrique. Il me désigne les deux ou trois cents toiles qui garnissent les panneaux des deux vastes pièces, et sont, pour la plupart, inachevées ; il m'ouvre des placards, des meubles en chêne massif, qui recèlent dans leurs flancs des milliers d'aquarelles, de crayons, de dessins à l'encre, de magnifiques ébauches. Par d'ingénieux mécanismes, ces merveilles se déploient et viennent d'elles-mêmes se poser, en plein jour, sous les regards du visiteur. Elles moisissaient dans des cartons, sous des toiles d'araignée; M. Henri Rupp les a époussetées, triées, classées, disposées en un ordre logique. Il a consacré une année entière à cette pieuse besogne.

« Oui, ces salles sont belles et bien aérées. Moreau n'en a pas joui. Il est parti comme elles achevaient d'être construites. Auparavant il n'avait qu'un atelier exigu, de neuf mètres carrés, chaos informe, dont la porte était rigoureusement fermée. »

Mon guide devient éloquent, pathétique; un accent particulier vibre en ses paroles : quelque chose de plus qu'une émotion fraternelle. M. Henri Rupp croit remplir sa mission en découvrant les coins les plus mystérieux de l'artiste, et, si l'on peut ainsi dire, « son jardin secret ».

« C'est vrai! Il haïssait la banalité des louanges convenues, il redoutait l'incompréhension. Ce n'était pas chez lui excès de fierté, mais de modestie. Il n'était jamais satisfait de ce qu'il avait accompli; il restait penché sur son idéal, comme un voyageur au bord d'un gouffre, anxieux de ne pouvoir le saisir. Aussi ne vendait-il pas ses ouvrages, ne sachant point se résoudre à les laisser sortir, à moins qu'ils ne fussent à son gré. Et cette perfection où il aspirait, il s'épuisait à l'atteindre. Il avait des mots naïfs. Quand il envoya sa *Sémélé* à M. Goldsmith, il goûta une minute de joie. Il examina attentivement le tableau : « Je crois, tout de même,

« déclara-t-il, que j'ai fait un progrès! » Il avait soixante ans passés! Il était membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts!... »

M. Rupp étend les bras vers cet océan de peintures, où nous sommes noyés.

« En somme, tout ce que renferme cet hôtel est le résultat d'un colossal effort. Et je touche ici aux doctrines de mon maître. Pour lui, l'art entier était contenu dans ce terme : l'*effort*, c'est-à-dire l'énergie constamment fouettée, tendue à se rompre, sans une minute de relâchement, ni de repos. Il le répétait à ses élèves : « Exercez votre cerveau, pensez par vous-mêmes. Que « m'importe que vous restiez dix heures assis devant le « chevalet si vous dormez!... Tenez-moi tête, morbleu! « Tâchez d'avoir une opinion. » Il détestait les paresseux et les parvenus, qui exploitent tranquillement leur renommée et alimentent de productions molles et faciles les marchands de la rue Laffitte. Il préférait les oseurs, ceux qui se cassent les reins, aux pontifes, la hardiesse, fût-elle un peu folle, à la froide correction. Il était accessible aux nouveautés, aux essais tentés par les plus téméraires coloristes. Il ne cessait d'affirmer que l'art se transforme, évolue éternellement vers des destinées obscures : « L'arbre pousse indéfiniment, disait-il; on « croit que c'est fini, ça ne fait que commencer! » La résistance même qu'on oppose aux novateurs les anime, les secoue, c'est un philtre excellent et nécessaire. Vous le voyez, ce prétendu misanthrope était un optimiste, il avait confiance en l'avenir. Étendu sur son lit de douleur, rongé par un mal atroce, ses habituels soucis le hantaient; il se faisait apporter sa dernière ébauche; sur son indication, je modifiais un détail, je changeais un ton, j'atténuais un éclat de blanc trop vif. Ainsi mourut-il, comme il avait vécu, dans le tourment du mieux, dans le culte de l'Effort. »

... Nous sommes arrêtés devant *Orphée*. Le dieu est agenouillé, las de la route parcourue. Il suspend sa lyre

trop lourde aux branches d'un arbre desséché, sa tête s'incline vers le sol. Une détresse indicible s'exhale de cette figure, et du paysage qui l'entoure. Des arbres noirs se mirent dans l'immobilité des eaux calmes. Une lampe brille sur un tombeau ; dans le ciel convulsé un astre vaguement rougeoie. Tout est désolé, muet, lugubre, en cette composition harmonieuse et tragique. Le peintre y a semé les émaux de sa palette, mais ce sont de funèbres pierreries, des larmes figées...

Et là encore, toujours, M. Henri Rupp m'a parlé de LUI. Il m'a dit ses suprêmes paroles, ses pensées sur la vie et l'au-delà, sa philosophie, sa métaphysique. Gustave Moreau était profondément religieux, convaincu de l'immortalité de l'âme, de la persistance de sa personnalité. Ce raffiné avait la foi des humbles. Tandis qu'il agonisait ;

« Je vais les revoir », murmurait-il comme en extase, rêvant à ses morts.

Et sa fin fut stoïque ; il la vit venir, avec un sourire aux lèvres. Il dicta à M. Henri Rupp ses recommandations testamentaires ; il y rendait témoignage au dévouement de ce frère incomparable. Et comme M. Rupp, suffoqué par le chagrin, s'arrêtait et laissait tomber sa plume, il la lui remit tendrement entre les doigts...

« Ah ! monsieur ! s'est écrié M. Rupp en me serrant les mains, quel homme nous avons perdu ! »

Le légataire de Gustave Moreau ne sera point content de ces pages, son humilité en sera blessée. Et cependant je n'ai pu m'empêcher de les écrire ; je n'ai pu garder pour moi les sensations d'un ordre si noble, que j'ai éprouvées au cours de cet entretien.

Que M. Henri Rupp exalte, outre mesure, le mérite de l'auteur de *Salomé*, qu'il dissimule ses faiblesses : cela est possible. Et je ne veux pas le rechercher. Mais non ! Ces défauts, il ne les excuse pas, il les ignore. M. Rupp croit en son maître comme on croit en Dieu ; il s'absorbe dans les délices de son souvenir. Jamais plus parfait exemple ne fut donné du renoncement total

d'un être au profit d'un autre être, d'une abnégation sans limite et sans regret, du don absolu de soi, sans détours, sans égoïsme...

J'ai redescendu l'étroite rue La Rochefoucauld qui présente, en cet endroit, une physionomie provinciale. J'écoutais distraitement le gazouillis des deux ruisseaux qui dégoulinent le long de sa pente. Ce bruit cristallin berçait ma songerie. J'avais l'âme légère. Je venais de contempler, dans un complet accord, ce que l'humanité a de plus rare : l'Amitié et le Génie...

MADAME PAULINE VIARDOT

Depuis longtemps, je désirais être présenté à l'illustre cantatrice qui partage avec son aînée, la Malibran, la gloire d'avoir excité l'admiration des poètes. La Malibran s'éteignit à vingt-huit ans, fleur délicate fauchée par la mort. Mme Viardot, presque octogénaire, est toujours vaillante, entourée d'amis fidèles qui jouissent avec bonheur de son commerce. Elle aime la jeunesse, elle lui est accueillante. Un aimable et cordial sourire égaie ses cheveux blancs. Enfin elle verse dans l'oreille de ceux qui ont la bonne fortune de l'approcher le trésor de sa sagesse et de son expérience. L'entretien des personnages célèbres et qui ont beaucoup vécu est incomparable. Il y a de grands profits à en retirer. Ce sont les grâces de la vieillesse.

J'ai trouvé Mme Viardot dans son salon du boulevard Saint-Germain, d'où elle embrasse la merveilleuse perspective de la place de la Concorde, des Champs-Élysées et de la terrasse du Palais-Bourbon. La comédie officielle et la comédie mondaine défilent devant son logis; mais leurs rumeurs n'altèrent pas la paix qui y règne. On y révère un dieu — l'Art — à qui la politique est indifférente. Mme Viardot ne chante plus, mais elle

compose, pour son amusement et le plaisir de ses intimes. Elle possède sur la fugue et le contrepoint la science d'un prix de Rome. Elle se délasse de la musique par les lettres. Elle parle et lit quatre langues : sa maternelle, l'espagnole; l'italienne, où elle apprit à vocaliser; la française, où elle perfectionna son éducation, et l'anglaise, qu'elle acquit durant ses nombreux voyages. Aucun des dons que le destin mit en elle n'est demeuré sans culture.

Je ne voudrais pas user, à l'égard de cette femme éminente, d'une grossière et naïve flatterie. Cependant, je suis obligé de confesser ma surprise. Je m'attendais à être reçu par une douairière un peu fatiguée, à qui son âge impose des ménagements. Et je m'étais promis d'abréger la durée de ma visite. Mais tout de suite mes scrupules se sont évanouis. Mme Viardot paraît avoir soixante ans à peine. Et quand je dis soixante!... Elle s'est accommodée dans son fauteuil. La lueur des lampes, tamisée par les dentelles, l'enveloppe d'un éclat coquettement adouci. Ses rides s'effacent en ce rayonnement tempéré. Mais ses yeux noirs brillent d'une vivacité juvénile. Et son visage a gardé ce je ne sais quoi d'ardent et de fier, qui lui permit d'exprimer la gamme à peu près complète des passions humaines.

J'ai près de moi Orphée, Fidès et Sapho.

« En vérité, madame, j'ai tant de choses à vous demander que mon embarras est extrême. Je ne puis m'habituer à cette idée, que je cause avec la sœur de la Malibran. Cela nous reporte à des temps si lointains!... »

Mme Viardot est restée un instant songeuse. Puis, cédant à ma prière, elle m'a conté les principaux événements de sa vie. J'ai écouté son récit sans l'interrompre, et il m'a semblé que tout un siècle d'art, de triomphes, d'élégances, de fêtes et d'harmonies surgissait à sa voix et me parlait...

Pauline Viardot avait pour père Manuel Garcia, chanteur renommé et professeur émérite. Elle naquit entre deux concerts et fut élevée au son des instruments. Les impressions de sa première enfance sont des impressions musicales. Elle suivait sa famille à travers le monde Elle se voit, toute gamine, sur un bateau qui la menait à New-York et déjà faisant bravement sa partie dans des chœurs. Elle n'avait pas cinq ans. Quelques mois plus tard, elle est à Londres, dans une salle de spectacle; ses yeux, lourds de sommeil, fixent machinalement les gestes du chef d'orchestre, un homme pâle, au profil de médaille. C'était Johannes Weber qui dirigeait l'exécution du *Freyschütz*. Manuel Garcia était au comble de ses vœux. Une de ses filles, qui venait d'épouser un riche industriel, M. Malibran, bouleversait les âmes par la véhémence de son génie. Sa cadette montrait d'aussi louables dispositions. Il fut convenu que Pauline se consacrerait à la carrière lyrique. Elle y débuta au moment où la Malibran en était arrachée par une foudroyante catastrophe. A l'étoile disparue une autre étoile succédait. Pauline était moins frêle et moins jolie que sa sœur; mais elle avait reçu les mêmes dons, le feu intérieur, le tempérament tragique, le sens et l'instinct de la beauté, et un organe de mezzo-soprano d'une étendue et d'une vibration exceptionnelle. Dès qu'elle monta sur la scène, le public fut conquis.

Et, pourtant, elle y avait des rivales redoutables. Aux environs de 1840, la troupe du théâtre Ventadour était éblouissante; elle ne renfermait que des virtuoses rompus aux difficultés de l'école italienne : Sontag, Julia Grisi, Rubini, Lablache. Mais le fameux Mario était le roi de la compagnie.

« Eh quoi, madame, vous avez joué avec Mario? »

L'image de ce ténor légendaire est gravée dans sa mémoire.

« Figurez-vous le plus gentil cavalier. Svelte, agile, fringant, portant divinement le costume et soupirant la

romance... Non! qui n'a pas entendu Mario dans la cavatine du *Barbier* ne peut s'en faire une idée. Un peu mièvre, sans doute, mais si séduisant! Un berger de Florian, une statuette de Saxe... »

Il était adoré des femmes. Elles mendiaient ses faveurs, qu'il leur laissait désirer. Elles lui dépêchaient des billets doux; elles l'attendaient dans la rue. Quelquefois, au seuil du théâtre, trois carrosses lui offraient l'hospitalité. Se trouvant de passage en Angleterre, il avait percé le cœur d'une lady qui, dans l'espérance de le fléchir, le suivait de ville en ville et assistait, couronnée de roses, à ses représentations. Il la cherchait des yeux au balcon :

« Voici mon amoureuse, murmurait-il à Pauline, qui avait grand'peine à tenir son sérieux. »

Oh! ces ténors!... Le seul Liszt était en mesure de disputer la palme à Mario. Mme Viardot m'a confessé qu'elle avait subi son charme :

« J'avais douze ans. Chaque semaine, il me donnait une leçon d'accompagnement. En m'habillant pour aller chez lui, j'éprouvais une telle émotion et ma main tremblait si fort que je ne parvenais pas à lacer mes bottines. Quand je sonnais à sa porte, mon sang se figeait; quand je l'apercevais, je fondais en larmes. Et, d'ailleurs, il recevait, sans trop de fatuité, ces hommages, les jugeant naturels et légitimes. Il ne communiquait pas à tous venants, comme tel de ses confrères, les lettres et les gages d'amour dont il était accablé. »

Oh! ces pianistes!... Les qualités plastiques de Liszt, jointes à la vigueur de ses doigts, justifiaient l'engouement de ses auditrices. Mais d'autres que lui sont affreux et ne sont pas moins chéris. Qui nous dévoilera les causes de cette singulière fascination? Pourquoi les pianistes réussissent-ils, là où échouent misérablement les avocats, les poètes et les quarts d'agent de change? Et qu'y a-t-il en eux qui les rende irrésistibles? J'ai vainement cherché la solution de ce petit problème psy-

chologique. Et Mme Viardot se déclare impuissante à le résoudre.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que la musique crée autour d'elle une atmosphère spéciale qui agit sur la sensibilité; elle a des prestiges qu'aucun autre art ne possède. Le goût des dilettantes se modifie, mais non pas leur imagination, qui est toujours prête à s'exalter. Sous le règne de Louis-Philippe, ils raffolaient de la mélodie; ils la voulaient sonore, brillante, hérissée de casse-cous; dans un chanteur ils ne prisaient que l'agilité vocale et mesuraient son mérite à la vélocité de ses roulades. Aujourd'hui, ils préfèrent la déclamation. Mme Viardot contribua à opérer ce revirement. Elle ne haïssait pas l'art italien. C'eût été de sa part de l'ingratitude. Elle appréciait ses avantages, elle était choquée par ses défauts. Elle répandait des pleurs en interprétant, avec Rubini, la *Sonnambula*, et s'irritait des ornements inutiles, qui enjolivent cet opéra. Lorsqu'en 1849 Meyerbeer lui apporta la partition manuscrite du *Prophète*, elle le supplia d'alléger le rôle de Fidès des fioritures qu'il y avait semées.

« Vous avez tort... Ce point d'orgue ferait beaucoup d'effet.

— Je ne tiens pas aux effets.

— Mais si!

— Mais non! »

Le maître céda à cet entêtement qu'il prenait pour un caprice. C'était de la clairvoyance... L'étude d'*Orphée* acheva de convertir Mme Pauline Viardot au culte de la vérité. M. Carvalho ne croyait pas au succès matériel de l'ouvrage. Il réussit au delà de son attente; il attira la foule et, le premier soir, alla aux nues. Comme le rideau tombait après trois rappels enthousiastes, sur le tableau des Champs Élysées, Carvalho surgit des coulisses et précipita dans les bras de Mme Viardot un vieillard ruisselant : « Je vous présente une fontaine », s'écria-t-il. Ce spectateur ému s'appelait Ch. Dickens. Il ne

soupçonnait pas les sublimités de Gluck qui venaient de lui apparaître subitement. Et Mme Viardot elle-même n'en avait entièrement pénétré, que ce jour-là, le caractère. Elle avait travaillé son personnage avec Hector Berlioz :

« A ce propos, me dit-elle, je voudrais bien être lavée d'un reproche qui m'a souvent été fait. On a prétendu que j'avais introduit un changement dans l'air du premier acte d'*Orphée*. Si cette modification est fautive, je n'en suis pas entièrement responsable ; j'ai un complice. »

Elle saisit une lettre et me la met sous les yeux. Elle est assez curieuse pour que je la transcrive littéralement.

« Chère madame Viardot,

« Pour la cadence finale du dernier air du premier acte, on peut parfaitement ramener un thème entendu précédemment, comme les instrumentistes virtuoses le font dans leurs concertos. En conséquence, je crois qu'il serait bien, pour finir cette cadence, d'amener ceci :

« On dira, s'il le faut, que *c'est le point d'orgue fait par Legros*, qui jouait *Orphée* à Paris quand Gluck y monta son ouvrage. Le Parisien gobera cela parfaitement. Je crois que vous sortirez de la scène avec une triple salve d'applaudissements, et on éviterait ainsi de finir par ce bête de mot *appas*.

« J'attends votre permission pour aller vous voir dimanche.

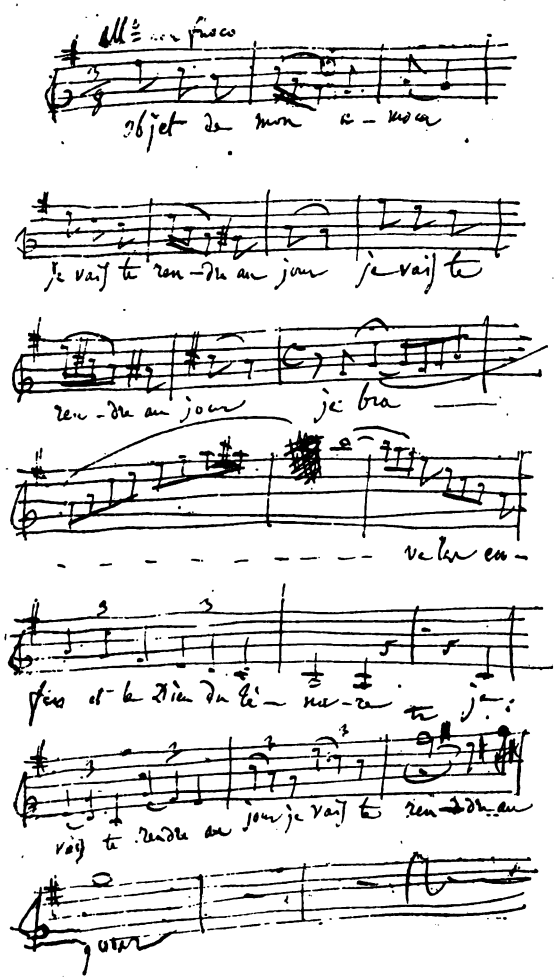
« Je suis tout seul et je vous écris de mon lit, où force m'est de rester aujourd'hui.

« Je voudrais bien être Eurydice et habiter les Champs Élysées...

« A vous,

« H. Berlioz. »

« Mercredi. »



« On n'avait pas plus de verve que ce Berlioz, reprend Mme Viardot. J'ai quelques billets de lui qui sont d'une gaminerie délicieuse... »

Un deuxième papier jauni sort du tiroir; et j'en déchiffre le contenu :

« Chère madame Viardot,

« Je suis prêt à vous conseiller d'accepter tous mes conseils, et nous tiendrons conseil à ce sujet à six heures. Je ne savais pas qu'on pût me croire un si bon conseiller; mais je sais encore moins à quelle cathégorie (*sic*) de conseillers j'appartiens. Suis-je conseiller privé, conseiller aulique, conseiller intime, conseiller d'État, conseiller municipal?... je suis conseiller intime, n'est-ce pas? Oh oui, et toujours prêt à vous intimer les conseils les meilleurs, sinon les plus faciles à suivre. Et vous, votre cathégorie (*sic*) quelle est-elle? Vous êtes conseillère musicale, et Dieu sait avec quelle joie on accepte et l'on suit vos conseils.

« Donc, à six heures moins un quart, je serai avec vous dans la salle du conseil; ce ne sera pas le conseil des Dix, j'espère; moins on est de conseillers et plus on rit.

« Je n'ai pourtant pas trop envie de rire; à propos, bonjour, comment vous trouvez-vous ce matin? Je vais le demander à votre messager. Vous avez eu une inspiration en m'invitant à dîner; j'avais envie de vous en prier. On dirait que vous êtes devine (ne lisez pas divine, c'est une de ces fadeurs qu'on vous dit trop souvent).

« Bonjour donc, je vous serre la main, je serai des vôtres et vous recevrez de fameux conseils.

« Votre conseiller intime et *privé*, car en vérité je ne suis pas trop *sauvage*, convenez-en.

« H. Berlioz. »

Ces gentillesses sont d'autant plus flatteuses pour Mme Viardot que Berlioz, quand il les lui envoyait, était malade, inquiet, tourmenté par une femme acariâtre et jalouse, abreuvé d'amertumes. De tout cela il tirait des

fleurs qu'il déposait, comme un fraternel hommage, aux pieds de la cantatrice...

« Au fond, dit-elle, il n'était pas aussi misérable qu'on l'a prétendu. Il aimait qu'on le plaignît. Nous connaissons des musiciens qui lui ressemblent. Et d'ailleurs, ils ont bien raison! C'est si bon de se faire consoler!... »

Les heures passent... Mme Viardot continue de remuer des idées et des souvenirs. Et je me représente ce qu'a été son existence depuis soixante années. Ce fut un enchantement... Tout ce qu'une créature humaine peut avoir en partage, elle l'a eu. Talents naturels, talents acquis; un vif sentiment de l'art et des moyens d'expression; l'enivrement des ovations publiques et le bonheur familial; des directeurs attentifs à lui plaire, un mari qui était l'intelligence et la bonté mêmes, de superbes enfants, des gendres exquis, des amis dévoués et d'illustres commensaux, des auteurs qui l'ont vénérée comme une idole et qui lui doivent leur réputation. Elle a tenu sur ses genoux le petit Saint-Saëns; elle a découvert Charles Gounod. Le futur auteur de *Faust* errait, mélancolique, dans les coulisses de l'Opéra. Il supplia Mme Viardot d'entendre la mélodie que lui avait inspirée le *Vallon* de Lamartine. Elle pria Émile Augier d'écrire un livret pour le compositeur ignoré. Et c'est ainsi que *Sapho* vit le jour, première étape sur la route de la gloire! Jamais Gounod n'oublia ce précieux concours; il rendit, en tendresses, à sa protectrice ce qu'il avait reçu d'elle; la reconnaissance est aisée envers les femmes supérieures, car toute jalousie professionnelle en est exclue, et il s'y mêle de la douceur.

Vraiment, Mme Viardot a le droit d'être enivrée par tant d'hommages. L'est-elle, en effet? Je ne m'en suis pas aperçu. C'est à peine, si, tout à l'heure, j'ai pu discerner dans ses paroles, quand elle m'a signalé les judicieux avis qu'elle distribuait à Meyerbeer, un soupçon de satisfaction orgueilleuse et légitime!... Encore ne fût-ce qu'un éclair. Mme Viardot a la simpli-

cité des très grandes dames. Cette prima-donna, acclamée de l'Europe, est plus modeste qu'une élève du Conservatoire. Et cependant elle fut reine, et l'est demeurée. Ce salon où je suis assis, près d'elle, tout ce qu'il y a de considérable dans l'univers s'y est arrêté : les princes du sang et les princes de l'esprit. Je la soupçonne de préférer ceux-ci à ceux-là. Elle est l'égale des uns et des autres.

Elle s'est levée pour agréer mes adieux, et je suis frappé de l'extrême noblesse de son attitude, qui est, tout ensemble, affable sans affectation, et majestueuse sans raideur. Peut-être flotte-t-il sur cette dignité, comme un parfum de théâtre... mais si léger! On n'a pas incarné les impératrices et les déesses, sans qu'il vous en reste quelque chose. Mme Viardot n'a conservé de cela que ce qu'il fallait pour rappeler à ses visiteurs qu'elle fut — voilà bien longtemps — tragédienne... Elle fut aussi l'épouse et la mère; maintenant elle est l'aïeule. Elle a goûté, en leur plénitude, les joies auxquelles aspire l'humanité et qu'elle réalise si rarement. La créatrice de Fidès est un exemple presque unique de félicité terrestre.

... J'ai pris congé, avec respect, de Mme Viardot...

LE CAFÉ CHEZ THÉRÉSA

Ce n'est pas une curiosité banale qui me poussait à cette visite, mais un sentiment de reconnaissance et d'affection. J'avais gardé de Thérésa un très vivant souvenir, et une admiration sans bornes pour la force et la tendresse qu'elle savait mettre en ses chansons. Après vingt ans écoulés, je ne me rappelle pas sans émotion la *Glu*, le *Bon Gîte*, la *Terre*, la *Tour Saint-Jacques* et tant d'autres productions naïves où son âme de brave femme s'épanchait. Elle fut vraiment une voix du peuple et, dans un genre très limité, elle eut un grain de génie. Un de ses vieux amis me conseilla de frapper à la porte de son petit rez-de-chaussée de la rue Pigalle.

« Vous la verrez. Elle n'est plus jeune; mais elle est demeurée vaillante; et elle a toujours le cœur sur la main. »

A deux heures précises, je me présentai au logis de Thérésa. Elle n'y était pas seule. Elle avait à sa table trois poètes : M. Elie Frébault, l'auteur de la *Femme à barbe* et de la *Déesse du bœuf gras*, et MM. Paul Daubry et Eugène Poncin, qui alimentent de leur verve pittoresque, les cabarets de Montmartre. On devisait

en prenant le café. La maîtresse de céans s'empressa de m'en offrir une tasse à laquelle elle ajouta un petit verre d'un certain marc récolté sur ses terres et qu'elle me recommanda en claquant la langue d'un air engageant. Je trouvai ce marc délicieux, mais c'était d'autre chose que j'avais soif. Je voulais que Thérésa me contât sa vie et me chantât quelques morceaux de son répertoire. Je compris tout de suite, à la bonhomie de son accueil, que mon désir serait exaucé. Thérésa n'est pas de ces mijaurées qu'il faut prier à genoux et qui croient en ouvrant les lèvres vous accorder une grâce. Elle est toute ronde au moral et au physique; de ses joues colorées, de ses yeux clairs, de ses solides épaules, de ses appas plantureux, de ses bras d'Hercule, émane une extrême cordialité. Je l'approchais à peine depuis cinq minutes et déjà il me semblait que j'étais de la famille.

« Alors, mon cher, ça vous amuse que je vous apprenne mon histoire... Allons-y gaiement ! »

Avant l'âge de seize ans, Thérésa se nommait Emma Valadon; elle subit toutes les misères qui guettent à Paris l'enfance pauvre. Son père s'était essayé dans tous les métiers et aucun ne l'avait conduit à la fortune; il raclait du violon aux théâtres de la Foire; il courait le pavé à la recherche d'une position sociale ; il lui arriva de doubler un nègre qui faisait de la ventriloquie dans un café du boulevard. Quand il mourut, sa veuve et sa fille n'avaient pas dix centimes au fond de leurs poches. Elles logeaient dans un affreux réduit de la rue de la Goutte-d'Or; le propriétaire les en chassa. Elles atteignirent au dernier degré du dénuement et du désespoir. Cependant Emma grandissait; et si la nature lui avait refusé la beauté du visage et le charme féminin, elle l'avait douée d'un organe de contralto, aux notes puissantes. Un voisin obligeant la conduisit chez le directeur de l'Alcazar, à qui elle bêla tant bien que mal deux ou trois romances sentimentales et qui consentit à l'engager :

« Si vous plaisez au public, je vous donnerai cinq francs par jour. Mais il faut vous procurer trois robes, une blanche, une rose et une bleue. »

Thérésa monta sur les planches et ses débuts passèrent inaperçus. On l'applaudissait mollement; l'imprésario lui jetait des regards sévères, avant-coureurs d'une exécution prochaine; une circonstance inattendue la sauva. Elle succédait en scène à une camarade qui soupirait chaque soir la *Fleur des Alpes*, de Hœlzel; elle se divertissait à parodier, dans la coulisse, cette fade composition en la tournant au grotesque. Le ténor de l'endroit lui dit avec un mauvais sourire :

« Voilà ce que vous devrier chanter, vous auriez un vrai succès.

— Croyez-vous? demanda ingénument Thérésa.

— Essayez, vous verrez bien! »

Il espérait que cette audace serait payée d'une pluie de pommes cuites. Il se trompait. L'auditoire fut d'abord ahuri par cette fantaisie échevelée. Des sifflets retentirent, mais ils furent étouffés sous les rires énormes qui partaient de tous les coins de la salle. Thérésa venait de trouver sa voie. Le lendemain elle était célèbre. Elle passa sans transition de la pauvreté à l'opulence. On s'arrachait son concours. Les équipages s'amoncelaient à la porte du café-concert. L'empereur l'invitait aux Tuileries, Louis Veuillot lui faisait l'honneur d'un éreintement de première classe dans les *Odeurs de Paris*; on parlait d'elle au Corps législatif, on l'appelait la *Corruptrice*, la *Tribunitienne*. Un rédacteur du *Constitutionnel* écrivait gravement : « La décadence des mœurs est effroyable. Notre siècle mérite d'être intitulé le *Siècle de Thérésa*. » Lorsqu'elle embouchait ses fameux *Canards tyroliens* :

Quand les canards s'en vont en tas,
C'est qu'ça leur plaît... Ça n'nous regard' pas;
Ils n's'occup' pas de not' société,
Laissons-leur donc la liberté...

ce dernier vers déchaînait un furieux enthousiasme. On eût dit qu'un vent d'orage soufflât à travers cette pauvre poésie et la haussât jusqu'à la plus sublime éloquence. Il est vrai que Thérésa y ajoutait ce que l'auteur avait oublié d'y mettre. Elle se campait le poing sur la hanche, ramassait son souffle et lançait le mot « liberté » avec tant de flamme que l'Empire en était ébranlé dans ses fondements. C'était la révolution en marche, l'insurrection triomphante et soulevée contre le tyran.

« Qu'on me donne mille fusils et Thérésa, s'écriait le prince Napoléon après l'avoir entendue, et je ne fais qu'une bouchée de mon cousin ! »

Elle apparaissait aux Parisiens des faubourgs comme leur Muse. Son accent héroïque et trivial les pénétrait. Elle put un jour mesurer leur sympathie. Villemessant avait organisé une représentation au bénéfice d'un artiste malheureux et demandé à quelques femmes des plus huppées de quêter pendant l'entr'acte. Thérésa abandonna à Léonide Leblanc l'orchestre et les loges, et elle escalada le paradis. La joie éclata à son approche :

« Par ici, madame Thérésa, par ici !

— Me voilà, mes p'tits agneaux. La main à la poche, et plus vite que ça ! »

Les sous se mirent à pleuvoir dans son escarcelle. Quand elle fut comble, un « titi » lui prêta son chapeau de paille qui s'emplit également. Elle rapporta au foyer un trésor. Il se trouva que l'obole des pauvres diables dépassa de beaucoup les billets de banque des richards. Un prince qui s'occupait de Léonide Leblanc, ajouta quelques louis à sa masse, afin de lui épargner une humiliation, et les journaux annoncèrent que les deux comédiennes, ayant atteint le même chiffre, jouissaient auprès de la foule du même crédit.

... Thérésa se complaît à évoquer ces lointains épisodes de sa carrière. Et j'éprouve un plaisir non moins

vif à les connaître. Son récit est savoureux, elle s'y fond tout entière, elle s'exprime sans chercher ses mots, à la régalade, selon la loi naturelle. Au moins, celle-là n'est pas une poseuse!

« Savez-vous, mes enfants, quelle a été la plus forte secousse de ma vie? Ce fut en 1870 quelques jours après la déclaration de guerre. On m'invita à chanter la *Marseillaise* à la Gaîté. Non! je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette heure-là. Victorien Sardou me conseillait de m'envelopper du drapeau tricolore. Mais ça ne m'allait pas. Je n'avais pas l'habitude de jouer la tragédie. Et puis je n'ai jamais été faite au moule... J'entrai donc en scène tout uniment. Après le premier couplet, la salle était debout, hurlant, trépignant. Alors, je perdis la tête, je m'emballai comme un cheval échappé... J'étais comme folle; j'arrachai les drapeaux aux figurantes et les pressai sur mon cœur, et je déclamai à genoux la dernière strophe, avec tant d'entrain que ma voix se brisa et que j'en eus pour une semaine à rester au lit... »

La reine de l'Alcazar trempe un morceau de sucre dans son vieux marc de la Sarthe. Elle a besoin de se remettre de cette émotion rétrospective.

Je lui laisse le temps de ressaisir ses esprits.

« Voulez-vous m'accordez une faveur? »

Elle me menace du doigt, en souriant d'un air malicieux.

« Je vous vois venir, beau masque! Vous voulez que je vous dégoise quelque chose... Vous arrivez trop tard. N, i, ni. C'est fini je ne chante plus!... »

J'adresse une muette supplication aux trois poètes qui joignent leurs instances aux miennes. Elle Frébault implore sa glorieuse interprète. Eugène Poncin et Paul Daubry usent de moins de ménagements. La jeunesse a perdu la notion du respect! Et, de mon côté, je redouble d'énergie.

« Ce qu'on vous demande, ce n'est pas une tyrolienne, hérissée de vocalises, mais un de ces morceaux naïfs et graves que vous rendiez si touchants. Si votre voix a des défaillances, votre âme n'a pas vieilli. »

Elle s'avance vers le piano; elle commence la *Tour Saint-Jacques*. Et soudain nous retrouvons cette diction merveilleuse, cette ampleur d'accent, par où Thérésa fut incomparable. Elle est bien simplette la complainte de Darcier, elle traduit en une langue banale des sentiments ordinaires. La déception de l'ouvrier ébéniste, les mépris de la demoiselle de magasin, qui ne le voyant pas « assez bien mis » le repousse, cette aventure atteint difficilement au pathétique. Dans la bouche de la grande artiste, elle est un drame; elle s'élargit, l'émotion en jaillit, comme d'une source pleine. Et voilà que nous nous intéressons au pauvre amoureux :

Il faisait un temps radieux,
Le ciel était sans voiles,
Mais, pour moi qui voyais ses yeux,
Qu'importaient les étoiles?
Tout mon corps frissonnait d'amour
Dans mes habits de Pâques,
De la voir cheminer autour,
Tout autour de la tour
Saint-Jacques.

A la Tour Saint-Jacques succèdent la *Glu*, de Richepin, et le *Bon Gite*, de Déroulède. Et nous sommes attendris, et nos yeux se mouillent. Un frisson que nous serions en peine d'analyser nous étreint, nous pénètre, sort de la chanteuse, se communique à nous et passe comme un éclair dans nos veines :

Le jour vient, le départ aussi,
Allons! Adieu!... Mais qu'est ceci?
Mon sac est plus lourd que la veille!
Ah! bonne hôtesse! Ah! chère vieille,
Pourquoi tant me gâter?... Pourquoi?

Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
« J'ai mon gas soldat comme toi. »

Cette fois, nous n'y résistons plus, nos pleurs coulent, Elie Frébault ne se défend même pas. Et les chansonniers de Montmartre — des ironistes! — ont beau se raidir, ils sont « empoignés ». En une minute, nous avons vu surgir la guerre, et ses horreurs et ses douleurs, et ses dévouements sublimes; un cri de détresse et de pitié monte jusqu'à nous et nous déchire. L'humanité souffrante nous apparaît en cette femme courte et vulgaire que l'art vient d'illuminer. Nous nous pressons autour d'elle, nous l'embrassons. Elle tremble de tous ses membres, elle a les mains glacées; tout ce qu'il y a en elle de chaleur vitale, elle l'a versé dans son chant...

Maintenant, pour se reposer, on cause. Thérésa est ravie de nous voir à ce point touchés. Elle accepte sans fausse modestie nos compliments, car elle s'en juge digne et les croit, à juste titre, sincères. Et elle s'épanouit dans son triomphe.

« Savez-vous le mot que me répétait Darcier? Il me disait : « Tu n'as pas besoin d'être musicienne, tu es la « musique même »... Et c'est vrai que je suis une rude artiste!... »

Bonne Thérésa!

Elle poursuit :

« La chanson, voyez-vous, est faite pour bercer les hommes et les consoler. Vos rosseries me dégoûtent. Je n'ai pas sur la conscience une seule strophe ordurière ou méchante. Il n'y a qu'une chose qui compte dans la vie : c'est l'idéal! »

Excellente Thérésa!

LE PRINCE DES CHANSONNIERS

Les chansonniers ont un prince. Ils ne pouvaient se dispenser de suivre l'exemple que leur avaient donné les poètes et les prosateurs. C'eût été une déchéance pour la chanson, et la chanson ne veut pas déchoir; elle prétend tenir son rang dans le monde. A l'appel de M. Teulet, la capitale et la province se sont émues : plusieurs centaines de rimeurs, amateurs et professionnels, de ceux que nos pères appelaient les « Enfants de Momus », lui ont dépêché leurs bulletins de vote. Et c'est M. Xavier Privas qui s'est trouvé désigné par la majorité des suffrages. Il a été préféré à Jean Richepin, à Bouchor, à François Coppée, à Aristide Bruant. J'ai pensé que ce succès lui devait emplir le cœur d'une juste vanité et j'ai résolu de le surprendre dans l'effusion de sa joie. Je me suis mis en quête du Prince. Mais où loge-t-il? Habite-t-il une mansarde? L'a-t-il changée contre un palais, depuis sa récente élévation? D'abord, j'ai exploré le café des Arts, à Montmartre, où je savais qu'il se rendait chaque soir. Cet établissement était en proie au désordre. On y dressait une vaste table, sous l'œil du patron, qui dirigeait la manœuvre.

« Où est le Prince? » lui demandai-je.

Il m'a dévisagé d'un air soupçonneux.

« Vous voyez que je m'occupe de lui. Nous lui offrons tout à l'heure un banquet par souscription... Attendez-le. »

J'objectai que ma visite ne souffrait pas de retard et redoublai mes supplications. Elles parvinrent et non sans peine à fléchir le cabaretier, et il murmura mystérieusement, comme s'il m'eût confié un secret redoutable :

« Place Clichy... Maison des Omnibus... Au sixième, la première porte à droite... Frappez fort et criez votre nom... Autrement on n'ouvre pas... »

Un geste impérieux ponctua ces paroles. Décidément, le Prince est bien gardé!...

Quand, après une roide ascension, j'arrivai devant la porte du Prince, je constatai qu'aucun signe ne la distinguait des sept ou huit autres qui s'ouvraient sur le palier. Elle était peinte en jaune serin et n'était ornée d'aucun écusson ou attribut symbolique. Une boîte au lait, un seau à charbon d'aspect débonnaire, gisaient à terre; et il me parut que ces ustensiles de ménage, placés côte à côte sur le paillasson, révélaient une heureuse simplicité de mœurs.

« Toc! toc! »

Les deux coups étaient trop timides. Rien n'y répondit. Je réitérai plus vigoureusement. Même silence. Enfin, me servant de ma canne comme d'un bélier, j'ébranlai l'huis jusque dans ses gonds. Un coup de pied appliqué dans la boîte au lait acheva de signaler ma présence. J'entendis gronder une voix courroucée.

« Qui va là? »

Je me nommai. Tout de suite la tempête, que ma brusque invasion avait déchaînée, s'apaisa. Un homme de haute taille surgit, les pieds nus dans des babouches, le corps enveloppé dans une robe de chambre à ramage. C'était le Prince. Je m'excusai d'avoir troublé son som-

meil. Il s'excusa de me recevoir en un appareil aussi vulgaire. Il me fit observer que la onzième heure venait de sonner et que sa mauvaise tenue était naturelle de si grand matin.

« Me couchant tard, je me lève tard, vous comprenez... »

Il m'invita à pénétrer dans sa chambrette, dont la moitié était occupée par un piano. Nous nous assîmes. Il ramena les pans de sa houppelande sur sa chemise de nuit et m'honora d'un regard bienveillant. Alors je pus le considérer à loisir. L'élu des chansonniers n'a pas atteint la quarantaine; il a le teint vif, des joues pleines et fortes, des cheveux blonds, une moustache relevée à la Souvarof. C'est un bel homme, et très sympathique; les couleurs de la santé brillent sur sa figure; une expression d'allégresse l'illumine.

« Vous êtes heureux? » lui dis-je.

Il sourit et ne chercha pas à dissimuler son contentement.

« Je serais ingrat de ne pas l'être. L'estime que mes confrères m'ont accordée m'est précieuse. Ce jour me console des mauvais jours. »

... Et j'ai compris que le Prince allait me raconter son histoire...

Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'il quitta Lyon, sa patrie, pour querir la gloire à Paris. Il s'était exercé, jusque-là, au sein du Caveau lyonnais, et il y avait conquis un renom avantageux. On s'accordait à prédire à sa Muse la plus rare destinée. Il rassembla son patrimoine, qui se composait de cent écus, d'un mobilier solide, et d'une garde-robe bien fournie, et prit le chemin de la grand'ville. Il y débarqua par un soir de novembre, aigre et pluvieux... Il n'y possédait pas de relations. Il avait dans sa poche une recommandation pour un sculpteur, qui se trouvait être d'humeur accueillante. Dès les premiers mots, on fraternisa.

« Je t'emmène au dîner de la *Plume*.

— Tu es bien gentil. J'accepte. »

Ces agapes se tenaient place Saint-Michel, au café du Palais. Elles étaient présidées chaque fois par un littérateur illustre, qui n'osait pas se dérober à l'invitation du directeur et des rédacteurs de la revue d'avant-garde. Il achetait, par son empressement à l'accepter, leur courtoisie ou tout au moins leur neutralité. Pendant six mois, ils s'abstenaient de le traiter d'épicier ou de gâteux. C'était toujours cela de gagné. Successivement Émile Zola, Goncourt, Vacquerie, Jules Claretie, Anatole France avaient rempli ces éminentes fonctions. François Coppée les exerçait à son tour. Il prononça un discours spirituel. Et les convives furent priés de déclamer des vers.

« J'étais à demi mort de saisissement. Et je chantai mes *Chimères*, qui obtinrent, Dieu merci, un gros succès... »

Xavier Privas s'est arrêté :

« Vous vous rappelez bien mes *Chimères*? »

Assurément je n'ignore pas ses *Chimères*. Pourtant il est possible que ma mémoire n'en ait point conservé tout le détail.

« Que ne le disiez-vous? »

Le Prince s'installe au piano et, de son baryton généreux, il attaque les *Chimères* :

Glaneur de rêves
Toi qui t'élèves
Au-dessus des communes lois,
Sais-tu ce que font en notre être
Ces légers oiseaux que tu crois
Connaître?
Les chimères sont des oiseaux
Qui se nichent dans les cervelles,
Les chimères sont des oiselles
Qui se nichent dans les cerveaux.

Je me récrie sur l'élégance de ce refrain qui amuse l'oreille par son rythme ingénieux — ce qui prouve que l'idée la plus simple cesse d'être indifférente quand elle

est adroitement ciselée. Le Prince me remercie de ces louanges et reprend sa narration. Mais il n'abandonne pas le piano où ses mains plaquent des accords dans les moments pathétiques. De telle sorte que je savoure un récit mêlé d'ariettes comme les opéras-comiques d'autrefois.

« Oui, je sortis enivré de ce banquet. Le lendemain, mon illusion s'effondra... »

Ce lendemain fut terrible. Les trois cents francs apportés de Lyon durèrent quatre semaines. Puis les meubles se dispersèrent chez les fripiers; les effets eurent le sort des meubles. Xavier Privas ne conserva, dans sa détresse, qu'une culotte, une paire de bottes à éperons, un habit collant et une cravache, dernier reste d'une opulence évanouie. Il se promenait, en cet équipage, au quartier latin. Ses fournisseurs le saluaient respectueusement. Il payait de mine et d'audace. C'était l'unique façon dont il pût payer. On prenait pour un fils de famille dissipé ce bohème en quête d'un morceau de pain. Il avait toujours l'air de descendre de cheval.

« Vous avez fait une bonne promenade?

— Certainement..., le Bois était délicieux. »

Et tout en fendant l'air de sa houssine, notre gentleman remuait les desseins les plus noirs.

« Je songeais au suicide, comme je l'ai indiqué dans ma chanson des *Problèmes* :

Je n'ai pas le sou
Et veux me griser.
Problème!
Je n'ai pas le sou,
Dis-moi, poète, où
Je puis me griser
Quand même?
— Te griser, frère, tu le peux
Sans peine...
Elle a l'ivresse pour les gueux
La Seine!

La Providence veillait. Elle revêtit une humble forme pour secourir le désespéré. Elle s'offrit à lui sous l'appa-

rence d'une matrone qui tenait un débit de vin, avenue du Maine. Il s'était égaré dans sa boutique. La brave femme s'aperçut soudain qu'elle aimait comme un fils ce cavalier aux éperons fringants et à la badine impertinente. Une sympathie foudroyante les lia l'un à l'autre pour jamais. Il lui confessa ses tourments. Elle le réconforta.

« Je vous accorde une ardoise illimitée... »

Il put ôter ses bottes. Un peu de rose entrait dans sa vie.

Et, comme les bonheurs viennent par série, il rencontra aux environs de Bullier une charmante enfant, par qui il savoura les délices de l'amour désintéressé.

« Elle avait l'esprit de Musette et l'âme de Mimi, comme je l'ai rappelé dans ma chanson des *Grisettes* :

Mimi, Musette,
Ninon, Suzette,
Gentes grisettes
Qu'aimèrent tant
Les doux poètes
D'antan,
Quel vent aujourd'hui vous emporte
Loin des lieux où se gaudissait
Jadis votre jeunesse accorte ?
La grisette est-elle donc morte
Avec Mürger, avec Musset?

Il ne restait qu'une grisette au Quartier-Latin. Xavier Privas eut la chance de lui plaire. Ce furent des mois d'ivresse.

« Nous nous en allions à la campagne, cueillir les lilas et boire le petit vin d'Argenteuil. J'ai célébré, dans mon *Pèlerinage*, ces folles journées :

Ninon, nous prendrons
Ta beauté pour bagage
Et nous en ferons
Dévotement usage.

Hélas! ces voluptés furent brèves... Ninon mourut de la mort touchante des héroïnes de Dumas et de Mürger.

Elle s'éteignit dans les bras de l'amant fidèle qui la pleura...

« Ma douleur fut immense, je tombai dans un sombre découragement, comme je l'ai proclamé dans ma chanson des *Fumées* :

Jeunesse, amour, illusions,
Espoirs, ardeurs, ambitions,
Fumée!
Travaux, luttes, gloires, orgueils,
Déceptions, tristesses, deuils,
Fumée!

Mais le désespoir n'est pas éternel. La lutte pour l'existence a de dures exigences... Xavier Privas se lança à la recherche d'une position sociale. Il s'associa avec quelques camarades pour exploiter le Café Procope, rue de l'Ancienne-Comédie. Ce fut une déplorable combinaison. Le café était fameux, mais les consommateurs n'y affluaient pas comme au temps de Diderot et de Grimm. Le seul qui y fût assidu était Verlaine, mais il ne payait pas ses bocks, dont on était ravi de lui faire hommage. Il apparaissait vers les six heures, s'appuyant sur le bras de Cazals, son portraitiste, et il demeurait parmi ces disciples qui berçaient sa somnolence en modulant des poèmes. A deux heures du matin il était très attendri, et ils le reconduisaient tous ensemble à son domicile. Un jour il leur avoua qu'il n'en avait plus, et que son hôtelier, à qui il devait trois années de pension, avait eu la barbarie de le chasser. Et les bons chansonniers se cotisèrent; ils oublièrent qu'ils étaient eux-mêmes endettés et que leurs ventres criaient famine. Ils organisèrent une représentation extraordinaire au profit du grand poète. Extraordinaire elle le fut vraiment, puisqu'elle réalisa douze cents francs, avec lesquels Verlaine reconquit la confiance et l'affection de M. Vautour. Le lendemain, l'association du Procope faisait faillite. C'était une faillite honorable et que le pur amour des lettres avait causée. Nos compagnons

franchirent les ponts; ils coururent s'abreuver à la mamelle de Montmartre. Et depuis ce temps elle les nourrit...

J'ai entendu avec plaisir le Prince me retracer ses aventures. Mais je voudrais obtenir de lui des renseignements d'un intérêt plus général et d'un ordre plus utilitaire.

« En somme, lui dis-je, le métier de chansonnier est-il suffisamment lucratif pour assurer à ceux qui s'y consacrent une existence convenable, bon souper, bon gîte... et le reste? Est-ce une voie que l'on puisse décemment conseiller à la jeunesse? Faut-il, au contraire, l'en détourner? Suis-je indiscret en vous demandant ce que rapportent vos œuvres? »

Le Prince est en d'excellentes dispositions. Il me pardonne toutes mes audaces et m'avoue qu'il est plutôt au-dessus de ses affaires. Il a sa part des recettes de la brasserie des Arts; parfois il va dans le monde, où on lui distribue des cachets de cinq louis, accompagnés de beaucoup d'égards. Ses chansons, quand elles sont interprétées dans les grands établissements, aux Ambassadeurs ou à la Scala, lui rapportent vingt sous l'une et, dans les concerts secondaires, de 15 à 30 centimes. Enfin, l'été, il s'enrôle dans des troupes pour la France et l'étranger... Le plus importaut voyage qu'il ait entrepris, ce fut à l'exposition d'Anvers. Il lui valut de gros embarras, et pourtant il en a gardé un cordial souvenir.

Xavier Privas était parti avec quelques compagnons : Mlle Irma Perrot, le poète Trimouillat. Ils devaient partager, avec leur imprésario, les bénéfices de l'entreprise. Ceux-ci furent nuls. Ils ne réussirent pas à couvrir les frais! Et l'aubergiste qui les hébergeait refusa de se dessaisir de leurs bagages. Ils rentrèrent en France à tour de rôle, chaque chansonnier rapatrié envoyant là-bas de quoi dégager ses frères retenus captifs. Et si leur campagne fut ainsi désastreuse, la faute n'en était ni à leur talent, ni au mauvais goût des Belges, mais au

hasard qui leur avait infligé le voisinage d'une troupe de Peaux-Rouges. Ces sauvages organisaient chaque soir un simulacre de la danse du scalp qui coïncidait avec la séance littéraire et musicale de nos Montmartrois. Trimouillat avait beau pousser jusqu'à l'*ut* dièze ses notes ténorisantes, Mlle Irma Perrot enfler ses soupirs et Xavier Privas faire résonner sa basse-taille, ils étaient vaincus d'avance. Allez donc lutter avec un chœur d'Apaches hurlant sur le sentier de la guerre ! Ces hommes tatoués étaient d'ailleurs d'un caractère agréable. Ils accablaient de politesses leurs concurrents malheureux; ils ne leur en refusaient qu'une, qui eût été de modérer l'énergie de leurs hurlements. Mais, sur ce point, ils étaient irréductibles, car ils tenaient à soutenir haut et ferme le pavillon de leur tribu; c'était un devoir sacré. Ils exposèrent ce noble souci à Trimouillat qui fut obligé, en conscience, de l'approuver. Il leur dédia un poème qu'ils ont emporté en Amérique. Et, en retour, ils lui firent présent d'une amulette qui l'empêchera d'être scalpé, si jamais il s'égare, par inadvertance, dans la Prairie.

Tandis que le Prince achève de me relater cette étrange odyssée, j'examine à nouveau sa physionomie et je suis frappé de l'insouciance qui y est peinte. Peut-être lui arrive-t-il d'être bouleversée par des crises passagères, mais en cet instant elle ne respire que la quiétude. C'est un ciel sans nuages, un lac sans rides. Je voudrais savoir ce que cache une si benoîte sérénité.

« Si j'ai bien saisi le sens et la portée de vos vers, vous êtes un élève de Pierre Dupont. Vous cultivez le genre philosophique et sentimental. Le problème de la destinée de l'homme, la brièveté de ses amours, la fuite du temps, la pitié et la tendresse : ce sont là vos thèmes de prédilection; ils sont assez limités. Or n'éprouvez-vous pas le tourment d'en rechercher d'autres? Et ne craignez-vous pas que l'on vous reproche de toujours recommencer la même chanson? »

Le Prince approuve : « Certainement! certainement! » Mais j'ai le sentiment que les scrupules que j'éveille en lui le laissent calme et qu'il n'en est point incommodé.

« Je n'écris, ajoute-t-il, que lorsque j'ai à traduire une impression ou une pensée. Elles me sont inspirées par mes rêves intimes et par le spectacle de la vie. Vous vous rappelez, je suppose, ma chanson du *Noël des Gueux* :

De ses pieds nus foulant la neige,
Le gueux s'en va clopin-clopant
Sous ses haillons de sacripant
Loin de tout abri qui protège.
La nuit est froide, le temps clair,
Et, tandis que, sombre, il chemine,
Sur son pauvre corps en ruine
Tombent les larmes de l'hiver.

« A l'époque où je la composai, je traversais chaque nuit les Halles, à trois heures du matin, pour regagner mon logis sur la rive gauche. Une fois, il faisait grand vent, grande pluie; mes mains claquaient de froid. J'aperçus, pressés l'un contre l'autre, deux pauvres vieux, le mari, la femme, qui cheminaient lentement. La femme pleurait. Et le mari la rabrouait paternellement. « Mon Dieu! geignait-elle, est-il possible d'être malheureux comme ça! » Et il répondit : « Eh bien! quoi, Jésus-Christ a encore plus souffert que nous. » Je trouvai cette parole sublime et elle me suggéra ma chanson des *Résignés* :

Mais quand naîtra l'aurore blonde
Du jour où, lassés d'avoir faim,
Vous revendiquerez enfin
Votre juste part au butin
Des plaisirs et splendeurs du monde,
Par les révoltes empoignés
Vous frapperez en vos colères
Tous les fauteurs de vos misères
Et courtiserez les chimères
Dont vos cerveaux sont imprégnés,
O résignés!

Le Prince se retourne pour juger de l'effet que ces accents ont produit sur moi. Mais je ne puis m'empêcher de lui soumettre une objection :

« Voilà des « résignés » qui ne le sont guère; ils aspirent tout uniment au chambardement social. Et quoique cette chanson ait été conçue sous le divin patronage de Jésus, elle ne me semble pas animée de l'esprit évangélique... »

Des coups furieux cognés sur la porte mettent un terme à notre dissertation. C'est un visiteur qui se conforme, aussi franchement que je l'ai fait, à la consigne de « frapper fort et de crier son nom »...

« Vous permettez? » dit le Prince.

Il tire le loquet. Un jeune homme entre en bourrasque dans la chambre; il est chaussé de savates et vêtu d'un caleçon et d'un gilet de flanelle; il tient une copieuse gerbe d'œillets.

« Prince, permettez que je dépose en vos mains ces fleurs. Je les ai volées pour vous chez ma voisine. »

Mais il s'arrête, interdit, en me voyant. Le Prince s'empresse de me présenter.

« Mon ami le poète Numa Blès. Nous perchons au même étage. »

Le poète Numa Blès n'est plus là. Il s'est enfui précipitamment. Je le suis dans sa retraite...

Devant le bureau des omnibus, sur la place Clichy, un personnage est planté, important et grave. Il est long comme un jour sans pain, pâle comme Pierrot; il a le nez pointu de Louis XI, la bouche édentée de Voltaire et les cheveux de Gringoire. Son habit élimé et blanchi au coude meurt d'épuisement et son chapeau aurait grand besoin d'un retapage... Je reconnais cet original... Ce fut un admirateur passionné de Verlaine qui l'avait surnommé Bibi-la-Purée, sobriquet qui resta attaché à sa personne. Bibi-la-Purée vénérait Verlaine, Verlaine abandonnait à Bibi-la-Purée ses chemises, lorsqu'il les jugeait trop fatiguées. Quand son maître mourut, Bibi-

la-Purée dut choisir une profession qui assurât son indépendance matérielle et sa dignité morale. Il résolut de devenir le « décrotteur des grands hommes ». Il acheta deux brosses, un pot de cirage, et attendit, confiant dans son étoile. Son espérance n'a pas été déçue. Les brosses de Bibi-la-Purée lui procurent à peu près de quoi manger, mais il ne les prostitue pas à tout le monde. Il choisit ses clients. Sa fierté dédaigne les sots bourgeois, les parvenus du commerce, les barons de la finance. Elle ne se prosterne qu'aux pieds des artistes... Et je m'explique pourquoi Bibi-la-Purée se ballade, aujourd'hui, sur la place Clichy, devant le bureau des omnibus...

Bibi-la-Purée guette le Prince...

DEUX CHANSONNIERS

Gustave Nadaud et Eugène Pottier

(Documents inédits.)

Comme je traversais la place des Victoires, je fus arrêté au passage par le bon chansonnier Ernest Chebroux. C'est un homme sympathique et qui jouit d'une haute considération dans le monde des faiseurs de couplets. Il en compose lui-même et justifie, par son aimable talent, les louanges que lui accorda naguère Francisque Sarcey. Mais son principal mérite est d'aimer le genre pour lui-même et d'une façon désintéressée, et d'honorer d'un culte pieux tous les génies qui l'ont illustré depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ernest Chebroux s'attendrit quand il parle de Béranger, de Dupont et de Nadaud. Et il en parle toujours. J'étais sûr qu'il allait me conter des historiettes sur quelqu'un de ces grands hommes. Et cela ne manqua point d'arriver.

« Vous savez, me dit-il, que je possède beaucoup de papiers et de lettres de Nadaud. Ne voulez-vous pas les feuilleter?

Je suivis Ernest Chebroux jusqu'à son logis qui est situé dans une sombre maison de la rue Herold, à quelques pas de l'hôtel où l'auteur du *Pré aux Clercs* naquit à la fin du XVIIIe siècle. Il ne reste presque plus aucun

vestige de ce quartier qui s'étendait aux environs de la Banque. La rue Coquillière est en partie détruite, la rue Étienne-Marcel présente un aspect sompteux et glacial, les nouveaux immeubles qui s'érigent autour de la statue de Louis XIV l'écrasent tellement par leur élévation extravagante qu'elle en paraît tout humiliée. La rue Herold est restée à peu près ce qu'elle était autrefois, alors qu'elle s'appelait la rue d'Argoult. Elle est étroite, sale et intime, remplie d'odeurs cordiales de fromages, de fruits mûrs et de pommes de terre frites. Désaugiers y pourrait encore écrire son fameux rondeau de *Paris à cinq heures du matin.*

« Prenez garde, m'a dit Ernest Chebroux, l'escalier est un peu noir. »

C'est-à-dire qu'il est noir comme l'Erèbe. Et humide! et visqueux! Sans cet avis charitable, je manquais un degré et dégringolais la tête en bas! Enfin, j'ai entendu, dans les ténèbres, le grincement d'une clef. La porte s'est ouverte! Et je me suis trouvé dans un logement faiblement éclairé par la lumière mourante et sordide de la cour! J'étais dans l'oratoire de la chanson! Des livres en nombre considérable y étaient rangés. Plusieurs centaines de photographies ornaient les murs, parmi lesquelles, je discernai, au premier coup d'œil, celle de mon maître...

Oui, Sarcey adora la chanson. Il avait pour elle une prédilection personnelle et atavique. Elle lui plaisait par son rythme, sa clarté, sa belle humeur, ses qualités bien françaises. Et puis il se souvenait de celles que fredonnait son père, vieux canut lyonnais, devenu maître d'école à Dourdan, et dont on se régalait en famille, le dimanche, et que tout le monde reprenait en chœur. Aussi Ernest Chebroux fut-il accueilli avec affection quand il vint exposer au critique ses projets. Ils étaient vastes et téméraires. Ils tendaient à régénérer le café-concert, en le purgeant des incongruités qui sont une offense au

goût et à la raison, et en y restaurant la chanson classique.

« Tous les vendredis, à l'Eden, on interprétera des chefs-d'œuvre, le *Grenier*, de Béranger, les *Sapins*, de Pierre Dupont, l'*Épingle sur la manche*, de Nadaud, et la *Lisette*, et *Monsieur et madame Denis*... Nous comptons sur vous, n'est-ce pas, pour nous aider? »

Sarcey promit son concours. Et le public n'a pas oublié de quelle manière généreuse il le donna, et les feuilletons débordants de verve, de sagesse et de paternelle bonhomie qu'il consacra à cette entreprise. Il paya de sa personne, il monta sur les tréteaux, il expliqua au peuple ce qu'était la vraie, la saine chanson. Que dis-je! il chanta la *Mère Grégoire* (au milieu de quelle ovation!) en imitant au refrain le from... from... du violoncelle. Ce qu'il s'amusait! Et ce qu'on s'amusait dans la salle! Ernest Chebroux m'assure qu'il ne perdra jamais le souvenir de cette soirée... Ni moi non plus... Et nous aurions cent épisodes, aussi gais, aussi plaisants, à évoquer entre nous sur les conférences musicales de Sarcey. Mais j'ai hâte de compulser les documents que le digne chansonnier désire me soumettre. Il extrait de son tiroir plusieurs liasses de correspondances, quelques volumes, quelques manuscrits.

« Je voudrais, reprend-il, vous montrer à nu l'âme angélique de Gustave Nadaud. Certaines gens qui le rencontraient à dîner ou dans les salons, fredonnant ses œuvres, affectaient de voir en lui un célibataire égoïste, que l'on invitait pour jouir de son art et de son esprit. Or, cet homme était un saint. Je vais vous le prouver. »

Et voilà le récit que m'a fait Ernest Chebroux, exécuteur testamentaire de Nadaud et président de la Lice chansonnière.

Vers 1883, cette Lice, qui est une compagnie instituée sur le modèle du Caveau et dont les membres s'assemblent pour festoyer chaque mois dans un cabaret du

Palais-Royal, organisa un concours poétique, avec prix, afin de stimuler le zèle de la jeunesse. Parmi les deux cents pièces qui lui furent envoyées, il en était une qui impressionna Ernest Chebroux. Elle était intitulée *Chacun vit de son métier* et débutait de la sorte :

Buvant la goutte, un croque-mort
  Dit au commissaire :
La besogne ne va pas fort
  Dans le funéraire.
Avec six enfants, cher Thomas,
Sans pourboire on est vite à bas.
  Le mort ne va guère!
  Le mort ne va pas!

Dieu sait comme un printemps malsain
  Nous est nécessaire;
Ça fait gagner le médecin
  Et l'apothicaire.
Cercueils de plomb, marbres, vieux draps.
Le mort fait vivre tant d'états!
  Le mort ne va guère!
  Le mort ne va pas!

Et le croque-mort, continuant d'épancher dans le sein du commissaire ses embarras, ses tourments, terminait sur une note philosophique :

Le mort, c'est vrai, met en chagrin
  Bien des gens sur terre;
Mais, que veux-tu! c'est notre pain,
  Chacun son affaire.
Je n'ai mis les deux bouts, Thomas,
Qu'aux bons temps des deux choléras.
  Le mort ne va guère!
  Le mort ne va pas!

Ernest Chebroux décacheta le billet joint à cet étrange morceau. Il y lut un nom qui n'éveilla point d'écho dans sa mémoire : Eugène Pottier. Était-ce un adolescent? Un vieillard? Il était digne en tout cas de la première récompense. Chebroux alla en conférer avec Nadaud :

« Connaîtrais-tu, par hasard, un Eugène Pottier qui fait des chansons macabres? »

Nadaud resta un moment rêveur :

« Je me rappelle, dit-il, qu'en 1848, après les journées de Juin, je soupais avec Pierre Dupont, chez un marchand de vin de la rue Basse-du-Rempart, et qu'un ouvrier se leva, au dessert, et entonna d'une voix puissante une pièce dont il nous cria le titre que j'ai retenu : la *Propagande des chansons*. Il y mit tant de feu, et ces strophes étaient d'une éloquence si âpre et si farouche, que j'en exprimai mon admiration à Pierre Dupont, qui me murmura à l'oreille : « C'est Eugène Pottier. Il nous « dégote tous. » Ce Pottier existe-t-il aujourd'hui? Qu'est-il devenu? Est-ce le tien? Est-ce son père?

— Nous le saurons, dit Chebroux. Je vais l'inviter à notre prochain banquet. »

La semaine suivante, les convives de la Lice, réunis en leur local habituel, attendaient que la soupe fût servie, et déjà chacun d'eux repassait le compliment et l'épigramme qu'il devait, selon l'usage, réciter au dessert, quand un étranger les rejoignit. Il était décrépit, cassé, vêtu d'habits râpés, presque aveugle. Ernest Chebroux le complimenta sur le succès qu'avait obtenu sa chanson du *Croque-Mort*. Et il ajouta :

« Il en est une autre, plus belle encore, et qui fut populaire jadis, la *Propagande des chansons*. Voulez-vous nous la chanter tout à l'heure, monsieur Pottier? »

Une étincelle de plaisir flamba dans les yeux du vieux barde.

« J'essayerai. »

Cependant, Nadaud l'examinait de loin et tentait vainement de retrouver en cet invalide le robuste apôtre de 1848.

« Ce n'est pas lui », dit-il à Chebroux, qui souriait dans sa barbe.

Durant le repas, Eugène Pottier se recueillit. Dès qu'eut retenti le tintement qui annonçait l'instant des toasts, il se mit debout péniblement, redressa son échine nouée par les rhumatismes, saisit son verre qui tremblait

un peu dans sa main ridée et attaqua l'allègre et tragique strophe :

Le monde va changer de peau.
Misère, il fuit ton bagne,
Chacun met cocarde au chapeau,
L'ornière et la montagne.
Sac au dos, bourrez vos caissons,
Entrez vite en campagne.
Chansons,
Entrez vite en campagne!

« C'est lui, c'est Pottier, s'exclama Nadaud, je le retrouve! »

Et l'ancien jacobin, le soldat de la Révolution et de la Commune, soutenu par l'émotion qu'il sentait croître autour de la nappe, poursuivait :

Avec vous, montant aux greniers,
Que l'espoir s'y hasarde,
Grabats sans draps, pieds sans souliers,
Froid qui mord, pain qui tarde.
On y meurt de bien des façons.
Entrez dans la mansarde,
Chansons,
Entrez dans la mansarde!

Sa voix vibrait, un feu mal éteint scintillait dans ses prunelles, un flot de sang colorait ses joues. Le septuagénaire ressuscitait sous l'aiguillon de la foi. Il avait vingt ans :

En paix, l'armée est un écrou
Dans la main qui gouverne,
Pour serrer le carcan au cou
Du peuple sans giberne.
Cet écrou, nous le dévissons.
Entrez dans la caserne,
Chansons,
Entrez dans la caserne!

Il se rassit, épuisé et radieux. Gustave Nadaud était dans ses bras :

« Je ne partage pas vos idées, répétait l'auteur des

Deux Gendarmes... Oh! pas du tout!... Mais je m'en moque... Vous êtes un fier poète! »

Ils se séparèrent. Le lendemain, Nadaud alla rendre visite à son nouvel ami qui habitait une mansarde, dans les faubourgs, et y vivait en ascète, d'un croûton et d'une tasse de lait, n'ayant pas un sou vaillant. Il revint navré par le spectacle de cette misère; il s'ingénia à la soulager et prodigua au solitaire des paroles consolantes et des dons discrets. Chebroux offrit, de sa part, à Pottier, soit d'éditer ses poésies, soit de lui constituer une rente. Pottier n'hésita pas. Il eut ce mot superbe :

« Qu'on publie mes œuvres et que je meure de faim! »

Il désigna lui-même un imprimeur, un de ses frères d'armes de 1871, qui accueillit fort mal les ouvertures du bon Nadaud et le traita d' « exploiteur ». L'excellent homme ne se laissa pas rebuter par tant d'injustice; il multiplia les démarches, supplia Jules Vallès d'insérer dans son journal les chansons de Pottier. Vallès y consentit : il accueillit une première chanson qu'il paya vingt francs; il ne paya la seconde que dix francs et refusa la troisième. Cependant le volume avait paru — suprême espérance, suprême joie du poète. Il contenait une courte préface de Nadaud qui se terminait par ces vers touchants :

Quand un essaim d'oiseaux s'égare,
La mère les ramène au nid.
La politique nous sépare
Et la chanson nous réunit.

Eugène Pottier ne survécut pas longtemps à son triomphe. Il s'éteignit, le sourire aux lèvres, serrant la main fraternelle qui l'avait si noblement secouru. Et ainsi fut consommée, au chevet d'un moribond, l'union de la bourgeoisie et du prolétariat français. Nadaud tenait à assister aux obsèques. Mais quand Chebroux vit la foule bruyante et violente qui s'apprêtait à les suivre, il l'obligea à rebrousser chemin. Il entra seul dans la chambre mortuaire. Une femme en deuil lui sauta au cou.

« Je sais, dit-elle, tout ce que vous doit mon pauvre Pottier.

— Vous vous trompez, je ne suis pas Gustave Nadaud. Et je le regrette... »

Chebroux n'en reçut pas moins le baiser de la citoyenne Louise Michel. Et tous deux, ce soir-là, communièrent dans un même sentiment.

Gustave Nadaud n'était pas républicain. Ses préférences et ses traditions familiales l'inclinaient vers l'orléanisme. Mais il possédait la plupart des vertus démocratiques : la simplicité, le dédain du luxe inutile, l'instinct de la solidarité. Sa fortune médiocre excédait ses besoins. Il n'avait qu'un souci : c'était de la partager avec les littérateurs besogneux. Un matin, il accourt chez Ernest Chebroux :

« Je suis riche, très riche, dit-il; l'édition illustrée de mes poèmes m'a rapporté quatre-vingt mille francs. Que vais-je faire de tout cet argent?

— Tu vas louer une villa à Nice et t'y reposer.

— J'ai une idée bien meilleure! »

Son dessein, qu'il réalisa de suite, était de fonder une agence de secours, la *Petite Caisse des Chansonniers*. Et Ernest Chebroux fut chargé d'y puiser des subsides et de les distribuer aux écrivains malheureux. Il en usait avec précaution et s'attirait les reproches de Nadaud qui l'accusait d'avarice, le gourmandait gentiment sur son excessive parcimonie, et lui dépêchait, chaque semaine épître sur épître, pour l'exciter à la dépense.

A ERNEST CHEBROUX

Admets que j'aie une maîtresse
Et que j'en sois fort amoureux.
Pour reconnaître sa tendresse
Je voudrais être généreux.
Je lui donnerais, je suppose,
Cent francs par mois... C'est peu... Mais quoi!
Si je voulais doubler la dose,
Il ne resterait rien pour moi.

Or, la chanson, c'est ma maîtresse
Seule et dernière... Je peux bien
Pour la tirer de la détresse
Donner la moitié de mon bien.

GUSTAVE NADAUD.

C'est vraiment un rare accord que celui de ces deux êtres, le maître et le disciple. Ils s'estimaient et s'aimaient également. Nadaud se repose sur Chebroux, comme sur un fils. Chebroux soigne la gloire de Nadaud, il la défend, il l'exalte, par la plume et la parole. Il lui consacre de flatteuses études dans les revues. Et Nadaud se confond en effusion de gratitude.

Étretat, 31 août 1887.

« Cette fois, je l'ai reçue, cette mirifique biographie qui me place au rang des dieux. Nous étions dans l'atelier de Landelle; je posais pour mon portrait lorsque la *Revue du Siècle* est arrivée. Impossible à moi de bouger; mais un ami de la maison qui se trouvait là me propose de faire la lecture du fameux article. Tout le monde accepte (il y avait cinq ou six personnes dans l'atelier). Alors la lecture commence; elle est accueillie avec faveur. Et puis voilà qu'on se monte, que chacun dit : « Comme c'est bien! » Quelques-uns même : « Comme « c'est vrai! »

« Diable, diable! me voilà bien embarrassé sur ma sellette.

« Ne bougeons pas, Nadaud! » dit Landelle.

« Et puis il me semblait que je rougissais... Pas du tout : j'avais passé au pâle. C'est à ce point qu'à la fin il a fallu ajouter un peu de rouge à mon teint de lis. Ah! mon cher ami, comme tu m'as traité! Prends garde, je finirai par croire que c'est arrivé et je deviendrai d'un orgueil insupportable; et si quelqu'un s'avise de dire que je suis l'héritier de Béranger, je répondrai : Qui ça, Béranger? C'est moi que je suis son père!...

« Pour en revenir au portrait, il a été terminé en

quatre heures et demie. Il est là, dans son cadre, parlant et souriant. Je l'apporterai avec moi, je suppose. Je partirai après-demain matin vendredi pour arriver un peu avant l'heure du dîner du Caveau. Car, tu sais, je demande instamment que tu y viennes. On m'a tourmenté de toutes façons pour que je remette mon départ; mais j'ai été inflexible; j'ai dit que je t'avais donné ma parole pour le premier vendredi de septembre et que je partirais bon gré, mal gré; ne va pas me faire mentir! »

N'est-ce pas édifiant au possible? Ces confrères qui s'adorent, qui se prodiguent les honnêtetés et se rendent au Caveau, où chacun « chante la sienne » entre le verre de Panard et le grelot de Vadé! Cela vous délasse des ténébreuses intrigues du monde des lettres.

Je sais bien qu'il faut faire la part de la piété filiale dans cette peinture. Gustave Nadaud avait, sans doute, quelques travers. Je ne les ai pas aperçus en causant avec M. Chebroux. Et ceux dont est affligé, je suppose, M. Chebroux ne m'ont pas frappé davantage. Dans cet humble appartement de la rue Herold, j'étais enveloppé d'une atmosphère de paix bienveillante.

« Oui, s'est écrié M. Chebroux, nous nous imposons une mission sacrée, qui est de transformer le « beuglant », d'en chasser ces ordures que nos femmes et nos filles ne peuvent écouter sans rougir... Arrière les mauvaises mœurs! Arrière l'argot crapuleux des souteneurs et des pierreuses! Croiriez-vous que j'entendais, tantôt, une gamine chanter à tue-tête la complainte de *Saint-Lazare* de Bruant! C'est à faire frémir!...

Hier, je ne sais pas c'qui m'a pris,
A la visite.
C'est des maladi's qui s'voient pas,
Quand ça s'déclare,
N'empêch' qu'aujourd'hui j'suis dans l'tas,
A Saint-Lazare!

Positivement, les cheveux ondulés du chansonnier se dressent d'horreur. Il semble un prophète courroucé.

« Allons, courage! Purifiez, monsieur Chebroux, purifiez! »

Et, du haut de son cadre, la face ronde et sereine du bon Nadaud — approuvait...

ANACRÉON

Mon excellent confrère, M. Jean Sigaux, m'a dit :

« Connaissez-vous le doyen des poètes français? Il vit à Boulogne-sur-Seine dans la retraite et le recueillement. Mais cet ermite est doué d'une humeur agréable; et, quoiqu'il marche sur ses quatre-vingt-dix ans, il a le mot pour rire. Il est presque aussi jeune que M. Ernest Legouvé... »

Je priai mon confrère de me désigner plus clairement ce vénérable nourrisson des muses.

« Il se nomme Charles Coran et jouit, aux environs de 1845, d'une honorable réputation. »

Soudain, je me rappelai avoir aperçu, jadis, dans les anthologies, de certains vers de M. Coran, entre une pièce d'Andrieux et une pièce de Lebrun-Pindare. Ce qu'étaient ces morceaux et ce qu'ils valaient, je ne le savais plus au juste. J'ai saisi l'occasion qui s'offrait de rafraîchir mes impressions d'écolier. M. Sigaux, qui m'exhortait vivement à cette visite, acheva de m'y décider par un argument sentimental.

« Songez combien est mélancolique la destinée de cet homme de talent! Il fut le compagnon de Brizeux, de Soulary, d'Auguste Barbier; il est l'aîné de Mistral, qui

lui porte un tendre attachement; il a vu éclore sous ses yeux le talent de Sully Prudhomme et de Coppée. Il a publié des vers voluptueux dont les femmes se sont grisées. Il a été très aimé, et, en dépit de l'âge, il a gardé quelque penchant pour les choses amoureuses. Sainte-Beuve le comparait à Anacréon! Et peu à peu l'oubli s'est fait autour de sa renommée et de sa personne... Allez le voir! Il vous contera ses souvenirs. Ces heures de causerie sont les seules joies de sa vieillesse... »

Je me suis acheminé vers le logis du poète. Il m'attendait dans son étroite salle à manger. Il avait eu la précaution de placer sur une table, à portée de sa main, des livres proprement reliés et qui devaient être (du moins à ce que je présumai) ses œuvres complètes. Tout de suite je fus séduit par la physionomie de M. Charles Coran. Ce quasi-nonagénaire a conservé une surprenante verdeur de corps et d'esprit. Il a le regard vif, la taille droite, le teint reposé, la voix sonore; et malgré qu'il ait l'oreille un peu dure, cette incommodité ne nuit pas à son enjouement. Il m'a tendu la main dans un élan franc et jovial :

« Eh quoi! monsieur, vous vous êtes dérangé pour un barbon comme moi! Vous avez daigné affronter ma solitude! Je veux, au moins, que votre amabilité ait sa récompense. J'ai mis de côté, pour vous, d'anciennes lettres où vous pourrez puiser des pages inédites et signées de noms illustres. »

M. Coran s'est saisi d'un portefeuille; il en a délicatement extrait des papiers jaunis qu'il dépose devant moi.

« J'en avais d'autres. Je les ai perdus. C'est tout ce qui subsiste de mes amitiés et de ma vie littéraire. »

Nous examinons ces reliques. Et chacune d'elles éveille, au fond de la mémoire de M. Coran, des images endormies.

Voici Brizeux, pauvre oiseau de mer échoué sur le pavé de Paris, et battant de l'aile, impuissant à lutter contre la misère et la subissant avec douceur. Il errait dans les rues du Quartier-Latin, n'ayant pour le protéger du froid qu'une redingote — toujours la même — étriquée, blanchie aux coudes et dont il relevait le collet quand il rôdait sous les galeries de l'Odéon ou devant les boîtes des bouquinistes. Il habitait de vagues hôtels garnis et, dès que les beaux jours revenaient, il formait le projet de retourner en Bretagne.

Ce n'était pas une entreprise aisée que de réunir les cinq louis nécessaires au voyage. Il fallait poursuivre les éditeurs, persécuter les journaux et parfois solliciter la munificence du ministre. L'argent amassé, il s'envolait, ô bonheur! sur les bords du Letha et de l'Ellé. En contemplant les « brunes fille de Scorffs », il oubliait sa pauvreté, ou, s'il y pensait, elle ne lui causait plus de tristesse. Il n'avait d'amertume qu'envers ses ennemis, les libraires :

« Il faut vous donner à temps cet avis (écrit-il en 1845 à M. Coran). Ce n'est faire qu'à demi pour un livre que de le penser et de le réaliser. Il faut lui donner la seconde vie, la publicité. Notre libraire vous servira fort mal en ceci. Songez-y bien. Les reproches qu'il mérite de ma part doivent vous éviter d'inutiles récriminations. »

Il s'informe par convenance de ce qui se passe dans le monde. Mais il n'y attache que peu de prix. Il approuve Alfred de Vigny d'avoir infligé une leçon à M. Molé, qui le recevait à l'Académie française. Et il se réjouit d'être momentanément à l'abri de ces tumultes : « Un tel isolement n'est pas sans ennui pour ceux qui sont ouverts comme nous à toutes les émotions. Mais il a ses douceurs qui sont dans la paix, l'oubli, la complète obscurité. » Pourtant Brizeux devait s'y arracher et rentrer dans la grand'ville. A l'automne, il remontait les six étages de l'hôtel Sainte-Marie, rue de Rivoli.

« Je l'ai vu, pour la dernière fois, dans cette mansarde

sans feu, où il grelottait. Il toussait cruellement; la fièvre le terrassait. Je m'assis près de son lit. Une chandelle nous éclairait de sa lueur fumeuse. Et jusqu'à trois heures du matin nous récitâmes des vers. On était malheureux, mais on avait la foi, l'enthousiasme, l'énergie morale. C'était le bon temps! Auguste Barbier composait en une nuit la *Curée*. Avec quel frémissement il nous lut cette immortelle satire! En l'écoutant, nous versions des larmes! »

L'excellent M. Coran en répand encore, tandis qu'il me retrace cet épisode. Son âme a gardé tout le feu de la jeunesse. Et il achève de me conter l'histoire de la *Curée*. Auguste Barbier s'était décidé, non sans peine, car il était fort timide, à la porter à la *Revue de Paris*. Véron, qui dirigeait cet organe, accueillit le manuscrit avec quelque légèreté. Il le renvoya à son coadjuteur, H. de Latouche, lui confiant le soin de le refuser poliment, selon l'usage. Mais, par hasard, H. de Latouche en prit connaissance; il fut ébloui par la beauté du morceau. Il accourut comme un fou chez son rédacteur en chef :

« Admirable! Sublime! s'écria-t-il. Plus fort que Lamartine et Victor Hugo! »

Le chef-d'œuvre parut; l'effet en fut foudroyant. Le lendemain Auguste Barbier était célèbre, et ce fut au tour de Véron de venir, humblement, solliciter sa copie. La *Popularité* acheva de répandre sa gloire dans le cœur du peuple. Puis, ce génie, robuste et spontané, languit, comme un arbre dont la sève est épuisée. Mais si son talent littéraire s'était affaibli, le foyer qui lui avait communiqué tant de brûlantes inspirations, n'était pas éteint. M. Coran m'a montré des billets de Barbier qui témoignent de son invincible attachement à la liberté et d'une fierté noble et touchante : « J'ai vu avec plaisir, écrit-il, que votre épicurisme ne vous empêchait pas d'être citoyen. J'ai lu votre nom sur une liste des souscripteurs au monument du courageux Baudin, et je vous en félicite. » De tous les autographes que possède

M. Coran, c'est peut-être à celui-là qu'il attache le plus de prix. Il renferme un certificat de civisme.

« Vous savez, quoique j'aie chanté les Jeux et les Ris, je suis un vieux démocrate... »

Le poète a tiré de nouvelles lettres de son sac. Il éprouve un visible plaisir à les remuer, à me les glisser entre les doigts: il est tout ensemble ému et joyeux de les relire, et son visage reflète ce double sentiment.

« Je n'ai pas que des morts dans ma galerie. Tenez! Voici de bien belles pages de mon cher Mistral! »

Nous avons tous aperçu le Mistral de Maillanne, d'Avignon et d'Orange, l'empereur du Midi, levant la *coupo santo*, parmi les acclamations de ses sujets. M. Coran a connu un autre Mistral, le Mistral des débuts, solennellement baptisé par Lamartine et venant chercher à Paris la consécration définitive. Il était inquiet et dépaysé. Il avait l'air du prince Charmant égaré chez les barbares. C'est alors qu'il eut avec Barbey d'Aurévilly cet entretien resté légendaire.

« Comment, s'écria Barbey, vous êtes Mistral, vous?

— Moi-même!

— Mais alors, vous n'êtes pas un berger?

— Hélas! non.

— Vous avez reçu de l'éducation?

— Hélas! oui.

— Vous êtes bachelier, peut-être?

— Je suis bachelier. »

Le connétable redressa la tête et darda sur l'auteur de *Mireille* un regard farouche :

« Monsieur, quand on s'appelle Mistral, et qu'on habite la Crau, on ne porte pas de gants; on s'habille de peaux de bouc, on garde les brebis et l'on se nourrit d'olives sur la montagne. Ou bien, l'on avertit le public dans une préface. »

Mistral quitta la grand'ville. Il rejoignit son village, d'où il n'est plus guère sorti; il y achève paisiblement sa vie harmonieuse, offrant le sel de sa table aux artistes

et aux cigales qui passent. Et lorsque ses confrères ne peuvent pas aller à lui, il leur dépêche des missives imprégnées des parfums, illuminées du soleil de la Provence. Rien n'est banal ni vulgaire dans ces lettres; leur suscription même a de la grâce.

Monsieur le poète Coran,
à Boulogne-sur-Seine.

« Monsieur le poète », comme il dirait « Monsieur le ministre » ou « Monsieur l'ambassadeur »! Et je vous jure qu'il n'y a point d'ironie dans cette appellation majestueuse et qu'aux yeux de Mistral le titre de poète est vraiment le plus beau titre et le plus noble qui soit au monde. Il ne trace pas une ligne où n'éclate avec force cette conviction :

« Notez bien que je suis poète du Midi et qu'au lieu de me croire pontife et apôtre *ex cathedra*, je n'ai d'autre ambition que d'être une lyre vibrante au souffle qui passe, d'autre ambition que d'entrer dans la peau des générations que je mets en scène, qu'elles soient vives ou mortes, et si je parle avec quelque tristesse de la perte de notre indépendance, je n'exprime que les pensées des anciens patriotes du pays, car, si j'ai des cris contre ceux qui nous veulent forcer d'oublier notre langue, croyez bien, cher poète, que ce n'est pas contre la France ni contre l'unité (dont je suis partisan autant que pas un), mais contre le système de centralisation à outrance que les employés de l'État appliquent avec une inflexibilité révoltante.

« Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'état fédéral appliqué à la France avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne, mais je déteste les niveleurs, qu'ils s'appellent Louis XIV, Babeuf ou Napoléon. Michelet raconte avec indignation que Philippe faisait enlever aux morisques leurs enfants dès l'âge de cinq ans, pour les faire élever dans la reli-

gion catholique et la langue castillane avec défense de leur laisser dire un mot d'arabe.

« C'est absolument le système auquel sont soumis en France les enfants d'une race qui a fleuri en poètes avant toutes les autres. Les Provençaux furent toujours *bilingues*; qu'on nous permette de rester tels c'est tout notre desideratum, et si vous m'accordez cela, cher poète, je vous abandonne la prépotence de Paris et tout ce qui s'ensuit.

« F. MISTRAL. »

Et du poète aussi, il a l'optimisme et la foi, il croit aux progrès indéfinis de l'humanité et pense qu'ils s'accomplissent par des voies, dont les détours nous restent impénétrables. C'est le secret de Dieu! A une heure où la France traversait des phases critiques, il dépêchait à son ami des billets empreints de ce fatalisme réconfortant :

Maillanne.

« Je comprends et partage vos angoisses au sujet de la situation actuelle. Mais toutes les fois que l'humanité est sur le point de faire une évolution nouvelle, l'histoire est toute pleine de ces anxiétés et de ces ombres terrifiantes. C'est la douleur de l'accouchement : puisque les peuples ne meurent pas et que le soleil se lève, de nos jours, radieux comme au temps d'Homère, pourquoi désespérer! De la pourriture même de la vie se recompose et aussi bien que les décadences les renaissances sont éternelles.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« F. MISTRAL. »

C'est un curieux spectacle que celui de la diversité infinie des caractères. M. Coran m'a communiqué quelques lettres de M. Sully Prudhomme. Elles sont d'une dignité et d'une élévation soutenues. Mais il y règne le plus profond désenchantement. Nous voilà loin

du rayon doré de Mistral. Les rêveries du Nord succèdent à l'allégresse méridionale :

31 décembre 1893.

« Je me flatte, il est vrai, d'être de la même famille intellectuelle que vous et de partager votre passion pour la justice unie au respect de la beauté en toutes choses. Or, les voies par où la démocratie s'achemine à la libération des classes ouvrières me semblent repoussantes et plus capables de retarder que d'avancer l'heure de la justice en économie comme en politique. Le spectacle du monde devient affreux. J'ai été extrêmement malade l'année dernière, et je trouvais un amer réconfort dans la pensée qu'il me faudrait regretter d'être soustrait par la mort à ce cauchemar. Je n'ai pas d'enfant, et je ne peux m'empêcher de m'en féliciter, ou plutôt d'en féliciter ma progéniture virtuelle. Il y a une ironie diabolique dans l'usage que fait actuellement la chimie de ses plus étonnantes découvertes. L'homme déshonore son propre génie....

« SULLY PRUDHOMME. »

M. Sully Prudhomme ne reconquiert sa sérénité que lorsqu'il détourne les yeux des choses contemporaines, pour les fixer sur l'esthétique et l'histoire. Il se meut sans effort dans les idées générales; il ressent, à les remuer, cette joie intime et rare, qu'on pourrait appeler l'*ivresse de l'abstraction*. Il est, par prédisposition naturelle, abstracteur de quintessences et ne se peut tenir, même dans les billets familiers, improvisés au courant de la plume, de céder à son penchant favori. Et, d'ailleurs, il y a profit à méditer sur ces développements; ils renferment des pensées neuves exprimées dans une langue d'une admirable solidité.

Le 2 février 1884.

« Je vous avoue que je n'ai pas prétendu rendre service à l'art; ce n'est pas par l'analyse et le raisonnement

qu'on peut rendre plus sensible aux artistes ce qu'ils sentent par intuition directe, ni leur révéler ce qu'ils ont mission spéciale de nous révéler eux-mêmes. Je me suis proposé seulement de me rendre compte de mes impressions devant leurs œuvres.

« J'ai fait sortir les définitions que je cherchais des données essentielles à toute production artistique, c'est-à-dire de la perception sensible en tant qu'*agréable* et en tant qu'*expressive*. J'ai eu soin de faire remarquer tout de suite que chaque art est agréable d'une manière qui lui est propre, et j'ai examiné comment chaque art est expressif par l'agréable qui lui est propre. Mais la théorie de l'expression m'a conduit à reconnaître qu'il est impossible à un artiste de conférer à son œuvre une expression absolue, indépendante de l'état moral de celui qui le juge, que par suite le beau qui est dans chaque art l'agréable expressif, est sujet à autant de variations qu'il y a de tempéraments différents.

« Quand on entend les peintres, par exemple, parler les uns des autres, on se demande s'il y a un beau en peinture. La vérité est qu'il y a autant d'espèces de beau qu'il y a de tempéraments divers satisfaits par l'agréable expressif. Delacroix disait des horreurs d'Ingres et réciproquement ; le premier exprimait le beau par la couleur et le mouvement, le second par la ligne et l'harmonie des contours. Un peintre qui fait un tableau de fleurs se propose de charmer les yeux et dans le choix de ses tons, dans la distribution de la lumière, il peut n'apporter aucune autre préoccupation que celle de flatter le regard, mais il ne dépend pas de lui de définir et de limiter l'expression de son tableau, car si ce tableau est regardé par un poète il plaira par une expression relative à la sensibilité morale de ce poète, et dont le peintre n'avait nul souci.

« Dirons-nous que le poète n'a pas regardé en peintre? Il est impossible qu'il n'ait pas regardé en peintre, car le tableau n'est expressif pour lui que par le charme même tout sensuel de son coloris. Seulement il a fait

d'une perception picturale la matière d'un rêve. Je crois que Michel-Ange et Raphaël mettaient les perceptions plastiques au service de leur imagination.

« L'imagination ou plus exactement l'aptitude à dégager les caractères expressifs d'une perception agréable est sinon la plus essentielle, du moins la plus haute aptitude de l'artiste, je le crois et j'en trouve la preuve dans la décadence des arts, où le réalisme fait invasion, où tend à dominer la sensation excluant l'idéal, c'est-à-dire le rêve.

« Mais je m'aperçois, monsieur et cher confrère, que je disserte un peu à tort et à travers, touchant à des matières trop subtiles et trop compliquées pour être traitées sans méthode...

« SULLY PRUDHOMME. »

Une autre épître de M. Sully Prudhomme jaillit de l'enveloppe: M. Coran a quelque scrupule à me la montrer, car elle renferme des louanges. Mais je parviens à vaincre sa modestie :

Paris, 7 janvier 1869.

« Ah! je me sens à l'aise dans votre poésie, et dans les dernières pièces où le cœur n'a d'autre élégance que sa propre noblesse et ne doit aucun raffinement à l'esprit :

Volupté de vieillards, dernier droit d'être tendre...
Ton innocence entrait dans la sainte famille...
J'ai tenu ton enfance à l'ombre de ma vie...
Dis mon nom à la mer quand je n'y serai plus...

« Voilà des vers simples et grands. Vous avez bien dit : *Dernières élégances*. Dernières, en effet, sincèrement j'en prends mon parti; je ne conteste point les qualités qu'un pareil genre met en relief, le tact des limites dans l'usage des mots, qui est le goût même, le discernement entre mille nuances périlleuses, enfin cette hardiesse discrète des belles mœurs, qui permet de flatter les sens en ne blessant pas la dignité... »

« Oui, poursuit l'ermite de Boulogne, M. Sully Prudhomme me fut toujours bienveillant. J'ai vu, en quelque sorte, éclore sa vocation. Il était adolescent, presque enfant, quand j'ai eu l'honneur de l'approcher. Il se préparait à l'École polytechnique; plus tard, il commença son droit qu'il n'acheva point et languit dans une étude d'officier ministériel. Il me montra ses essais, où je discernai la marque d'un génie supérieur. Et dès l'abord, je fus séduit par sa douceur grave et méditative. »

« C'est assez parler des autres, monsieur Coran. Parlons de vous, de vos livres! Si je m'en réfère aux compliments de M. Sully Prudhomme, vous êtes un poète voluptueux, vous avez perpétué, en ce siècle, les traditions spirituelles et galantes du siècle dernier. »

M. Ch. Coran s'est recueilli. Après une minute de silence, il laisse tomber ces mots :

« Je supposerais volontiers que mon premier ancêtre fut Athénien sous Périclès, car je rappelle les Attiques de cette époque par la passion du beau et des recherches transcendantes. »

Sans doute, j'ai trop diminué l'importance des vers de M. Coran, en les ravalant au niveau du genre érotique. Je m'excuse de cette erreur d'interprétation. Il ajoute :

« J'ai de famille l'ardeur patriotique et les doctrines de notre Révolution. Et c'est en penseur convaincu que je me suis occupé de sociologie, de religiosité, d'esthétique. »

Je fais observer à M. Coran que ces spéculations ne sont point incompatibles avec le culte d'Eros et que les Grecs, en particulier, menaient de front la philosophie et les plaisirs. A ce discours, la satisfaction brille sur ses traits; une bouffée de sang monte à ses joues. Il murmure :

« Je puis bien vous l'avouer. J'ai aimé l'Amour à la folie. Et je l'aime encore. La femme! joyau de l'Univers! chef-d'œuvre de Jéhovah! immortel délice! »

Un soupir s'exhale des lèvres de M. Coran. Toutefois, il se plaint que les critiques se soient mépris sur ses intentions :

« Croiriez-vous qu'un insulteur m'attribue toutes les licences d'une fille de joie? Poète, aurais-je donc souillé l'Amour par de fastidieuses lascivités? Quelle imposture! »

Non, M. Coran n'a pas versé au public la confidence de ses bonnes fortunes, ou, du moins, il l'a fait avec discrétion, en observant la mesure que lui imposaient les convenances.

« Mes *Dernières élégances* furent commencées bien avant que le réalisme eût ruiné la courtoisie et abaissé la littérature. »

Et, en ces termes, qu'il a, je suppose, mûrement pesés, il définit la formule de son art :

« Ma poétique comporte, comme le *Décaméron* de Boccace, de déjouer les soucis par les charmes. Elle avait l'approbation de Sainte-Beuve, qui devait me consacrer un de ses lundis. La mort l'a pris au moment où il allait exécuter sa promesse. »

M. Coran est un sage. Il m'a confié qu'il ne songeait pas au problème de la vie future et ne s'embarrassait point des questions métaphysiques.

« Chaque année, quand revient l'Avril, je vais contempler au Père-Lachaise la place où je dormirai bientôt. Le gazon pousse sur les tombes, les roses s'épanouissent, une tiède brise caresse les feuilles et les brins d'herbe. Je me dis que mon corps désagrégé circulera dans ces arbres et fleurira dans ces roses. Et cette certitude m'emplit de joie... »

En effet, ses yeux pétillent; sa barbe de neige s'illumine d'un sourire. M. Coran est très gai!...

Il m'a remis les trois volumes qui composent l'ensemble de son œuvre : *Onyx*, *Rimes galantes* et *Dernières élégances*. Je les ai feuilletés en cheminant sur le pavé gras des rues. Et je me suis assuré que la Muse de

M. Coran n'avait pas volé sa réputation. Elle est délurée et court-vêtue. Ses grâces sont appétissantes :

Le traiteur m'a servi deux de ces fruits charnus
Appelés dans Montreuil les tétons de Vénus...

O Désaugiers!

Déjà, les entends-tu piaffer sous la fenêtre,
Nos pur-sang, et, d'orgueil, hennir après leur maître?
Gantons-nous et partons. Mon gros cocher Dubois,
Par les grands boulevards, va nous mener au bois :
Surtout que ce malin fasse un joli tapage
Afin que les flâneurs lorgnent notre équipage.
Quel brouhaha, ma chère, au seuil de Tortoni!
On s'écriera : c'est Schickler et Taglioni!

O Gavarni!

Silène a beau presser dans ta coupe sa grappe,
Ton mépris abandonne aux servants de Priape
La troublante liqueur dont Zeus est gardien...

O Anacréon!

M. FRANC NOHAIN, POÈTE AMORPHE

Je descendais, hier, la rue des Martyrs, quand je vis venir à moi un petit homme jeune, blond, de taille mince et bien prise. Il sautillait avec agilité sur le pavé boueux et mettait ses soins à préserver de toute éclaboussure la fine élégance de ses bottines vernies. Son chapeau avait exactement huit reflets et son paletot-sac sortait de chez le bon faiseur.

Je reconnus ce personnage pour l'avoir aperçu naguère au cabaret du Chat-Noir. C'est M. Franc Nohain, le plus éminent de nos poètes amorphes. S'il n'a pas créé ce genre, il l'a renouvelé, rafraîchi; il y a versé le trésor de sa sensibilité et, depuis dix ans qu'il s'y exerce, il a conquis une célébrité légitime. Ses premiers vers excitèrent un étonnement proche de l'admiration; on se les répétait, le soir, en gravissant les pentes de la Butte; l'aimé les murmurait à l'aimée, pour éveiller un sourire sur ses lèvres purpurines. Il est un de ces morceaux qui n'est jamais sorti de ma mémoire et que je ne résiste pas au plaisir de réimprimer :

Appétit vigoureux, tempérament de fer,
Membert languit, Membert se meurt, — ami si cher...
Qu'a Membert?

Hé! Momille, bonjour! Comment va la famille?
Le papa, la maman?... Tu pleures, jeune fille?
Qu'a Momille?
Je viens de rencontrer, allant je ne sais où,
Outchou, le professeur, qui courait comme un fou.
Qu'a Outchou?

Lorsque M. Alphonse Allais ouït ce chef-d'œuvre, il pâlit d'émotion et de joie : « Un lyrique nous est né », s'écria-t-il. Il proclama le morceau délicieux et ne lui reprocha que son excessive brièveté. « Pourquoi, dit-il, le poète ne s'est-il pas demandé ce qu'a Sagnac, ce qu'a Ran d'Atche, ce qu'a Ramba, ce qu'a Catoes? » M. Franc Nohain s'enivra de ces louanges et écouta ces justes critiques.

Son génie prit de l'ampleur; il acheva de s'émanciper : il s'affranchit des règles surannées de la prosodie classique; il se consacra à l'observation minutieuse de la vie; tour à tour il chanta les rues, les salons bourgeois, les chemins-de fer, les tables d'hôtes, les buffets, les gendarmes, les aiguilleurs, les lampistes et les délégués sénatoriaux. Il exprima la sérénité du garde-barrière et le surmenage haletant et forcené des locomotives, qui filent à travers champs. Les malheureuses souhaiteraient de s'arrêter dans leurs courses; elles envient le bonheur des vaches qui les regardent passer et voudraient, à l'exemple de ces bêtes naïves,

Jouir en paix de la nature
Avec leur progéniture
De petits locomotiveaux.

Cette dernière pièce m'avait touché, par son enjouement attendri. J'attendais une occasion d'en féliciter l'auteur. Je saisis avec empressement celle qui s'offrait. Justement, M. Franc Nohain regagnait son domicile. Je l'y suivis. Il me fit entrer dans un cabinet de travail, joliment décoré selon les principes du *modern style*. Il s'assit devant son bureau, où — frileusement — empri-

sonné dans l'étroit cristal d'un vase, un lis se mourait... Et nous causâmes des destinées de la poésie française...

« Cher monsieur, je n'ai pas d'illusions sur la durée de mes œuvres. J'ai seulement cherché un sentier désert, pour ne pas marcher avec tout le monde sur la grande route. »

La modestie de M. Franc Nohain me plaît; elle le rend sympathique. Mais ce sentier, je suis curieux de savoir comment il l'a découvert et quelles circonstances l'y ont engagé. Il se hâte de me fournir ces éclaircissements.

« Du temps où j'étais préfet », commence-t-il...

Je ne puis retenir un geste de surprise. L'écrivain s'interrompt et sourit.

« ... J'exagère; je n'ai pas été préfet; je n'étais que secrétaire général de préfecture. »

Oui, M. Franc Nohain a eu l'honneur d'appartenir à l'administration. Ayant conquis sa licence en droit, il obtint, grâce à sa bonne mine et à ses puissantes relations, des postes avantageux. Il fut envoyé au Puy, à Constantine, à Montauban. Le séjour qu'il a fait dans ces villes lui a été profitable. Il y a étudié sous ses divers aspects l'existence provinciale. Il a vu de près les fureurs, les palinodies électorales; il a subi les outrages de la presse algérienne; il s'est reposé de ces assauts au sein de la société montalbanaise.

Montauban est une aimable cité. La paix y règne; elle possède un cercle archéologique qui est son académie; M. Émile Pouvillon y cisèle ses savoureux romans campagnards. A neuf heures du soir, toutes les portes y sont closes et les lumières éteintes. Or, il est dur, pour un fonctionnaire de vingt-cinq ans, de se coucher comme les poules! M. le secrétaire général se rappela qu'il avait envoyé naguère une épître à Victor Hugo et reçu de lui de précieux encouragements. Il saisit une feuille de papier : *Département de Tarn-et-Garonne, cabinet*

du préfet; il trempa sa plume dans l'encrier... Qu'allait-il écrire? Une ode? Victor Hugo n'était plus là pour la lire. Un roman? C'est bien long. Une tragédie? C'est bien solennel. Et puis, Montauban n'a pas d'Odéon pour représenter les tragédies...

D'ailleurs, M. le secrétaire général avait des aspirations moins sublimes. Il avait l'humeur caustique, irrévérente, il aimait et pratiquait l'ironie; il avait été le complice de Sapek. Il ne répugnait pas à l'idée de mystifier ses contemporains. Il mua son nom véritable de Maurice Legrand contre le pseudonyme de Franc Nohain et dépêcha à Salis une fantaisie éclose dans la solitude d'une nuit d'hiver et intitulée le *Cure-Dent* :

Sur les tables des restaurants à prix modiques
Nous sommes les cure-dents mélancoliques.

Le *Cure-Dent* fut favorablement accueilli; il eut l'approbation de M. Jules Lemaître; Sarcey le signala avec bienveillance M. Maurice Legrand, s'appuyant sur leur double autorité, colporta ce morceau de haut goût dans les salons littéraires de Montauban.

« Il y a, en ce moment à Paris, un nouvel humoriste, un certain Franc Nohain, dont on parle beaucoup... »

Le *Cure-Dent* n'obtint à Montauban que d'assez maigres suffrages : M. Maurice Legrand eut la mortification — et la volupté secrète — de défendre Franc Nohain contre ses administrés.

Cependant, et tout en collaborant au *Chat-Noir* et au *Journal*, il remplissait avec exactitude ses devoirs officiels; il présidait des comices agricoles, surveillait les travaux des conseils de revision; il pérorait dans les banquets, prononçait des discours et s'élevait aux sommets de l'éloquence. Il proposa, un jour, aux Montalbanais et aux Toulousains, fraternellement assemblés dans des agapes, de rebaptiser leurs villes, afin d'affirmer leur union indissoluble et d'appeler Montauban Mon-

touse et Toulouse Toulauban... On acclama cette motion originale. Ce fut le triomphe oratoire de sa carrière...

Je conçois que l'éloquence de M. Franc Nohain ait été appréciée. Elle n'est pas sonore et ne procède point, à la façon cicéronienne, par périodes. Elle est tout en pointes, en saillies, en intentions comiques; des gestes menus, des inflexions nuancées, des clins d'yeux malicieux soulignent ces gentillesses. M. Maurice Legrand avait-il un air aussi goguenard, quand il recevait au sein des comices, les confidences des fermiers du Languedoc? Je prête une oreille attentive à son discours. Et il me semble — est-ce une illusion? — qu'elle est bercée par les assonances qui sont les rimes de Franc Nohain; de telle sorte que je ne sais trop, par moments, si ce sont des vers que j'écoute, ou de la prose...

« On médit de la province souvent. Moi je l'adore. Ses vertus, ses vices, ses travers, tout y est amusant. Aux grandes villes je préfère les villes moyennes (entre vingt et quarante mille); je raffole de leur physionomie :

Voici la place avec les acacias malingres :
Et le monument des combattants de soixante-dix.
(Mourir ou vaincre.)
Gloria victis.

« Mais, deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, la morne place est tirée de son sommeil, elle retentit du braiement des ânes, du roulement des charrettes, du piétinement des sabots sur le galet. C'est jour de marché. Les ménagères circulent, accueillant d'un rire narquois le prix des choux-fleurs et des petits pois. Ces dames de la « haute » apparaissent. On s'écarte avec déférence devant la commandante, précédant son ordonnance — Vive la France! — qui suit à la juste distance; et MM. les officiers accourent de leur côté, ainsi que MM. les employés...

Vous pensez bien que les lieutenants de la garnison
Et les surnuméraires des domaines
Qui, sur le marché, se promènent
Ne sont pas là pour acheter des melons
Et qu'un peu de flirt s'en mêle!
Auprès d'idylliques salades,
Ah! que d'assassines œillades!

« Cependant, avancez de trois pas, contournez la cathédrale et vous retrouvez le calme, le silence, l'atmosphère béate affectionnée des vieilles demoiselles :

Regardez-les, là-bas, les saintes filles,
Dans leur chambre, claire et propre, près de la fenêtre
Qui travaillent... Le bon vieux prêtre
En traversant la rue tranquille
Les a saluées de la tête.
Pourvu qu'il n'ait pas vu le surplis qu'en cachette
— Surplis, surprise, — on veut lui broder pour sa fête
Et, plus vite et plus alerte, reprend l'aiguille.

« Être un membre de leur famille. Combien de fois n'ai-je pas eu cette pensée? J'imaginais des scènes. Je bâtissais des romans. J'étais le mauvais sujet, le cousin de Paris. Elles me faisaient siroter leur cassis et priaient pour me gagner le paradis. »

Le poète est lancé. Il va, il va. Cette évocation des mœurs provinciales l'a grisé. Sa voix devient de plus en plus pénétrante. Les mots coulent, comme le miel, sur ses lèvres...

« Très pittoresques, les indigènes qui peuplent ces bonnes villes, mais elles renferment des objets inanimés plus plaisants encore, et ces objets ont une vie individuelle très intense. Interrogez-les : ils vous répondent. Les canaux, immobiles et froids, ont un méchant caractère; ils jalousent l'eau courante; vous voulez être aimable avec eux. Bernique!

Nos naïades et nos tritons
Sont
Des ingénieurs des chaussées et des ponts,
Et nous sortons de l'École polytechnique.

« Et les armoires à linge et les boutiques, et les uniformes des élèves de rhétorique. Et l'enseigne du chapelier, et du bottier, et du sellier, et celle du charcutier :

A la renommée
des pieds
truffés.

« Et le chapeau du bedeau. Oh ! les chapeaux... Avez-vous, mon cher confrère, considéré comme le voulait Molière, le chapitre des chapeaux? Ils sont de mille sortes et ne passent pas tous par la même porte. D'eux aussi, on reçoit de bizarres confidences :

— Chapeau aux larges bords, quand donc pris-tu ton vol?
— Pour le baptême du petit Paul.
— Bords étroits, de quoi nous faites-vous souvenir?
— De la fois, où les ministres devaient venir...

« Voyez-vous, plus j'avance en âge et plus je me persuade que les choses ont une âme. Le caillou du chemin, la roue du moulin, la miette du pain vibrent, plus qu'on ne le suppose communément, et sont doués d'une sorte de conscience obscure. Cela ne se démontre pas, cela se sent. C'est affaire d'intuition et non de raisonnement. »

Le maître amorphe s'est tu. Le lis achève de languir dans sa prison de cristal. Mes yeux s'égarent sur des fleurs d'hortensia peintes aux murs. Je demeure rêveur. Et je songe que, si l'âme des choses existe réellement, M. Franc Nohain est parvenu à la fixer dans ses vers et que, si elle n'existe pas, il n'a que plus de mérite à en donner l'illusion...

L'entretien de M. Franc Nohain a tant de grâce que je ne puis me résoudre à m'y arracher. Et, comme le poète est obligé de quitter son logis, je lui demande la permission d'achever, tout en cheminant, notre causette. Nous nous dirigeons vers les boulevards. Une

foule compacte y est amassée : badauds désœuvrés, promeneurs distraits, papas et mamans un peu las, que leurs enfants poussent au seuil des baraques. Une flamme de concupiscence luit dans les prunelles de ces moutards: ils convoitent les jouets étalés sur les planches de sapin, ils les dévorent... Ah! s'il leur était permis d'allonger la main, de les saisir. Leur désir paraît se concentrer sur un superbe éléphant qui remue la tête en cadence, obéissant au mécanisme d'un balancier invisible. Quand le mouvement se ralentit, le marchand l'accélère d'une pichenette, et l'éléphant continue de dodeliner de la trompe et de saluer les gens qui passent. Mon compagnon m'arrête :

« Prétendez-vous que ce pachyderme n'est qu'un fragment d'inerte matière? Considérez-le, je vous prie. Il est habilement modelé. Sa peau, taillée dans une feuille de carton gris, imite en perfection la nature. Il a l'œil spirituel. Il porte en lui cet air de philosophique bonhomie qu'a célébré M. de Buffon. Assurément, cet animal est doué d'intelligence. Et si vous en doutez, retenez ce qu'il vous dit. »

Alors, du fond de la boutique, sortirent des phrases harmonieuses et accouplées entre elles par des sons jumeaux, suivant les lois d'un rythme capricieux et subtil. Et l'éléphant s'exprimait ainsi :

Je commence à en avoir par-dessus la tête,
J'en ai assez de vos baraques du boulevard.
Ah! qu'on me rende mon bazar!
Dans cet honnête magasin, au fond d'un passage,
Bien chaudement enveloppé
De papier,
Je coulais des jours sans orage...
Chez mes braves petits marchands,
Jamais je n'avais vu pénétrer un chaland,
C'était charmant!
Soudain, voici que sous prétexte
Que c'est bientôt la Saint-Sylvestre,
Brusquement, on vient m'arracher à ma retraite!...
D'abord, je ne suis pas très fier,

Mais, je vous le demande un peu, de quoi ai-je l'air?
J'ai l'air d'une bête.
Saluer d'un geste entendu
Des gens que l'on n'a jamais vus,
Des tas de gens que l'on ne connaît pas,
On doit me prendre pour un gaga!
Et puis, quelle promiscuité!
Il y a de tous les métiers
Dans cette boutique :
Balayeuses, cireurs de bottes, palefreniers
Qui, pour attirer les pratiques,
Trémoussent bras, et tête, et pied;
C'est une agitation folle;
Même un lapin, ridiculement habillé,
Un pauvre lapin qui bat du tambour — vous croyez!
Peut-être se trouve-t-il drôle?
Que voulez-vous?... Moi, ça me fait pitié!
Mais le plus affreux de l'affaire,
Ce sont les soldats que voici,
Soldats de plomb, soldats de bois aussi
Qui passent leur temps à me demander mon avis,
Mon avis d'éléphant sur la suprématie
Ou du pouvoir civil, ou bien du militaire!...

L'éléphant s'aventurait sur un terrain dangereux. Je ne voulus pas en écouter davantage. Au reste, M. Franc Nohain m'entraînait vers d'autres lieux. Je me sentais sous la dépendance de cet homme extraordinaire, et incapable de résister à ses suggestions. Des gazouillements confus bourdonnaient dans ma cervelle : le soprano aigrelet des mandarines, la basse-taille des marrons glacés, le papotage des dragées, la romance des fondants, les lazzis nasillards des polichinelles, la pédante morale des crottes de chocolat. Et, dominant ce tumulte, sérieux comme un docteur en Sorbonne, l'impassible Franc Nohain m'initiait aux secrets de son art :

« Pour faire un vers amorphe, vous prenez un truisme, vous le saupoudrez d'ironie, vous le retournez sur le gril de la syntaxe, et vous servez chaud, en ayant soin d'éviter les rimes riches... Exemple... »

C'en était trop ! Je m'enfuis... Et de loin j'entendis la voix du poète devenue subitement gouailleuse, et qui me criait :

« Méfiez-vous ! Ça se gagne ! »

UNE SOIRÉE AVEC EUSAPIA PALADINO

Ayant appris que M. Camille Flammarion faisait venir de Naples Eusapia Paladino, je le suppliai de me donner l'occasion de contempler cette femme extraordinaire. Elle est célèbre dans tout l'univers et considérée comme un des meilleurs médiums que nous possédions présentement. Les singulières facultés qui sont en elle ont été étudiées par des mages, par des physiologistes, par des poètes. Elle a travaillé devant Sully Prudhomme, Cesare Lombroso, Schiaparelli, Aksakof, le colonel de Rochas, le docteur Papus. Et ces messieurs n'ont pas hésité à certifier la réalité des phénomènes dont elle a été la cause première ou tout au moins l'instrument. J'avais lu avec soin leurs procès-verbaux. Mais, quoique l'autorité de ces témoignages ne me fût nullement suspecte, je désirais vivement les corroborer par une impression personnelle. J'étais avide de voir, comme ils l'avaient vu, les tables se soulever sous les doigts d'Eusapia, les objets inanimés voler dans l'espace, et de sentir dans mes cheveux la pression fugitive d'une main fluidique et peut-être d'apercevoir cette main qu'Eusapia prétend appartenir à son esprit familier John King, le roi des universaux...

L'expérience, cette fois, se présentait dans des conditions très favorables et qui rendaient impossible la supercherie. M. Camille Flammarion n'est pas un rêveur; et, s'il a produit des œuvres d'imagination qui ont rendu son nom populaire, il a écrit des livres sérieux, précieux, et qui témoignent d'une raison très ferme et d'un parfait équilibre. Il a reçu la forte culture des sciences positives; il n'est pas de ces astronomes qui tombent au fond des puits pour s'être trop absorbé dans le rayonnement des étoiles; ses regards s'abaissent souvent sur la terre. Il est mathématicien, physicien, géologue. Je le savais animé, à l'égard de tout ce qui touche à l'occultisme, de dispositions assez défiantes. Et ce scepticisme m'était une garantie d'impartialité. J'attendais donc avec impatience l'invitation qu'il m'avait promise. Et je ne cache pas que lorsque je la reçus, j'en éprouvai un petit frisson de joie.

A sept heures précises, je pénètre dans le logis du savant. Quelques personnes qu'il a conviées, comme moi, à partager son dîner, y sont déjà assemblées : une étrangère de haute distinction, Mme de Z..., que passionnent les mystères de l'Inconnaissable, M. de Rochas, un éminent professeur de la Faculté de médecine que je m'abstiendrai, sur sa prière, de désigner plus clairement, et deux ou trois Parisiens spirituels, parmi lesquels M. Victorien Sardou. Eusapia était assise sur le canapé du salon, à côté de Mme Flammarion, qui lui disait, avec sa grâce accoutumée, des choses aimables. Je pus tout à l'aise examiner sa physionomie. Elle a dépassé la quarantaine; son visage, où la petite vérole a laissé des marques, dut être fort plaisant avant d'être altéré par l'âge et la maladie; mais si ses joues et son front sont sillonnés de rides, ses yeux ont gardé la vivacité et l'éclat de la jeunesse. L'expression en est curieuse, tour à tour, et selon les impressions qui s'y reflètent, caressante, énergique, égarée, et, à de certains moments, presque féroce. Quand la sibylle est gaie, elle

ne l'est pas à demi, sa jovialilé s'épanche en cris, en gestes, en mots bruyants; et quand elle est triste, elle offre l'apparence du plus sombre désespoir; ses larmes coulent, ses bras se tordent, les coins de sa bouche s'abaissent comme dans les masques antiques où sont figurés les traits des Furies. Elle est démonstrative à la façon des Méridionaux, chez qui l'émotion revêt une forme théâtrale. Elle eût fait une actrice ou une mime incomparable, si la destinée ne l'eût conduite vers d'autres voies.

Nous nous mettons à table et tout de suite l'entretien s'établit sur les questions qui nous intéressent. M. Victorien Sardou y déploie son merveilleux talent de causeur. On sait son art de détailler l'anecdote, d'en ménager l'effet et d'en aiguiser la pointe. Mais ce soir il ne cherche pas à nous éblouir par des inventions de dramaturge. On le devine de bonne foi. Et il l'est, en effet. Le spiritisme ne compte pas dans le monde un adepte plus sincère. Et sa conviction a tous les caractères de la foi; elle ne s'emporte pas, elle plane; c'est ce qui montre sa solidité. M. Sardou ne s'irrite pas des objections qui lui sont opposées. Il ne les réfute pas, il en sourit :

« Il y a des gens, nous dit-il, avec lesquels il est superflu de discuter. Leur incrédulité est irréductible. Ils se refusent à accepter l'évidence, dès qu'elle est contraire à leur théorie. Vous leur montrez le fait, ils le constatent; vous consignez leur affirmation, et le lendemain, ils la renient. La crainte du ridicule annihile chez eux l'amour de la vérité. »

L'illustre académicien a passé par cette phase, mais il a trouvé son chemin de Damas. L'histoire de sa conversion est des plus étranges. Il était étudiant et composait des tragédies qu'il destinait au second Théâtre-Français; il habitait, au Quartier-Latin, une mansarde d'où le luxe était banni. Un lit, un bureau, deux chaises et une épinette en formaient l'ameublement. Ce piano était cher à M. Sardou, car il lui venait d'une sœur

qu'il avait perdue; pourtant il le traitait sans beaucoup d'égards; il en avait fait sa bibliothèque et son vestiaire. Des habits, des brochures, des paquets de journaux y sommeillaient; et jamais aucune main n'en faisait vibrer les cordes rouillées. Un soir, l'écrivain travaillait paisiblement, s'occupant de châtier le vice et de récompenser la vertu, au cinquième acte d'un mélodrame, lorsqu'il entendit des sons grêles et plaintifs retentir derrière lui. Il se retourna. Personne n'était dans la chambre. Et, cependant, le piano résonnait comme si des doigts l'eussent frôlé. Il considéra attentivement le clavier resté ouvert, et il constata que les touches s'abaissaient on cadence. Il s'en approcha. La mince couche de poussière qui les recouvrait n'avait été altérée par aucun contact. L'air s'acheva — un vieil air d'Haydn ou de Rameau — et l'instrument redevint muet. Victorien Sardou se pinça jusqu'au sang pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Puis il se coucha, se perdant en conjectures au sujet de ce miracle. Sa nuit fut très agitée. Dès l'aube, il courait chez un de ses amis qu'il savait être versé dans les pratiques de sorcellerie.

« Parbleu, lui déclara celui-ci, vous êtes médium et vous ne soupçonnez pas votre puissance. Vous êtes un médium qui s'ignore. Il y a nombre d'individus dans votre cas. »

Cette révélation n'était point pour déplaire à M. Sardou. Il en vérifia l'exactitude. Il accomplit comme en se jouant quelques-uns des phénomènes, par lesquels le légendaire Hume, à la même époque, étonnait la cour des Tuileries. Il fit tourner des guéridons, il réalisa des apports, il évoqua des fantômes; il reçut des communications graphiques stupéfiantes : il traça, avec une rapidité et une netteté inconcevables, des dessins directement inspirés par l'Au-delà. Quand un événement important devait se produire il en était secrètement averti. Un jour, la table, interrogée, lui dicta ces mots :

« *Demain! Attendez!* »

Le lendemain, il achevait de marier ensemble Edgar et Léontine dans un vaudeville en cours d'exécution, quand un bouquet fut doucement déposé auprès de lui, entre son buvard et son encrier. C'étaient des roses fraîchement cueillies et dont les tiges étaient cassées comme si elles eussent été arrachées d'un jardin; elles n'arrivaient pas de chez la fleuriste; elles formaient une gerbe naturelle et assemblée sans art. Sardou supposa d'abord qu'elles lui avaient pu être jetées par la fenêtre, mais elle était close. Et d'ailleurs, elles étaient tombées en suivant une ligne perpendiculaire et qui allait directement rejoindre la rosace du plafond... On assure que ces passages de fleurs à travers les corps opaques sont très fréquents dans les provinces de l'Inde où s'exerce la subtilité des fakirs.

« Voilà, conclut M. Sardou, deux de mes aventures choisies parmi cent autres aussi surprenantes. »

M. Sardou est tout amusé de nos mines effarées. Et je crois discerner à ce moment dans ses yeux une lueur de malignité. Et je m'avise que la tête de M. Sardou ressemble beaucoup à cette tête de Voltaire, sculptée par Houdon, et qui symbolise, avec une clarté si lumineuse, l'ironie française...

Tandis que l'auteur des *Pattes de mouche* nous tient sous le charme de son récit, j'observe Eusapia Paladino. Elle est, comme nous, attentive, et plus que nous peut-être, car il se mêle à sa curiosité une inquiétude professionnelle. Elle boit les paroles du narrateur; et des mouvements lui échappent qui signifient (excusez cette vulgaire interprétation) : « Cet homme croit m'épater! Il n'est pas plus malin que moi! » Je voudrais apprendre d'elle les particularités de son début et comment la « vocation » lui est venue. Elle n'hésite pas à se rendre à mes instances. Et elle entame, avec feu, la copieuse relation de son odyssée. Son langage est assez peu compréhensible pour quiconque n'est pas familiarisé avec l'italien. Mais les mots que l'on ne

saisit pas, on les devine, tant sont éloquents les yeux d'Eusapia, tant sa pantomime est expressive. Elle ne retrace pas son histoire, elle la vit. Elle se lève, se rassied, rugit, soupire, implore, foudroie et jette parmi ses phrases cet appel qui revient sans cesse : « Vous? compris? » Elle s'assure ainsi que son interlocuteur a pénétré sa pensée. Voici ce que j'ai pu démêler dans son récit, ou, du moins, ce que j'en ai retenu :

Eusapia est Napolitaine, née au sein du bas peuple. Sa mère mourut en couches. Son père était au service d'un riche propriétaire des environs. Il fut assassiné par des brigands; et la petite Eusapia fut abandonnée. Elle avait bien sa grand'mère paternelle, mais c'était une mégère qui la maltraitait. Elle s'enfuit, vagabonda dans les rues, aidée par des gens charitables. Elle atteignit la puberté, et cette crise détermina en elle une révolution profonde. C'est alors qu'apparurent les premières manifestations de la force mystérieuse dont le ciel l'avait dotée. Il semblait qu'elle répandît autour d'elle comme un divin frémissement et qu'elle se fît, à l'exemple d'Orphée, obéir de la nature. Lorsqu'elle entrait dans une chambre, des craquements, des murmures, s'y faisaient entendre. Ses compatriotes, très superstitieux, la considéraient comme un prodige. Mais sa renommée n'avait encore qu'un caractère local. Une circonstance inopinée allait promptement l'étendre.

A ce moment, un savant de grand mérite, M. Damieni, était à Londres, en visite chez William Crookes, et l'aidait dans ses recherches. Au cours d'une communication psychique, il fut avisé qu'une jeune fille, qu'une enfant, d'un rare pouvoir médiumnique, résidait à Naples et l'y attendait. Il y courut aussitôt et ne tarda pas à découvrir Eusapia que la rumeur publique lui désigna. Ils travaillèrent, ils collaborèrent; Damieni régla, disciplia et canalisa, si l'on peut dire, cette énergie tumultueuse. En même temps il la faisait connaître à l'Europe... Eusapia était « lancée ».

Ces épisodes sont, par eux-mêmes, pittoresques, mais ils prennent, sur les lèvres d'Eusapia, une saveur que ma froide analyse ne saurait rendre. En me confiant les tragiques circonstances de la mort de son père, elle a versé des ruisseaux de pleurs, puis elle s'est précipitée à genoux et elle a joint les doigts dévotement, pour me montrer combien elle était alors gentille, et aimée de tous...

Soudain, elle part d'un immense éclat de rire. C'est une autre Eusapia qui est devant nous, l'Eusapia facétieuse. Elle parle des voyages innombrables qu'elle a entrepris, des personnages illustres qui l'ont mandée. Quelques-uns lui sont chers, d'autres lui inspirent moins de sympathie. Elle a du respect pour les grands-ducs de Russie, mais Mme Crispi lui a laissé d'amers souvenirs. Cette auguste personne la convie de venir en son hôtel. Eusapia accepte l'invitation. Elle est morosement accueillie par un valet de pied qui l'oblige de stationner dans le vestibule. Eusapia est froissée de ce traitement.

« J'ai oublié mon mouchoir », dit-elle.

Et elle se sauve. Nouvelle convocation. Eusapia est introduite dans un petit salon. Au bout de dix minutes d'attente, elle perd patience.

« J'ai oublié mon éventail. »

Et elle rentre chez elle. Mme Crispi persévère dans sa résolution de voir Eusapia. Une troisième fois, elle la convoque et la reçoit au seuil de son logis avec tous les honneurs qui lui sont dus. Eusapia ne fut pas désarmée par cet acte de courtoisie. Elle tint rigueur à l'épouse du premier ministre et se vengea de ses procédés antérieurs, en lui infligeant une frayeur atroce.

« Elle poussait des cris... Ah! ah! ah! »

Eusapia, les poings sur les hanches, s'ébroue dans les transports d'une robuste gaieté. Elle jouait tout à l'heure *Iphigénie*. Elle joue maintenant *Crispino et la Comare*.

L'instant solennel est arrivé. La séance va commencer. Elle eût commencé plus tôt, si Eusapia eût

cédé à l'impatience des convives. Mais sa façon d'agir avec Mme Crispi prouve qu'il ne lui plaît pas d'être gênée. Elle passe dans une pièce voisine, où, sous l'œil attentif de Mme Flammarion, elle se dépouille de sa robe et de son corset et revêt une sorte de peignoir dont l'étoffe plus légère et plus souple facilite ses gestes et leur laisse une entière liberté. Une table de cuisine est déposée dans un angle du salon. Derrière la table un rideau, et derrière le rideau, dans un espace de deux mètres carrés, une chaise, une étagère, et quelques menus objets : un violon, une sonnette, une boîte à musique, un accordéon que M. Flammarion a pris soin d'acheter lui-même au bazar de l'Hôtel-de-Ville, afin de se prémunir contre tout danger de truquage. Aucune porte ne s'ouvre à cet endroit de la pièce, aucune communication ne s'y peut établir avec le reste de l'appartement.

Eusapia s'assied, la face à la table, le dos au rideau. Les deux personnes chargées du contrôle se placent à ses côtés et s'emparent, chacune, d'une main du médium, qu'elles s'engagent sur l'honneur à ne pas lâcher, fût-ce une seconde. Elles s'assurent du pouce, cette précaution rendant à peu près impossible les substitutions de mains. Leurs pieds emprisonnent ceux d'Eusapia. Trois autres spectateurs rangés autour de la table « font la chaîne », selon la méthode usitée depuis Mesmer. Et tous, immobiles, anxieux, nous attendons les événements.

Ils ne tardent pas à se produire. Eusapia se remue comme la Pythonisse sur son trépied ; elle est oppressée. *Il cuore! il cuore!* susurre-t-elle, comme si elle allait mourir. Elle entre en transe. Toutefois, elle ne perd pas le sentiment des réalités et suit ce qui se fait et se dit auprès d'elle ; elle a une finesse de perception inouïe, rien ne lui échappe ; elle lit dans vos regards les doutes ou les inquiétudes qui vous effleurent et, si quelque contraction nerveuse vous agite, elle la discerne, et, tout aussitôt, elle s'efforce de vous rassurer, de vous

apaiser, d'insinuer dans votre âme la persuasion. Si l'on n'est pas touché par la grâce, il n'y a pas de sa faute. Cette Napolitaine est décidément intelligente.

Pendant deux heures, elle nous a plongés dans un vague cauchemar. D'abord, en pleine lumière, la table s'est soulevée, quittant le sol; le rideau s'est gonflé fortement tendu, comme une voile où souffle la brise; puis les lampes ont été baissées, et, dans la pénombre, nous avons eu des apports. Du fond du cabinet noir, les cordes du violon ont frémi, la sonnette a tinté, la boîte à musique a tourné sa manivelle, le tambourin s'est promené sur nos têtes en agitant ses grelots. Et j'ai senti une main furtive qui se crispait sur ma manche. A ce moment, Mme de Z... a poussé un cri, où le plaisir se mêlait à l'épouvante. Elle venait de subir un attouchement du même genre. Et l'on m'a tiré la barbe, et j'ai reçu dans la figure un coussin qui m'a fait voir, comme on dit vulgairement, trente-six chandelles. Mon voisin de gauche, qui est un des hommes les plus spirituels de Paris, a nettement distingué par la fente du rideau, un spectre affectant la forme d'une « petite fille » et qui s'est abîmée dans le sol. Mais, moins heureux que lui, je n'ai pas aperçu cette apparition. En revanche, un livre que je tenais serré m'a été arraché avec violence, et une force occulte et malicieuse a secoué à plusieurs reprises le bouton de mon habit.

... Eusapia est épuisée, elle râle. On rallume le gaz. Et je puis relever sur le visage des assistants la trace des émotions qu'ils ont subies. M. le professeur de la Faculté est grave, M. Flammarion soucieux, Mme de Z... très pâle, et mon voisin, celui qui a vu le spectre, très animé.

« Eh bien! me dit M. Victorien Sardou, voilà ce qu'on peut appeler une excellente séance! »

Nous avons regagné nos voitures, soutenant Eusapia défaillante. Une heure du matin sonnait au prochain beffroi... Le concierge était couché, l'escalier obscur, nos cœurs pleins d'angoisse...

... Et M. Sardou souriait dans les ténèbres...

LES AVENTURES D'UN ASTRONOME

Après les singuliers événements que j'ai exposés plus haut je n'ai pu me tenir d'aller rendre visite à M. Camille Flammarion. Une pressante curiosité m'attirait chez ce savant. Je voulais connaître son sentiment intime sur les phénomènes dont j'avais été le témoin et que la présence d'Eusapia Paladino avait provoqués. Et, d'autre part, il m'avait semblé que le logis de l'astronome présentait une curieuse physionomie, et je n'étais pas fâché de le revoir en plein jour. Il est situé tout près du ciel, à la porte même de l'Observatoire, au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Cassini. Le plafond du salon est modelé en forme de coupole, les signes du zodiaque y sont figurés. Ce n'est pas le plafond de tout le monde. Enfin, M. Camille Flammarion est l'homme de France qui s'est répandu sur le plus grand nombre de sujets. Ses connaissances sont, en quelque sorte, encyclopédiques. Et je pensais qu'une conversation avec lui ne pouvait pas être indifférente.

Quand j'ai pénétré de bon matin dans son cabinet de travail, il était déjà à la besogne. Sa tête, abondante en cheveux, inclinée sur un monceau de paperasses, me parut être celle d'un moine de Rembrandt. A vrai dire,

la pièce où il se tenait ne ressemblait pas à une cellule. Deux larges fenêtres y laissaient pénétrer des flots de lumière; elle était ornée de photographies, de tableaux, de gravures et autres objets profanes. Je crus remarquer que la plupart de ces portraits représentaient de fort jolies femmes. Et, sans doute, dans le nombre, se trouvait celui de cette comtesse qui, voulant laisser à M. Flammarion un irrécusable témoignage de sympathie, lui légua la peau de ses épaules à charge par lui d'en habiller son dernier volume, — suprême et touchant désir qu'il exauça pieusement.

« Excusez-moi, me dit l'astronome; j'achève d'ouvrir mon courrier. »

Une trentaine d'enveloppes étaient dispersées sur son bureau; elles eussent fait la joie des collectionneurs de timbres-poste, car elles venaient des cinq parties du monde. Le profil du roi de Grèce y fraternisait avec celui de Guillaume, l'Amérique du Sud avec la Russie, l'Espagne avec le Japon.

« Vous n'imaginez pas les persécutions dont je suis accablé par mes lecteurs et surtout par mes lectrices. Si elles se bornaient à me demander des renseignements utiles! Mais elles m'honorent de confidences sentimentales, elles me prennent pour directeur de conscience. Elles sont insupportables! »

M. Flammarion gronde, mais il sourit. Et sous sa feinte colère, je discerne le ravissement qu'il éprouve à voir sa réputation s'étendre aux confins de l'univers. Ce rayonnement est la preuve de sa popularité.

« Voilà bientôt trente années que j'occupe cet appartement. »

Et j'ai compris, à ces mots, que M. Camille Flammarion allait me raconter son histoire. Je me suis accommodé dans mon fauteuil et lui dans le sien. Et il a évoqué devant moi les souvenirs de sa vie laborieuse. Il m'a parlé de ses maîtres, de ses contemporains, de Babinet, de Leverrier; des hommes illustres qu'il a eu l'avantage d'avoir pour amis; et aussi du soleil, de la lune, et de

cette terre de Mars qu'il a si magistralement explorée et où il est, en quelque sorte, comme chez lui... Cet entretien substantiel et varié m'a diverti et rajeuni tout ensemble. Il m'a rappelé un des plus chers souvenirs de mon adolescence, le temps où, chaque semaine, j'écoutais, à la salle des Capucines, les leçons familières que Flammarion consacrait à la description des astres et des planètes. Cet enseignement groupait un auditoire assidu, qui admirait à la fois le savoir de l'orateur et sa belle chevelure, l'ardeur de son éloquence et l'éclat magnétique de son regard. M. Flammarion n'a perdu aucun de ces avantages. Et, comme jadis, ils m'ont tenu sous le charme...

Il avait quatorze ans à peine quand il vint s'installer à Paris dans l'intention d'y achever ses études. Il était issu de pauvres laboureurs de la Haute-Marne, qui n'avaient pu lui donner qu'une instruction incomplète. Le curé du village lui ayant appris les trois mots de latin qu'il possédait, les supplia de ne pas arrêter dans son essor cet enfant si bien doué. Les ressources de la famille furent réunies. Camille Flammarion partit pour la grand'ville, son baluchon sous le bras; il loua une chambrette au Quartier-Latin, suivit, en qualité d'externe, les cours de Louis-le-Grand et commença à travailler seize heures par jour. Cette habitude prise, il ne s'en est plus jamais départi. Il passa ses examens et se prépara à Polytechnique. Mais de judicieux conseils qu'il reçut alors l'engagèrent dans une autre voie.

Il avait entrepris d'écrire, tout en terminant sa rhétorique, une *Cosmogonie universelle* (il a toujours aimé les vastes desseins) et il avait montré cet essai au vénérable Babinet, qui fut touché de sa témérité, après en avoir souri tout d'abord. Babinet habitait dans le quartier Saint-Sulpice un obscur réduit, rempli de poussière et de toiles d'araignée. C'est là que, presque chaque soir, Flammarion lui communiquait les projets de sa brûlante ambition, la résolution où il était de devenir un

grand astronome. L'aimable vieillard, enveloppé de sa douillette que maculaient d'innombrables taches d'encre, le chef coiffé de son légendaire bonnet grec, accueillait avec bénignité ces confidences.

« Mon fils, lui dit-il, je crois que vous avez le feu sacré. On m'assure qu'une place d'élève est vacante à l'Observatoire. Je vais demander à M. Leverrier de vous y prendre avec lui. M. Leverrier est un génie, l'honneur de sa patrie et de son siècle; mais la nature, ne voulant pas que trop d'avantages fussent accumulés en un seul individu, l'a affligé d'un déplorable estomac. Les maux dont il souffre ont une fâcheuse répercussion sur son caractère et altèrent la sérénité de son commerce. Il est très difficile de ne point encourir, à brève échéance, sa disgrâce. Il a réduit au désespoir quelques-uns de vos prédécesseurs, entre autres l'infortuné Chacornac qui s'est tué pour ne plus ouïr les reproches de son maître. Affrontez à votre tour son humeur. Cette épreuve redoutable vous éclairera sur la solidité de votre vocation. Si vous en sortez victorieux, c'est que décidément vous êtes né astronome. »

L'élève Flammarion s'arma de patience et de douceur. Pendant trois ans, il plia l'échine sous les bourrasques; la quatrième année, elles furent si violentes qu'il n'eut pas le courage de les subir plus longtemps. A vrai dire, il s'était mis dans son tort. Utilisant les rares loisirs que lui laissaient ses travaux mathématiques, il avait composé un gros ouvrage intitulé la *Pluralité des mondes habités*, dont la publication éveilla l'attention de la critique. Sainte-Beuve, Paul Bert, Henri Martin le jugèrent favorablement dans de longs articles; plusieurs éditions en furent épuisées. Et le nom de l'auteur, qui n'était encore qu'un jouvenceau sans barbe, se répandit dans la foule. Lorsque le temps fut venu pour lui de tirer au sort, le colonel qui présidait cette opération le chargea de féliciter « monsieur son père » à qui la science devait la *Pluralité des mondes*.

« Ce volume n'est pas de mon père, il est de moi », répondit le conscrit.

Le colonel fut très étonné : « Continuez, jeune homme ! »

La gloire naissante de Flammarion ne trouva pas chez Leverrier des dispositions si accommodantes. Le directeur de l'Observatoire déclara scandaleux qu'un écolier se permît d'agiter par des manifestations inconsidérées l'opinion publique ; les collègues de Flammarion n'étaient pas éloignés de partager ce sentiment. Il s'ensuivit une recrudescence de rigueur, que la vanité du néophyte, surexcitée par le succès, n'était pas en disposition d'endurer. Des propos agressifs s'échangèrent.

« Vous êtes un impertinent, dit Leverrier.

— Et vous un tyran.

— Je saurai bien vous réduire.

— Et moi, je vous briserai... »

Flammarion quitta l'Observatoire pour le Bureau des longitudes. On lui proposa de collaborer au *Siècle*. Léonor Havin, directeur de ce journal, lui dépêcha un émissaire : « On nous signale, de toutes parts, les abus d'autorité commis par Leverrier, fonctionnaire officiel et sénateur de l'empire. Nous voudrions le contraindre à la retraite. Voulez-vous faire campagne ? » L'occasion était trop avantageuse pour qu'il la laissât échapper. Il dégusta, en fin gourmet, sa vengeance. Il contribua, par des arguments décisifs et puisés aux meilleurs sources, à rendre nécessaire le départ de Leverrier. Ainsi, ses menaces reçurent-elles une prompte exécution. Ajoutons que Leverrier ne lui garda pas rancune de ce conflit. Quand, après la guerre, il fut réintégré dans son poste, il offrit à Flammarion, qui poursuivait alors ses belles études sur les étoiles doubles, l'hospitalité de l'Observatoire... Les deux ennemis s'étaient réconciliés.

Tandis que l'auteur de *Lumen* me narre ses aventures, je songe à la surprenante célébrité qu'il a acquise et je cherche à en démêler les causes. Il a été l'Alexandre

Dumas de l'astronomie; ce que ce dernier a fait pour l'histoire, Flammarion l'a entrepris, avec un souci plus rigoureux de l'exactitude, dans le prodigieux domaine qui embrasse l'ensemble de l'univers sidéral. Avant lui, cette science était sévère, abstraite, et ne s'adressait qu'à la raison pure; il l'a rendue aimable, pittoresque, il l'a livrée en pâture aux imaginations et, si l'on peut dire, humanisée. Là où ses prédécesseurs n'apercevaient que des forces traduites en formules algébriques, il a montré des globes frémissants, lumineux, peuplés, comme la terre, d'êtres sensibles, emportant dans l'espace l'amour et la vie, et dont les destinées sont liées — nous pouvons du moins le supposer — aux nôtres propres. Cette hypothèse est plaisante; il n'est personne qu'elle ne séduise; les femmes sont ardentes à s'en engouer; elles composent avec les vieux magistrats, les fonctionnaires retraités et les bons bourgeois de France, curieux des choses métaphysiques, le fond d'une immense « clientèle » que François Arago avait déjà rassemblée autour de ses œuvres et de son cours et que Flammarion a élargie. Il a doté son pays (au prix de quels efforts!) d'une institution qui rend de signalés services, et que nul, avant lui, n'avait réussi à établir. La société astronomique de France qu'il a fondée et qu'il dirige effectivement et qui a été présidée, depuis dix ans, par MM. Faye, Bouquet de la Grye, Tisserand, Janssen et Cornu compte des milliers de membres de l'un et l'autre sexe, qui s'occupent dans les deux hémisphères à observer les étoiles. Or rien n'excite aux épanchements comme cette contemplation. Et c'est ce qui explique l'inconcevable abondance des lettres qui arrivent de toutes parts à M. Flammarion. Je désirais vivement y jeter les yeux, afin d'apprécier l'influence qu'exerce le goût de l'astronomie sur l'âme contemporaine... Le savant me désigne vingt ou trente in-folio qui garnissent un des panneaux de la chambre :

« Je ne conserve que les missives qui présentent quelque intérêt psychologique ou documentaire. »

Il ouvre un de ces cartons; des liasses jaunies en jaillissent et s'éparpillent sur la table. Ce sont des rapports techniques rédigés par des savants et qui échappent à ma compétence. Ce sont aussi des dissertations, des méditations, des « pensées » philosophiques, des confessions, des comptes rendus de phénomènes. Une dame de Santiago annonce qu'elle a inspiré un violent amour à un jeune diplomate « qui a dix ans de moins qu'elle »; elle hésite à lui tenir rigueur. « Nous nous enivrons, ajoute-t-elle, à regarder ensemble, par les nuits bleues, les constellations. » Une autre dame se répand en effusions de gratitude : « Vous êtes la consolation de mes maux. Grâce à vous, je m'absorbe dans l'infini. » Une autre s'empresse de lui mander, de Constantinople, « qu'elle a vu tomber entre dix heures un quart et dix heures trois quarts dix-sept étoiles filantes, pour la plupart *fusiformes* ». Un petit paquet, soigneusement lié d'une faveur rose, attire mon attention. M. Flammarion le dénoue et son visage s'épanouit :

« C'est, me dit-il, la correspondance de l'excellent monsieur Méret.

— Qui ça monsieur Méret?

— L'homme généreux qui me fit don de la villa de Juvisy, où j'ai construit mon observatoire. Je m'y suis à peu près ruiné, mais je ne le regrette point. »

Je feuillette les épîtres de cet excellent M. Méret. Dieu me pardonne, elles sont en vers! M. Méret est poète, ou plutôt il l'était, car sa belle âme s'est envolée vers l'azur. Et quel poète!

O ma chère patrie, un âge d'or va naître,
L'astre Flammarion vient de nous apparaître,
Notre siècle possède un nom si glorieux,
Admiré sur la terre et connu dans les cieux.

Voilà un admirateur qu'on ne saurait accuser de sécheresse! Cinq fois il réitéra, sans que M. Flammarion, qui le prenait pour un fou, daignât s'occuper de lui. La sixième lettre enfermait, avec ce distique :

Avec Flammarion, répétez : « Plus de guerre! »
Et que les vrais savants ignorent la misère,

l'offre de la propriété de Juvisy. M. Méret prouvait sa sincérité en accordant ses actes et ses paroles. M. Flammarion se rendit à Bordeaux pour remercier ce personnage et d'abord pour le connaître, car il ne l'avait jamais vu. M. Méret l'attendait dans un somptueux et triste hôtel, dont il était le seul habitant. Il avait quatre-vingts ans, il était aveugle et se faisait lire, pour charmer sa solitude, les pages lyriques d'*Uranie*. Ce vieillard privé de la lumière vivait en imagination avec les soleils. Lorsqu'il se rendit, le lendemain matin, chez le notaire, pour y signer l'acte de donation, il revêtit l'habit à boutons d'or, le pantalon gris-perle, le gilet de soie broché qu'il conservait depuis l'année de ses noces. C'était un nouveau mariage qu'il contractait, son mariage avec la science!

Heureux astronomes qui suscitent de pareils enthousiasmes! C'est un privilège que ne possèdent pas les simples littérateurs!

A cet instant, Mme Flammarion est venue nous joindre. Je me suis excusé du désordre que j'introduisais dans ces papiers dont elle a la garde. C'est elle qui y répond et les classe. Elle est l'assidue collaboratrice de son époux et remplit auprès de lui l'office de secrétaire; elle seconde, avec un zèle et une intelligence admirables, son énorme labeur et le défend contre les importuns. Si vive est sa sollicitude qu'elle réclame sa part des dangers et des fatigues! Elle affronte à ses côtés les nuits d'hiver, glacées et limpides, où il observe le ciel, et, s'il s'avise de monter en ballon, elle tient à braver en sa compagnie les périls de la traversée. On prétend qu'ils passèrent en cet équipage la première nuit de leur hymen. Et j'ai voulu tenir de sa bouche les particularités de cette légende.

« Ce n'en est pas une... tout à fait... »

Camille Flammarion était à cette époque féru d'aérostation. Il proposa à sa fiancée de l'enlever dans les airs, sitôt après la cérémonie nuptiale. Et le plus piquant, c'est que le prêtre qui devait bénir leur union les supplia de lui réserver une place dans la nacelle. Ce brave abbé rêvait, depuis sa jeunesse, de savourer l'émotion d'une traversée aérienne. L'expédition devait être conduite par l'aéronaute Godard. Ce n'est pas que Flammarion fût incapable de se diriger lui-même au sein des nuages, mais les amoureux sont étourdis; et il ne voulait pas exposer sa chère compagne aux conséquences terribles d'une distraction. Rendez-vous fut pris à cinq heures du soir à l'usine de la Villette. Au dernier moment, une indisposition du capitaine les obligea de retarder leur départ. Il n'eut lieu que le surlendemain. Et le couple, traître à son serment, oublia d'en avertir l'excellent curé qui se morfondait d'impatience dans son jardinet de Montfermeil.

Godard largua les amarres. L'esquif monta majestueusement. Une légère brise le poussait vers l'est. A 1 200 mètres, elle faiblit et le ballon se tint immobile. Les passagers s'extasiaient au prodigieux spectacle de Paris, illuminé par les rayons du couchant. Tout à coup, une voix, plus suave qu'un soupir de jeune fille, parvint jusqu'à eux :

« Flammarion! Flammarion! »

L'astronome tressaillit :

« Ce timbre ne m'est pas inconnu », murmura-t-il.

Et la voix reprit :

« Flammarion! Flammarion! »

Ce fut un trait de lumière.

« Je crois vraiment que notre abbé nous appelle. »

Il s'orienta, consulta la carte :

« C'est bien cela! Nous sommes à Montfermeil. Le curé nous a aperçus. Il suppose que nous venons le chercher. »

Déjà Flammarion, pris de remords, saisissait la corde de la soupape. Mais le farouche Godard la lui arracha

des mains et précipita dans le vide un sac de lest! Et, non seulement M. le curé qui attendait, le nez en l'air, le résultat de cette manœuvre, fut privé du plaisir qu'il avait tant souhaité, mais il reçut un grain de sable dans l'œil!

J'ai dit à Camille Flammarion :

« Ces anecdotes sont divertissantes, mais ne se rapportent guère à l'objet de ma visite. Elle a pour but d'obtenir de vous quelques éclaircissements sur la fameuse Eusapia Paladino. »

Le savant a pris une expression grave et méditative. Il s'est levé, et, s'étant saisi d'un petit livre placé sur le plus haut rayon de sa bibliothèque, il l'a ouvert sous mes yeux :

« Lisez ces lignes de Césare Lombroso. Elles ont été publiées dans les *Annales des sciences physiques* :

« Je ne vois rien d'inadmissible à ce que, chez les hystériques et les hypnotiques, l'excitation de certains centres, qui devient puissante par la paralysie de tous les autres et provoque alors une transposition et une transmission de forces psychiques, puisse amener une transformation en force lumineuse et en force motrice. On comprend aussi comment la force que j'appellerai corticale ou cérébrale d'un médium peut, par exemple, soulever une table, tirer la barbe à quelqu'un, le battre, le caresser, phénomènes assez fréquents en ce cas. »

J'ai insisté à nouveau :

« Ce n'est pas l'opinion de Lombroso que je désire avoir, mais c'est la vôtre. »

M. Flammarion demeura silencieux.

« Que sais-je? déclara-t-il enfin... Nous sommes environnés de mystères, dont, après quatre mille ans de recherches, nous ne pouvons sonder l'obscurité. La vie même, le principe de l'énergie vitale est une énigme. Si jamais on arrive à la déchiffrer, il en découlera pour l'humanité des conséquences incalculables. Creusons notre sillon, peinons sans relâche... Et attendons! »

Comme M. Flammarion me reconduisait au seuil de son salon, je distinguai sur une table quelques jouets : une sonnette, un violon d'enfant, un accordéon, une boîte à musique; ceux-là mêmes que les doigts psychiques d'Eusapia nous avaient, l'autre soir, si lestement lancés à la tête. Ils me parurent, à cette heure, un peu ridicules et piteux. Je ne pus m'empêcher de rire, en me remémorant notre émotion et nos mines effarées. Mon hôte s'associa à ma gaieté, mais il ne tarda pas à recouvrer son sérieux, et d'un ton qui me parut exempt d'ironie :

« Tout cela, voyez-vous, fait partie de l'Inconnu. »

AUTOUR DE BALZAC

I. — UN AMI DE BALZAC

Je suis allé voir un ami de Balzac... Le dramaturge Eugène Cormon, l'auteur des *Deux Orphelines* et des légendaires *Crochets du père Martin*, eut le plaisir d'approcher familièrement le glorieux romancier. Il est à peine son cadet. Balzac aurait cent ans aujourd'hui. M. Cormon en compte quatre-vingt-dix; il est, après M. Ernest Legouvé, le doyen de notre littérature théâtrale. Et tous deux portent avec une égale vaillance leur grand âge; ils ont conservé l'aimable humeur, l'agilité d'esprit et de corps de la jeunesse. M. Cormon n'attendait pas ma visite. Dès que je lui en eus exposé l'objet, son visage s'éclaira d'un sourire.

« Vous évoquez des souvenirs qui me sont demeurés bien chers. Honoré de Balzac! Quel homme! Quel géant! Pendant deux années, de 1838 à 1840, j'ai fréquenté dans sa maison des Jardies. Il m'y accueillait avec une bonne grâce qui m'allait au cœur. Et tout ce que j'y ai vu est gravé dans ma mémoire. »

J'ai pressé M. Cormon de me narrer ces épisodes. Il m'a offert un fauteuil, s'est accommodé dans le sien, a replacé sur son chef la calotte de velours qui lui donne l'apparence d'un homme d'église. Et, dans un langage

charmant, aux mots choisis, aux formes bénignes, il a commencé son récit. Autour de nous, des objets anciens et vénérables sont rangés : meubles contemporains du roi Louis-Philippe, lithographies de Deveria, crayons de Gavarni, portraits de Frédérick Lemaître et de Rachel. D'épais rideaux interceptent les bruits du dehors; une atmosphère de paix bourgeoise nous enveloppe : son silence n'est rompu que par la parole de mon hôte et par le tic tac de la pendule de bronze, presque aussi vieille que lui. Il me désigne, au centre d'un panneau, une toile lumineuse du peintre Fernand Cormon :

« C'est le premier tableau que mon fils ait exposé. Il représente la *Mort de Mahomet.* »

Et, comme je le complimente sur la réputation de ce fils, dont l'Institut a consacré les mérites :

« Oui, c'est la joie de ma vie! »

M. Cormon est tout près de s'attendrir. Il reprend :

« Et maintenant, si nous parlions de Balzac... »

Quand il franchit pour la première fois le seuil des Jardies, cette propriété était fort connue des Parisiens; cent contes étranges circulaient sur elle, dans les cafés littéraires et dans les salons académiques. On assurait que Balzac avait voulu régler tous les détails de la construction de sa maison, qu'il en avait si mal assis les fondements qu'elle pivotait sur elle-même, les jours de pluie, et glissait vers la vallée; on ajoutait que les appartements en étaient magnifiquement ornés, mais qu'il avait oublié de les relier entre eux et qu'une échelle de meunier y remplaçait l'escalier absent. M. Cormon, qui dirigeait à cette époque l'Ambigu-Comique, s'était souvent rencontré avec Balzac sur les boulevards et chez les libraires; il l'admirait passionnément. Aussi fut-il doublement ravi lorsque le grand homme le convia à venir déjeuner sans façon « à la campagne ». Cette invitation contentait sa curiosité et sa sympathie. Il loua un cabriolet et débarqua par une

radieuse matinée de printemps dans le village de Ville-d'Avray. Il n'eut pas besoin de se renseigner sur la route à suivre. A peine avait-il fait quelques pas, qu'un superbe écriteau frappa ses regards. Ces mots : *les Jardies*, resplendissaient au soleil, gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre. A vrai dire, l'aspect du jardin ne répondait pas aux magnificences du portail. Il était étroit, mesquin, planté d'arbustes chétifs. L'habitation n'annonçait point par son architecture les merveilles qui y étaient contenues. Elle avait une apparence assez banale. M. Cormon en gravit le perron, après s'être crotté jusqu'aux genoux dans la glaise détrempée. Un valet s'enquit de son nom et l'annonça à haute voix, en ouvrant la porte d'une chambre où régnait un désordre extraordinaire. M. Cormon venait d'être introduit dans le cabinet de travail du maître. Celui-ci ne daigna pas se retourner. Il semblait absorbé dans une besogne pénible et qui réclamait tout son effort. Assis devant sa table, le col de sa chemise largement ouvert, ses bretelles dénouées, son pantalon déboutonné — tel qu'il est figuré dans le daguerréotype de Nadar, — il couvrait un papier de menus hiéroglyphes. M. Cormon s'avança, toussa discrètement. Mais cet appel timide n'ayant pas été entendu, il s'arrêta, saisi de crainte, et, retenant son souffle, il s'amusa à considérer les lieux où il se trouvait.

Ils n'avaient pas de quoi le séduire. Ils renfermaient des sièges vulgaires, maculés d'encre, encombrés de paperasses, d'épreuves d'imprimerie, de livres dépareillés. Sur les murs, il discerna d'étranges inscriptions, crayonnées au fusain : *ici un tableau de Raphaël*; *ici une tapisserie des Gobelins*; *ici un stylobate en bois de cèdre*; *ici des moulures, genre Trianon*. Le grand homme n'avait pas eu le loisir de se procurer ces œuvres d'art, mais il en avait marqué la place. M. Cormon, de plus en plus étonné, s'assit avec respect sur le coin d'un sopha et déplia son journal. Vingt minutes s'écoulèrent. Enfin Balzac se décida à quitter la plume.

« Comment, c'est vous! s'écria-t-il d'un air joyeux. Vous allez partager mon omelette. Non! non! je n'admets pas de refus! »

Il s'imaginait ingénument que le convive convoqué par lui, lui tombait des nues. M. Cormon ne s'offensa pas de cet oubli. Il se confondit en excuses. Et Balzac, tout bouillant, l'entraîna vers les splendeurs de son parc. Il lui en détailla les pierres et les brins d'herbe. Puis il le ramena dans la salle à manger, décorée, comme le bureau, de panneaux hypothétiques : *ici un revêtement en marbre de Carrare*; *ici une toile d'Eugène Delacroix*. Par bonheur, les mets avaient un caractère moins illusoire. L'omelette était succulente, les côtelettes cuites à point, les fraises parfumées, les cerises mûres. Enfin l'on apporta deux vastes bouilloires où fumait la vapeur d'une eau en ébulition. Balzac devint grave :

« Le café et le thé, dit-il, sont les meilleurs amis de l'homme de lettres. Je vais vous préparer ces breuvages. »

Il fit observer que le café n'était buvable que s'il se composait d'un mélange de bourbon, de martinique et de moka :

« J'achète le bourbon rue du Mont-Blanc, le martinique rue des Vieilles-Haudriettes, le moka rue de l'Université. Ce sont les seuls endroits où ces espèces soient vendues pures et sans fraude. Pour ce qui est du thé... »

Balzac mit un doigt sur ses lèvres et se dirigea vers un placard d'où il tira un paquet soigneusement ficelé. Il le défit avec mille précautions, y puisa une pincée de brindilles jaunâtres qui avaient la finesse et la couleur du tabac oriental.

« Ce thé, reprit-il, est sacré, presque divin. Il provient du palais de l'empereur de Chine. Des vierges le récoltent de leurs mains et le lui apportent, prosternées. Chaque hiver, ce souverain en envoie quelques caisses au tsar de Russie, son frère. Un des ballots a été détourné par M. de Humboldt, qui a bien voulu m'en faire hommage. »

M. Cormon s'extasia, ainsi qu'il convenait, sur la suavité des infusions et décoctions balzaciennes, puis, se risquant à aborder des sujets un peu plus intellectuels, il exhorta l'écrivain à se tourner vers la scène; il lui vanta les délices de cet art, par lequel on entre en communion avec l'âme de la foule. Il mit à sa disposition la troupe et les ressources de l'Ambigu. Balzac l'écoutait, pensif; ces arguments ne parvenaient pas à le convaincre :

« Peut-être avez-vous raison. Mais, que vous dirai-je? Je ne « sens » pas le théâtre. Et d'ailleurs, je suis très ignorant en matière de spectacles. Je vis comme un ours.

— Qu'à cela ne tienne; ma loge est à votre disposition. »

Balzac profita quelquefois de cette hospitalité. M. Cormon lui demanda d'assister à la première représentation d'un drame qu'il venait de composer. George Sand s'y était rendue de son côté. Ils occupaient les deux avant-scènes. Voilà plus d'un demi-siècle que ces événements s'accomplirent. Ils sont toujours d'hier pour M. Cormon.

« A la fin du troisième acte, qui avait obtenu un gros succès, ils m'accablèrent de leurs compliments. Avec quelle fierté, avec quel orgueil je les savourais! Peu m'importait, je vous jure, que ma pièce réussît ou tombât; elle me valait le suffrage de ces grands esprits... C'était assez!... »

Il revint à la charge. Il soumit à Balzac un scénario emprunté à *César Birotteau*. Le romancier l'approuva; mais, cette fois encore, des scrupules l'arrêtèrent.

« Je ne retrouve plus mes personnages. Ils sont décapités. Je manœuvre à l'aise dans le roman. Je m'y développe, j'y respire. Il me semble que j'étouffe dans vos décors. »

Pourtant, il se laissa fléchir, et par des motifs qui n'étaient pas des plus nobles! Il était dévoré par de cruels tourments pécuniaires; les créanciers hurlaient

après ses chausses. Le souci de leur échapper, de les berner, de braver leur colère était, en quelque sorte, son idée fixe. La question d'argent revenait sans cesse en ses discours. La vision d'un Eldorado éternellement mobile et fuyant hantait ses nuits et ses veilles. Les sollicitations, constamment renouvelées, de M. Cormon, finirent par allumer sa convoitise. Il s'amusait un jour à supputer les profits que le théâtre procure aux auteurs féconds. Tout en parlant, il se frappait le front avec force.

« J'ai là d'innombrables idées, une inépuisable mine de granits et de métaux précieux. J'y taille une pièce en cinq actes pour Frédérick. Elle est jouée deux cents soirs de suite. Deux cents représentations à 4 000 francs l'une : total 800 000 francs. Les 12 p. 100 prélevés à mon profit se montent à près de 100 000 francs. J'y ajoute 15 000 francs de billets d'auteurs que Porcher ne refusera pas de m'escompter; la vente de la brochure me rapportera pour le moins dix mille écus. En un an, je gagne 140 000 francs; et l'année suivante, je recommence. »

Il se mit à la tâche, résolument. Il proposa à Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, le sujet de *Vautrin*. Il signa le traité qui l'engageait, avant même que la pièce fût ébauchée. Il s'isola dans un logement de la rue Richelieu, au cinquième étage de la maison de Buisson, le tailleur. Alors, il se rua dans un de ces furieux assauts qui coûtaient si cher à sa santé morale et physique. Quand il eut achevé le manuscrit, il eut à subir la fatigue des répétitions. Frédérick soulevait des difficultés, l'honnête Moëssard refusait d'incarner Joseph Bonnet, ne jugeant pas ce rôle assez vertueux. Puis il s'occupa de ses « petits bénéfices ». Sur ce point, il avait exprimé nettement à Harel le désir qu'une entière liberté lui fût réservée. Il agiota sur les coupons de stalles et de baignoires, les acheta en bloc, les revendit à haut prix et se félicita *in petto* de son prodigieux machiavélisme. La toile se leva sur des spectateurs qui avaient payé leurs places au triple de leur valeur. Ils

étaient en d'assez fâcheuses dispositions. Ils écoutèrent avec froideur et indifférence les premiers tableaux. Au quatrième, leur hostilité se déchaîna. Frédérick, pour figurer le général mexicain Crustamente, s'était affublé d'un uniforme supercoquentieux, écharpe aurore, bottes à la Souvarof, chapeau surmonté de plumes de perroquet. La salle affecta d'apercevoir en ce grotesque équipage l'intention de railler le roi de France. Un tonnerre de sifflets monta de l'orchestre et étouffa la voix des acteurs. Le navire, qui portait les rêves de Balzac, s'en alla à la dérive...

Ce n'était pas le moment d'abandonner le grand homme. Au lendemain de la catastrophe, quelques fidèles, parmi lesquels Eugène Cormon et Léon Gozlan (qui retraça ces curieuses particularités) s'acheminèrent vers Ville-d'Avray. Balzac les accueillit avec calme, mais la fièvre qui brillait dans ses yeux, l'abattement de son visage, trahissaient l'amertume dont il était dévoré. Il prévint, dès l'abord, leurs condoléances; avant qu'ils eussent eu le loisir d'ouvrir la bouche, il leur désigna une étroite bande de terrain qui séparait sa villa de la route communale :

« Je vais établir sur cet emplacement une étable modèle; j'y logerai des vaches normandes, qui me donneront un lait exquis. Je vendrai ce lait aux rentiers du voisinage, et j'en tirerai aisément trois mille livres de revenu. »

Il leur indiqua un autre point de son parc :

« Là, j'élèverai des serres, où je cultiverai l'ananas, fruit délectable et rare, dont j'approvisionnerai Chevet et les grands restaurants du Palais-Royal. »

Il leur montra une côte rocailleuse et stérile, semée de gravats et de tessons de bouteille :

« Ce terrain est favorable à la culture de la vigne. J'y piquerai des plants de Malaga, qui, grâce à la puissance d'un engrais miraculeux (j'en possède exactement

la formule), me fourniront quatre ou cinq tonneaux, qui me vaudront ensemble, bon an mal an, 3 000 écus... »

Et comme ses compagnons se taisaient, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer de tant d'extravagance, il leur tendit une lettre de M. de Rémusat, le ministre, qui lui annonçait l'interdiction de *Vautrin*.

« Il faut bien que la terre me nourrisse, puisque le travail de l'intelligence me réduit à la famine! »

L'amour du paradoxe était un des traits du caractère de Balzac. M. Cormon me l'a subtilement analysé.

« Il y avait en lui une floraison perpétuelle d'inventions singulières; il se divertissait à ces jeux et il en était dupe; la fiction et la réalité s'y amalgamaient si bien qu'il ne savait plus faire le départ de l'une et de l'autre. Il était, ainsi que ses œuvres, formé de contrastes, tour à tour trivial et épique, bas et sublime, gueux et prodigue. Un jour, le théâtre des Variétés représentait un vaudeville dont le titre était emprunté à l'un de ses romans. Il était près de minuit; les principaux critiques de Paris ayant rempli leur devoir, se disposaient à prendre leurs paletots au vestiaire et à s'aller coucher paisiblement. Ils voient surgir un domestique en livrée qui leur remet des billets signés de Balzac, les priant à souper immédiatement au restaurant de Madrid, dans le bois de Boulogne. Quelques-uns se rendirent à cette convocation. Ils rejoignirent l'auteur d'*Eugénie Grandet*, qui avait arboré ses plus beaux atours, habit bleu à boutons d'or, chapeau de soie, jabot de dentelle. Sa fameuse canne, ornée de turquoises, était déposée sur une chaise auprès de lui. On but du champagne, on devisa jusqu'à l'aube. Balzac fut éblouissant; il se sépara de ses convives sur ce mot : « Je viens de gaspiller 500 francs! — Rien que cela! demanda-t-on. — Oh! je ne parle pas des frais du traiteur. Mais j'aurais écrit pour 500 francs de copie avec les gentillesses que j'ai dites cette nuit! »

... M. Eugène Cormon continue de dévider l'écheveau de ses souvenirs; l'horloge continue de nous bercer de

son tic tac monotone. Et dans ce salon, où tout parle du passé, je ressens cette douceur que l'on éprouve à l'entretien des vieillards dont le cœur n'est pas aigri et dont la sagesse est indulgente. On est très loin d'eux. Ils sont encore plus loin de vous. Un abîme se creuse entre les générations. Cependant, elles peuvent être unies par un lien délicat fait de respect déférent et de paternelle condescendance... M. Cormon m'a confessé que le théâtre moderne ne l'attirait plus; il le choque par son cynisme et sa brutalité : cynisme dans l'idée, brutalité dans le dialogue.

« Jadis, nous aimions les choses nuancées, la gaieté décente, l'émotion tempérée, la galanterie piquante et mousseuse. Je sais bien que nos œuvres manquaient quelquefois de profondeur, mais celles d'aujourd'hui en ont-elles davantage? Et, du moins, elles n'offensaient pas les bonnes mœurs! »

Ce discours est un peu mélancolique. M. Cormon songe aux deux cents pièces qu'il a produites, au patient labeur de sa carrière, aux mille incidents qui l'ont agitée, aux deuils inévitables dont une existence si longue est semée.

« Mes collaborateurs sont morts, mes interprètes sont morts. A présent, je suis solitaire dans la forêt abattue. »

Tout de suite, il ajoute, comme pour réagir contre cette défaillance :

« Quand je me sens triste, je relis Racine, Molière et Balzac. Ce sont là, monsieur, trois génies du même ordre. Ils ont étudié l'âme humaine, et ils l'ont peinte sans l'avilir... »

Il m'a paru que le bon sens et l'honnêteté régnaient dans ces paroles. Elles ont mis fin à ma conversation avec l'aimable nonagénaire...

II. — LES « ENNEMIS » DE BALZAC

Tours, 6 mai.

Je ne puis dire que la ville de Tours se soit pavoisée en l'honneur du centenaire de Balzac[1]. Aucun arc de triomphe ne s'élève dans ses rues qui ont conservé leur aspect accoutumé et leur tranquille physionomie. Rien n'indique que des fêtes y doivent être organisées. Et, de fait, celles qui se préparent n'auront pas un caractère populaire. Vous savez les différends qui se sont élevés à leur sujet au sein du conseil municipal. On lui demandait d'y participer pécuniairement. Il a refusé son concours avec une sécheresse qui lui a attiré de nombreuses épigrammes. Les journaux ont raillé, et non sans raison, ces édiles qui ne voulaient pas honorer leur illustre compatriote sous prétexte qu'il « manquait de civisme ». Les conseillers ont protesté contre les sentiments qu'on leur attribuait : « Ce ne sont pas, ont-ils dit, les opinions politiques de Balzac que nous réprouvons, mais les doctrines de l'orateur mandé de Paris pour prononcer son éloge. Nous aimons Balzac, mais M. Brunetière nous est suspect. » Là-dessus, la querelle est devenue très ardente. Les commentaires de la presse ont achevé de l'envenimer. Tours est actuellement partagé en deux camps ennemis. Il lui faudra beaucoup de temps et de soins pour calmer ce grand échauffement. Toute sa provision de pruneaux y passera...

J'ai cherché à me renseigner exactement sur les causes de cette guerre intestine. Je vais soumettre aux lecteurs les informations que j'ai recueillies. Elles constituent, à ce qu'il m'a semblé, un chapitre inédit et assez piquant des « Scènes de la vie de province ». Elles eussent fourni à Balzac un excellent sujet de nouvelle.

La capitale de la Touraine n'est pas seulement un

1. Il s'agit des fêtes célébrées au printemps de 1899.

lieu riant, prospère, peuplé de souvenirs historiques et de merveilles architecturales; c'est un centre intellectuel très actif. Plusieurs académies littéraires et savantes y ont été créées. La plus ancienne est la Société d'agriculture, des arts et des lettres, qui remonte à la fin du XVIIIe siècle. A cette compagnie vénérable, d'autres sont venues s'ajouter : la Société archéologique, la Société de géographie, la Société littéraire et artistique, la Société photographique, l'Alliance française, la Société des Amis des arts. Cette dernière a pour président M. Drake del Castillo, député d'Indre-et-Loire. Elle émit le vœu, il y a quelques mois, que la mémoire de Balzac fût célébrée, à l'occasion de la date commémorative de sa naissance. Les hommes les plus considérables du département adhérèrent avec joie à ce projet. Un comité se forma sous les auspices de M. Drake del Castillo; chaque académie y fut représentée, la municipalité y délégua trois de ses membres. Les conseillers généraux mirent à sa disposition une somme de 500 francs.

Tout marchait à souhait. Mais cette heureuse harmonie n'était qu'apparente. Peu à peu, les esprits s'étaient divisés. Des compétitions locales, des conflits d'amour-propre, auxquels on n'avait pas songé, éclatèrent. La ville devait participer, pour une somme modeste (1 000 francs), aux frais généraux. Un beau jour, la population fut étonnée d'apprendre que ce subside n'avait pas été voté. Après une délibération laborieuse, le conseil municipal déclara qu'il ne pouvait prêter son appui à une œuvre « notoirement cléricale et réactionnaire ». Cette décision fut prise à la presque unanimité. Balzac n'eut pour lui que cinq conseillers sur trente-quatre. Et le plus chaud de ses défenseurs (ô ironie des choses humaines!) fut un huissier, M. Gorce. Balzac n'eut pas beaucoup à se louer des huissiers durant sa vie. M. Gorce a réhabilité la corporation...

L'aimable habitant de Tours à qui je dois ces renseignements y a joint un avis dont je me suis empressé de profiter.

« Si vous désirez des détails complémentaires sur la fameuse séance, allez les demander à M. Oudin, conseiller municipal. Il a pris une part active à la discussion et c'est un des plus rudes adversaires du comité de Balzac... »

M. Oudin exerce la profession d'avocat et, quoiqu'il soit l'élu des faubourgs, il habite, dans un des quartiers neufs de la ville, un hôtel de riche apparence. Son antichambre est remplie de clients qui attendent, assis en rang d'oignons, réfléchis et silencieux, le moment d'être introduits. Me Oudin veut bien m'accorder un tour de faveur. Il me reçoit dans un cabinet encombré de dossiers, meublé de chaises massives et de cartonniers rébarbatifs. La pièce exhale cette odeur de paperasse, particulière aux logis des hommes de loi. Et, d'ailleurs, elle est fort proprement aménagée; l'aspect en est confortable. Me Oudin est un Tourangeau de poids. Il a des façons fort cordiales et je n'ai qu'à me féliciter de son accueil. Un air de bonne humeur et de santé est répandu sur sa personne; son teint est frais, son œil vif, sa main potelée; il est doué d'un commencement d'embonpoint et s'exprime avec une remarquable facilité. Dès ses premières paroles, je vois à qui j'ai affaire. Me Oudin est passionnément attaché à ses idées; la contradiction l'excite; il se plaît aux luttes des assemblées; et je crois que les questions d'esthétique lui inspirent un goût modéré. Son intellect se concentre sur des intérêts plus positifs. A peine ai-je ouvert la bouche pour lui exposer l'objet de ma visite qu'il m'interrompt :

« Nos académies de Touraine comptent dans leurs rangs des citoyens respectables et de sincères républicains. Mais ces derniers y sont en minorité. La plupart de leurs collègues appartiennent à la fraction modérée et conservatrice. Ne soyez donc pas surpris s'ils n'ont pu s'accorder avec le conseil municipal. Nous sommes nommés avec l'étiquette de radicaux anticléricaux. C'est pour nous un devoir impérieux de ne faillir, en aucune circonstance, à notre mandat. »

Je fais remarquer à Me Oudin que Balzac n'est pas responsable de ces conflits et qu'il serait séant que sa gloire planât au-dessus d'eux et réussît, pour une heure, à les apaiser. Il ne m'écoute pas et continue :

« Toutes nos difficultés ont leur source dans un plan de campagne dirigé contre l'édilité actuelle. Nos adversaires réclament à cor et à cri le sectionnement de la ville. Ils veulent que chaque quartier, séparément, ait ses représentants au conseil. Tours-centre enrage d'être isolé, entre Tours-nord et Tours-sud. Si ce changement est adopté, nous y perdrons quelques sièges. Mais qu'importe! la majorité nous sera toujours acquise... »

... Je fais remarquer à Me Oudin que Balzac, n'ayant point réclamé le « sectionnement », il n'est pas équitable qu'il en pâtisse, et qu'enfin — que la cité de Tours soit ou non « sectionnée » — l'auteur du *Cousin Pons* n'en est pas moins son fils glorieux... Me Oudin ne peut s'empêcher de rire :

« Parbleu! nous ne sommes pas des Vandales ni des sots! Balzac est un génie et nous l'admirons. Mais pourquoi diable ont-ils été querir M. Brunetière, qui a beaucoup de talent, c'est entendu, mais dont les sentiments ne cadrent pas du tout avec les aspirations de Tours-nord et de Tours-sud! On ne m'ôtera pas de la tête que ce choix dissimule, chez ceux qui l'ont résolu, quelque arrière-pensée... »

... Voilà Me Oudin reparti... Il m'analyse avec éloquence la psychologie électorale d'Indre-et-Loire. Je l'écoute attentivement, par civilité, et je le quitte un peu étourdi, — et marri de constater qu'en notre pays de France tout se ramène à la politique!

... Il est sept heures,... les rayons du soleil couchant dorent les vitraux de Saint-Gatien et y allument un incendie. J'erre autour de la cathédrale, aux environs de l'Archevêché, je m'aventure dans les culs-de-sac, où les archers du roi Charles VIII allaient en bonne fortune; je parcours les rues du Poirier, du Mûrier, du

Balai, de la Serpe, la rue de la Longue-Échelle, la rue du Petit-Soleil... Et soudain, à l'angle de la rue de la Psalette, je croise deux hommes d'église. L'un est bedonnant et débonnaire. Les roses de l'innocence s'épanouissent sur son teint. L'autre porte un visage ravagé, des yeux fiévreux; il marche d'un pas rapide. Point de doute! Je viens de voir passer l'abbé François Birotteau et son farouche ennemi l'abbé Troubert. Cette vieille fille en deuil, qui les suit, est Mlle Sophie Gamard, leur logeuse... L'humanité de Balzac flotte dans la cité tourangelle. Le décor est immobile, les acteurs n'ont pas changé... Et ce sont bien les mêmes appétits, les mêmes colères, les mêmes rancunes qui les animent...

III. — LA VALLÉE DU LYS

Tours, 8 mai.

Ce matin, à neuf heures, une théorie de landaus, d'automobiles et d'omnibus défile sur la place du Palais-de Justice; les organisateurs de la fête ont eu une idée charmante : ils ont voulu faire visiter à leurs hôtes les sites que Balzac a illustrés en écrivant le *Lys dans la Vallée*. Nous allons suivre le chemin qu'a parcouru son héros quand, s'éloignant de Tours, le cœur plein de tendresse et de mélancolie, il gagne le château de Frapesle, qui élève au-dessus des flots de l'Indre ses murs gothiques. Le paysage est décrit dans le livre avec tant d'exactitude qu'il est aisément reconnaissable.

A peine les voitures se sont-elles engagées sur la route de Chinon que nos souvenirs s'éveillent en foule. Voici les landes plates et sablonneuses, les marécages, les prairies flottantes dont parle le romancier; les arbres sous lesquels a rêvé si souvent l'amoureux platonique de Mme de Mortsauf. A gauche et à droite, apparaissent des mamelons verdoyants qui se déroulent comme les

vagues de la mer. Mais ce sont des flots tranquilles. Le paysage ne présente pas l'aspect abrupt et sauvage de la Bretagne, terre de mystère et de mort. Celui-ci est heureux, apaisé; il rit à la vie; il est plantureux, indulgent; il se chauffe au soleil. Il n'est ni tout à fait la plaine, ni tout à fait la montagne; il n'offre pas au regard la monotonie de l'une, la sauvagerie de l'autre. Il le repose et l'égaye. Bientôt le lit du cours d'eau se resserre; des rochers percés de cavernes, où les chemineaux cherchaient jadis un abri, hérissent ses bords. Nous approchons de Clochegourde, la retraite où le cruel M. de Mortsauf tenait captive son épouse résignée.

Ce château n'a presque pas changé de physionomie; il s'appelle de son vrai nom la Chevrière et a pour locataire le dramaturge Jules Mary. Notre troupe s'y arrête; elle parcourt les allées plantées d'arbres séculaires qui conduisent au logis. Nous en franchissons le seuil. Nous sommes curieux de parcourir ces appartements où flottent tant d'images qui nous sont restées familières. Ils ont été rajeunis; M. Jules Mary les a ornés de photographies représentant les principales scènes de sa fameuse pièce de *Roger la Honte*; mais ils conservent d'anciens vestiges. Ce fauteuil en bois de citronnier, recouvert de velours d'Utrecht, ce chiffonnier en marqueterie, cette étagère d'acajou ont pu servir d'accessoires au roman d'amour qui a arraché de si douces larmes à nos mères. Cette fenêtre est bien la même où Mme de Mortsauf venait s'accouder à l'heure du crépuscule, et le spectacle que nous contemplons est celui dont ses yeux étaient saisis... Rappelez-vous le tableau que Balzac en a tracé :

« De la fenêtre, l'œil embrassait la vallée depuis la colline où s'étale Pont-de-Ruan jusqu'au château d'Azay, en suivant les sinuosités de la côte opposée que varient les tours de Frapesle, puis l'église, le bourg et le vieux manoir de Saché, dont les masses dominent la prairie. En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux commu-

niquaient à l'âme leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre le comte et ses deux enfants, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour! »

Nous quittons les salons; nous nous égarons dans le jardin; et là encore les impressions du chef-d'œuvre nous poursuivent.

« Les clos de vigne, les vergers et quelques pièces de terre labourables plantées de noyers descenden rapidement, enveloppent la maison de leurs massifs et atteignent les berges de la rivière, que garnissent à cet endroit des touffes d'arbres dont les verts ont été nuancés par la nature. »

A midi, nous arrivons au village du Saché. La population s'est soulevée pour nous accueillir dignement. Un arc de triomphe est dressé sur la grand'place; le maire est là, au port d'arme; l'orphéon, bannière en tête, attaque la *Marseillaise*. Le chef de notre caravane, M. Lesourd, répond à ces hommages par quelques mots éloquents. Deux jeunes filles, vêtues d'une mousseline virginale, timides et rougissantes, offrent des bouquets aux dames. Après quoi, nous nous dirigeons vers la table du banquet. Elle est disposée dans la salle du vieux manoir de Saché.

Cette demeure, aujourd'hui déserte, est étroitement liée à l'histoire de Balzac. L'écrivain venait s'y délasser de ses fatigues, de ses soucis, de son écrasant labeur. Il y rencontrait un refuge contre ses créanciers et quelquefois des secours plus positifs. Le propriétaire de Saché, M. de Margonne, fut le plus dévoué de ses amis, il l'aimait comme un père aime son fils... Quand Balzac arrivait sous son toit, on tuait le veau gras pour le recevoir. Toute la maison était en liesse. Il s'y rendait souvent, en carrosse, si l'état de ses finances lui permettait ce luxe, à pied, le bâton en main, le sac au dos, lorsque

son escarcelle était vide. Les octogénaires du pays n'ont pas oublié l'hôte de M. de Margonne. Ils sont encore deux qui l'ont connu, un maçon et un tailleur. Ce dernier, le père Pion, est placé à côté de moi, et je bénis le hasard de ce voisinage qui me permet de l'interroger. Il a conservé son appétit de vingt ans. Il dévore et se verse entre chaque plat des rasades copieuses. Je le félicite sur sa robuste santé. Et je sens que ma courtoisie lui va au cœur. La conversation s'engage...

« Oui! M. de Balzac était mon ami. Il venait me voir travailler. Et bien sûr qu'il était content des habits que je lui fabriquais, puisqu'il m'écrivait de Russie pour m'en commander de tout pareils. Je ne vous mens pas, à preuve que j'ai reçu jusqu'à dix lettres de lui. »

Ces lettres sont perdues et le père Pion en est désolé. Il les aurait gardées, s'il avait pu se douter que Balzac fût un homme si conséquent. Mais on ne le savait point dans le village!... L'honnête tailleur se sustente de trois tranches de jambon, et il reprend :

« J'ai vu un autre monsieur de Paris, qui m'a demandé tout ça... Comment est-ce qu'il se nomme?... Attendez donc... Il fait des statues... Son nom commence par R... Radin... ou Rodin... C'est cela même... Rodin... »

Le père Pion devient très intéressant. Je le presse de me dire ce que lui voulait M. Rodin... Oh! c'est bien simple! M. Rodin désirait posséder un vêtement semblable à ceux dont s'affublait Balzac durant ses séjours à la campagne. Le père Pion s'empressa de le satisfaire.

« Eh quoi! lui dis-je, vous avez conservé les mesures de Balzac?... »

Il se frappe le front avec énergie, de sa main calleuse :

« Tous ces chiffres sont là... Voyez-vous je vivrais cent ans que je ne les oublierais pas!... »

Je le prie de les fixer sur une feuille de papier. Il s'empare du crayon que je lui remets et lentement, avec

un respect presque religieux, il trace les lignes suivantes, que je transcris :

PION, TAILLEUR DE BALZAC

MESURES DE BALZAC

Paltot.

Carrure 21 — Dos 52—78.
Grosseur du haut 104.
Ceinture 104.
Manche coude 50—76.
Largeur 23—23—16.

Gilet.

132—52—52—56—7

Pantalon.

Côté 92 — Entre-jambe 68.
Largeur 40—28—22.
Pieds 27.

Ce document (que je dédie à la curiosité de M. de Spoelberch de Lovenjoul) ne nous apprend rien de nouveau sur le génie de Balzac, mais il a le mérite de fournir sur son architecture des indications précises. Elle n'était pas des plus harmonieuses : le thorax et le ventre du grand romancier avaient même circonférence; il devait présenter l'apparence de ce qu'on nomme communément un pot à tabac. Je conçois que M. Rodin ait reculé devant ces réalités affligeantes et qu'il ait cru devoir les dissimuler sous l'égide d'un peignoir aux amples plis... Le père Pion n'a pas une culture artistique assez développée pour se pénétrer de ces scrupules. Pourtant, il a entendu parler de la statue à laquelle, sans le savoir, il avait collaboré.

« Paraît, me dit-il, que ce M. Rodin n'a pas réussi! »

Et, s'étant lesté d'une cuisse de volaille à la gelée, il ajoute :

« Figurez-vous que ce M. Rodin a voulu s'habiller comme Balzac. Je lui ai fait un costume. Il m'a dit comme ça qu'il le mettrait quand il irait à l'Académie!... »

Le père Pion aurait bien envie de reprendre du pou-

let. On ne lui en accorde pas le loisir. Chacun veut avoir, copiées de sa main, les « mesures de Balzac ». Le père Pion s'exécute de bonne grâce. Il est, au fond, extrêmement flatté qu'on se dispute ses autographes...

Le tintement cristallin d'un couteau sur les verres à champagne annonce que les toasts vont commencer. Paroles cordiales de M. Lesourd; spirituelle allocution de M. Léo Claretie; compliment enjoué de M. Robert Gaschet, professeur au lycée de Tours; remerciement ému de M. Carrier-Belleuse, petit-neveu de Balzac. Puis un convive se lève, M. Salmon de Maison-Rouge, qui a, assure-t-on, des détails inédits à nous confier sur l'existence intime de l'auteur des *Paysans*. Il est allié à la famille de Margonne. Ce qu'il va raconter, il le tient de sa propre mère qui fut, à plusieurs reprises, commensale de Saché.

Mon Dieu! ce qu'il dit n'est pas très extraordinaire, mais il le dit avec une simplicité qui en double le prix. Il ne recherche pas le choix des termes, l'élégance des phrases. Il parle « tout drait comme on parle cheux nous ». On ne peut que louer sa bonhomie.

« C'est ici, messieurs, que Balzac se transforma d'une façon singulière et accomplit ce qu'il appela lui-même sa *conversion à l'amabilité*. Et voici dans quelles circonstances : Quand il vint à Saché, d'abord, il se montra désagréable et grognon. M. de Margonne, afin de le garder plus longtemps sous son toit, ne lui donnait pas d'argent. Balzac s'enfermait dans sa chambre; souvent il ne descendait pas à l'heure des repas et gardait un silence obstiné qui pesait à tout le monde. Un jour il accepta d'aller dîner, avec M. et Mme de Margonne, dans une gentilhommière des environs. Contrairement à son habitude, il y fut charmant, il déploya mille grâces, il lut un chapitre du roman qu'il était en train d'écrire. On fut enthousiasmé de son esprit. Dans la berline qui les ramenait au château, M. de Margonne le loua de son succès, et doucement il lui reprocha de ne se mettre

en frais que pour des étrangers et de traiter sans égard ceux qui l'aimaient et n'avaient d'autre souci que de lui plaire. Balzac ne releva point ces reproches. Mais il en fut ému. Le lendemain ce fut un homme nouveau qui apparut aux habitants de Saché, un homme empressé, attentif, aussi galant, aussi zélé qu'il avait été jusqu'alors maussade Ainsi Balzac apprit les règles de la politesse; ainsi s'acheva, en une nuit de printemps, sa conversion à l'amabilité. »

Longtemps M. Salmon de Maison-Rouge poursuit sa harangue; nous l'écoutons sans fatigue et nous saluons, avec sympathie, la péroraison. Mais il ne se borne pas au rôle de conférencier, il s'improvise notre cicerone; il nous pilote à travers le parc, et dans les méandres d'une grotte où Balzac venait prendre le frais, en été, et se délasser, au bruit des sources, de son surmenage cérébral.

A l'instant où je regagne mon landau, quelqu'un me touche le bras. C'est le père Pion. Il tourne et retourne son chapeau entre ses doigts d'un air embarrassé. Enfin, il se décide, et me murmure à l'oreille :

« Je me fais vieux... Vous ne pourriez pas, là-bas à Paris, m'obtenir une petite place, quéqu'chose comme un bureau de tabac? »

Allons! le père Pion est un homme moderne, encore qu'il soit né en 1820!

... C'est le retour... Station de dix minutes dans le manoir de Valesne (le Frapesle de Balzac), d'où son amoureux levait des regards éperdus vers les fenêtres de Clochegourde, paradis inaccessible et ardemment convoité.... Collation au magnifique château de Candé, résidence du député balzacien M. J. Drake .. Le crépuscule tombe... La roue des moulins sommeille dans les flots de l'Indre. Les vaches, en troupeaux, rentrent à l'étable.... La « vallée du Lys » s'endort!

MŒURS NORMANDES

I. — LE DOYEN DES POMPIERS DE FRANCE

Veules-les-Roses, juillet.

J'ai eu l'avantage, tout dernièrement, de lui être présenté. C'était au matin du 14 juillet. La petite commune de Veules-les-Roses, qui s'épanouit sur les côtes de la Manche entre Dieppe et Saint-Valéry, s'occupait à célébrer la fête nationale; elle y déployait le faste compatible avec les ressources de son budget. Déjà, la veille au soir, une retraite aux flambeaux, suivie d'un feu d'artifice, avait inauguré la série des réjouissances; elles se continuèrent selon le rite immuable des traditions officielles. Les édifices publics étaient ornés d'un cordon de lanternes vénitiennes; les trois couleurs flottaient au-dessus de la mairie, de la maison d'école et du casino. Un roulement de tambour, un éclat de trompette, retentissant par les rues, nous avertirent qu'une manifestation d'un ordre plus martial se préparait. La receveuse des postes prenait l'air à sa fenêtre, en triant le courrier du matin.

« Qu'y a-t-il ? » lui demandai-je.

Elle me répondit avec un sourire plein de courtoisie :

« C'est la revue des pompiers. »

Et je me joignis au mouvement du peuple qui se dirigeait vers la Grand'Place.

Ils étaient quarante — comme sous la coupole mazarine — alignés, astiqués, brossés, vernis. De leurs uniformes, les uns portaient les traces d'un glorieux service, les autres témoignaient par leur lustre d'une acquisition récente. Et, de même, ceux qui en étaient parés correspondaient aux divers âges de la vie humaine ; il y avait des hommes vigoureux et jeunes, aux mains de fer, aux jarrets d'acier : l'unique sapeur, drapé du lourd tablier de cuir, coiffé du bonnet à poil, armé de la hache et serrant dans son gant blanc à crispin le manche de cet engin redoutable; il y avait des quinquagénaires bedonnants, gros fermiers des environs, nourrisseurs de bétail, marchands de cidre cossus et couperosés, et des vieillards qui continuaient, encore qu'ils eussent droit au repos, à donner l'exemple de la vaillance. Parmi ces patriarches, il me parut que le plus vénérable était aussi le plus élevé en grade. Des épaulettes d'or brillaient sur ses épaules un peu tombantes, une aigrette parait son casque et s'y tenait, ma foi, fort gaillardement dressée.

Il avait belle allure en cet équipage. Me voyant attentif à l'examiner, quelqu'un murmura à mon oreille (c'était, je crois, l'épicier du port) :

« Vous regardez not' sous-lieutenant, le père Delamare ? Il a tantôt quatre-vingt-six ans. C'est le doyen des pompiers de France !... »

Je considérai avec plus d'empressement ce citoyen dont l'importance venait de m'être ainsi révélée, et je remarquai que ses traits étaient empreints d'une noblesse en harmonie avec le caractère de ses fonctions. Je l'abordai respectueusement et lui fis le salut militaire qu'il me rendit aussitôt.

« Donc, mon lieutenant, lui dis-je, vous êtes le plus ancien de votre corporation ? »

Sa physionomie s'éclaira d'un sourire où l'orgueil se mêlait à la jovialité.

« C'est ben exact. Je tirai au sort en 1834 et comme j'attrapai un bon numéro, j'entrai tout de suite dans les

pompes. J'ai, moi qui vous parle, soixante-cinq ans de pompiérisme... »

Mais un bref commandement interrompit ces confidences. M le maire s'avance, accompagné du conseil municipal. Le père Delamare s'est redressé, il a tiré son glaive du fourreau.

« Trois pas en arrière !... arche !... A droite !... alignement !... »

La revue commence. M. le maire s'engage dans les rangs de la compagnie ; ses édiles l'escortent, au nombre desquels quelques Parisiens, qui prennent au sérieux leur mandat. L'écharpe dont est ceint M. le maire est fanée et roulée en corde? elle n'en est que plus vénérable et ce magistrat l'arbore avec majesté. Il tient entre les doigts un papier jauni qui accuse pour le moins autant de vétusté que l'écharpe, il nous en donne lecture. C'est un hommage à la République, rehaussé d'une proclamation aux Veulais et d'un compliment aux baigneurs, leurs hôtes. Le morceau est parfait et je comprends qu'il soit superflu d'y rien changer d'une année à l'autre. A peine s'achève-t-il, au milieu d'applaudissements unanimes, que des accents s'élèvent. Les enfants du village, sous la conduite du chef de l'orphéon, adressent à la patrie, leur « mère chérie », l'expression de leur dévoûment. Cette *Marche gauloise* est entraînante, elle rythme le pas des pompiers, qui se dirigent vers la Halle, où les tables du banquet sont installées. Je chemine auprès du père Delamare, qui, tout en ayant l'œil sur sa troupe, me jette à mi-voix quelques propos. Il a deviné l'intérêt qu'il m'inspire, et il en est touché :

« Quand vous passerez de mon côté, entrez boire un verre. Vous connaissez ma maison? Je tiens un débit, contre la forge. »

Décidément, nous sommes amis.

Je me suis mis tout à l'heure en quête de son cabaret. Il est situé au bout du pays. J'ai remonté la Veules aux ondes rapides, contourné les cressonnières, échangé de

loin un petit bonjour avec François Coppée et Henri Lavedan, qui se rendaient à la plage, longé des champs et des jardins fleuris, traversé de ces sentiers sinueux, ombragés de hêtres, bordés d'aubépines et que l'on nomme ici *cavées*. Le bruit des marteaux m'a averti que j'approchais du but de ma course. Le père Delamare était assis dans sa boutique, en tête à tête avec une bouteille de cassis. Mais il n'avait plus son harnachement guerrier. Une blouse de toile remplaçait sa tunique galonnée, une casquette de drap son armet de cuivre. Le héros était redevenu simple paysan. Pourtant, il était jaloux de conserver son prestige. M'ayant poliment désigné un siège et versé une rasade, il m'apprit qu'il cumulait avec l'emploi de sous-lieutenant la charge d'adjoint et celle de président de la fabrique. Je le félicitai d'être en possession de tant d'honneurs. Mais il m'avoua que de tous ces titres son grade était celui dont il était le plus fier :

« On ne peut pas m'enlever ça... Je suis doyen des pompiers de France. Un autre pompier de je ne sais plus quel endroit a voulu me chicaner; mais j'y ai montré son bec jaune... Y a pas d'erreur... Les journaux l'ont déclaré. Le doyen, c'est moi ! »

Pendant qu'il prononce ce discours, sa ménagère, qui est en train d'écosser des haricots, l'approuve du geste. Elle est cassée, voûtée, presque aussi âgée que lui ; avec son bonnet, sa bouche édentée, son nez crochu, elle rappelle l'image des bonnes femmes de Téniers. Et d'ailleurs, le lieu où je suis assis, la vaste cheminée où graillonne un chaudron sur un peu de cendres, au bout de la crémaillère, l'obscur réduit où je discerne, par la porte entre-bâillée, des balances, des pains de sucre, et des paquets de chandelles : tout, jusqu'au tic tac de l'horloge qui ponctue nos phrases et nos silences, évoque l'atmosphère des vieux intérieurs flamands. N'était l'accent du cabaretier — un terrible accent de terroir, — l'illusion serait complète.

« Oui, j'ai tiré en 1834, le sort m'a favorisé... »

Je redoute cette histoire que j'ai déjà entendue. Et j'y coupe court :

« Ainsi, père Delamare, vous avez vécu sous tous les régimes que la France a subis depuis un siècle. A votre avis, quel est le meilleur? »

Il vide son gobelet, s'essuie la bouche du revers de sa main calleuse : son visage exprime à la fois la cordialité et la méfiance, il cligne de la paupière et me reluque d'un air finaud.

« Mon Dieu, je n'ai point quasiment d'opinion. Quand il y a de braves gens qui tiennent la queue de la poêle, personne ne se plaint. »

Il demeure un instant méditatif, comme pour rassembler et concentrer ses pensées :

« Et puis, je n'ai pas la prétention d'avoir, à moi tout seul, plus d'esprit que tout le monde. J'étais adjoint d'avant la guerre. En ce temps-là, le pays voulait l'empire, je votais pour l'empire. Au jour d'aujourd'hui le pays veut la République, je vote pour la République. N'trouvez-vous point qu'c'est c'qu'on doit faire? »

Voilà, sans doute, un chef-d'œuvre de raisonnement pratique; le père Delamare est bien de sa province; nous avons, du reste, en cette matière un grand nombre de Français qui sont Normands. Cependant, je voudrais découvrir, sous les précautions qui me le cachent, son sentiment personnel et j'use d'un détour pour le pénétrer. Ayant choqué mon verre contre le sien, je lui dis sur un ton de mystère :

« Vous savez que prochainement les terres et les maisons seront partagées et que le socialisme nivellera les fortunes. Il n'y aura plus ni riches, ni pauvres. Vous serez obligé de céder une part de ce que vous possédez aux miséreux et aux chemineaux. »

Le vieux paysan reste un instant silencieux, se demandant si je me gausse de lui ou si je suis un agent chargé de propager la doctrine collectiviste au sein des masses rurales. Il se décide enfin :

« On nous a parlé de ça... »

Et il ajoute, subitement grave, avec un haussement d'épaules significatif :

« Cela ne se peut!... »

Je ne puis rendre l'accent qu'il imprime à ces mots; il les répète à plusieurs reprises, il n'en cherche pas d'autres, ils lui suffisent; sa conviction intime y est enfermée. Inutile de discuter. L'absurde ne se discute pas. *Cela ne se peut!* Il met dans cette affirmation une énergie singulière. D'où je conclus que le père Delamare a du bien au soleil et qu'il n'est nullement disposé à s'en dessaisir. Et subitement il se transforme. Avec ses favoris, son menton proprement rasé, sa lèvre d'avare, son œil dur et obstiné, il incarne idéalement le « propriétaire ». Ce campagnard est contemporain des bourgeois de Louis-Philippe... Il est de leur race...

La politique étant épuisée, nous abordons la question des mœurs. Le père Delamare me trace un tableau très pittoresque de ce qu'était la vallée de Veules avant l'établissement des chemins de fer. Elle était industrieuse, peuplée de pêcheurs, de meuniers, de tisserands. On y fabriquait des rouennerics qu'on s'en allait vendre à la foire, on en tirait un bon prix; l'argent s'accumulait dans les bas de laine; on ne mangeait pas de viande; on vivait selon la plus stricte économie.

« Le dimanche, nous nous rendions aux assemblées, à Sotteville, à Manneville, à Blosseville. Nous nous réunissions à cinq ou six, nous achetions une galette, un pichet de cidre, nous faisions danser les demoiselles. Ça nous coûtait à chacun une pièce de dix sous. Maintenant, si vous voyiez nos jeunesses! Rien n'est assez cher pour s'amuser. On se ruine en affutiaux. Faut dire que quand les gars sont de retour du service, ils ne veulent plus pousser la charrue; ils demandent tous des places et s'en vont dans les villes; on ne sait quasiment plus ce qu'ils deviennent. Nous étions deux mille habitants à Veules; il n'en reste pas huit cents. C'est ben malheureux... »

Laudator temporis acti. Les octogénaires proclament volontiers la supériorité du passé sur le présent. Le père Delamare n'échappe pas à la loi commune. Mais, du moins, appuie-t-il son mécontentement par des arguments précis :

« Autrefois, les filles de chez nous n'avaient pas de galants avant dix-huit ans sonnés ; elles n'attendent plus si longtemps aujourd'hui. Elles courent dans les *cavées* jusqu'à des trois heures de la nuit; elles se conduisent comme des « fumelles ». Jour de Dieu! Ce qu'on leur aurait, de mon temps, retroussé les cottes à coups de battoir! Mais quoi! leurs mères ne s'en soucient point et leurs pères se soûlent dès potron-minette... »

J'ai grande envie de faire observer au sous-lieutenant des pompiers de Veules qu'il a mauvaise grâce à condamner les progrès de l'alcoolisme puisqu'il contribue, par son cabaret, à les répandre. Mais il ne m'écoute pas. Sous l'influence combinée du cassis, de la température caniculaire et d'une sympathie croissante, il va, il va... Sa langue s'agite follement. Il me conte les scandales, les potins de la semaine écoulée : comme quoi le bureau de bienfaisance qu'il administre épanche sur les mendigots d'excessives prodigalités qui les déshabituent du travail; comme quoi l'un d'eux a eu le toupet de se faire délivrer par le pharmacien, aux frais de la commune, une bouteille de malaga... « Ça n'est point là un remède ordinaire! » Après m'avoir copieusement régalé de ces drôleries, il s'arrête soudain et me dévisage sournoisement... Des choses lui viennent qu'il a peur de lâcher; il hésite; il n'ose pas! Je lui lance des regards encourageants. A la fin, il n'y tient plus...

« Vous devez être puissant à Paris... Comme doyen des pompiers de France, y aurait-il pas moyen d'obtenir quèque babiole?

— Et quelle babiole désirez-vous obtenir, père Delamare? »

Il se tourne les pouces. Puis, brusquement :

« Y me serait agréable d'être décoré! »

Et, pour me rallier à sa cause et s'assurer mon appui, il entame à nouveau le récit de sa carrière.

« Je suis entré dans les pompes en 1834. Je suis le doyen... N'est-ce pas? N'y en a pas un second de mon espèce... »

J'ai vigoureusement serré les phalanges du doyen des pompiers de France...

« Père Delamare, je vais m'occuper de votre affaire. »

Il m'a reconduit à la porte — avec égards; il m'a tiré son bonnet. Et il m'a laissé régler mes six verres de cassis!...

Je n'ai pas fait dix enjambées qu'il me rejoint :

« On pourrait, p't'être, ajouter une petite somme au bout du ruban... Vous comprenez... Ce serait pour payer la goutte à mes hommes! »

... J'ai redescendu en flânant le cours de la Veules aux eaux agiles. Le ruisseau babillait, les roues des moulins agitaient leurs palettes vermoulues; la brise marine balançait la cime des peupliers; l'atmosphère était embaumée du parfum des roses. Et je songeais que le père Delamare, inaccessible à ces beautés si exquises, était néanmoins attaché à ce coin de sol où le sort l'avait fait naître, qu'il l'aimait à sa manière qui est celle de la plupart des Français, et que son âme, façonnée par une hérédité de vingt siècles, résumait exactement les vertus et les vices, et les instincts de ses aïeux... Elle est laborieuse, âpre au gain, prévoyante, circonspecte, et dans quelque mesure vaniteuse. Elle ne hait pas les distinctions et elle aspire aux faveurs.

Je vous dis que le doyen des pompiers de France est un type symbolique : il a nom « Jacques Bonhomme »

II. — LE MAIRE, L'INSTITUTEUR, LE CURÉ

Veules-les-Roses, août.

J'ai cru devoir aller présenter mes civilités au maire, à l'instituteur et au curé de Veules-les-Roses, ces trois

personnages résumant ce qu'il y de plus considérable dans la vie civilisée : l'autorité administrative, la culture intellectuelle et la foi.

J'ai trouvé M. le maire en son cabinet, et comme l'heure était matinale et la température caniculaire, il portait une chemise de flanelle négligemment nouée, et une veste de coutil qui offrait à l'air et à la sueur une circulation facile. Sous ce vêtement léger, il paraissait fort à l'aise, et je vis, à l'expression de ses yeux, qu'il n'était point une bête. D'ailleurs, j'avais pris sur lui des renseignements préalables qui m'avaient édifié. M. le maire a passé la cinquantaine; il débuta par être cabaretier; il tira un excellent parti de ce commerce qui, en cet endroit de la Normandie, est très fructueux; tout l'argent que les indigènes arrachent aux baigneurs, ils l'échangent contre des tasses de café, rincettes et surrincettes. Ce que M. le maire a servi de petits verres, depuis trente ans, est inimaginable! Il y a acquis une honnête aisance. Aujourd'hui il tient tout le pays; il possède deux hôtels, son gendre en gère un troisième, son fils est pharmacien; les voyageurs valides et les malades sont sous sa dépendance. Il ne la leur fait pas trop durement sentir et, à condition qu'ils soient bons payeurs, ils n'ont qu'à se louer de sa courtoisie. Il n'a que sourires et gracieusetés à leur adresse. Il fut l'ami de l'acteur Melingue, un des premiers colons de Veules, et du romancier Alexis Bouvier qui s'y ruina par son faste; il est resté celui de M. Paul Meurice et a coopéré, par ses conseils, à la construction de la villa qui eut souvent l'honneur d'abriter Victor Hugo. M. Paul Meurice engloutit plusieurs centaines de mille francs en cet édifice qui s'élève fièrement au flanc de la falaise et qu'une muraille cyclopéenne sépare des flots déchaînés. Les arbres n'y poussent pas; ils sont brûlés par le vent du large, mais d'abondantes fleurs s'y épanouissent, elles y forment des bosquets où le grand poète se réfugiait pour rêver et composer des vers.

C'est là que l'idée lui vint un jour d'offrir une fête aux enfants pauvres de la commune, afin de soulager la misère publique. Elle a toujours besoin d'être allégée; les étrangers se cotisent dans ce but; mais leurs efforts sont quelquefois mal récompensés. Dernièrement, la femme d'un pêcheur, la mère François, perdit en mer son homme et ses gars. On réunit au Casino une somme de cinq cents écus pour lui acheter une cabane et un bout de jardin. Six mois plus tard le jardinet et la maison étaient revendus, et la mère François en buvait le prix dans les caboulots du port. Elle continue d'errer lamentablement, tendant la main aux passants et convertissant leurs aumônes en rincettes et surrincettes. Son corps est imbibé d'eau-de-vie et si l'on y mettait le feu, il flamberait comme un punch. D'affreux relents s'en exhalent. Cette mégère est la honte et le rebut de la nature.

« En somme, ai-je dit à M. le maire, l'alcoolisme et la débauche précoces sont les deux fléaux qui accablent vos populations. »

Il m'a répliqué avec philosophie :

« Bah! C'est ici comme partout! »

Son sourire un peu contraint m'a marqué que ce sujet ne lui plaisait qu'à demi. Et je n'ai pas insisté...

M. l'instituteur est un homme en dehors, communicatif, au courant du progrès; il professe des opinions radicales, et, d'ailleurs, il a l'esprit ouvert. L'honnêteté brille sur son visage. Il paraît avoir un goût prononcé pour la politique. Il a répondu aux questions que je lui ai posées, mais ses paroles, par une pente inévitable, revenaient vers des sujets que je n'eusse pas eu, de ma propre initiative, l'indiscrétion d'aborder. Voici un échantillon de notre entretien :

« Êtes-vous satisfait de vos écoliers?..

— Leurs parents ne sont pas depuis longtemps ralliés à la République.

— Avez-vous, dans le nombre, de brillants sujets? Aiment-ils la lecture?

— On lit ici le *Journal de Rouen* qui est un peu mou. Il y a aussi le *Valeriquais*, organe de Saint-Valéry-en-Caux.

— Et vivez-vous en harmonie avec tout le monde? N'avez-vous pas à souffrir de ces conflits qui empoisonnent l'existence provinciale?

— J'ai fait l'autre soir une conférence sur les *Conquêtes de la Révolution.* »

Ces propos semblent, dès l'abord, incohérents. N'en concluez pas, je vous prie, que M. l'instituteur n'ait pas de logique dans l'esprit. Il remplit sa charge à merveille; c'est un excellent éducateur et que les Veulais comblent de louanges. Mais, entre deux classes, on peut bien, n'est-ce pas, s'occuper des affaires de la France!

Restait M. le curé... Il habite une bâtisse carrée, entourée d'un clos que de hauts murs protègent contre les regards profanes. Quand j'ai frappé à sa porte, il était en oraison. Du moins, avait-il un paroissien ouvert devant lui. Il a tout de suite interrompu ses prières et m'a gracieusement introduit dans la pièce qui lui sert de bibliothèque et d'oratoire. J'ai jeté un coup d'œil sur les rayons où, parmi d'autres ouvrages édifiants, sommeillent en belle place les œuvres de Mgr Pie. Nous nous sommes assis, et je n'ai pas tardé à découvrir, sous les paroles bienveillantes dont m'honorait mon hôte, une attentive et sage circonspection. Il ne m'a pas caché que ses ouailles n'accomplissaient pas avec autant de zèle qu'il aurait fallu leurs exercices religieux, mais il ne les a pas accablées de ses reproches, il les a plaintes.

« Que voulez-vous, m'a-t-il dit, ces malheureux sont abrutis par la boisson; ils se rendent à l'office par tradition, par habitude; le cœur n'y est pas. »

Il se reprend aussitôt, comme s'il se fût trop avancé :

« Je parle de la masse du peuple; car, Dieu merci, nous avons ici quelques âmes d'élite qui donnent l'exemple des vertus. »

Il soupira :

« Saviez-vous que Veules était un des plus antiques bourgs des Gaules? On s'accorde à en faire remonter l'origine à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. César y descendit, ses lieutenants l'occupèrent. Et déjà, sans doute, le long des murs de leurs citadelles croissaient ces roses grimpantes qui en tempéraient la rudesse. »

M. le curé s'intéresse aux problèmes archéologiques. Il ajoute encore :

« L'église actuelle est vouée à saint Martin. Elle fut bâtie sur les fondations d'une plus ancienne église dédiée à saint Wandrille. Nous avions encore l'église Saint-Pierre et l'église Saint-Nicolas. Toutes deux ont disparu. La population de Veules s'est de beaucoup amoindrie. Et du reste Saint-Martin a possédé des pasteurs remarquables, entre autres un certain abbé Lebay qui a rédigé des mémoires inédits... »

Ces mots étaient de nature à éveiller ma curiosité, et l'excellent prêtre ne s'y est pas mépris.

« Allons, m'a-t-il dit en badinant, je vais vous montrer le principal trésor de notre fabrique. »

Il a tiré de son armoire un épais cahier, grossièrement relié de toile verte, et couvert d'une écriture nette et menue, tracée à l'aide d'une plume d'oie. Le papier est jauni et l'encre décolorée. Tandis que j'examine le document, M. le curé m'en explique l'origine.

« L'abbé Lebay mourut en 1834... En 1792, pour se soustraire à l'obligation rigoureuse du serment, il fut contraint de s'expatrier. Il vagabonda pendant onze années à travers l'Europe, exerçant tous les métiers, arrivant, par des miracles d'ingéniosité, à se créer des ressources, et non seulement à vivre, mais à soutenir ses compagnons d'exil. Il a consigné, dans ces pages, son odyssée. Je vous engage à les feuilleter... »

Je me suis enfoncé dans les aventures de l'abbé Lebay et j'y ai trouvé un amusement que je voudrais faire partager au lecteur, en plaçant sous ses yeux les

passages les plus saillants de ce long récit. Je n'en pourrai donner qu'une analyse incomplète, puisqu'il comprend plus de cinq mille lignes d'un texte serré; je tâcherai du moins d'en rendre la physionomie.

Donc, le 7 septembre 1792, notre abbé s'embarquait dans le port de Dieppe à destination de l'Angleterre :

« Le trajet dura vingt-deux heures pendant lesquelles il ne me resta de connoissance que pour savoir tout au plus que je n'étois pas mort : on courut bien des dangers, m'a-t-on dit, et la baye d'Eastburne fut pour nous la porte de l'Angleterre, un grand nombre de riches Londiniens et autres Anglois qui y prenoient les bains commencèrent à nous faire sentir les premiers traits de l'éminente charité de cette terre hospitalière. Nous débarquions là au nombre de soixante-dix prêtres; à deux lieues de là quatre-vingt-dix autres sortoient d'un autre paquetbot. On abordoit dans l'isle de toutes parts et partout on trouvoit comme envoyés de la Providence de généreux Anglois pour nous crier : *veri-wel come*. Un entr'autres à Exœttium nous menagea un dîner commun dans une *public-house*; couché sur le pâtis je ne m'empressois guère de m'y rendre. Un camarade se chargeoit de mon petit porte-manteau, je m'y traînai de mon mieux. On ne s'occupoit pas à regarder ceux que le malaise empêchoit de manger. On ramasse les *shillings* et tant pis pour ceux qui n'avoient rien pris. L'égoïsme françois ne m'a paru plus marqué nulle part que dans cette société que le malheur rassembloit après le dîner. Notre brave *lord* continua ses œuvres de charité; il s'occupa à nous chercher des logements pour la nuit et bâtit une tente pour ceux qui n'en purent avoir. Il nous addressa à trois chez un riche seigneur qui n'étoit pas à beaucoup près aussi bien disposé envers nous, que lui. Le mal m'avoit quitté, nous comptions sur un bon soupé; il fallut nous en tenir au fromage de la collation. Le lendemain de bon matin nous trouvâmes une voiture agguerrie pour nous transporter à Londres.

« Nous avions à parcourir un espace de vingt-deux

lieues, de vastes bruyères se présentoient le long du chemin avec quelques villages d'abord. Nous arrivâmes un lundi, sur les quatre heures après midi. Je n'avois pas encor été embarrassé : quand on est avec les autres on fait comme eux. Alors il fallut avec son camarade penser à se procurer un gîte; notre voiturier nous quittoit dans un fauxbourg au moins à 5/4 de lieue de la ville. Il fallut s'y rendre et se décider à accepter une chambre avec un cabinet où il n'y avoit qu'un lit pour dix personnes, un canapé m'en servit pendant dix jours.

« Nous commencions à prendre l'essor; une brave femme maîtresse d'échole qui consacroit le peu de temps que lui laissoient ses occupations, à chercher des logements pour les prêtres françois et à leur rendre tous les services qu'elle pouvoit, vint nous demander si nous avions des logements, et nous conduisit aussitôt dans la rue *Holborn*, chez une petite épicière qui se chargea de nous et nous fournit au moyen d'une guinée la semaine un quatrième étage avec le dîner tous les jours. On ne pouvoit guère être plus à son aise que nous n'étions quand on n'est pas chez soi. »

Les Anglais furent parfaits pour les proscrits. Ils les aidèrent de leurs bourses, organisèrent à leur profit une souscription, « prodige de bienfaisance », et procurèrent des occupations à ceux qui avaient dessein de travailler. L'abbé Lebay avait été réduit à la nécessité de vendre sa montre; une grande dame, la « très digne lady de Sylburn », la lui restitua. Il craignit de se laisser attacher par les liens d'une trop vive reconnaissance et, comme il voulait compléter son instruction, il quitta Londres et partit pour la Hollande.

Il arrive à Ostende, où, à quatre heures du matin, la musique d'un joyeux carillon le salue; il visite Bruges, Gand; il assiste à la réception du nouveau gouverneur, le prince Charles d'Autriche, dont le char est traîné par trente hommes « uniformément vêtus de toile blanche ». Il est ébloui de cette magnificence; il ne l'est pas moins de la propreté des ménagères de Louvain, qui passent

la journée à récurer leur batterie de cuisine, et il s'extasie sur ce trait qu'on lui a conté du roi de Prusse, réduit à quitter ses bottes et à chausser des mules de maroquin, quand il va rendre visite à son banquier, pour ne pas souiller ses appartements. Cependant, il faut manger. L'abbé Lebay taille sa plume, comme Figaro, et demande à chacun de quoi il est question. Il s'offre à donner des leçons de langue et de mathématique, et réunit à Somerghem, près de Gand, quelques élèves; il y réside onze mois. Puis, ayant amassé une trentaine de louis, il est ressaisi par son humeur voyageuse; il parcourt Nimègue, Rotterdam, Amsterdam, la Haye, où il admire les jardins que la veuve de Guillaume III d'Orange a plantés. Le voici en Allemagne. D'assez dures privations l'y attendent. Il n'est pas parti seul; il a emmené deux compagnons qui ne sont pas raisonnables et font des dépenses exagérées. Le pécule de l'abbé s'amincit; il juge qu'une séparation est nécessaire :

« Elle s'exécuta à Nuremberg. Quand j'avois entamé les voyages avec mes deux frères, j'avois trente louis en poche, il y avoit à peu près sept mois que nous voyagions. Il ne m'en restoit plus que quatre. Il étoit temps de se fixer. Un bon soir, je les tirai. J'en donnai un à celui que je croyois le plus difficile et autant à l'autre. Je le priai de ne pas trouver mauvais que je gardasse le mien. L'autre resta sur la table, et je leur dis bien fermement que je ne départirois pas que je ne les eusse placés d'une manière telle quelle; mais qu'ils devoient se contenter que je ne pouvois rester dans ce pays et que je ne pouvois les conduire plus loin; ils se mettent à pousser les hauts cris : C'est inutile, leur dis-je. Il y avoit un an qu'ils étoient à ma charge. »

Avec ses ressources ainsi diminuées, il ne peut plus mener le train d'un grand seigneur; il est obligé de s'astreindre à celui, plus humble, de moine quêteur; mais son orgueil s'y plie malaisément. Suivi d'un dernier camarade qui, malgré ses objurgations, n'a pas

consenti à l'abandonner, il se présente dans une riche abbaye, située aux environs de Munich :

« Nous y arrivâmes un peu tard. Ayant fait présenter nos certificats, le portier nous conduisit dans une chambre à l'entrée de la cour où se trouvoient au moins 50 pauvres qui venoient chercher les restes du dîner des domestiques. Nous ne tardâmes pas à nous déplaire en cette société. Comme d'ailleurs un grand nombre de ces mendiants couchoient là, nous imaginâmes bien que nous n'aurions pas d'autre gîte. Mon camarade étoit plein de patience; la religion d'ailleurs pouvoit lui parler plus fort qu'à moi. Il se contentoit de rire de se voir aubergé de la sorte. Je n'eus pas tant de vertu; il étoit bien sept heures du soir. Je fus prier le portier d'aller redemander nos pièces au prieur, que je ne voulois pas rester en pareille tabagie. Il m'engagea de le faire, vû qu'il étoit soir. Il ne put rien gagner sur moi. Il alla trouver celui auquel il avoit remis les pièces et comme il tardoit je sonne une deuxième fois. Le prieur se présente qui me dit avec assez de dureté, entr'autres choses : *qu'il ne falloit pas être si fier, et que puisque j'étois pauvre je ne devois pas être mécontent d'être comme les pauvres.*

« Finalement, il me dit d'attendre un instant; il vint un religieux qui nous introduisit dans une salle où l'on nous servit tout ce que les circonstances pouvoient permettre. Je ne me prétends pas sans torts : eussions-nous dû passer une mauvaise nuit en la compagnie des pauvres, elle n'eût jamais été aussi affreuse que celle que passa notre divin Sauveur devant les tribunaux de Jérusalem ce jour-là; mais je doute fort que les enfants de Saint-Bernard fussent animés de l'esprit de leur patriarche en recevant des prêtres de la sorte. »

De là ils gagnent, à petites journées, le Tyrol et enfin l'Italie. A Vérone, le hasard leur ménage une auguste rencontre, celle du futur souverain des Français :

« La ville est grande mais peu peuplée. C'est dans un de ses faubourgs que par le plus grand hasard j'eus

l'honneur d'être présenté à Louis XVIII, alors Monsieur, qui y occupoit une petite maison que lui donnoit la république de Venise et qu'il fut bientôt obligé de quitter Voici l'occasion qui me ménagea cette honorable faveur : un bourgeois de Vérone passant comme nous devant la parole de cette maison nous dit :

« Voici la demeure de votre roy. »

« Il étoit sans doute bien servi en nouvelles, car il ignoroit la mort de Louis XVII et personne n'en parloit encor à la cour quoi qu'elle fût vieille. La grande porte étoit entr'ouverte. Nous regardions, lorce qu'un gentilhomme qui faisoit sans doute les fonctions de portier nous demanda si nous voulions entrer; il nous permit d'avancer dans le parc qui étoit fort bien tenu. Nous y avions fait environ 50 pas, que nous voyons venir à nous un autre gentilhomme ne sachant si c'étoit pour nous congédier ou non; nous recueillons nos pas. Il nous salua fort affablement et nous demanda si nous voulions voir *Monsieur*. Nous répondîmes que nous n'aurions pas osé solliciter cette gracieuse faveur, mais que, si elle nous étoit accordée, nous promettions de ne l'oublier jamais. C'étoit l'heure de la messe, elle sonna bientôt et le gentilhomme nous plaça précisément au-dessous du prie-Dieu de *Monsieur*. Ce ne fut pas tout. La messe ne fut pas longue, et nous fûmes présentés à *Monsieur* qui nous donna une audience d'au moins dix minutes, pendant lesquelles il gémissoit bien sur notre sort... Je lui bégaiié de mon mieux qu'il ne nous prenoit pas envie de nous plaindre, lorce que nous voyions Son Altesse dans sa situation. Il me parla beaucoup de ma jeunesse et me demanda si je n'aurois pas de goût pour retourner en France, qu'allors on en vouloit moins aux personnes qu'aux fortunes, que je n'avancerois que peu à peu, qu'il me feroit autoriser en divers dioçèses, et que j'entretiendrois chaque semaine une petite correspondance qui ne seroit pas négligée. Cependant il me fait remettre 4 louis d'or, et me dit de satisfaire ma curiosité en m'observant toutefois que

cette ville n'étoit rien dans l'été, que tous les grands l'abbandonnoient. Nous assurâmes Son Altesse de notre parfaite soumission à ses ordres et nous partîmes. »

Ils poussent jusqu'à Rome. Ils remontent par Florence, Pise et Libourne. Un bateau les conduit de cette dernière ville à Gènes. Leur traversée est signalée par un fâcheux événement. Ils tombent entre les mains des corsaires. Aucun accident n'est épargné à ce pauvre abbé Lebay.

« Deux corsaires ardents patriotes venoient de se signaler par un exploit qui leur avoit valu une mention honorable à la Convention. C'étoit de ces hommes intrépides dont la mention augmentoit encore l'orgueil et le courage. Ils n'étoient que deux, et l'un étoit le neveu d'un prêtre à demi constitutionnel qui avoit prêté serment pour rester dans ses foyers. Celui-cy n'étoit pas si méchant; mais l'autre étoit comme un lion; malgré leur intrépidité ils avoient été pris par les Corses, ils avoient été désarmés et en apparence soumis et fort tranquilles. Le moins méchant étoit même dans le vaisseau à se reposer. L'équipage ne se doutoit de rien : il ne restoit plus qu'un homme sur le pont; vite le méchant met la clef à toutes les issues, puis il court sur le manœuvre; le lie et le voilà maître des deux galères : il les conduit à la côte, les vend et puis revient, il monte sur notre passager pour repasser en France riche de plus de 30000 fr. Il commence par attaquer une dame soi disant de Constantinople allant en France pour des affaires, il n'en étoit pas dupe, et il la harassoit fort, lorce que je crus pouvoir lui dire qu'il n'étoit pas en droit d'attaquer les voyageurs; il tombe sur moi, me demande si je voulois prendre son parti, me menace de me jetter à la mer. En vain je me retirai à la proue du vaisseau, il m'y poursuivit, et si son camarade n'étoit venu l'arrêter, Dieu sait ce que cela seroit devenu; le port de Gènes venoit bien trop tard pour ma gène. Cette ville pleine de forcenés de cette

espèce offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage qu'il n'y a pas une fille publique, tant de prêtres qu'il n'y a point de religion, tant de gens qu'il n'y a point de gouvernement, tant d'aumônes que les pauvres et les voleurs y fourmillent. »

Ce sont les mauvais jours : il en est de plus cléments L'abbé, se rendant en Suisse, mourant de froid et de faim, reçoit chez un « calviniste religieux » une cordiale hospitalité. La page qu'il consacre à ce « vénérable vieillard » est d'un accent et d'un tour délicieux :

« Il avoit quelques petites chèvres et une petite vache; il commença par me présenter un rafraîchissement en attendant le souper; il avoit d'excellents fromages. Il rentra ses bestiaux pendant que je disois mon bréviaire. J'y étois encore occupé lorce qu'il rentra; il se décoëffe, prépare son souper consistant en des œufs, une bonne soupe et du fromage, je n'ay pas fait de meilleur repas à ma vie. Après souper, il me montre ses livres : il s'apperçut bien que nous n'avions pas la même croyance, cela ne rallentit pas sa charité. Il mettoit des draps blancs à son lit et me demanda si je n'aurois pas de répugnance à coucher avec lui. Je lui fis entendre que je ne voulois pas lui être si incommode; sur-le-champ il me prépare dans son appartement le lit le plus propre avec le plus beau linge que j'eusse trouvé depuis l'émigration. Je reposai fort bien. Le lendemain je tâchois de lui exprimer ma reconnaissance lorce qu'il me préparoit son déjeuner champêtre qu'il me força de prendre et que je trouvai aussi agréable que le souper de la veille. Il parloit peu, mais ses yeux, son bon cœur, tout son maintien me disoient beaucoup. Je le laissai, en me convaincant qu'il n'y avoit point d'endroit si disgracié de la nature qui n'eût des attraits pour quelqu'un des mortels et que ce n'étoit pas toujours la philosophie qui nous faisoit fuir le monde, et que la religion nous y faisoit renoncer avec bien plus de mérite. »

Enfin, las de mendier par les chemins, il se met en quête d'un métier qui assure sa subsistance. Un

chartreux lui indique le colportage comme étant un des plus lucratifs. L'abbé Lebay achète pour douze sols des bas et des fichus. Il double son argent. Avec le produit de cette première opération il se procure une boîte de rubans; il les revend en détail et se trouve posséder sept louis qui se doublent encore. L'abbé redevient riche. Il est admirablement doué pour le commerce. Il est disert, éloquent, il « fait l'article » comme pas un, entremêlant son boniment de mots latins qui éblouissent le client et lui inspirent la confiance et le respect. Et à mesure que sa fortnne se rétablit, un sentiment invincible s'empare de son cœur : la nostalgie du pays natal, le désir d'y retourner, le regret de la petite paroisse de Veules, endormie, là-bas, très loin, au bord de la mer... Le curé n'y résiste plus. Il se dirige vers la frontière, il la franchit au risque d'être arrêté. Ce retour est des plus mouvementés. A Maubeuge, il échange des coups de poing avec des gendarmes. A Arras, il fait rencontre d'un cavalier que son déguisement ne trompe pas et qui lui propose de le prendre en croupe. L'épisode est charmant. On dirait d'un chapitre de *Gil Blas* :

« Je traversois les villes le plus promptement que je pouvois. Je sortois de Douai lorsque la Providence me fit abborder par un galant qui me fit faire bien gayment les cinq lieues de là à Arras.

« — Eh bien! cytoien, dit-il, vous partez bien tard, où comptez-vous coucher?

« — Là où je pourrai, lui dis-je.

« — Voulez-vous aller à Arras? je suis sur la route. »

« Il avoit un bon cheval.

« — Vous êtes un prêtre, montez derrière moi », dit-il.

« Il me parut si franc que j'acceptai sa croupe, et heureusement pour moi, car on ne paraissoit pas encor rassasié de sang dans cette ville quoi qu'on y en eut bien répandu. Sur la route il m'amusa d'histoires qu'il avoit eues avec son curé. Mais surtout il se faisoit une grande fête de lui avoir rendu ce qu'il lui avoit prêté,

« — Notre curé, dit-il, m'a marié, et je l'ai marié à mon tour. »

« Malgré sa gaieté, il n'en étoit pas moins religieux. Le soir étoit là. Nous arrivâmes à la porte de la ville, je n'avois pas envie d'être arrêté; il me fit saisir le guichet opposé au bureau des gardiens, me promettant de les amuser pendant que je passerois. La sentinelle me vit pourtant; on crioit après moi; je gardois la consigne; je marchois toujours.

« — C'est mon garçon, disoit-il, je réponds pour lui.

« Il me rejoignit bientôt, m'introduisit dans une bonne hôtellerie, nous y fîmes préparer un bon soupé et deux bons lits. Nous nous amusâmes bien le soir. »

Doullens, Amiens, Aumale, Neufchâtel-en-Bray... Un jour, à l'aube, l'abbé aperçoit un clocher du pays de Caux. Ses larmes coulent, son âme se fond dans un immense attendrissement. Onze ans se sont écoulés. Des événements grandioses se sont accomplis, l'Empire a succédé à la République. Un astre s'est levé, l'astre des Bonaparte. Mais l'abbé Lebay n'a pour lui qu'indifférence.

Ce nom de Napoléon, qui remplit l'Europe, n'existe point dans ses mémoires. Et cette étrange omission n'est pas ce qu'ils ont de moins surprenant...

J'ai reporté tout à l'heure le manuscrit au presbytère. Au coin de la grand'rue, j'ai croisé M. le curé qui, ayant achevé sa messe, rentrait paisiblement chez lui.

« Eh bien, m'a-t-il demandé, vous avez parcouru la confession de l'abbé Lebay ? »

Je lui fis part de l'agrément que j'avais puisé dans cette lecture et je le remerciai de me l'avoir procuré. Il s'est écrié :

« Oui ! ce fut un temps terrible, fertile en épreuves. Souhaitons que Dieu nous en épargne le retour ! »

M. le curé, remarquant que le garde champêtre arrivait, s'est interrompu. Et le reste de sa pensée s'est perdu dans l'onction d'une poignée de main ecclésiastique...

SENSATIONS D'UN PASSANT

I. — M. ET Mme LEBRUN-RENAUD

Rennes, 8 août 1899[1].

Comme je déjeunais hier à l'hôtel Moderne, mon voisin me désigna un personnage assis à l'autre bout de la salle et me dit :

« C'est le capitaine Lebrun-Renaud. »

J'apercevais de dos le capitaine et ne pouvais en conséquence discerner ses traits. Je vis seulement qu'il avait les cheveux ras, à l'ordonnance, le cou très coloré, les épaules trapues et qu'il était doué d'embonpoint. Il s'entretenait avec une dame que je supposai devoir être Mme Lebrun-Renaud; le couple causait et mangeait sans contrainte. Et pourtant il était dans un milieu saturé d'effluves hostiles. La plupart des convives, rangés autour de la table, écrivaient dans des journaux antipathiques à l'état-major et plus d'un, sans doute, avait accolé au nom de M. Lebrun-Renaud des épithètes peu obligeantes. Le repas s'acheva paisiblement, quoique les conversations y fussent fort animées. On commentait l'audience du matin; les impressions, les appréciations contradictoires se croisaient; parfois on s'animait, on disputait; des querelles s'engageaient qu'une

1. Pages écrites au moment du procès Dreyfus à Rennes.

intervention amicale s'empressait d'apaiser; elles se terminaient par une facétie paradoxale ou un mot spirituel. Et puis, nous ne sommes qu'au début du procès et les passions n'ont pas encore atteint la violence où elles monteront, quand les débats approcheront de leur terme. Pour le moment, revisionnistes et nationalistes, socialistes et chauvins, s'unissent dans un même sentiment : la joie des trois jours de liberté que le conseil de guerre vient d'octroyer à la presse et le désir d'utiliser le mieux possible ces vacances inattendues.

De demeurer à Rennes, il n'était pas question; la ville est triste, et il y fait une chaleur étouffante. Les environs en sont charmants : Fougères, Vitré, le mont Saint-Michel, Dinard, Dinan, Saint-Briac, Saint-Lunaire, Saint-Malo sont des lieux propres à séduire les touristes. Nous nous dispersâmes dans ces directions diverses. Avec un de mes compagnons, je choisis Saint-Malo; le train partait à quatre heures douze. A quatre heures dix, nous nous engouffrâmes dans le premier compartiment qui s'ouvrait. Deux voyageurs l'occupaient. En toute hâte, nous prîmes place à leur côté. Le train s'ébranla. Alors seulement j'eus le loisir d'examiner leur physionomie. Et j'étouffai un cri d'étonnement. Je venais de reconnaître M. et Mme Lebrun-Renaud.

J'avais une heure et demie pour tirer parti de cette rencontre que le hasard me ménageait. Rompre la glace, échanger quelques paroles banales et les faire dériver adroitement vers le sujet qui hante tous les esprits, rendre, s'il se peut, à Mme Lebrun-Renaud un de ces petits services que l'on échange courtoisement et qui établissent, entre inconnus, comme un lien de sympathie : tel est le programme et nous nous empressons de l'exécuter. Je crois remarquer que Mme Lebrun-Renaud souffre d'un rhumatisme à la jambe et je m'écarte pour qu'elle s'étende plus commodément; je baisse les stores afin de détourner de son visage la lumière aveuglante du soleil. Un salut reconnaissant

me remercie de ces sollicitudes pourtant bien banales.

« Sait-on, me demande mon camarade René Baschet, dans quel ordre les témoins vont être appelés? N'est-il pas question d'intervertir leurs dépositions? »

A son tour, le capitaine s'est tourné vers nous et je puis, tout à mon aise, considérer sa figure, Elle est ronde, pleine, chaude de ton. M. Lebrun-Renaud est de complexion sanguine; s'il avait trente ans de plus, il serait menacé d'apoplexie, mais il est dans la force de l'âge et dans l'épanouissement de la santé. Un nez court et assez fin surmonte, de sa courbe légèrement aquiline, une moustache de vieux grognard de Charlet, aux poils rudes et fournis; les yeux sont bleus, d'un bleu tendre et ingénu : l'azur y éclate... et la bonhomie. Ce sont des yeux de chien fidèle, des yeux d'honnête gendarme, des yeux de notaire bien portant, de ces yeux qui, par leur expression calme et reposée, indiquent que l'estomac est sain, le foie valide et les digestions aisées. Ajoutons que ces yeux ne sont rien moins que mélancoliques. Le capitaine semble d'humeur enjouée.

« Messieurs, nous dit-il, je pense que la liste affichée dans la salle des témoins est définitive. J'y suis inscrit moi-même; mais je ne serai convoqué qu'aux dernières audiences. Je suis cité par la défense, comme témoin à décharge — ce qui est — par parenthèse — assez singulier! »

Il lit dans notre attitude une muette interrogation. Et il y répond avec bonne grâce et sans se faire prier.

« Je suis le capitaine Lebrun-Renaud. »

Nous nous inclinons et lui révélons notre qualité. Il nous questionne sur certains incidents de l'audience auxquels il n'a pas assisté, les témoins ayant été, conformément à la loi, éliminés de la salle.

« Nous allons, ma femme et moi, nous promener à Jersey. Nous aimons beaucoup courir le monde. Je suis un grand vagabond, moi qui vous parle. J'ai vu l'Orient, les Indes, la Cochinchine. Ce sont de ces déplacements qu'on ne recommence pas, surtout en famille. Depuis

mon mariage nous avons visité la Suisse, l'Espagne, l'Italie. »

Mme Lebrun-Renaud ajoute avec indulgence :

« Nous ne moisissons pas en chaque ville. Nous prenons une voiture, nous en faisons le tour. Et vite, à une autre! »

Je soupçonne Mme Lebrun-Renaud de s'intéresser médiocrement aux beautés architecturales et au détail des musées. Mais elle est aimable et porte, en toute sa personne, un air de prospérité. Elle aime son mari et est aimée de lui. Ils sont dans la lune le miel, leur union datant de deux ans à peine.

« Vous pensez bien, reprend le capitaine, que, dès que j'ai franchi la frontière, je dissimule mon identité. Cette maudite Affaire vous rend l'existence impossible. Croiriez-vous que dernièrement, en Hollande, le chef de gare de Dordrecht a eu l'audace de me demander, présumant que j'étais Français : « Alors, monsieur, il y a cinq ministres de la guerre qui vont être condamnés? » Il fallait se fâcher, n'est-ce pas, ou se moquer? « — Oui, mon ami, ai-je répliqué, comptez là-dessus! » Ces Hollandais sont insupportables. De quoi se mêlent-ils? Que je reçoive de quelque lecteur de l'*Aurore* ou du *Siècle* des cartes injurieuses ou des lettres anonymes, cela m'est indifférent; quand elles m'arrivent de l'étranger, cela m'agace. Pour Dieu, qu'on nous laisse en paix vider nos querelles! »

De plus en plus jovial, le capitaine poursuit :

« C'est comme pour les journaux à images, ils auraient voulu se payer ma tête. Mais ils ne l'ont pas! Vingt photographes sont venus me supplier à genoux de me laisser tirer, en buste, en pied, à cheval, en uniforme, en civil, m'offrant comme cadeau des douzaines d'épreuves. Merci bien! Elles m'auraient coûté trop cher! J'ai flairé le piège. Et MM. les caricaturistes ne me tiennent pas encore! »

Un geste familier, une intonation railleuse, soulignent cette malice.

J'ai hâte d'aborder le point d'histoire qui a suscité tant de polémiques et que le conseil de guerre de Rennes s'apprête à examiner : le problème irritant et mystérieux des « aveux ». Voilà donc l'homme qui prétend les avoir recueillis; il est tout près de moi; sa voix retentit à mon oreille; j'ai une grande heure pour l'observer, l'écouter, peser ses discours, les coordonner, peut-être y relever des contradictions. S'abuse-t-il? Nous a-t-il abusés? Dans quelle mesure est-il sincère et sur quelles bases repose son assurance? J'ai envie de crier, comme le héros de Dumas : « Oh! fendre ce crâne et déchiffrer ce qu'il y a dedans !... » On n'emploie pas ces moyens violents contre un capitaine de gendarmerie, qui est de taille à se défendre. Et du reste ils ne me donneraient point de résultats. Mieux vaut user de ruse et pénétrer, par voie d'insinuation, dans l'âme de M. Lebrun-Renaud et la sonder, s'il est possible, en ses plus intimes profondeurs. Il met beaucoup de complaisance à contenter mon désir.

« Il y a deux ans, un an, ou même six mois, je vous eusse refusé toute confidence; mais je vais m'expliquer devant la justice, mes déclarations appartiennent au public. Elles ont été déjà divulguées. Je n'y ajouterai, je n'en retrancherai pas une syllabe. »

Ici un énergique haussement d'épaules.

« Pourquoi diable imaginerais-je de pareilles choses? Je ne suis pas l'ennemi de Dreyfus. Je ne l'ai jamais été... Si je vous racontais les conditions où la scène s'est produite et les menues circonstances qui l'ont accompagnée! »

M. Lebrun-Renaud m'a longement retracé ces faits. Je ne saurais reproduire intégralement sa narration. Je vais essayer de la résumer avec fidélité. Il va de soi que je n'y introduirai aucune invention de mon cru, laissant au conteur la responsabilité de son récit.

Donc, nous sommes au 5 janvier 1895. Le condamné est sous les verrous; il va subir dans quelques instants l'affreux supplice de la dégradation. Une poignante dou-

leur le tenaille. Elle se manifeste par un morne abattement que, tout à l'heure, remplacera une flambée de colère, de protestation et d'exaltation. Mais avant de bondir sous le coup de fouet de l'anathème, il cède à un mouvement bien naturel de découragement et de tristesse. Le capitaine commis à sa garde le traite avec humanité. Durant le trajet de la prison à l'École Militaire, il l'a fait asseoir sur une chaise dans la voiture et lui a épargné le dur ballottement des cellules. Dreyfus l'a supplié de hâter les apprêts de son calvaire et, gagné par sa mansuétude, il lui a longtemps parlé, goûtant comme une sorte de douceur consolante à s'épancher. Il lui a demandé des renseignements sur la Nouvelle-Calédonie, où il supposait devoir être expédié; il a protesté de son innocence; il a insisté sur l'importance de sa fortune qui était la garantie de son désintéressement; il a prononcé la fameuse phrase : « Si j'ai livré, etc. » M. Lebrun-Renaud, pour la millième fois, la répète en scandant les mots, les ponctuant du doigt, ses prunelles largement ouvertes ne fuyant pas les miennes, mais les fixant au contraire avec énergie. Et je reste confondu, troublé, un peu révolté même, d'une sécurité aussi parfaite. Car enfin, s'il se trompait? S'il avait mal compris, ou mal interprété, ou mal entendu les discours du malheureux! Des objections m'arrivent aux lèvres. Je ne puis m'empêcher d'en faire part à mon interlocuteur.

Comment son rapport est-il resté muet sur le chapitre des aveux? Comment n'y a-t-il pas consigné un événement si remarquable? Comment a-t-il écrit dans la colonne réservée aux observations qu'il n'avait *rien à signaler* alors qu'un fait capital était venu à sa connaissance? Je ne suis pas le premier qui oppose ces difficultés au capitaine, et je pense qu'il a été forcé souvent de se défendre contre elles...

« Oui, me dit-il, le fait des aveux a de l'importance; il en a surtout acquis par l'éloignement et par les complications qui se sont multipliées autour de l'Affaire.

En 1895, elle paraissait moins extraordinaire; et me réservant de conter verbalement à mes chefs l'incident dont j'avais été témoin, je n'aurais pas eu l'idée de le résumer en une ligne sur un papier administratif. Le sujet était par trop délicat...

Une autre énigme me tourmente et, au risque de me montrer indiscret, je ne résiste pas au besoin de la soumettre au capitaine et de lui en demander la solution.

« L'opinion générale s'étonne que vous ayez détruit le feuillet du carnet où vos impressions étaient notées, après que M. Cavaignac en eut pris copie. On ne s'explique pas le mobile qui vous a déterminé à cet acte. »

M. Lebrun-Renaud réplique vivement :

« Mon Dieu! ce feuillet m'appartenait, je n'étais pas obligé de le garder éternellement en ma possession. Et puis j'étais las d'être mis en cause et j'espérais que, le ministre en ayant pris le contenu, on me laisserait la paix... »

Ce petit discours est débité avec rondeur. Et pourtant je crois y sentir passer comme une nuance — oh! bien fugitive! — d'embarras... Tout de suite il ajoute en riant :

« Je m'attends à recevoir un nouvel « abatage » des partisans de Dreyfus. Je sais, je sais!... Ils vont m'accuser d'être alcoolique et d'avoir eu le cerveau brûlé par le soleil des tropiques... Nous verrons bien! »

Il m'applique sur le genou une tape affectueuse :

« Et ça va recommencer! Ils vont m'insulter dans ma vie privée, me traiter de gâteux, me couvrir d'opprobre. Je m'en moque! Je n'achète pas les feuilles où je suis vilipendé. »

Mme Lebrun-Renaud l'arrête malignement :

« Tu oublies, cher ami, qu'on me les envoie soulignées au crayon rouge. »

Et tous deux de rire. Ils ne semblent nullement irrités de ces procédés perfides. Ils se dilatent dans le bien-être d'une agréable prospérité et dans une paix morale que ne trouble aucun souci.

A partir de ce moment, notre causerie a dérivé vers des matières moins tragiques. Le capitaine m'a exposé sa situation dans l'armée. Il aspire à la retraite par laquelle il sera assez prochainement atteint. Il ne m'a pas dissimulé que son mariage lui avait procuré, avec la félicité domestique, une honnête aisance et qu'il jouissait avec satisfaction de ces biens.

« Je serais bien embarrassé si je n'avais pour manger, à Rennes, que les deux francs d'indemnité que je touche en qualité de témoin ! »

Il a plus de deux francs de revenu. Et c'est ce qui lui permet de pousser jusqu'à Jersey, en attendant que les juges aient besoin de ses lumières. Mme Lebrun-Renaud n'a pas encore exploré l'île charmante dont Saint-Hélier est la capitale. Excellente occasion ! Le capitaine est aux petits soins pour sa compagne. C'est le plus attentif et — je suppose — le plus galant des maris. Elle apprécie son zèle et le lui rend en tendresses. Et devant ce ménage si étroitement uni, je pensais à l'Autre, déchiré, anéanti, torturé par la séparation, l'exil, la haine des polémiques, l'implacable cruauté des lois. Ce contraste était sinistre. J'évoquais, dans ma pensée, le profil émacié du capitaine Dreyfus, secoué de frissons nerveux, suant la fureur et l'angoisse, et je le comparais à la face placide et bénignement loyale du capitaine Lebrun-Renaud. Et je cherchais à deviner dans quel obscur dessein la Providence avait, pendant une heure, rapproché ces deux soldats...

« Nous sommes arrivés, chérie », dit M. Lebrun-Renaud...

II. — PROPOS DE TABLE

Rennes, 5 septembre.

Je suis revenu à Rennes après vingt jours d'absence. Au coin du quai Chateaubriand, j'ai croisé un honorable indigène, conseiller municipal, influent dans le pays et

connaissant à fond l'âme, l'esprit et le caractère de ses compatriotes, qui sont en même temps ses électeurs. Je l'avais eu pour voisin à l'audience et ses confidences m'avaient instruit. Je lui demandai s'il n'avait rien à me signaler de nouveau touchant les sentiments intimes et la physionomie de la ville.

« Non, me dit-il, les Rennais se réservent jusqu'au dénouement du procès. Ils l'attendent, non pas avec indifférence, mais avec calme; ils se réjouiront s'il est conforme à leurs vœux; s'il y est contraire, ils le subiront sans en marquer publiquement leur dépit. Le tempérament de nos Bretons ne les incline pas, sauf en des cas très rares, aux violences extérieures. La faible agitation qui règne dans la ville, ce sont vos confrères qui l'y apportent... »

Mon interlocuteur se mit à rire.

« Ils sont bien curieux à observer... Au début, ils affectaient une touchante mansuétude, ils échangeaient des propos d'où les intentions blessantes étaient bannies. Les hôtels favorisaient cet accord : ils étaient heureux d'abriter des gens d'opinions diverses et de ne pas paraître s'inféoder à un clan déterminé. A cette heure où les passions sont déchaînées, il leur eût été désastreux d'afficher une étiquette. Il leur a fallu, cependant, s'y résigner. La courtoisie a fait place à la froideur, puis à l'aigreur, puis à l'hostilité déclarée. On se salue vaguement et l'on ne se parle plus. Des scènes regrettables se sont produites. Et maintenant les camps sont nettement définis. Ici, le bitter est dreyfusard; là, l'absinthe est nationaliste. Les revisionnistes mangent à l'hôtel Moderne; leurs adversaires mangent au restaurant Crin (ce nom n'a pas été choisi pour la circonstance)... »

Le meilleur moyen de s'éclairer est d'ouvrir l'oreille aux arguments contradictoires. J'ai résolu de déjeuner au restaurant Crin et de souper à l'hôtel Moderne. Je jure de reproduire ici, sans haine et sans crainte, ce que j'y ai vu et entendu.

Le restaurant Crin est situé dans une rue silencieuse

qui avoisine la place de l'Hôtel-de-Ville. L'apparence en est surannée et cordiale. Le nom du traiteur se détache en lettres d'or sur la devanture; des rideaux blancs bien tirés, des corbeilles, où s'arrondissent dans des collerettes de papier les poires duchesses, les pêches veloutées, les grappes de chasselas; des vitrines, où brillent les cristaux des huiliers et des salières et qu'illuminent les vaisselles plates : tous ces détails indiquent que l'établissement est de bon aloi. C'est une de ces vieilles maisons provinciales où s'organisent les dîners fins, repas de corps, agapes commémoratives, qui réunissent, à de certains jours, les hobereaux des environs, les membres de sociétés savantes du département et les officiers célibataires. Plusieurs salons s'ouvrent au premier étage, dont l'un est spécialement affecté à MM. les journalistes.

Quand j'y pénètre à midi, une douzaine de convives y sont déjà assemblés; ils s'entretiennent de l'audience qui vient de finir, ils en évoquent les péripéties, et tout de suite, à l'accent de leurs paroles, aux gestes qui les soulignent, à l'animation des physionomies, à l'accent des voix irritées ou gouailleuses, on se sent dans une atmosphère de combat. La lutte engagée dans le prétoire se poursuit en cette enceinte. Les hommes qui s'y rencontrent appartiennent au même parti; ils n'ont pas à se surveiller ni à dissimuler leur opinion : ils l'expriment librement, et s'échauffent à ce jeu. Il y a là des directeurs de journaux, un illustre critique, un romancier psychologue, un chroniqueur spirituel, un leader politique, un capitaine d'état-major témoin au procès, un député, deux ou trois reporters et enfin M. Alphonse Bertillon, qui est l'objet de la curiosité générale. Les exclamations se croisent, les mots rebondissent, les phrases sont hachées d'interruptions. Des lambeaux m'en arrivent au milieu d'un bourdonnement confus.

« Excellente séance!

— L'affaire est bouclée.

— Avez-vous remarqué la tête des dreyfusards?

— Ils n'en mènent pas large!

— Roget est étonnant.

— Et Mercier! Quel sang-froid! quelle assurance! quelle précision! Ils n'osent plus le blaguer!

— On dit qu'ils vont « sortir » les notes du bordereau?

— On le dit depuis longtemps.

— Cette fois, c'est sérieux.

— Qu'en savez-vous?

— C'est un tuyau... (*mystérieusement*) : Reinach les garde dans son tiroir.

— Mais d'où les tient-il?

— Ce sont des faux, parbleu! que lui a fabriqués Esterhazy.

— Quelle crapule!

— Qui cela, Esterhazy ou Reinach?

— Tous les deux!

— S'ils n'étaient que deux : mais ils sont au moins quarante!

— La caverne d'Ali-Baba! »

A ce moment, un repos... Le garçon fait circuler les tourne-dos béarnaise. Et quelqu'un s'amuse à décrire le château de Mme de Sévigné, miraculeusement conservé et qui s'épanouit à Vitré parmi les arbres de son parc séculaire et les fleurs de son jardin à la française, où le parfum des roses se mêle à l'odeur amère des buis. Mais, par un retour inévitable, l'entretien remonte vers son point de départ :

« Tous les adjectifs de la marquise ne suffiraient pas à qualifier l'attitude de Labori.

— On n'est pas plus insolent!

— Ces avocats méritent une leçon.

— C'est son client qui la recevra!

— Avez-vous remarqué la tête du président pendant que les généraux sont sur la sellette?

— Il ne dissimule pas son irritation.

— Ceci finira mal.

— Pour l'accusé?

— Naturellement!

— Et les membres du conseil connaît-on leur état d'âme?

— Admirable!

— Vous êtes sûr?

— Très sûr.

— Pourtant, on dit que Profilet...

— Il est à nous.

— Et de Bréon?

— Enragé contre Dreyfus.

— Et Coupois?

— Plus ardent que Déroulède.

— Et Beauvais?

— Vous n'avez qu'à écouter ses questions.

— Alors, tout va bien?

— On ne peut mieux! »

Le brouhaha s'apaise tandis que le garçon nous propose des haricots verts. Cette minute de recueillement permet au capitaine d'état-major de nous retracer ses sensations de la matinée.

« J'avais achevé ma déposition et m'étais assis sur une chaise, contre les bancs de la presse. Un de mes camarades m'avait succédé à la barre; je discernai cette exclamation proférée auprès de moi : *Menteur! Menteur!* C'était un Anglais de trente-cinq à quarante ans; il n'avait devant lui ni papier ni crayon et semblait être venu là en amateur; son visage, habituellement placide, respirait la fureur; il frappait la table de ses mains rousses et velues et qu'ornaient de lourdes bagues; et il criait encore : *Menteur! Menteur!* A cet instant, un de vos confrères, messieurs, regarda le grossier personnage, lui sourit et fit mine de l'encourager... J'en fus révolté... Et je me demandai ce qu'il adviendrait d'un Français qui, admis à suivre en Angleterre les débats d'un procès aussi douloureux que l'est pour nous celui-ci, se permettrait une telle inconvenance. Je serais surpris qu'il se trouvât un Anglais pour l'applaudir... »

Vous devinez l'explosion que provoque ce récit. C'est

un chœur de protestations indignées. Je remarque que M. Bertillon y ajoute une approbation discrète et qu'il s'abstient de tous propos véhéments. Il est froid, méditatif, un peu chétif et triste d'aspect et médiocrement enclin aux expansions. Il a déposé sur un fauteuil sa serviette de cuir, bourrée de documents et de paperasses. Nous le prions de l'ouvrir. Il en tire les planches, les dessins, les fac-similés, les photographies qu'il a soumis au conseil; il les étale, il les explique et, doucement entraîné par ce sujet qui le hante, il recommence sa démonstration. Sa voix est hésitante, timide; la clarté dans l'exposition des idées est un don qui ne lui a pas été dévolu. Mais son œil est énergique, et j'y vois luire la flamme des convictions obstinées.

... Cependant, à l'autre bout de la salle, la conversation va son train :

« Quand il sera condamné, dit le chroniqueur, je souhaite qu'on lui accorde sa grâce. Le malheureux a suffisamment souffert. »

Mais, de toutes parts, des clameurs s'élèvent :

« Non! non! Il faut qu'il expie!

— Qu'on le redégrade!

— Qu'on le renvoie à l'île du Diable!

— Pas de pardon pour le traître! Pas de pitié! »

... J'ai quitté le restaurant Crin en agitant des pensées mélancoliques...

Vingt dîneurs devisaient autour de la table de l'hôtel Moderne lorsque j'y pris place, à sept heures et demie. Si Paris entier n'y figurait pas, il était représenté par des écrivains et des artistes distingués, des comédiennes spirituelles, des femmes élégantes et M. Charles Chincholle. Je m'insinuai entre un dessinateur de grand mérite et un des jeunes maîtres du roman moderne. J'avais pour vis-à-vis un auteur dramatique qui ne compte plus ses succès et un peintre voyageur qui s'est abstenu, cette année, d'errer par monts et par vaux, préférant l'émotion du drame humain aux magnifiques

spectacles de la nature. Leur causerie avait trait, comme vous le supposez, à l'Affaire; ils commentaient les derniers incidents qu'elle avait suscités. Il ne me parut point qu'ils fussent abattus ou attristés, comme les hôtes du restaurant Crin semblaient le croire. Leurs discours témoignaient d'une imperturbable bonne humeur. Ils étaient empreints de confiance et d'optimisme :

« La séance de ce matin est un triomphe.

— Les généraux sont écrasés.

— C'est la déroute!

— Ce pauvre Gonse est le plus terrible adversaire de l'état-major.

— Il ne commet que des gaffes.

— Vous savez qu'il restera légendaire.

— On dira « un Gonse » au lieu de dire... Vous me comprenez?

— Roget lui-même est fini.

— L'infâme Cuignet reste bouche close.

— Ils avaient besoin d'un coup de théâtre, mais ça ne prend plus!

— Quel nouveau faux vont-ils nous produire?

— En somme, l'issue n'est pas douteuse : c'est l'acquittement.

— Et à l'unanimité! »

Une voix incisive domine le tumulte de ces colloques. C'est celle d'un informateur parlementaire, garçon très avisé, qui s'est livré à des recherches minutieuses sur l'existence privée des membres du conseil de guerre; et il nous en communique obligeamment le résultat.

« A l'issue de chaque audience, quatre des juges montent dans un break, où les attendent deux de leurs camarades du régiment. Ils vont déjeuner ensemble et ne se quittent jamais. Or, ces deux officiers, naguère antidreyfusards, proclament l'innocence de Dreyfus. Par qui voulez-vous que leur conviction ait été formée? »

Cette heureuse nouvelle soulève un murmure approbatif auquel succèdent des interrogations pressantes. Les questions pleuvent comme grêle sur l'ingénieux

enquêteur; il les accueille d'un sourire condescendant ; il y répond avec une précision et une abondance dont l'auditoire est impressionné.

« Vraiment, Profilet est avec nous?

— N'en doutez point.

— Et Beauvais?

— Voyez son attitude aux débats.

— Et de Bréon? On prétend qu'il appartient de cœur à l'Église?

— Il est honnête homme. Il a des scrupules.

— Reste Jouaust?...

— Il aura la main forcée, l'accusation ne tient pas debout!

— Eh bien! ce sont des héros, car pour résister aux ministres...

— Quel scandale que cette pression exercée par le supérieur sur l'inférieur!

— Abomination!

— Ignominie! »

L'orage gronde. Il y a de l'électricité dans l'air. Les regards s'allument, les traits se convulsent. Du concert d'imprécations qui retentit, des mots jaillissent, échos des salles de rédaction et des polémiques meurtrières :

« Roget-la-Honte!

— Gonse-Pilate!

— Mercier-Torquemada! »

Le peintre paysagiste, à qui le ciel a départi une louable modération, essaye d'intervenir dans la dispute et d'y jeter la douceur d'une parole conciliante :

« Lorsque Dreyfus sera acquitté, on pourrait passer l'éponge!... »

Mon ami le peintre est « épongiste ». Mal lui en prend! Son amendement est repoussé avec perte et lui-même est bafoué :

« Pas de faiblesse!

— Allons jusqu'au bout!

— C'est la loi de Lynch!

— Tant pis pour les faussaires!

— Au bagne l'état-major!... »

Je suis sorti, avec mon ami, de ces lieux pleins de haine et de tumulte.

Nous avons longé la Vilaine aux eaux dormantes. Des milliers d'étoiles s'y reflétaient. Une paix infinie descendait du firmament sur cette terre cruellement déchirée. Et nous songions, lui et moi, à la fatalité des lois obscures qui empêchent les hommes de se comprendre et de s'aimer. Est-il donc nécessaire qu'ils se meurtrissent, et leurs discordes ne seront-elles jamais abolies? Elles renaissent au cours des siècles, elles revêtent des formes appropriées aux modifications sociales et au changement des mœurs; elles sont éternelles, et c'est à peine si la civilisation les rend moins barbares. Nous sommes tout près de nos aïeux de la Ligue qui s'entretuaient pour la plus grande gloire de Dieu. Rompant enfin le silence, mon compagnon me dit :

« Ce procès nous offre une parfaite image de la guerre. Il va par surprise, par embuscades, par coups de ruse et d'audace. Une stratégie savante et compliquée le gouverne. Chaque jour amène un engagement; et chaque jour des positions sont enlevées, ou perdues, ou reconquises par l'un ou l'autre adversaire. Tantôt l'accusé a le dessus et tantôt l'accusation. Et c'est ainsi qu'en campagne, les défaites alternent avec les succès, en attendant l'opération décisive qui assure la victoire. »

A mon tour, j'ai dit à mon ami le peintre des sources et des forêts :

« Une autre conséquence de la diabolique Affaire a été de nous guérir du dilettantisme où beaucoup d'entre nous se complaisaient. Elle a tué la mollesse de vouloir et ce détachement ennuyé qui était le principal vice de la jeunesse contemporaine. Nous devrons à l'Affaire des maux innombrables, mais nous lui devrons aussi ce bienfait. Il faut savoir considérer les choses par leurs côtés les moins désavantageux. »

Nous nous séparâmes sur cette réflexion et nous allâmes coucher.

LE THÉATRE EN PROVINCE

LE « JUIF ERRANT » A VICHY

I

Vichy, 20 septembre 1890.

Comme je me promenais hier dans les allées du parc, que les premières journées d'automne ont rendues désertes et mélancoliques, j'y ai rencontré M. Coquelin cadet. L'excellent comédien, qui a souvent joué cet hiver le *Malade imaginaire*, croit être atteint d'une dyspepsie. Mais cette incommodité, légère et momentanée n'a point altéré l'agrément de son humeur. Je me suis jeté dans ses bras et nous avons causé des hommes et des choses de Paris. Après avoir effleuré la politique, nous nous sommes mis à parler théâtre. Il était inévitable que notre entretien dérivât de ce côté, Cadet adorant son art et emportant partout avec lui des préoccupations et des inquiétudes professionnelles :

« Irez-vous voir, demain, me dit-il, le *Juif Errant* à l'Eden? »

J'esquissai un geste d'effroi :

« Y songez-vous? le *Juif Errant* à Vichy!... »

Il me regarda malignement et reprit d'un ton mi-grave, mi-goguenard :

« Ce n'est pas là une représentation ordinaire. S'il s'agissait d'une troupe parisienne en tournée, cela ne vaudrait pas la peine de se déranger. Mais non! ce sont les gens du pays, des amateurs indigènes qui ont monté la pièce et qui l'interprètent. Très curieux, je vous assure!... L'organisateur de ce gala populaire est l'adjoint de la ville, M. Louis Lasteyras, un ancien pensionnaire de chez Ballande, prodigieusement actif et débrouillard; il mène de front mille entreprises, l'administration publique, la présidence du Cercle international; il a fondé une société de tir, un orphéon; il dirige un journal; il a été acteur, marin, soldat, imprésario; il est, à ses heures, poète et chroniqueur. Sa vie est un tissu d'aventures surprenantes. C'est un héros de roman. »

M'ayant alléché de la sorte, le tentateur cligna de l'œil finement.

« Convenu, cher Brisson, je vous emmène chez les Vichyssois... Eh! eh!... *Vichyssois qui mal y pense.* »

Je demeurai stupide sous les platanes du parc... Cadet fuyait, le collet relevé, les mains dans ses poches, et se perdait dans les brouillards du matin...

J'ai résolu de rendre visite à M. Louis Lasteyras. Justement, il se trouvait à la mairie quand je m'y suis présenté. Il m'a reçu dans un cabinet orné de tentures sombres et d'un goût sévère. Lui-même il m'a paru tout d'abord fort imposant; il portait en sa personne cet air de froideur majestueuse qui appartient aux fonctionnaires et aux magistrats et qui est, si l'on peut dire, le signe visible et symbolique de leurs charges. Cependant, après que je lui eus décliné mes titres à sa bienveillance et exposé l'objet de ma démarche, son visage s'adoucit. Nous échangeâmes des souvenirs et tout de suite notre conversation devint familière. Il me confia que Francisque Sarcey l'avait jadis honoré de ses conseils et me cita quelques lignes d'un certain feuilleton qui ne lui avait pas été cruel.

Il s'animait en évoquant le passé; bientôt il se dépouilla de cette sécheresse officielle dont j'avais été impressionné; il devint gai, bon enfant, expansif. Et je reconnus, à l'aisance de sa gesticulation, à la sonorité de sa voix, à l'accent qu'il imprimait à ses phrases, aux intentions qu'il y glissait, à sa façon de les moduler, de les nuancer, d'en faire saillir le pittoresque, ce je ne sais quoi qui caractérise le comédien, cette élégance un peu factice, cette séduisante désinvolture que l'habitude des planches lui communique et qu'il conserve jusqu'au terme de ses jours. Il en est de l'acteur comme du prêtre : il est éternellement marqué, lui aussi, du pli sacerdotal...

« Quel enchaînement de circonstances vous a conduit ici? » lui demandai-je.

Il s'est renversé dans son fauteuil, les jambes croisées, souriant, ironique... Tel le Valentin van Buck d'*Il ne faut jurer de rien* s'apprêtant à éblouir son brave homme d'oncle par le feu d'artifice de son discours... L'oncle, c'était moi!...

« Je vous préviens que ce sera long.

— Vous ne me faites pas peur. »

Je m'accommodai sur un large canapé. Et M. l'adjoint de Vichy me narra son odyssée.

M. Lasteyras est un enfant de l'Allier. Son père, gros propriétaire et honorable bourgeois, désirant le doter d'une éducation brillante, l'expédia dans un lycée de Paris. Mais le jeune potache unissait au goût des lettres un violent amour de l'indépendance. A quinze ans, il s'évade des bancs universitaires et s'engage comme figurant au Châtelet. Cet acte d'indiscipline mérite un châtiment. Il s'en punit en s'embarquant sur un navire marchand. Le voilà qui navigue autour du monde. Il en revient juste à temps pour prendre part à la guerre de 1870. Il fait le coup de feu contre les Prussiens, conquiert les galons d'adjudant; puis, ses parents meurent et lui laissent un joli patrimoine à dévorer. Il

s'acquitte rapidement de ce soin. A vingt ans, on a de gros appétits. Il use d'ailleurs des voies les plus expéditives pour consommer sa ruine. Il commandite à Lyon une scène de drame et d'opéra. Les délices du flirt et de la galanterie le consolent de ses déboires directoriaux. Des amis bien intentionnés lui conseillent d'embrasser pour son propre compte la carrière dramatique.

« Vous avez, lui disent-ils, de la taille, de la figure, un organe sonore. Vous ne manquez pas d'aplomb. Que faut-il de plus pour réussir? »

Il écoute ces avis, qui correspondent à son secret désir. Il se loge dans la mémoire quarante-cinq rôles de Scribe, de Paul Meurice, de Dennery — tout le répertoire de Mélingue, de Laferrière et de Frédérick-Lemaître. Il emploie ses dernières ressources à la confection de quarante-cinq costumes somptueux — dont un, celui de don César de Bazan, est taillé dans un rideau de brocart des Tuileries échappé par miracle aux incendies de la Commune. Il revêt ces oripeaux, se campe devant l'objectif d'un photographe, forme un album des quarante-cinq épreuves et le dépêche au barnum d'une agence théâtrale avec cette mention audacieuse :

« Ci-joint mes portraits dans les principaux personnages de mon emploi. »

Un engagement lui est proposé à Maubeuge. Il supplée par l'assurance et la confiance en soi à l'expérience qui lui fait défaut. Il s'impose aux spectateurs du Nord et surtout aux spectatrices. Il court la France, traînant dans des caisses sa magnifique garde-robe, qui, plus d'une fois, est confisquée par des hôteliers récalcitrants. Enfin, il échoue dans la capitale, but où tendent ses rêves et sa suprême ambition. Il y débute, dans les faubourgs, à Belleville, devant Francisque Sarcey et Hilarion Ballande, les deux seuls Parisiens assez intrépides pour s'égarer en ces lieux. Sarcey lui accorde une mention, Ballande lui offre un traité modeste mais sûr,

cent cinquante francs par mois, avec de vagues espérances d'augmentation. C'était, en attendant la gloire, le pain assuré...

M. l'adjoint éprouve un évident plaisir à retracer ces lointains événements. Il s'est levé; il arpente son bureau à petits pas; il s'arrête; il a des redressements de corps et des jeux de physionomie très suggestifs; il ne raconte pas son histoire, il la mime, il la transforme en une « pièce » infiniment pittoresque et bourrée d' « effets ».

« Oui, pendant quatre ans j'ai manœuvré sous la bannière d'Hilarion Ballande. Son théâtre était un champ de bataille; le mode s'était répandue d'y « égayer » les premières représentations. Les galeries supérieures bombardaient l'orchestre de pelures d'oranges et de boulettes de papier mâché. L'orchestre sifflait ou imitait les cris d'animaux. Nous restions impassibles au sein de ce tumulte. Et Ballande n'en était pas davantage ému. La recette était assurée par la générosité de ses auteurs... Vous savez qu'il s'est retiré à la campagne avec six cent mille francs d'économie? »

La retraite de Ballande jetait ses pensionnaires sur le pavé. M. Lasteyras, tout en buvant son apéritif au café de Suède, méditait sur les vicissitudes de la fortune et cherchait de nouveaux moyens de se la rendre propice. Un inconnu l'aborda civilement et le pria de lui indiquer un conférencier spirituel, éloquent et modéré dans ses exigences.

« Un conférencier? J'ai votre affaire.

— Où loge-t-il?

— Il est devant vous!

— Vous faites des conférences?

— J'ai fait des choses plus difficiles! »

L'inconnu, médusé par ces manières avantageuses, compléta ses confidences.

« Il s'agit d'un sujet un peu spécial. J'ai le dessein d'instruire la foule en l'amusant. Je voudrais lui montrer sur un écran, à l'aide de projections lumineuses, le monde des infiniment petits, microbes, infusoires,

monstres contenus dans des gouttes d'eau croupies, bacilles de la rage et du choléra des poules. Ce spectacle est, je pense, divertissant. Et il convient aux familles. Mais il est nécessaire de l'accompagner d'une causerie qui soit tout ensemble sérieuse et enjouée et qui les initie, avec agrément, aux plus récentes découvertes microscopiques... »

Notre grand premier rôle n'hésita point.

« Le microscope n'a pas de secrets pour moi. »

Il courut à la Bibliothèque, s'enfonça dans les œuvres de Pasteur, mit au pillage les dictionnaires de médecine, les suppléments du *Larousse*, il compila, compila, compila. Vingt-quatre heures plus tard il avait rédigé une harangue pleine de science et d'humour et dont le manager des « infiniment petits » se déclara enchanté. Cent cinquante soirs de suite il la débita avec un succès croissant. Il touchait par séance dix francs de fixe. Il avait un intérêt dans les bénéfices de l'entreprise. Il arrivait à palper mille francs par mois. Le Pactole ruisselait à travers les mailles de sa bourse. Quand les infusoires eurent cessé de plaire, il conférencia sur les pierres précieuses. Il reçut, en payement, un diamant de la plus belle eau, superbement monté, et qu'un joaillier du Palais-Royal lui racheta quarante-cinq louis. Il était lancé. Il pouvait devenir un « parleur distingué » et exploiter cette veine qui devait être si fructueuse. Car, notez qu'à cette époque la Bodinière était à la veille d'être créée. Mais un instinct obscur le rappelait vers les lieux qui l'avaient vu naître. Il regrettait Vichy, sa patrie...

M. Lasteyras s'est arrêté; un brusque élan de franchise interrompt sa narration :

« Mon Dieu! je me juge à ma valeur. Je n'avais aucun talent comme comédien. Mon seul mérite était d'entraîner mes camarades dans un mouvement endiablé. Je brûlais les planches... Voilà le mot!... Je suis un *brûleur*! »

L'œil de M. l'adjoint lance des flammes. L'intelligence et l'énergie y pétillent. Je veux bien croire que M. l'adjoint ne joue plus la comédie. Mais *brûleur* il fut, et *brûleur* il est resté...

« Je pense que vos compatriotes ont tué le veau gras lorsque vous êtes venu les rejoindre? C'était le retour de l'enfant prodigue. »

Un strident éclat de rire s'échappe des lèvres de M. Louis Lasteyras.

« Ah! monsieur, vous ignorez nos mœurs provinciales. L'aristocratie m'a traité avec dédain; la bourgeoisie vichyssoise m'a renié. Alors je me suis tourné vers le peuple... Le peuple, voyez-vous, il n'y a que ça... »

De fait, M. Lasteyras n'a cessé de se préoccuper des besoins du peuple, et c'est ce qui explique qu'il en soit aimé. Il remarque d'abord que Vichy ne possède pas de société de tir et de gymnastique. Il en établit une, dont il recrute les membres parmi les artisans des faubourgs. Il s'avise ensuite que Vichy n'a qu'un unique orphéon, la Société musicale, qui est contaminée par l'esprit de réaction; il fonde l'Harmonie municipale et n'y admet que des instrumentistes résolument et nettement démocrates; le cornet à piston y propage la doctrine socialiste et le hautbois y folâtre sur les frontières de l'anarchie. Mais il ne suffit pas d'avoir des musiciens et des tireurs. Encore est-il nécessaire qu'on les acclame lorsqu'ils passent par les rues. Des uniformes sont indispensables. Pour subvenir à ces frais, M. Lasteyras use d'un expédient ingénieux. Il demande à l'art dramatique — ses anciennes amours — de lui venir en aide. Il organise une représentation au bénéfice de la Société de tir et de l'Harmonie municipale. Et comme il lui faut des acteurs économiques, pour ne pas trop écorner la recette, il les improvise. Il dit au chef de son orphéon :

« Parcourez les ateliers, les usines. Ramassez-moi une douzaine de jolies filles et une trentaine de jeunes

gens bien découplés. Amenez-les ici. Le reste me regarde. »

Le lendemain, la troupe est assemblée. M. Lasteyras la passe en revue.

« Toi, dit-il à un gaillard de cinq pieds six pouces, vigoureux et râblé, tu me feras Dagobert, grenadier de l'empereur, sergent de la vieille garde. »

Il remarque deux sœurs qui se tiennent par le bras, timidement :

« Vous serez Rose et Blanche, les filles orphelines du général de Bligny... »

Puis, s'arrêtant devant un grand dadais à la mine embarrassée :

« Tu as l'air cafard, hypocrite, tu ressembles à une punaise de sacristie; je te baptise M. d'Aigrigny, colonel-abbé au service des jésuites... »

Et successivement il choisit un amoureux, un grime, un queue-rouge, un financier (!), un traître, une soubrette, une ingénue, une duègne, une douairière. Puis, leur ayant fait former le cercle :

« Et maintenant, mes enfants, vous allez jouer la comédie. Vous ne savez pas un mot de ce métier. Je vais vous l'apprendre. Je ne vous donnerai pas un sol. Mais, le jour de la première, je vous prêterai de beaux costumes. Que ceux qui acceptent ces conditions lèvent la main. »

Toutes les mains se levèrent.

« C'est bon! Demain soir nous répéterons à neuf heures. »

Pendant deux mois, docilement, ils sont accourus, se pliant à l'enseignement du maître, essuyant sans se plaindre ses rebuffades. Ils ont joué le *Juif Errant*, *Don César de Bazan*, le *Courrier de Lyon*. Quatre mille francs sont entrés dans la caisse du Tir et de l'Harmonie. Et l'accueil fait à cette tentative originale a été si empressé qu'elle aura des lendemains. Vichy a son « théâtre du peuple ».

J'accable M. Lasteyras d'interrogations. Il jouit de

l'étonnement où ses révélations m'ont plongé. Et ses explications l'augmentent encore.

« Contrairement à l'opinion commune, il m'a paru que les femmes sont moins souples, moins promptes à dresser que les hommes. Parmi ceux-ci, qui sont, pour la plupart, illettrés et savent tout juste lire et écrire, j'ai découvert de gentils sujets, un typographe, un afficheur, un employé de bazar, un cocher de fiacre, un décrotteur, un camelot, un facteur de la gare, un commis de la mairie, un garçon de café, un cuisinier, un doucheur... Venez à la répétition générale du *Juif Errant*, je vous les présenterai... »

Je remerciai M. Lasteyras de vouloir bien m'accorder cette faveur... Comme je prenais congé, il ajouta :

« Je vous recommande l'acteur qui joue Rodin. Il a un grain de génie. D'ailleurs, il appartient à une classe plus relevée. Il se nomme Jean Bureau et est rédacteur en chef de l'*Écho de Vichy*. C'est votre confrère. »

Je saluai.

« Je pourrais dire notre confrère. Je suis directeur du *Moniteur de l'Allier*. »

Je saluai derechef.

« Décidément, monsieur l'adjoint, vous êtes un homme universel. Vos concitoyens vous rendent justice, puisque leur suffrage vous a élevé aux plus hautes dignités municipales. »

A son tour il s'inclina.

« A ce soir donc!

— A ce soir! »

... Je vous apprendrai demain comment se sera comporté le *Juif Errant*...

II

Vichy, 21 septembre.

A huit heures précises, je me faufile par la porte entre-bâillée de l'Eden. Le théâtre est plongé dans les

ténèbres. Un mauvais lumignon éclaire l'entrée des coulisses. Elle est encombrée par une trentaine d'individus des deux sexes en qui je crois reconnaître les interprètes du *Juif Errant*. Ils répondent au portrait qui m'en a été tracé par l'aimable et sympathique Louis Lasteyras. Ils sont humblement vêtus de souquenilles, de vestes étriquées, de pantalons effrangés, de robes et de blouses graisseuses, coiffés de casquettes et de chapeaux fatigués, et chaussés de bottines éculées.

Un appel a retenti, et chacun se précipite. Je suis le flot et j'arrive sur la scène. Tout y est préparé pour la répétition, la rampe allumée, le décor planté. Le régisseur attend, brochure en main. Et ce régisseur n'est autre que M. l'adjoint Lasteyras. Mais il a dépouillé sa tenue officielle et remplacé la sévère redingote par un veston familier. Et, de même, sa physionomie s'est animée et ragaillardie. Cet homme est double, comme maître Jacques. Tantôt il célèbre des mariages pour tout de bon, et tantôt il préside aux hymens qui dénouent les comédies. Ceux-ci le reposent de ceux-là. A peine m'a-t-il aperçu, qu'il accourt. Il me place à ses côtés, et j'ai le sentiment que nous sommes de vieux amis. J'entends un des acteurs qui murmure à l'oreille de son voisin, en me désignant :

« C'est M. Eugène Sue, l'auteur de la pièce ! »

Cette confusion n'ayant rien de désobligeant pour mon amour-propre, je me garde bien de la dissiper et j'imprime à mon maintien une gravité exceptionnelle. Cependant, M. le directeur me fait passer en revue ses pensionnaires et me trace brièvement leur biographie.

« Ce petit rouget colle les affiches de la ville. Je l'ai choisi pour jouer Gringalet. Il ne manque pas d'esprit, mais il lève un peu trop le coude : c'est son défaut. Cette roussotte aux cheveux bouclés jouera Rose et sa sœur jouera Blanche. Elles sont très bonnes filles... Vous verrez !... Mais, pardon ! voici Jean Bureau, notre Rodin... »

Ces mots m'indiquent que M. Jean Bureau jouit ici

d'une importance exceptionnelle. Je tourne les yeux vers lui et je recule, saisi d'étonnement et d'admiration. Imaginez un être falot, un gnome, un nain de légende, affecté d'une gibbosité qui fait de son échine un point d'interrogation, et sur ce corps disgracié une tête singulièrement vive, résolue, aux traits spirituels, aux regards de feu. M. Louis Lasteyras nous présente galamment :

« M. Jean Bureau, rédacteur en chef de l'*Écho de Vichy* et l'étoile de notre compagnie.

Je presse les phalanges de M. Bureau dans un cordial *shake hand.*

— Je vois, lui dis-je, mon cher confrère, que vous êtes un Rodin très réussi. »

M. Bureau estime, en effet, que le rôle est dans ses cordes, et il m'explique de quelle façon il l'a conçu. Une vigoureuse apostrophe interrompt notre entretien.

« Allons, mes enfants, au travail ! »

Toutes les têtes se sont levées à la voix du maître.

« Acte I, scène I. Morock, le dompteur, commence. Où est Morock ? C'est toi, Chandèze? Avance à l'ordre... »

M. Chandèze s'amène, sanglé dans un bourgeron de coutil, le chef couvert d'un moufflet, et déclame d'un ton solennel ses tirades oratoires à la mode de 1848 : « Celui que le Seigneur soutient contre les animaux féroces sera aussi soutenu par lui contre les hommes ». M. Raymond (Gringalet) lui donne gaiement la réplique. Cet honnête artisan est doué d'un caractère agréable. C'est ce qu'on appelle un loustic. Il montre beaucoup de zèle et possède son texte sur le bout des doigts, Gringalet, Morock, le vertueux Dagobert (un « typo » bel esprit, très entraîné), se démènent. Et, par instants, on entend résonner la voix, la belle voix profonde de M. l'adjoint.

« Enchaînons !... »

Rose et Blanche, les deux filles orphelines du général de Bligny, attendent derrière la toile du fond le moment

d'entrer en scène. Elles portent, suspendues à leur cou par un ruban bleu, la médaille qui tout à l'heure les fera reconnaître. Je m'approche d'elles. L'aînée a des cheveux roux magnifiques qui ne doivent leur éclat qu'à la nature, une peau éblouissante et des dents saines et fraîches. J'en puis juger, car son visage est éclairé d'un perpétuel sourire. Sa sœur moins gentille est aussi plus mélancolique.

« Eh bien, mesdemoiselles, êtes-vous heureuses de jouer la comédie?

— Mais oui, monsieur.

— Et à quoi vous occupez-vous dans la journée?

— Nous sommes lingères. »

La jolie roussote me raconte qu'elle travaille depuis six heures du matin à six heures du soir et qu'elle a dû prendre sur ses nuits pour se fourrer dans la mémoire la prose d'Eugène Sue. Elle ne regrette pas ce surmenage. Ce n'est pas que son rôle lui plaise absolument. Elle le trouve un peu triste.

« Que voulez-vous, monsieur? moi, je suis gaie! On ne se refait pas! »

Un éclat de rire souligne cette déclaration de principe. Je lui demande si elle ne rêve pas d'abandonner sa pénible profession et de s'engager au théâtre.

« Monsieur se moque! Je ne suis pas assez instruite! »

Elle conclut ingénument :

« J'vais vous dire mon intention. C'est d'aller cet hiver à Paris. On m'offre une place de caissière dans un bureau de tabac. Ce n'est pas fameusement payé; mais bah! en attendant mieux!... »

Et de rire de plus belle.

A cet instant des bruits tumultueux nous interrompent.

« Espèce de gourde! Tu restes là, comme un grand dadais! Grouille-toi un peu! Tiens! voilà comment il faut jouer la scène! »

C'est M. Louis Lasteyras qui prodigue ses conseils au

jeune abbé Gabriel — ouvrier mécanicien totalement dénué d'expérience. J'examine par un trou du rideau l'abbé Gabriel. M. Lasteyras n'a pas menti. Il est un peu « gourde » : c'est le nom qui lui convient. En revanche, l'acteur qui représente Agricol (le fils du vertueux Dagobert) est plein de désinvolture. Il a de l'aisance, de la liberté. Je questionne mon amie sur ce Le Bargy en herbe. Elle m'en parle avec considération.

« C'est M. Foncel.

— Et que fait-il?

— Il est croupier aux petits-chevaux. »

Elle ajoute, devenue subitement sérieuse :

« M. Foncel est bien capable et bien distingué. »

Hum! Je crains que ma roussote se laisse prendre aux séductions de M. Foncel. Et je sens un frisson de jalousie me mordre le cœur.

Le *Juif Errant* se déroule... C'est un gros mélo dont la forme est surannée, mais qui ne laisse pas languir la curiosité. Les coups de théâtre s'y succèdent avec une rapidité qui tient du miracle et un parfait dédain de la vraisemblance. Au second acte, un orage providentiel rassemble autour de la princesse de Saint-Dizier, créature des jésuites et de Rodin, leur émissaire, tous les innocents qu'ils veulent perdre. Il n'est pas un expédient dont ne s'accommode l'imagination d'Eugène Sue, à condition qu'il lui suggère un « effet » inattendu. Elle est chimérique, éprise du merveilleux, mais féconde en ressources et, somme toute, puissante. La scène du quatrième acte où Rodin, jusqu'alors soumis aux volontés du colonel-abbé d'Aigrigny, relève la tête, fait rentrer dans le rang ce serviteur incapable et lui impose à son tour son autorité, est une des plus fortes et, quoiqu'il y flotte des réminiscences de *Tartufe*, une des plus originales du drame contemporain. La scène de la Bacchanale est d'autre part, et comme opposition, très plaisante. Rodin y apparaît sous deux aspects opposés, et il est terrible dans la première, grotesque

dans la seconde. Je voulais voir si M. Jean Bureau triompherait de cette double épreuve. Il s'en est bien tiré. Il a déniché, je ne sais où, un parapluie de coton rouge qui mettra demain la salle en joie; il a une cagotterie gémissante et frileuse la plus comique du monde, et quand il se redresse il est sinistre; de sa taille il domine son rival; on n'aperçoit plus sa bosse. Il manque à tout cela le fini, le fondu, l'adresse dans le détail que l'habitude des planches communique aux vieux acteurs. Mais il est évident que M. Jean Bureau a le don. Lorsqu'il arrive dans les coulisses, son front ruisselle; il est éreinté... et radieux. Je le complimente sur sa vaillance.

« Oui, me dit-il, je ne suis pas mécontent!... »

Rose et Blanche le contemplent avec respect, et je lis dans leurs prunelles ouvertes l'infinie admiration qu'il leur inspire.

Cependant, parmi nous circule une dame fort élégante, chargée d'incarner Adrienne de Cardoville. Elle porte une toilette de soie mauve et de dentelles qui humilie par sa splendeur le pauvre accoutrement de ses camarades. Celles-ci lui lancent des regards sournois; elles l'épient, elles voudraient la prendre en faute. Tout à l'heure, Adrienne de Cardoville a manqué de mémoire. Quand la princesse de Saint-Dizier, son ennemie, lui a dit, incriminant avec dureté la frivolité de sa conduite : « Non seulement vous n'avez jamais rempli vos devoirs religieux, mais vous avez eu l'audace de profaner un de vos salons en y élevant je ne sais quel autel artistique et païen », la malheureuse Adrienne, décontenancée par ces reproches, a gardé durant deux secondes un mutisme embarrassé. Nul n'est à l'abri d'une telle défaillance. Elle a été soulignée dans la coulisse par un murmure ironique et discret. Et Rose, s'inclinant vers Blanche, s'est écriée :

« Elle est plus riche que nous, mais faut pas qu'elle s'imagine nous épater! »

Cette remarque n'est point charitable : l'envie y

perce, la fâcheuse envie qui est le péché mignon des gens de théâtre. Mes lingères seraient-elles en train de devenir cabotines? Ajoutons que Mlle Adrienne a bénévolement encouru leur sévérité. Elle eût mieux fait de garder ses falbalas pour la première représentation. Elle est dans son tort!...

Et maintenant un brouhaha retentit; les événements se précipitent; nous courons à la catastrophe; des lambeaux de dialogue nous arrivent; la basse de Rodin ricane : « La Bacchanale a été exacte au rendez-vous; Rose et Blanche, j'en suis sûr, aiment toutes deux Gabriel, et cet amour les tuera; la Mayeux, trop clairvoyante, est frappée au cœur. Je le disais bien : l'amour, la jalousie, le désespoir! Je les tiens tous!! »... Puis ce sont des appels de pieds, des froissements d'épée, des hurlements... Le fougueux typographe Dagobert et M. le colonel-abbé d'Aigrigny vident leur terrible querelle du cinquième acte.

« Dagobert. — Nous allons nous battre à mort dans cette chambre. Et comme j'ai à venger mon général et mes deux enfants, je suis bien tranquille!

« D'Aigrigny. — Ma vie appartient d'abord à Dieu, ensuite à qui veut la prendre...

« Dagobert. — Pour te faire monter au cœur le peu de sang qui te reste dans les veines, je vais te cracher à la face. »

Pan! Un soufflet solidement appliqué... Un bruit de chute... Un nuage de poussière... Tout est fini!.. Non, pas encore! Le Juif Errant anéantit Rodin : « Humilie-toi, ton jour est venu. » Il touche Rodin au front : « Malédiction sur eux! malédiction sur moi! » Justice est faite!... Alors, dans le silence monte une voix bourrue, la voix de M. l'adjoint Lasteyras :

« Pas fameuse, la répétition. Vous repasserez vos rôles! »

J'ai convié M. Jean Bureau à venir se désaltérer à la brasserie prochaine. A minuit, nous nous attablons devant des bocks. Rodin porte les traces des violents

assauts qu'il a subis. Sa chemise bâille, ayant perdu ses boutons dans le combat; sa cravate est dénouée; son feutre déformé et maculé a une physionomie picaresque. Ce bossu, haut sur pattes, maigre et nerveux, semble échappé d'une estampe de Callot. Je puis l'examiner à loisir, et je suis frappé de l'air de bravade et d'âpre énergie qui sort de toute sa personne, de ses yeux perçants, de son menton obstiné, de sa bouche que contracte un perpétuel rictus. J'ignore ce que vaut mon « cher confrère », puisque je n'ai échangé avec lui que quelques paroles; mais il est, à coup sûr, très intelligent.

« Comment, lui dis-je, n'avez-vous pas embrassé la carrière dramatique, pour laquelle vous avez de si remarquables dispositions? »

Il a lampé lentement son verre de bière blonde.

« Vos compliments ne sont pas les premiers que je reçoive. »

Et il ajoute, comme se répondant à lui-même :

« Oui, j'aurais pu gagner beaucoup d'argent, recueillir l'héritage de Ligier, de Paulin Ménier... Que sais-je? Des voies fructueuses m'étaient ouvertes... J'ai un vrai talent sur le billard : je fais la série américaine de deux cents et la série de quatre-vingts par la bande; on m'a proposé la forte somme pour organiser des matches en Amérique... J'ai refusé... »

Il s'est penché vers moi et m'a glissé dans l'oreille, sur un ton de confidence :

« La politique me tente... Je veux être député!... »

Et, voyant la surprise où me précipite sa révélation, il reprend :

« Vous connaissez mon secret. J'ai supposé que la situation d'acteur ou de professeur de billard était incompatible avec celle d'homme d'État. Non pas, certes, que je méprise ces métiers honorables; mais le suffrage universel a des préjugés dont il est nécessaire de tenir compte. »

Je félicite M. Jean Bureau d'avoir sacrifié à la chose publique ses intérêts...

« J'ai des raisons d'espérer que dans deux ans les suffrages de mes compatriotes me dépêcheront au Palais-Bourbon... Une fois là !... »

M. Jean Bureau s'épanouit; il éprouve une satisfaction bien légitime à m'exposer les desseins que son ambition a formés.

« Je vous f...lanque mon billet que quand j'occuperai la tribune on ne m'en fera pas descendre aisément. La contradiction m'excite; j'ai de la gueule, je suis têtu. Les ministres l'apprendront à leurs dépens. Je leur donnerai du fil à retordre !... L'éloquence parlementaire m'a toujours séduit. Et du temps où j'étais petit horloger (car c'est ainsi que j'ai débuté dans la vie), je m'exerçais à prononcer des discours... »

Un étrange enthousiasme enflamme mon cher confrère; d'inquiétantes ardeurs bouillonnent en lui.

« Et sur quels bancs siégerez-vous?

— Mon programme tient en deux mots. Je suis socialiste nationaliste. »

Ainsi son plan est établi, sa ligne arrêtée, ses batteries toutes prêtes. J'ai idée que nous retrouverons sur un champ d'action plus vaste l'interprète de Rodin. Il est de ces citoyens qui, aux heures critiques, s'imposent par la brutalité et l'audace aux assemblées et les terrorisent. La Révolution fit éclore plusieurs types de ce genre : Je ne suppose pas que la race en soit éteinte.

AUTOUR DE GEORGE SAND

I. — LE FERBLANTIER DE GEORGE SAND

La Châtre, octobre.

J'ai résolu, d'aller passer une journée à Nohant et de visiter ces lieux à jamais célèbres. Non pas que j'eusse l'ambition de les décrire à nouveau et d'y découvrir des documents inédits. Ils ont été maintes fois explorés. Pourtant un dieu spécial protège les voyageurs; au moment où ils y songent le moins, il leur ouvre des pistes inattendues,

> Et le champ ne se peut tellement moissonner.
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Avant de partir, j'avais interrogé M. Spoelberch de Lovenjoul qui est le foyer de toutes les lumières en ce qui concerne George Sand. Je voulais savoir s'il existait dans le pays de vieux amis de l'illustre romancière, confidents de sa pensée, dépositaires de ses papiers ou de ses lettres. Avec l'obligeance qu'on lui connaît, il m'a fourni des indications que je me suis hâté d'utiliser : « Allez voir, m'a-t-il dit, M. Ageorges à Vicq-Exemplet et M. J. Pierre à Eguzon; peut-être en obtiendrez-vous quelque chose, et si vous rencontrez à Nohant Mme Lina Sand, présentez-lui mes hommages. »

Hier donc, je me suis dirigé, par Gannat et Montluçon, vers la Châtre. J'y suis arrivé à neuf heures du soir. La petite ville sommeillait. L'hôtel où je suis descendu était la seule maison qui y fût encore éveillée. On s'empressa de me conduire au plus bel appartement du premier étage, orné d'un antique papier à ramages et de fleurs artificielles sous verre. Et comme je demandais au maître de céans de me procurer un véhicule pour le lendemain, il sourit. C'était un vieillard aux cheveux blancs, aux traits amènes, au teint rosé :

« Du temps de Mme Sand, je n'avais jamais assez de voitures. Quand son château était plein, tous ces messieurs de Paris descendaient chez moi. J'ai logé M. Flaubert, M. Dumas, M. Paul Maurice, M. Bocage... La Châtre a bien perdu, en perdant la Bonne Dame! »

L'hôtelier avait sur les lèvres d'autres confidences, mais la fatigue l'emporta sur ma curiosité et je lui souhaitai le bonsoir. Cependant, il continuait, en s'occupant d'allumer mon feu :

« Songez qu'elle avait au moins trente personnes par jour à traiter et qu'elle tirait ses provisions de notre ville. Elle dépensait tous les ans pour 60 000 francs de nourriture. Elle ne refusait aucune douceur à ses invités. Pauvre Mme Sand! C'était une bien digne personne! »

Avant de fermer la porte, il ajouta :

« J'étais tout gamin quand je la vis. Je jouais sur la grande place. Je fus presque renversé par un cheval au galop. Il était monté par une amazone qui le cravachait avec fureur. Elle avait une chevelure bouclée, des yeux d'enfer, une main et un pied d'enfant. C'était elle!... Vous pensez si nos bourgeoises la méprisaient de s'offrir en spectacle de la sorte!... Mais je bavarde! Adieu, monsieur... »

Au bout d'une seconde, l'huis s'entre-bâille encore :

« Je vous recommande la Vallée noire. C'est ce que nous avons de mieux... Bonne nuit! »

Ce matin, à dix heures, une jument gris pommelé

piaffe dans la cour de l'auberge. Elle est attelée à une manière de cabriolet, haut sur roues, d'architecture antédiluvienne. Je suis ravi de cet équipage. Je me hisse auprès du cocher et nous voilà partis au grand trot dans la direction de Vicq-Exemplet. D'abord, la route file en droite ligne à travers la plaine; elle côtoie de grasses prairies et des labours, puis elle serpente entre des mamelons frais et boisés. La nature, ici, n'est pas rude ni sauvage : elle a comme un air heureux, épanoui et placide. Ce sont bien les paysages que George Sand a contemplés au début de sa vie, dont elle s'est imprégnée et qu'elle a peints dans ses romans campagnards. Ils en reproduisent non seulement l'image physique, mais ce je ne sais quoi qui constitue leur physionomie intime, et si l'on peut dire leur âme, cette voix muette, ce charme secret qui échappent à l'observateur superficiel. Nous croisons de jeunes gars armés de l'aiguillon de houx, des pastoures chassant devant elles des troupeaux d'oies. Et je songe à Marie, à la Fadette, à Madeleine, à François, l'aimable Champi. Les garçons sont agiles, les filles jolies. Et je me rappelle certaines silhouettes que le crayon de Tony Johannot a gravées dans ma mémoire. Les villages se succèdent; ils respirent la prospérité; les chaumières y sont solidement bâties, entourées de jardins proprement entretenus; il semble que la fumée qui s'échappe de leurs toits monte avec allégresse vers le ciel.

Les douze coups de midi sonnent à l'église de Vicq-Exemplet, lorsque ma guimbarde s'arrête dans la principale rue du bourg, devant le logis qu'on m'a dit être habité par M. Ageorges. Je me figurais ce personnage sous l'aspect d'un octogénaire contemporain de George Sand. Quelle n'est pas ma surprise de me trouver en présence d'un adolescent distingué, blond et fluet; il me convie à pénétrer dans son *home* ; des revues, des livres, pour la plupart très modernes, sont rangés sur la table, avec des instruments et des cahiers de musique. Il me paraît que M. Ageorges touche de l'orgue et joue de la

flûte, mais il a d'autres talents et me met au courant de ses travaux. Il est étudiant à la Faculté des lettres; il passe ses vacances à Vicq, chez son père, qui y exerce les fonctions d'instituteur, et il consacre ce mois de loisir à des recherches littéraires. Il réunit les matériaux d'une étude sur « George Sand paysan », il m'en parle avec feu, et je suis enchanté de découvrir chez ce jeune homme tant d'ardeur laborieuse. Il s'est adressé aux villageois et aux villageoises et jusqu'aux gardeuses de dindons; il a recueilli leurs plus lointains souvenirs sur la « Bonne Dame ».

« Ils sont méfiants et ne s'épanchent pas volontiers. Mais avec de la ruse et de la persévérance... »

Il me signale deux ou trois de ces gens, entre autres un M. Leroy qui fut employé à Nohant comme machiniste du petit théâtre, régisseur des marionnettes, ferblantier et constructeur d'accessoires...

« C'est un homme singulier et confit en mystères. Du moins, on me l'a assuré, car je ne le connais point... »

M. Leroy réside à la Châtre. Je note son nom sur mes tablettes, et vais rejoindre devant la mairie ma jument gris pommelé qui s'impatiente. Nous reprenons notre course. A l'approche de Nohant, les sites changent de caractère et, sans cesser d'être riants, ils prennent plus de pittoresque. La « Vallée noire » ne justifie pas son titre, il faudrait l'appeler la « Vallée verte », elle n'est qu'ombre et fraîcheur; le bruissement des feuilles, le gazouillis des ruisseaux et, au printemps, la chanson des nids l'emplissent. L'Indre déroule, tout auprès, ses ondes limpides où se penchent les lavandières, où se mirent les moulins et les peupliers. Une grande sérénité, une joie tranquille planent sur ces choses. Et je conçois l'attachement que George Sand leur avait voué; elle s'apaisait à leur contact; et puis elle se sentait un peu la sœur de ces arbres, de ces prés, de ces sources jaillissantes; elles étaient pétries du même limon, chauffées du même soleil; George Sand fut la plus noble fleur de cette terre nourrissante et maternelle.

Un pli du sol me cachait le hameau de Nohant. Maintenant je l'aperçois frileusement blotti au bord du chemin. Et bercé par le trot régulier de la jument grise, je me remémore quelques-unes des scènes qui s'y sont passées. Je vois Aurore Dupin, fillette tumultueuse, courant les champs et les bois, peuplant sa vive imagination de contes et de fantômes. La fillette est devenue jeune femme, la baronne Dudevant, créature fantasque, déconcertante, follement passionnée, mobile, mais généreuse, haïssant son époux, mais aimant l'humanité. Enfin la grand'mère, au cœur débordant et toujours faible et sensible, la « bonne hôtesse » accueillante, entourée de son fils Maurice, de sa chère bru Lina, de ses petites-filles; de ses enfants d'adoption, de ses amis, et s'éteignant dans leurs bras...

« Soyez le bienvenu ! »

Mme Lina Sand me tend la main au seuil de ce salon, où, durant tant d'années, toutes les gloires de l'Europe s'assemblèrent. Les dispositions n'en ont pas été modifiées. Dans un angle est le piano dont les cordes résonnèrent sous les doigts de Liszt et de Chopin. Au centre, la table lourdement sculptée par Pierre Bonnin, ébéniste rustique et consciencieux; aux murs des tableaux, des pastels, Maurice de Saxe, l'ancêtre de la famille, Marie-Aurore, comtesse de Horn, sérieuse et méditative sous sa poudre et sa guimpe de dentelle. La salle à manger, meublée de son ample buffet, pavée de carreaux en mosaïque, est intacte, ainsi que la chambre et le cabinet qui lui font suite. C'est dans cette chambre que couchait Marie-Aurore, et dans ce boudoir qu'elle morigénait la future George Sand et lui apprenait à révérer les philosophes. Le bureau où l'écolière copiait ses pages d'écriture et griffonnait ses historiettes existe toujours, au fond du placard, que recouvrent de délicates moulures. Mme Lina Sand me fait les honneurs de sa demeure avec une bonne grâce dont je suis touché. Il n'est pas de semaine, durant la belle saison, où quelque

étranger ne vienne ainsi la surprendre. Mais sa cordialité est inaltérable. Elle a gardé une surprenante jeunesse de visage et d'esprit. Ses cheveux grisonnent et son sourire a vingt ans. D'ailleurs, elle se conforme aux traditions du logis. George Sand lui a légué son humeur hospitalière. Nous gravissons le vaste escalier de pierre, humide et sépulcral; nous traversons la bibliothèque, veuve de livres, la pièce longue et étroite où la grande romancière se retirait à onze heures, chaque soir, et qu'elle ne quittait qu'à l'aube. Le bureau sur lequel ses chefs-d'œuvre furent composés n'est plus là; il est passé aux mains pieuses et filiales de M. Henri Amic. Enfin, voici la chambre à coucher, tapissée d'une cretonne bleue, dont les tons se décolorent, le lit confortable et bourgeois, à la mode de Louis-Philippe; au chevet, dans un cadre noir, le portrait de la mère de George Sand, de cette Sophie-Antoinette qui lui apprenait à chiffonner la soie et l'habillait si gentiment de robes Empire.

Nous montons au dernier étage, dans l'atelier de Maurice; nous redescendons vers le petit théâtre qui fut son œuvre de prédilection. Mme Lina Sand me dit la joie qu'elle éprouve à vivre parmi ces reliques et la douleur qu'elle aurait eue à en être séparée. Elle les conserve avec piété et n'a pas voulu que rien ne fût changé dans la minuscule salle de spectacle; les décors sont posés, la rampe prête, le rideau levé, les chaises en place; les marionnettes attendent le moment d'entrer en scène. Toutes sont là, au grand complet, le seigneur Balandard, directeur de la troupe, à qui Mme Sand m'a d'abord présenté, puis les premiers rôles, les ingénues, les coquettes, les duègnes, les capitans, les valets, et le sultan Saladin, et la fée Mélusine, et des chimères, et des almées, et des génies monstrueux, et des nains cruels, vêtus d'oripeaux, coiffés, peignés, drapés de satin et de velours par les doigts sexagénaires de George Sand redevenue, pour une heure, la petite Aurore. Pauvres poupées, jouets mélancoliques! Qui les sortira de leur sommeil?

Comme nous nous engageons dans le parc un chapeau de paille vient à nous. Et tout de suite je reconnais M. Edmond Plauchut, l'ancien secrétaire de George Sand L'été le ramène invinciblement dans ces bosquets, dans ces allées, où s'écoula sa jeunesse et qui lui rappellent de si gentils souvenirs. Il a gardé l'habitude de s'asseoir à ce foyer, qu'il anime depuis tantôt quarante ans. J'achève, en sa compagnie, mon pèlerinage. Nous contournons les plates-bandes du jardin à la française, nous nous enfonçons sous les futaies, nous errons sur les pelouses, que les premières gelées d'automne ont jonchées de feuilles d'or. Et M. Plauchut me parle des villageois berrichons, dont la psychologie lui est familière et qu'il a patiemment étudiés :

« Ils ne diffèrent pas, autant qu'on pourrait le supposer, des portraits qu'a tracés d'eux George Sand. Sa peinture est légèrement idéalisée mais non pas infidèle. Les héros de la *Mare au diable* et du *Péché de M. Antoine* n'ont pas cessé d'exister. Malgré les progrès de l'instruction, et l'influence des mœurs citadines, ils sont restés ce qu'ils étaient : naïfs et avisés, superstitieux sans sottise, malicieux sans méchanceté. Ils ont la langue gaillarde. Quand ils jouent, le dimanche, sur la place de l'église, je me divertis à les écouter. Ils s'administrent des taloches qu'ils agrémentent de propos salés. L'un d'eux arrive, un jour, avec l'œil endommagé. « Qui t'a fichu ce mauvais coup? lui demande-t-on. — Ma foi, je ne sais trop... — Tu n'étais donc pas là quand tu l'as reçu? » repart son voisin. Ceci vous donne un échantillon de leur esprit.

Nous sommes arrivés au cimetière. Un if centenaire abrite les dépouilles réunies de l'écrivain, de ses aïeux, de son fils et de sa fille Solange, morte ce dernier printemps. Quelques roses sont déposées sur la dalle de granit. Le pâle soleil d'octobre les illumine. Je m'éloigne, grave et respectueux, de cette maison où le cœur de George Sand palpite encore, de ce jardin qui est aujourd'hui sa tombe après avoir été son berceau.

Lorsque je rentre à la Châtre, l'ombre du crépuscule descend sur la ville; les ténèbres envahissent ses rues désertes : celle où ma voiture s'engage est particulièrement obscure et tortueuse.

« Voici le domicile de M. Leroy », m'a dit le cocher.

Il m'indique une porte basse enfoncée dans la muraille. Elle s'entr'ouvre à mon appel. Et un personnage, le plus singulier du monde, m'apparaît. Vous souvient-il du vieil antiquaire de la *Peau de chagrin*, de ce type mi-réel, mi-fantastique imaginé par Balzac? M. Leroy est taillé sur son modèle. Il m'accueille avec une grande affabilité, et il y a dans toute sa personne quelque chose de rare et d'anormal. La pièce où il m'introduit est garnie, du plancher au plafond, d'une infinité de bibelots qui ne s'accordent point ensemble et forment un assemblage assez monstrueux : bouquins dépareillés, gravures, fragments de poteries, médailles, monnaies, débris de l'âge de pierre, animaux empaillés, autographes encadrés et papillons du Brésil. Je n'ai pas eu le temps de placer un mot, et déjà il m'expose l'origine de ces merveilles.

« Tel que vous me voyez, j'ai exercé la profession de chaudronnier et de ferblantier. J'ai acquis dans mon commerce une modeste aisance que j'emploie à réunir les éléments d'un musée local. Tout ce qui est ici se rapporte à l'histoire de la Châtre, aux événements qui se sont accomplis dans notre cité, aux génies qui l'illustrèrent. »

Je le félicite de son initiative et je lui demande s'il possède des documents relatifs à George Sand. A ce nom, son visage s'illumine d'une expression radieuse.

« Mme Sand fut ma protectrice. Dès l'âge le plus tendre, je travaillais pour elle, je rétamais sa batterie de cuisine, je réparais les gouttières de Nohant, je fabriquais les cuirasses, les dagues, les armures destinées à son théâtre. Lorsqu'elle mourut, je scellai de mes mains et je soudai le cercueil de plomb où sa dépouille fut enfermée. Je le baignai de mes larmes. »

L'évocation de ce triste événement émeut M. Leroy; il semble que ses pleurs soient prêts à couler.

« Quand j'eus quinze ans, Mme Sand m'exhorta à m'enrôler parmi les compagnons du Tour de France. Mais j'ai toujours chéri l'indépendance. Je préférais m'en aller seul, sans appui, et ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis pour Tours, à pied, mon baluchon sur l'épaule. Mme Sand m'avait offert un beau louis d'or que j'ajoutai à mon petit magot. Je gagnai Paris, puis Lyon et Genève, où j'appris la nouvelle du coup d'État de Décembre. De brûlantes convictions républicaines m'animaient; je me mis au service des proscrits; je les suivis à Lambessa, je les aidai de toutes mes forces. Lorsque je retournai à Nohant, j'étais pauvre comme Job, mais j'avais fait mon devoir. Mme Sand avait appris ma conduite, elle daigna l'approuver. Et, du reste, elle m'a prouvé son estime d'une façon bien touchante... »

M. Leroy est allé querir un objet qu'il dépose devant moi avec des précautions infinies. C'est un panier de jonc, dont la forme et le travail sont très ordinaires et d'un goût douteux.

« Elle me dit un jour : « Cette corbeille garnie de « pensées me fut envoyée par Alfred de Musset. Les « pensées se sont fanées, et j'ai gardé la corbeille. Or, « ma famille, qui hait le souvenir d'Alfred de Musset, « veut la détruire. Et il m'est douloureux que ce dernier « vestige de nos amours soit anéanti. Je te le confie. « Prends-en soin. Fabrique-moi en fil de fer un panier « tout semblable à celui-ci. Je le couvrirai d'étoffes, et « cette copie remplacera sur ma table l'original et m'en « donnera l'illusion. »

Ainsi, quelque tendresse était demeurée dans l'âme de George Sand pour l'enfant terrible qui l'avait meurtrie et qu'elle avait torturé. Mais M. Leroy est-il véridique et sa mémoire digne de foi? Il ajoute :

« J'ai une autre relique non moins précieuse... »

C'est une écuelle de bois, grossièrement évidée et pareille à celles dont usaient avant la Révolution les paysans.

« Pendant les trente premières années de sa vie, George Sand a bu son lait du matin dans cette tasse. Sa vieille Ursule Josse le lui préparait et y versait la crème odorante qu'apportait la fermière du voisinage. C'est de cette dévouée servante que je la tiens. Songez-vous que les lèvres de la jeune Aurore et de la baronne Dudevant s'y sont abreuvées?... »

Voilà bien les engouements des collectionneurs. M. Leroy n'échangerait pas cette coupe contre les trésors de Chantilly. Il est vrai qu'un lien de gratitude et de vénération l'y attache. L'excellent homme ne se fatigue pas de causer. Il aurait à me narrer mille anecdotes. Il m'escorte jusqu'à mon hôtel et, tout en trottinant sur les pavés pointus, il m'entretient de ses idées, de ses projets et des intérêts de la ville de la Châtre. La cité berrichonne s'engourdit dans la paresse. Il serait utile, pour l'éveiller, qu'on la dotât d'une garnison. M. Leroy, qui est doué d'une vive intelligence et d'une prodigieuse activité, a multiplié les pétitions et les lettres au ministre de la guerre. Il n'a obtenu qu'une réponse du général Boulanger et cette vague promesse n'a pas eu de suites.

« Ah! si la « Bonne Dame » était parmi nous!... »

C'est le refrain que tout le monde répète à vingt lieues à la ronde autour de Nohant. Il faut que la bonté de la Dame ait été bien grande, en effet, et qu'elle se soit bien largement épandue, pour que si longtemps après sa mort, on en relève les traces partout où elle a passé.

II. — UNE CHAUMIÈRE ET UN CŒUR

Eguzon, octobre.

On m'avait dit que M. J. Pierre se trouvait possesseur de quelques papiers achetés à la mort de Maurice Sand et de Mme Solange Clésinger. Aussi m'empressai-je de l'aller joindre. Il était prévenu de ma visite. A peine ai-je mis le pied sur le quai de la petite gare d'Eguzon,

qu'il se présente à moi. Il m'enlève des mains ma valise, l'emporte jusqu'à sa charrette anglaise qui stationne devant la sortie des voyageurs. Il m'invite à y prendre place. Son cheval bai file comme un zèbre.

« Maintenant, vous êtes mon prisonnier. »

M. J. Pierre est le plus aimable homme qui soit. Il m'explique qu'il s'occupe, pour tuer le temps, de recherches archéologiques, que le musée de Châteauroux le délègue chaque année au congrès des beaux-arts, qu'il collectionne les tableaux, les vieux meubles, les autographes et qu'il s'est formé une bibliothèque exclusivement composée d'ouvrages sur le Berry; qu'enfin il vient d'acquérir un château du xve siècle, dont la restauration et la décoration lui seront une source de joies infinies. En ce qui concerne George Sand, il s'est procuré, effectivement, avec le buste de Chopin, qui ornait le bureau de l'illustre romancière, un lot de paperasses ramassées dans son grenier.

« Je vous montrerai tout cela, mais auparavant nous ferons une excursion indispensable. Nous explorerons la vallée de la Creuse, de Gargilesse à Crozant. C'est le pays où se déroule le drame du *Péché de M. Antoine*. Non seulement il offre d'admirables beautés pittoresques, mais il est plein de souvenirs. George Sand en raffolait, elle y avait une chaumière qui est encore debout; ses amis l'y venaient voir; elle les emmenait prendre des bains dans le lit du torrent et déjeuner sur ses rives rocailleuses et fleuries. Son nom est resté populaire à Gargilesse; nous y rencontrerons de bonnes gens qui nous parleront d'elle, des pêcheurs de truites, des lavandières, et la fille du père Moreau, batelier, qui lui cuisinait, en 1857, ces succulentes omelettes dont Alexandre Dumas était friand.

Notre charrette pénètre au grand trot dans le parc de M. Pierre et nous dépose devant le seuil du logis. Maison heureuse, illuminée par des sourires d'enfants et dont Mme Pierre nous fait, avec grâce, les honneurs. Au coin du foyer, où flambe un clair feu de souches, une dame

âgée est assise, la mère de mon hôte, qui habite ordinairement le hameau du Pin, sur la Creuse, et l'a quitté pour passer les vacances chez son fils. Je lui conte le pèlerinage que j'ai accompli et celui que je médite...

« Mme Sand, s'écrie-t-elle, mais elle a bien souvent traversé le Pin ! C'est là qu'elle reçut de son époux, le baron Dudevant, un furieux coup de cravache qui précéda, de peu de temps, leur séparation. »

Je suis avide de fouiller dans les trésors de M. Pierre. Mais mon impatience le laisse indifférent. Il a, pour l'instant, d'autres desseins. Il m'avise qu'à une heure précise la voiture sera prête et que nous avons juste le temps de nous restaurer avant le départ. Il est allé querir à la cave deux flacons poudreux, les plus honnêtes du monde. D'appétissants parfums s'exhalent de la cuisine et chatouillent mon estomac affamé. Les cristaux étincellent sur la nappe éblouissante.

« A table ! »

De vigoureux chevaux limousins, attelés en poste, queue de renard battant sur l'oreille, et sonnailles au collier, nous entraînent. Le bourg d'Eguzon est situé en rase plaine. Mais bientôt l'horizon s'accidente, le paysage devient pittoresque. La route ondule au flanc des collines. Voici Chateaubrun, castel à demi ruiné, qui se dresse, solitaire et farouche, sur un pic, et que ses propriétaires actuels ferment jalousement aux étrangers. Voici Cuzion, les Chérons, les Cérisiers... Au fond d'une gorge, étroite et profonde, mugit la Creuse, dont on aperçoit, de très haut, l'onde écumeuse. Tantôt elle se chauffe au soleil et tantôt s'enfonce sous d'épais rideaux de verdure; des chênes, des acacias, des châtaigniers gigantesques poussent sur ses bords; leurs cimes effleurent les lèvres du gouffre; le bruissement de leurs feuilles, que remue la brise, se confond avec le gazouillis des sources; et toutes ces chansons, mêlées ensemble, forment un concert harmonieux. Jadis, le chemin que nous suivons n'était pas tracé. On accédait à ces lieux

par des sentiers de chèvres surplombant les précipices. De telles difficultés n'étaient pas pour arrêter George Sand, écuyère intrépide et marcheuse infatigable.

C'est au cours d'un de ces hardis vagabondages qu'elle découvrit Gargilesse. Elle laissa échapper un cri d'admiration lorsque le village lui apparut, et je conçois son ravissement. L'endroit est délicieux. Imaginez une oasis, un nid touffu et riant, baigné par des eaux limpides. Au centre, s'élève le clocher, coiffé d'ardoises moussues, autour duquel les maisons se pressent, craintivement, comme des brebis autour d'un berger. Cette église est un remarquable spécimen de l'art romano-byzantin du XIIe siècle; elle est agrémentée de sculptures délicates et de fresques naïves que les injures du temps n'ont pas complètement détruites. Elle renferme la statue tombale du noble et puissant seigneur de Nolac, qui guerroya aux Croisades, et qui, si l'on en croit la légende, fut vraiment le père de ses vassaux. Il était d'humeur gaillarde; les tendrons n'osaient pas lui résister; il peupla la province de bâtards. Sa réputation était si solidement établie qu'elle dure encore. On prétend que le granit de son mausolée, râpé dans un verre de vin, a des vertus prolifiques infaillibles; les femmes stériles continuent d'avoir recours à ce remède que leurs aïeules leur ont vanté. Et j'ai discerné, en me penchant sur le chevalier, qu'elles lui avaient fait subir des blessures toutes récentes et d'inconvenantes mutilations. George Sand signale cette superstition étrange. Rien ne s'est modifié dans ce canton perdu, ni les mœurs, ni les traditions, ni le pavé pointu des ruelles, ni la familiarité des gorets qui y pâturent en liberté.

« Je vais vous conduire, dit M. Pierre, à la chaumière de notre amie. »

C'est une masure de quatre mètres carrés, adossée à un ruisselet où l'eau ne coule qu'aux jours d'orage et qui sert d'égout collecteur à la commune. Je n'ose répéter le nom dont on l'a baptisé. George Sand y fit établir un édicule, conçu selon les principes de l'hygiène

anglaise... Vous m'entendez bien. C'était le seul lien qui rattachât sa cabane à la civilisation. Ce monument n'a pas été détruit; il continue de dominer orgueilleusement l'abîme. Pour le reste, George Sand s'accommoda des habitudes paysannes. Elle installa dans son unique chambre des couchettes de fer, une toilette, quatre chaises paillées, une table en bois blanc avec un encrier et beaucoup de feuilles de papier. Il ne lui en fallait pas davantage pour être heureuse.

Deux commères, contemporaines de Mathusalem, filent leurs quenouilles sur un banc, contre la porte. Je leur demande si elles se rappellent l'ancienne propriétaire de la maisonnette.

« La « Bonne Dame »? Pour sûr, je ne l'ons point oubliée. Je l'ai vue comme je vous vois. A preuve qu'elle portait un chapeau de toile cirée et fumait la pipe, tout quasiment comme un homme. »

La fileuse est en verve de confidences. Elle nous décrit par le menu la vie intime de George Sand : qu'elle faisait du jour la nuit, de la nuit le jour; que sa lampe était allumée à des heures impossibles; qu'elle s'enfermait pour travailler avec « monsieur Manceau », et qu'elle perdit une fois, dans le pré de M. le curé, un objet précieux, un cahier contenant des « écritures ».

« Montez jusqu'à l'auberge... La « Moreaude » vous racontera ce qu'elle sait là-dessus. Elle en sait long... »

L'hôtel tenu par la Moreaude n'est pas un modèle d'élégance et de confort. Mais, à défaut de luxe, on y rencontre de la bonhomie. Des peintres y ont élu domicile et ont décoré la salle à manger de fresques extrêmement parisiennes. Ce sont les traditions de Marlotte transportées chez les barbares.

« Bonjour, Moreaude! Comment va cette santé? »

M. Pierre est avantageusement connu dans l'établissement. On s'empresse pour lui plaire. On tire de l'armoire la bouteille de chartreuse. La Moreaude abandonne, à demi plumée, la volaille qu'elle destine au

repas du soir et vient s'asseoir près de nous. Elle n'attend pas nos questions. Ce sont celles qu'on a coutume de lui poser. Et tout de suite elle nous récite son petit boniment sur George Sand. Elle avait seize ans quand elle l'a connue; elle aidait son père, Moreau, le passeur, dans les travaux du ménage. Elle mettait le couvert pour la « Bonne Dame », pour « monsieur Manceau » et ces messieurs de Paris.

« Vous savez qu'elle parle de moi dans un livre et qu'elle me l'a donné avec une ligne de sa main? Il était tout déchiré... Songez donc! Il y a si longtemps!... Alors une cliente l'a emporté à la ville, pour le réparer. »

Elle s'en va querir un vieux coffre de noyer et en sort un volume habillé de chagrin rouge. Ce sont les *Promenades autour d'un village*. J'y cherche en vain la dédicace annoncée. Je soupçonne la cliente de s'être appropriée le feuillet de garde, pour se rembourser de ses frais de reliure. Mais la Moreaude ne se doute pas de ce larcin...

« Ouvrez, monsieur, à la page 136... »

Ainsi la Moreaude, qui ne lit pas elle-même, n'ignore pas à quelle page il est question d'elle! O vanité féminine!... Je cherche le fameux passage et j'en donne lecture, à forte et intelligible voix :

« Mlle Marie Moreau est la beauté du village.

« Elle ne m'avait pas semblé telle; mais elle arrive sur ces entrefaites, perchée sur les crochets à fourrage d'un grand cheval maigre. Elle est coiffée d'un mouchoir bleu qui cache à demi son front et tombe le long de ses joues. Sous le froid reflet de cette capote improvisée, elle est du ton rose le plus fin et le plus pur; son attitude et son accent sont singulièrement dégagés.

« — Grand'mère, donnez-moi à boire! crie-t-elle d'une voix fraîche et forte en s'arrêtant au bas de l'escalier. Je suis crevée de soif.

« La grand'mère lui passe un verre d'eau fraîche, qu'elle avale d'un trait et qu'elle savoure après coup en faisant claquer sa langue, en riant et en montrant ses deux rangées de petites dents éblouissantes, qui sont le

cachet de la race locale. La sueur miroite sur ses joues, son œil est animé, sa figure hardie et candide.

« Elle s'en va charger son cheval au champ et rapporter le blé à la grange. Ses mouvements sont souples et assurés, son rire est harmonieux; son entrain est d'un garçon, mais sa figure est d'une femme charmante, et, fouaillant son cheval, sur lequel elle se tient, je ne sais comment, perchée sur cette haute cage, elle descend crânement le sentier rapide.

« Ainsi vaillante au travail et triomphante au soleil, cette Cérès berrichonne est d'une beauté étrange mais incontestable. »

La brave hôtelière est toute confite en recueillement. Elle boit avidement cette prose; elle n'en savoure pas les nuances, mais elle comprend que Mme Sand la trouvait jolie. Et cela la rend très fière. Pauvre Moreaude! Elle a subi les ravages des années. Le « ton rose et fin » qui colorait ses joues est remplacé par une pâleur maladive; sa taille s'est courbée et épaissie; quant à ses dents, peut-être seraient-elles « éblouissantes »... si elle en avait. Mais elle n'en a plus, elle les a toutes perdues! Pauvre Cérès berrichonne!

« N'auriez-vous pas d'autres babioles dans votre coffre? »

J'y plonge le bras, et j'en extrais une plaquette imprimée à la Châtre, chez Arnault, sur papier à chandelle, et portant ce titre :

30 Couplets pour 4 sous

COMPLAINTE

Sur la mort de François Luneau
Dit Michaud.
Dédié à M. Eugène Delacroix
Peintre en bâtimens très connu dans Paris.

C'est une fantaisie composée vers 1834 par George Sand, en collaboration avec les commensaux de Nohant. Je ne pense pas qu'elle ait été annexée à ses œuvres; et

d'ailleurs elle les eût déparées. Un court avant-propos la précède. Il y est expliqué que le corps de François Luneau, dit Michaud, a été trouvé dans le puits communal de Penezou, près Nohant-Vic, avec une pierre au cou. Ce procès-verbal est signé DUDEVANT, *notaire*. Les trente couplets n'en sont que le délayage; ils sont coupés et rimés, selon la formule classique de *Fualdès*. Tout d'abord ils décrivent l'émoi de la population, l'effarement du garde champêtre, à la nouvelle du crime, et la gravité soucieuse du juge d'instruction, et l'inquiétude du maire :

Garde champêtre et fidèle,
Répond avec onction
Le juge d'instruction
S'appuyant sur la margelle :
« Je vois ici-bas un corps
« Qui m'a bien l'air d'être mort.

« S'il est mort que l'assistance
« Aide à son extraction,
« Dit le maire. Du bouillon
« Peut le rendre à l'existence;
« Un lit faites bassiner,
« Car il a dû s'enrhumer! »

Mais non! l'infortuné Luneau dit Michaud est décédé sans retour. Il faut accepter la catastrophe et se soumettre aux volontés de la Providence. C'est à quoi se résignent les auteurs de la complainte. Et ils terminent par un avis au public :

O vous tous, qui puisez l'onde
Dans les puits, dans les torrents,
Dans les lacs, fleuves, étangs,
Où peut périr tout le monde,
Ne buvez pas de cette eau,
S'il s'y trouve des sabots.

Qui qu'a fait ces hémistiches,
C'est Rosanne, Fleury, Ro-
linat, Dutheil, Bourgoin, Geo
Rge Sand, qui n'est pas godiche,
En paraphrasant ce mor-
Ceau sans beaucoup trop d'efforts.

Évidemment, ce chef-d'œuvre est un peu trop excentrique pour séduire les citoyens de Gargilesse. Tandis que j'en prends copie, la maîtresse de céans est retournée plumer ses canards. Cette fois, le travail presse, et quand nous passons devant elle, elle ne se dérange plus.

« Bonsoir, la Moreaude!

— Bonsoir, monsieur Pierre!... »

Le crépuscule descend. La vallée s'emplit de ténèbres, les objets s'estompent dans la pénombre. Nous contournons le hameau du Pin, nous franchissons la Creuse sur le pont Noir; à vingt pas de nous, dans une anse de la berge, s'arrondit la « baignoire de George Sand », coin charmant et perfide, où, sous la surface d'une eau dormante, se dissimulent de sinistres profondeurs. Il fait nuit, quand le galop de nos postiers nous ramène à Eguzon. Après souper, j'ai prié M. Pierre de me communiquer ses archives.

« Elles ne sont pas bien riches. Le paquet qui m'est échu, lors de la vente de Maurice Sand, ne contient qu'une collection d'articles relatifs à l'œuvre de sa mère, des journaux, quelques albums de musique italienne barbouillés de croquis et deux ou trois aquarelles. »

J'ai compulsé ce petit musée. A l'envers d'un des cahiers de musique est figurée une caricature où j'ai cru discerner la main légère et l'esprit gamin d'Alfred de Musset. George Sand est vue de dos, elle a des cheveux et des hanches d'odalisque et fume un énorme narghilé. Des roses et des lis croissent autour de sa robe. Au-dessous, ces deux lignes sont jetées :

Elle ne peut composer sa parure
Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas.

Cette image offre une grande analogie avec les dessins de l'album de Venise (celui-là très authentique) que possède M. Spoelberch de Lovenjoul. Les aquarelles sont plus importantes. Elles représentent des tulipes d'un coloris anormal et fantastique, inventé par George

Sand. Il y a la tulipe *jaune foncé un peu mordorée*, la tulipe *mordorée plombée*, la tulipe *fumée pure* et la tulipe *café au lait*. Cette dernière lui sembla si réussie qu'elle la dépêcha à un savant de Paris, dans l'intention de le mystifier. Mais le botaniste flaira le piège; il renvoya l'esquisse à son auteur en ajoutant ces mots à ceux qu'avait tracés George Sand : « *Je vois des peintures, mais où sont les modèles?* »

M. J. Pierre a patiemment étudié l'œuvre picturale (s'il est permis d'user d'un terme aussi prétentieux) de George Sand et il a acquis cette conviction qu'elle fut toute sa vie dévorée de la nostalgie des arts plastiques et du secret désir d'y exceller. Son activité ayant pris une autre voie, elle reporta son ambition sur son fils. Elle souhaitait violemment qu'il devînt un peintre de talent. Elle-même, dès qu'elle avait une minute de loisir, saisissait une plume, un pinceau, un bout de fusain. Elle fabriquait des *dentrites*, sortes de pastels imitant les veines du marbre. Elle se délectait à ces innocents enfantillages. Et peut-être, à l'exemple de tant d'hommes inquiets et célèbres, eut-elle son *violon d'Ingres*.

Longtemps nous avons agité ces attachantes matières. A minuit, nous n'avions pas fini de bavarder. L'idée me vint qu'à Eguzon on se couchait de bonne heure, et je m'excusai de mon importunité.

Demeuré seul, je m'étendis sur un lit moelleux, entre des draps qui sentaient bon la lavande, et je continuai de rêvasser au génie de George Sand. Et je me dis que, si ce génie avait chance de durer et d'être immortel, c'est qu'il était soutenu, vivifié, fécondé par l'amour passionné de la nature. Et, sur cette pensée, je m'endormis, — bercé, comme l'était la « Bonne Dame », par la molle douceur et l'atmosphère apaisante du Berry...

CHEZ L'INVENTEUR DU « POINT D'IRONIE »

J'avais eu l'avantage de rencontrer M. Alcanter de Brahm à l'une des représentations de l'Œuvre, et j'avais tout de suite deviné que ce ne devait pas être un homme ordinaire. La forme de son chapeau, la coupe et le détail de son vêtement, qu'ornaient d'innombrables boutons de métal, décelaient, de sa part, un vif amour du pittoresque et ce mépris des communs usages par où se distinguent les esthètes. Il ressemblait à un planteur mexicain que les vicissitudes de la vie auraient mué en littérateur. Je ne fus donc qu'à demi surpris en apprenant que ce poète venait d'inventer le *point d'ironie*. Son innovation semble avoir été accueillie avec faveur; elle a eu, comme on dit, une bonne presse. Les journaux se sont empressés de la répandre, mais ils ne l'ont pas suffisamment expliquée. Il m'a paru qu'un supplément d'information s'imposait. Et j'ai pensé que M. Alcanter de Brahm ne répugnerait pas à le fournir au public. Il a mis le plus agréable empressement à me satisfaire et m'a accordé, sans retard, le rendez-vous que je sollicitais de sa complaisance.

Confesserai-je que j'ai, d'abord, éprouvé une déception? Le logis où m'a reçu l'auteur du Point d'ironie, ne

m'a pas autant étonné que je m'y attendais. Je croyais le trouver rempli d'objets singuliers ou symboliques. Ceux que j'y ai aperçus n'offraient pas ces caractères. Un vaste bureau en bois de chêne, des chaises dénuées de style, des fauteuils recouverts en imitation de Karamanie, un feu de coke dans la cheminée, quelques estampes aux murs... Ne me suis-je pas trompé d'étage et introduit, par mégarde, au domicile d'un honorable rond-de-cuir? Mais non... M. Alcanter de Brahm est devant moi... Il n'a plus la physionomie romantique que je lui ai connue, ni le veston somptueux qui fit l'admiration de Montmartre... Cependant, dès qu'il ouvre la bouche, il reconquiert son prestige. La véritable originalité consiste, non pas dans la vaine apparence du décor, mais dans la sublimité ou la subtilité de l'esprit...

J'ai dit à M. Alcanter de Brahm :

« Avant de m'initier aux arcanes du Point d'ironie, voudriez-vous, s'il vous plaît, m'en indiquer la figure? »

Il dessine aussitôt, sur une feuille de vélin, un signe dont voici la reproduction à peu près fidèle :

Et tout en faisant courir sa plume, il me révèle la signification des courbes qu'elle décrit. Il m'affirme qu'elles représentent le manche et la lanière d'un fouet brandi par une main vigoureuse. C'est l'arme dont se sert le moraliste pour châtier la sottise humaine. Je considère avec attention cette image, et m'en étant profondément pénétré :

« Maintenant, mon cher confrère, je vous écoute... »

M. Alcanter de Brahm s'est accommodé dans son fauteuil, le bras sur sa table, et la tête dans sa main... Il

reste un instant rêveur, le regard vague et comme perdu dans l'infini. Puis il laisse tomber ces lentes paroles :

« Incontestablement le Point d'ironie faut à la ponctuation moderne... Cette lacune astreint la plupart des hommes à développer de sérieux efforts en vue de l'aperception des différentes formes de chleuasme, d'antiphrase, de mimèse, de charientisme, de maïeutique, d'astéisme et d'humour répandues parmi les œuvres artistes, sauf à se priver de ce régal de lettrise... »

Un silence suit ce début d'éclaircissement. M. Alcanter, voyant que je ne l'interromps pas, continue :

« C'est pourquoi j'ai profité de cette occasion non pareille (au moment de la parution de mon nouvel ouvrage l'*Ostensoir des ironies*, exposé à la muflerie contemporaine) de doter notre langue d'un signe nécessaire, tantôt flagellateur de la stupende des respectueux du préjugé, tantôt idoine à mettre, par application de la méthode socratique, en contradiction avec soi-même, par des conclusions similaires aux siennes, le bourgeois réflecteur inconscient de l'opinion du nommé Tout le Monde... Je suis de ceux qui prétendent que Pecus a droit à notre mépris ouaté d'indulgence... »

Ce discours renferme vraisemblablement un sens limpide. Mais, soit que je n'y aie pas prêté une oreille assez attentive, soit que mon infirmité intellectuelle m'empêche d'en discerner les nuances, je crois y découvrir quelque obscurité. J'ai honte de confesser à M. Alcanter de Brahm cette incompréhension qui m'exposerait à son mépris. Et pour dissimuler mon embarras, j'ai recours à un moyen dilatoire :

« Puis-je vous demander d'appuyer d'un ou deux exemples vos théories? »

M. Alcanter de Brahm ne se méprend pas sur la portée de la question que je lui adresse. Il se résigne à descendre à mon niveau, et à user de mots aisément intelligibles :

« Lorsqu'un épais lecteur se nourrit d'une fine chro-

nique d'Anatole France, d'un chapitre de l'*Orme du mail* ou du *Mannequin d'osier*, la plupart des intentions dont ces délicieux morceaux sont imprégnés lui échappent. Si l'écrivain avait pris soin de les accentuer avec le Point d'ironie, il les rendrait accessibles, et le pire imbécile parviendrait à les saisir. Et s'il n'en goûtait pas tout le sel, du moins sa curiosité en serait-elle éveillée, et arriverait-il, par une initiation progressive, à dépouiller sa grossièreté. »

J'ai bonne envie d'opposer à M. Alcanter de Brahm qu'il n'est peut-être pas nécessaire que les hydrocéphales et les goitreux apprécient à sa valeur le talent de M. Anatole France. Ce n'est pas, je suppose, à leur intention que ses grâces se déploient. Et ne serait-ce pas les alourdir que d'y ajouter une sorte d'étiquette et de les souligner comme par un geste trop expressif? Le propre de l'esprit ironique est d'être ailé, fugitif, de frôler, non de heurter les objets, d'envelopper la malice du sous-entendu dans la caresse d'un demi-sourire. C'est un papillon qui se joue parmi les idées. Si vous le déchirez d'un brutal coup d'épingle, vous tuez son vol qui ne saurait jamais être assez léger. Et puis, l'ironie d'Anatole France non plus que celle de Renan et de Lemaître, n'est pas précisément dans les phrases, elle flotte autour d'elles et leur constitue, si l'on peut dire, une atmosphère. Où placera-t-on le fameux « point »? Au commencement ou à la fin des alinéas? Au premier feuillet du livre ou bien au dernier? Je supplie M. Alcanter de Brahm de me tirer de ces doutes et d'anéantir ces objections. Il n'en est pas autrement ému.

« J'avoue, reprend-il, que certains génies, très rares, n'ont pas besoin de recourir à l'artifice dont je me suis avisé. Mais il rendra d'éminents services aux génies d'ordre moyen. Ainsi, je couche sur un feuillet ces simples mots : le *Régime parlementaire* ou encore l'*École des beaux-arts*. Ces termes n'ont par eux-mêmes aucune couleur. Mais que je les aiguise du « point d'ironie », et soudain l'on est fixé sur le sens que j'y attache. On sait,

à n'en pas douter, que l'École des beaux-arts et le Régime parlementaire m'inspirent un égal mépris ! »

Tandis que M. Alcanter de Brahm poursuit sa dissertation, j'ai feuilleté un volume placé sous ma main et qui se trouve être, par hasard, son récent ouvrage, l'*Ostensoir des ironies*. Sur la page de garde sont énumérées les œuvres anciennes de l'auteur avec cette mention : *déjà livrés en pâture à la meute* ; et celles à paraître, annoncées comme suit : *à sacrifier prochainement*. Je constate qu'aucun « point » ne relève le ragoût de ces indications sarcastiques, auxquelles les béotiens pourraient se méprendre : et je lui signale cet oubli...

« Il est vrai, me dit-il. Mais je doute que la foule se repaisse de mon livre qui est plutôt destiné à une élite. J'y expose ma *métacritique*. Ce sont les principes d'une philosophie des arts et des lettres... »

Par courtoisie — et dilettantisme — j'ai prié mon hôte de me communiquer quelques lumières sur cette philosophie. Il ne m'a pas fait languir :

« La *métacritique* implique l'intervention de la raison pure. La plus apparemment parvule œuvrette peut attirer son attention. Dans une œuvre quelconque, poésie, prose, tableau, symphonie, elle parvient, en rapportant la contingence à son caractère d'universalité, à reconstituer la sphère dont cette œuvre représente un minuscule segment, ou bien encore elle recouvre de ses deux hémisphères universels, symboles de l'éternel dualisme, la sphère moindre, figurée par l'œuvre d'essence complète qu'elle aura en sa présence... »

Je n'ai pas insisté davantage. J'étais fixé...

Dès lors, notre entretien a dérivé vers des sujets plus modestes. Je n'ignorais pas que M. Alcanter de Brahm avait été mêlé à quelques-uns des petits cénacles littéraires qui divisent depuis quinze ans la jeunesse et qui sont le théâtre d'une guerre implacable et fratricide. Il débuta jadis à la *Revue de Paris et Saint-Pétersbourg*, et, depuis ce temps, les camarades qui y collaboraient côte

à côte se sont dispersés. Les uns sont devenus presque glorieux, d'autres ont disparu dans l'indifférence, d'autres ont persévéré dans leur obscur et patient effort... Or, il est à remarquer que lorsqu'un de ces lutteurs émerge et gagne le laurier du succès, tous ses frères d'armes moins heureux s'unissent pour diminuer sa victoire; ils la contestent, ils en rabaissent le prix, ils affectent de supposer qu'elle est due à des concessions honteuses et que l'artiste a cessé d'être un artiste du moment où le succès matériel a couronné sa tâche et l'a consacrée. Il y a là, dans ces milieux surchauffés par l'âpre ambition de parvenir, de redoutables déchaînements. L'envie, la jalousie, la haine, l'orgueil bouillonnent dans l'âme de ces jouvenceaux et empoisonnent leurs écrits... Je suis convaincu que M. Alcanter de Brahm est exempt de ces passions détestables, et c'est ce qui me met à l'aise pour lui en parler. Tout d'abord, il résiste à mes investigations. Il n'admet pas... il ne peut admettre que les poètes aient le cœur assez dur pour se déchirer, sans y être déterminés par d'autres raisons que des raisons esthétiques. Et il insiste sur cet argument spécieux :

« Il y a des artistes qui sont déterminés à leurs débuts par l'amour de l'art et qui, s'ils frisent la notoriété, limitent le faste de leur imagination aux préférences du public et se nivellent à son caprice. »

Je suis résolu à le pousser dans ses derniers retranchements.

« Supposons, dis-je, que M. X... publie un roman. Ce roman, excellent ou mauvais, a une valeur intrinsèque, indépendante de sa valeur commerciale. S'il ne se vend pas, il sera chaudement encensé par les amis de l'auteur. dans leurs revues. Et s'il trouve des acheteurs et semble plaire à la fonle, il sera cruellement modesté par les mêmes amis et dans ces mêmes revues. A quels sentiments attribuez-vous ces variations?... »

Un pâle sourire erre sur les lèvres de M. Alcanter de Brahm :

« N'exigez pas de nous, faibles créatures, une trop grande somme de vertus!... »

Vous avez pu remarquer que M. Alcanter de Brahm use d'un vocabulaire qui lui est spécial et qui s'éloigne des locutions dont les gens du peuple et les gens du monde ont coutume de se servir. Ce ne sont que tournures précieuses, abstractions de quintessence, façons brillantes et doctes de traduire des vérités générales et d'en dissimuler, sous l'éclat du verbe, l'incontestable évidence. Après l'avoir complimenté sur les richesses de son instrumentation, je lui ai demandé s'il n'éprouvait pas quelque fatigue à s'imposer cette contrainte et à compliquer sa langue maternelle, si naturellement douce et bénigne, en lui infusant les moelles de la latine et de la grecque...

« Mais non, je vous jure, cette élégance m'est naturelle. Il y a tels cas où le discours ne peut demeurer nu, sans trahir la pensée qui s'y reflète. Je vais vous soumettre un court passage de mes *Critiques d'Ibsen* et vous me direz si la netteté n'en est pas irréprochable. »

Il a ouvert à la page 40 les *Critiques d'Ibsen* et il a lu ce fragment :

« Pourquoi cette conclusion concessionnaire à une exigence de la féminité, résumée dans ces propos du consul : *l'expérience m'a appris que c'est vous autres femmes qui êtes les piliers de la société*, alors que sa propre femme ne donne plus signe d'existence, depuis que Bernick a senti s'ébouler sous ses pieds le terre-plein de son officielle honorabilité. »

Entraîné par une impulsion irrésistible et avant que j'aie pu récupérer mon sang-froid, M. Alcanter de Brahm a conclu :

« Vous jugez trop hâtivement les artistes dont la cérébralité vous est inconnue. Des actions en apparence frivoles ont souvent des mobiles graves. Vous riez de voir certains recourir à des travestissements que la

sagesse ordinaire condamne comme étant bizarres. Ils échappent par eux à la banalité ambiante. Ils secondent, ou croient faciliter l'éclosion de leurs rêves! Et si c'est une illusion, couvenez qu'elle est bienfaisante et — certainement — inoffensive. Lorsque j'ai créé cette cravate, que la mode a adoptée et vulgarisée, j'ai cru vivre, pendant quelques jours, dans la phalange héroïque de Victor Hugo. »

Il me désigne une cravate copieuse — et d'ailleurs seyante — qui gonfle son jabot...

« 1830? lui dis-je.

— Non, rectifie-t-il, — 1833!... »

Il ne me reste plus qu'à prendre congé. En me reconduisant au seuil de sa demeure, le très distingué métacritique me fait ses ultimes confidences. Et elles sont empreintes d'une mélancolie dont je suis touché :

« Voilà six années que je combats sans relâche. En 1892 je publiais mes *Chansons poilantes*. En 1893, je faisais paraître mon premier roman, l'*Arriviste*, et lançais dans la circulation ce vocable, qui allait avoir une si belle fortune et dont je puis légitimement revendiquer la paternité. J'ai produit aussi des essais philosophiques, des portraits, des dialogues, des poèmes. Ces tentatives ne m'ont pas conduit à la grande notoriété. Et elle m'arrive aujourd'hui par cette création du *Point d'ironie* qui n'est pas, vous l'avouerez, la plus imposante de mes œuvres!... »

J'ai réconforté, du mieux que j'ai pu, M. Alcanter de Brahm. Mais il n'avait pas besoin d'être consolé. Quel que soit le foyer d'où ils émanent... les rayons de la gloire sont les bienvenus.

M. LASSOUCHE, MARCHAND DE CURIOSITÉS

Ayant à faire emplette de quelques colifichets pour le nouvel an, j'ai résolu de les aller choisir dans la boutique de M. Lassouche. Durant sa longue carrière, cet éminent comédien a revêtu comme maître Jacques, une double physionomie. Le soir, au théâtre, il excitait, par les grâces inimitables de son jeu, l'hilarité du public, et le jour il collectionnait les tabatières, les minatures, les tableaux et d'autres menus objets. Il s'est formé, de la sorte une galerie de bibelots qu'il revend avec un loyal bénéfice, à ceux de ses admirateurs qui sont en même temps ses clients. De fins amateurs de mes amis m'avaient conseillé cette visite, et particulièrement Henri Lavedan, qui connaît le fort et le faible de tous les antiquaires de Paris. Il m'avait dit, appuyant cet avis de son sourire énigmatique :

« Vous verrez chez Lassouche de jolies choses, et vous ne vous y ennuierez point ! »

J'ai tout de suite entrepris l'ascension de la rue de la Tour-d'Auvergne où je savais que ses pénates étaient établies. Et, là, j'ai éprouvé une déception. Dans l'ancien magasin qu'il occupait, j'ai trouvé une blanchisseuse qui s'est écriée, devant ma mine déconfite :

« M. Lassouche n'est plus ici. Il habite *son hôtel* de la rue Duperré. »

Il y avait dans cette phrase, que ponctuaient de vigoureux coups de fer, de la considération, et aussi un soupçon d'envie. Elle signifiait :

« Mon Dieu, que ce M. Lassouche est donc heureux d'être riche et d'avoir un hôtel à lui ! »

En réalité, cet hôtel est moins somptueux que je ne me l'étais imaginé. On y accède par une porte bâtarde qui s'ouvre au fond d'une cour et que rehausse le nom de *Lassouche*, imprimé en lettres d'or. Il se compose d'un vaste atelier divisé en deux étages, par une sorte de soupente, où M. Lassouche a installé son logis intime. Le reste de la pièce est un musée. Pendant qu'une accorte soubrette grimpe quatre à quatre les degrés qui conduisent à son maître, j'examinai deux piquantes gravures en couleurs, du plus pur dix-huitième, et représentant Colin lutinant Colette et Colette pâmée entre les bras de Colin. Soudain, en levant la tête, j'aperçois, dans une glace de Venise, la silhouette d'un personnage qui saute à bas de son lit et passe, en hâte, quelques vêtements indispensables. C'est M. Lassouche, dont j'ai troublé le sommeil, et qui, par civilité, s'arrache aux étreintes de Morphée. Déjà, je prépare un compliment pour le prier d'excuser mon arrivée inopportune et trop matinale, mais il est devant moi; et j'éprouve, à le contempler, une allégresse où se fondent toutes les joies que cet incomparable acteur m'a causées. C'est bien lui : son nez en pied de marmite, qui fut la Providence des caricaturistes dans l'embarras, sa bouche épanouie dans un rire muet et fendue jusqu'aux oreilles, son œil enfin, cet œil qui fut créé par Dieu pour l'esbaudissement des humains, cet œil où s'amalgament la malice, la sottise et l'ahurissement, et qui, est pour tout dire, l'œil de Jocrisse. M. Lassouche porte d'ailleurs, avec une désinvolture juvénile, son grand âge et sa toilette, pour être sommaire, n'en est pas moins avenante. Une

chemise de flanelle enserre son col, dont la maigreur aristocratique fut si remarquée dans les *Chevaliers du pince-nez*; il a des babouches mauresques en cuir rouge, une jaquette pincée à la taille, et sur le sommet du crâne — c'est le couronnement de l'édifice — une de ces coiffures dénommées « moufflets » et que les Anglais en voyage et les bicyclistes ont répandue par le monde. Il me tend la main, il prononce quelques paroles de bienvenue, et sa voix met le comble à mon ravissement. Elle évoque mille figures heureuses, les Joseph, les Baptiste du théâtre de Labiche, et ce vieux répertoire du Palais-Royal qui fit les délices de mes jeunes ans.

M. Lassouche a arrondi ses bras en anses de cruche, ses sourcils ont pris la forme de deux accents circonflexes, et il m'a dit, en me désignant courtoisement un fauteuil :

« Puisque vous voulez causer... causons! »

Sur quelles matières a roulé notre entretien, je serais en peine de l'expliquer. Il a effleuré les chapitres les plus divers, mais toujours il est revenu, par une pente inévitable, aux particularités de la vie théâtrale. M. Lassouche a créé deux ou trois cents rôles (il n'en sait pas lui-même le nombre); il a eu pour camarades les plus illustres artistes du siècle; sa mémoire est un coffre bondé de faits curieux; il suffit de l'entr'ouvrir pour qu'il en jaillisse des anecdotes. Je ne promets pas de reproduire toutes celles qu'il m'a contées. Il y faudrait un volume. Je rapporterai les plus suggestives. Et le lecteur suppléera à ce que je ne puis rendre, au ton et à la mimique dont elles furent assaisonnées.

Et d'abord, j'ai tenu à éclaircir un doute qui me tourmentait. On m'avait assuré que M. Lassouche s'appelait, de son vrai nom, Bouquin de la Souche et qu'il appartenait à la plus antique noblesse de France — noblesse de robe ou d'épée. On ne m'avait pas abusé. Il m'a montré un tableau de Gérard, représentant une

enfant blonde, habillée de mousseline et jouant sur les genoux d'un magistrat à perruque.

« Voici ma mère! »

En vain ai-je essayé de retrouver le profil du comédien dans le profil de la jeune fille blonde. Il m'a paru qu'aucune analogie n'existait entre eux. M. Lassouche ne ressemble pas à sa mère; et nous devons l'en féliciter, car si elle lui avait donné la pureté angélique de ses traits, l'art dramatique français eût été privé d'un de ses meilleurs comiques.

« Ceci, poursuit M. Lassouche, me rappelle une bonne histoire! J'étais en représentation à Bruxelles avant 1870, quand un journaliste, qui me haïssait (j'ai eu de tous temps des ennemis qui m'ont persécuté) s'avisa d'annoncer dans sa feuille que mon oncle, le baron de la Souche, venait de mourir en m'instituant son unique légataire et que la fortune qui m'était ainsi échue se montait à deux cent mille francs de rente. Mon premier mouvement fut de couper les ailes à ce canard, et le second de le laisser vivre. J'avais une occasion merveilleuse d'étudier sur le vif la sottise humaine. L'expérience fut concluante. Toutes les gazettes reproduisirent ce racontar ridicule; tout Paris se pressa de venir applaudir ce millionnaire qui jouait les domestiques aux Variétés. Mon succès en fut accru. Je devins un homme à la mode. Et — le croiriez-vous? — cinq ou six dames des plus huppées me demandèrent ma main!... »

La vérité est que M. Lassouche eut des commencements très durs. Il était gentilhomme à la façon de don César de Bazan, avec un peu moins d'élégance dans le geste, mais, comme lui, réduit, pour ne pas entendre les cris de détresse de son estomac, à

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

... Il a saisi sur une étagère une statuette modelée par Dantan, d'après Balzac, et violemment poussée à la charge, montrant le grand écrivain sous les apparences

d'un hercule copieux, hilare et rabelaisien. Il l'a tournée et retournée dans ses doigts, et la posant sur la table avec des précautions infinies :

« Ce bibelot me fait souvenir d'un des plus gentils épisodes de ma jeunesse... »

A cette époque, Lassouche gagnait trois francs par jour en qualité de garçon de magasin. Son père, qui n'avait pour tout bien qu'un fonds de libraire assez mal achalandé, l'avait placé chez un marchand de bric-à-brac nommé Couvreur, et qui passait pour être un des brocanteurs les plus rusés de Paris. Ce Couvreur savait à peine lire et écrire, mais il remplaçait cette culture absente par un flair miraculeux. Jamais il ne se trompait sur la valeur d'une pièce; les plus savants amateurs s'aidaient de ses lumières. Et Couvreur les tutoyait! C'était le seul salaire qu'il leur réclamât. Ils fréquentaient assidûment dans sa boutique de la place de la Bourse où se tenait en permanence le petit Lassouche âgé de seize ans, et à qui Couvreur s'en remettait du soin d'enlever les volets à l'aube, de les clore au crépuscule et d'inscrire les commandes. Modestement vêtu d'une blouse grise, coiffé d'une casquette en toile cirée, le commis s'acquittait avec zèle de ces devoirs. Un jour, il s'occupait à dévorer un roman en attendant les chalands, lorsqu'il en vit entrer un qui lui parut être une manière de rustre. Son habit était fort commun, culotte de toile, savates éculées, linge douteux, chapeau de paille déformé. L'inconnu s'enquit du prix de certaines racines de mandragore, et, ayant choisi six de ces objets difformes parmi les plus laids qu'il pût découvrir, il pria le trottin de les lui envoyer sans faute le lendemain. Lassouche se mit en posture d'inscrire son adresse. Mais la plume lui tomba des mains. Il venait d'entendre prononcer ces mots :

« M. de Balzac, rue..., n°... »

Lassouche se retourna, demeura un moment interdit et ébloui. Puis il prit le volume qu'il était en train de

lire, et, d'un mouvement respectueux et passionné tout ensemble, le tendit au visiteur. C'était le *Cousin Pons*. Une rougeur furtive colora les joues de Balzac et ses regards exprimèrent la bienveillance.

« Vous n'oublierez pas mes mandragores. Il me sera agréable que vous veniez vous-même me les apporter... Au revoir, mon jeune ami. »

Le jour suivant, dès matines, Lassouche astiquait le cuir de son couvre-chef, cirait ses souliers à l'œuf, enfilait une blouse toute neuve et se présentait, pressant sur son cœur les mandragores, au domicile du grand homme. Celui-ci dormait, le petit commis attendit patiemment qu'il se fût éveillé et pénétra dans sa chambre. Balzac lui commanda de déposer contre la muraille, en face de son lit, ces monstres végétaux.

« J'aime, dit-il, à les apercevoir; j'admire en eux l'inépuisable fantaisie de la nature; et puis, leur aspect horrible contribue à chasser le sommeil et m'arracher à la paresse. »

Et comme Lassouche écoutait bouche bée cette explication, Balzac s'avisa que ce garçon de boutique avait l'air intelligent. Il l'interrogea. Lassouche lui exposa, en tremblant, son secret désir qui était de réussir au théâtre dans l'emploi d'Odry, de Francisque ou de Grassot. Balzac lui promit de composer prochainement un vaudeville où il aurait, pour ses débuts, un rôle prodigieux. Lassouche, ivre d'espérance et d'orgueil, emporta ces agréables paroles. Mais au bout de quelques semaines, le doute entra dans son âme. Il comprit que l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'avait pas le loisir de songer à sa frivole personne, et il se tourna vers Lambert Thiboust qui trimballait dans sa poche le manuscrit de la *Corde sensible*, que les directeurs de théâtre, avec l'esprit de clairvoyance qui caractérise leur profession, étaient unanimes à refuser. La *Corde sensible* fut enfin représentée; Lambert Thiboust acquit de l'influence, et son protégé signa un contrat d'engagement qui lui assurait quarante-cinq francs par mois.

Sa pensée monta vers Dieu avec gratitude. Il appartenait à l'Art!...

Pendant plus d'un demi-siècle il demeura sur la brèche. Il aurait pu goûter les loisirs que la prospérité de son négoce lui avait ménagés; il aurait pu respirer en été la brise marine et chercher, en hiver, un rayon de soleil sur la côte d'azur. Mais les plus beaux paysages ne valent pas, pour ce vieux gamin de Paris, l'horizon du boulevard Montmartre; en fait de panoramas, il n'aime et ne comprend que le passage de ce nom. D'ailleurs, la popularité qu'il acquit dans son métier lui valut jadis de galantes aventures (Lassouche a toujours eu du prestige auprès du sexe).

Peu à peu ses succès changèrent de caractère, mais il leur doit d'avoir contracté des relations précieuses. Il y a de cela sept ou huit ans, il jouait le cocher du *Fiacre 117* et sortait de scène, son fouet à la main, son chapeau blanc sur la tête, lorsqu'il fut abordé dans les coulisses par un gentleman excessivement correct qui n'était pas le prince de Galles, mais certainement un de ses futurs sujets; le discours qu'il tint à M. Lassouche était à la fois empreint d'un violent accent britannique et d'une impeccable courtoisie.

« Monsieur, lui dit il, vous êtes très répandu dans la société des peintres et je vous sais bon juge de leur talent. Or, je voudrais faire exécuter en miniature quelques portraits de famille. Je vous serai obligé de m'envoyer un spécialiste en ce genre. Venant de vous, je l'accepte sans autre examen. »

M. Lassouche lui dépêcha un habile et digne garçon qui remplit cette tâche à des conditions très modérées. Il lui avait enjoint de n'exiger que cent francs par reproduction. Le riche Anglais fut touché de ce procédé délicat. Il commença par doubler la somme qu'on lui demandait. Et chaque année, en guise de remerciements, il envoie à M. Lassouche une caisse de trente-six bouteilles d'un vin de Porto tout pareil à celui dont les rois et les empereurs se délectent. C'est son cadeau

de Christmas. Le comédien est on ne peut plus ému de cette attention; il a versé sa gratitude dans un billet fort bien tourné qu'il a adressé dernièrement au généreux insulaire. « Milord, lui a-t-il écrit, si jamais je suis tenté de recourir au suicide, je m'inspirerai de l'exemple du duc de Clarence. C'est dans les flots blonds et parfumés de votre porto que je chercherai la mort »... Il n'a pu se tenir, au cours de cette épître très étudiée, de toucher un mot des difficultés qui divisent la France et l'Angleterre. Mais combien spirituelle et discrète fut cette allusion! « Des nuages, a-t-il dit, planent sur la Manche et obscurcissent la limpidité du ciel. Mais, malgré ces dissentiments, je suis ravi de constater qu'il existe, des deux côtés du détroit, des cœurs franco-anglais et des cœurs anglo-français. » La riposte de mylord ne s'est pas fait attendre. Au lieu de trente-six bouteilles accoutumées, M. Lassouche en a reçu six douzaines. Cette cordialité est d'un rassurant présage pour le maintien de la paix.

Tandis que M. Lassouche me narre son historiette, je feuillette un carton gonflé de lithographies, pièces pour la plupart assez rares et relatives aux acteurs et aux auteurs de la période romantique. Et c'est, à chaque image, un flot montant d'anecdotes, de traits pittoresques, d'amusantes réminiscences. Après m'en être longtemps diverti, j'ai demandé à mon hôte :

« En somme, vous n'avez rien à souhaiter, rien à regretter. Votre destinée fut harmonieuse. Elle s'achève, comme un beau jour, avec sérénité. Vous jouissez, à ce qu'il me semble, d'une félicité parfaite. »

M. Lassouche a gardé le silence. Et c'est seulement au bout de quelques minutes qu'il a répondu à mon interrogation. Un soupir s'est exhalé de ses lèvres. Et il m'a exposé ces considérations mélancoliques :

« Ce qui me chagrine, c'est la décadence du théâtre. Je ne veux pas médire des nouveaux écrivains, que je tiens en rare estime, mais vraiment ils affectent dans

leurs productions une brutalité qui me chagrine; ils ont perdu le sens des nuances, des sous-entendus, des charmantes gentillesses qui, jadis, nous ravissaient. Ils ne savent plus aiguiser en épigramme la pointe d'un couplet et laisser deviner ce que l'honnêteté défend de souligner trop expressément. Le cynisme a remplacé la gaillardise, et, pour tout dire, il n'y a plus au théâtre de poésie. Ah! monsieur, nous étions tous un peu poètes autrefois! Au milieu des plus énormes bouffonneries, il y avait des coins de fraîcheur et de tendresse que nous savions indiquer à la foule et qui ennoblissaient son plaisir. Mon ancien copain, mon brave Hyacinthe, l'homme au nez légendaire, réussissait merveilleusement à marquer ces subtils contrastes; il avait une exquise ingénuité. Ajouterai-je qu'il m'est arrivé, à moi aussi, de faire vibrer la corde du sentiment... »

. . . . . .

J'ai redescendu tout pensif la rue Pigalle, poursuivi par la voix de M. Lassouche — la voix de Ménélas et du duc d'En-Face — qui me criait :

« La poésie se meurt! La poésie est morte! »

MONSIEUR CLODOMIR

J'ai profité, d'un fugitif rayon de soleil pour aller revoir les bords de la Marne. Il est, entre la Varenne et Chennevières, un coin que j'affectionne entre tous. La rivière y coule, rapide, baignant de ses ondes les bouquets d'arbres et frôlant, aux jours de crues, le seuil des guinguettes. Dans la belle saison, ce lieu est insupportable, envahie par la foule des calicots et des canotières. Mais, au déclin de l'hiver, il est charmant. Il sommeille. Les yoles, remisées sous des hangars, leurs longs avirons couchés près d'elles, attendent le retour de l'été. Les cafés entr'ouvrent leurs volets fraîchement peints. Les rues du village sont désertes. On y rencontre quelques personnages aux joues bleuies et quelques jeunes femmes en bigoudis et en robes de soie qui vont au marché, suivis de leurs toutous. Ce sont les comédiens et les comédiennes qui viennent ici se délasser du travail des répétitions et goûter les délices de la campagne.

Comme je flânais sur la grand'route, je tombai en arrêt contre une auberge dont l'enseigne se balançait au vent. Ces mots s'y détachaient en lettres hautes d'un pied : *Au vieux Clodoche*. Ils éveillèrent en ma mémoire

un monde de souvenirs. Je me rappelai que ce danseur, qui avait joui sous l'empire d'une renommée si populaire, habitait effectivement ce logis. Je l'avais aperçu naguère au cours d'une promenade, et sa physionomie m'était demeurée présente. Vivait-il toujours? Je résolus de m'en assurer. Je pénétrai dans la salle où, derrière un comptoir chargé de litres et de vaisselles, une dame plantureuse était assise.

« Monsieur Clodoche? » demandai-je.

La caissière m'enveloppa d'un regard sévère.

« Vous désirez parler à M. Clodomir? »

« Quoi donc! pensai-je, M. Clodoche rougirait-il de son ancien métier? » A tout hasard, je répondis :

« C'est bien à monsieur Clodomir que j'ai affaire. »

Et j'ajoutai, pour me concilier les bonnes grâces de la patronne :

« Veuillez me servir un biscuit et deux doigts de malaga. »

A ce moment, un vieillard nous rejoint. Je le reconnais : c'est lui. Il est taillé en hercule, bien découplé; et quoique un léger embonpoint alourdisse sa démarche, il paraît agile. Ses cheveux blancs inspirent le respect, et son regard bienveillant et fin la sympathie. Il a la dent saine, le sourire aimable. Les fleurs de la santé brillent. Et, dès l'abord, sa bonhomie dissipe mes soupçons et me met à l'aise :

« Alors, monsieur, vous êtes venu boire la goutte chez le père Clodoche? Voilà une heureuse idée et je vous en félicite. »

Il y a dans ces paroles une familiarité et une aisance qui ne sont pas d'un homme ordinaire. Mon hôte a l'usage du monde; il s'exprime avec naturel et ses confidences n'ont pas besoin d'être encouragées. Il s'est placé à califourchon sur une chaise — l'habitude du grand écart — et, sans me laisser le loisir de l'interroger, il entame le récit de ses aventures...

« J'exerçais en 1856, la profession de graveur sur bois

et j'adorais le quadrille. J'étais mince comme une perche, sec comme un copeau et j'avais des jarrets infatigables. Je courais les bals musettes avec mes compagnons. Un samedi de carnaval nous nous rendîmes à l'Opéra. Nous avions dessiné et cousu de nos mains des costumes grotesques... N'est-ce pas, on ne nageait pas dans l'or et il fallait se passer des tailleurs! J'étais déguisé en Highlander; un de mes copains en caporal de pompiers : nous lui donnâmes le nom de Flageolet. Les deux autres, affublés d'accoutrements féminins, furent baptisés la Comète et la Normande. Quant à votre serviteur, il portait déjà le sobriquet de Clodoche, qu'il devait, je m'en vante, immortaliser.

Le digne cabaretier s'interrompt et, d'un air malin, il reprend :

« Vous voudriez savoir comment ce pseudonyme me fut appliqué? Rien n'est plus simple. En réalité, je m'appelle Clodomir Ricart... Or, Clodomir est un joli nom, mais qui n'en finit pas. Clodomir! Clodomir!... On en a plein la bouche... Clodomir a pour diminutif Clodoche. »

Je conviens que Clodoche a des grâces que n'avait pas Clodomir. Et, satisfait de cet hommage, il poursuit :

« Lorsque nous arrivâmes rue Le Peletier, mille acclamations nous saluèrent. Nos nippes tranchaient sur la banalité des pierrots, des pierrettes, des arlequins et des dominos. Mais ce fut bien autre chose quand nous commençâmes à nous trémousser. Nous nous étions placés devant la « loge infernale ». Ces messieurs du Jockey nous contemplaient et riaient aux éclats. L'un d'eux me fit signe de monter. C'était le duc de Grammont-Caderousse. En trois bonds, je fus devant lui : « Qui es-tu? — Je suis Clodoche. — Clodoche, tu me plais. — J'en suis ravi, monseigneur. — Je t'emmène souper à la Maison-d'Or. — Je ne quitte pas mes camarades. — Je les invite. »

A deux heures du matin, la folle troupe, gentilshommes et masques mêlés, s'attablait à l'angle de la

rue Laffitte. Cependant, le duc de Grammont paraissait soucieux. Son front était chargé de tristesses :

« Clodoche, l'Opéra m'ennuie.

— N'y allez plus, monseigneur.

— Veux-tu me conduire dans un vrai bal de barrière, dans un bal ignoble, crapuleux, où l'on ait la chance d'être assassiné?

— Le bal du Vieux-Chêne, rue Mouffetard, vous donnera pleine satisfaction.

— Courons-y de suite.

— Mais, monseigneur, vous n'y pensez pas! Il faut vous travestir en voyou.

— Va me querir des habits! »

Clodoche saute dans l'équipage de M. le duc qui file comme le vent vers le faubourg Antoine. Il en rapporte des bourgerons crasseux, des casquettes, des pantalons de treillis. Une heure plus tard, MM. de Grammont, de Montguyon, de Mornay, de Chabrillan, escortés de Clodoche, Flageolet, la Normande et la Comète, débouchaient dans la salle du Vieux-Chêne. Leur allure parut suspecte aux chiffonniers, clients ordinaires de cet établissement. Des murmures s'élevèrent.

« Clodoche, commanda le duc, fais déposer sur les tables deux cents saladiers. »

Les chiffoniers ne tardèrent pas à s'apaiser. Les vapeurs du vin chaud et de la cannelle qui chatouillaient leurs narines les ramenèrent à des sentiments humains. M. de Grammont, par un acte d'intelligente largesse, avait conquis le peuple de Paris.

L'excellent Clodoche, après un demi-siècle écoulé, s'attendrit à cet épisode. Il murmure, avec l'accent d'une conviction profonde :

« Tout cela est bien fini. Ceux de la Haute ne savent plus s'amuser !... »

Il s'est approché du mur. Il me montre, sous verre, une série de portraits à l'aquarelle et qui le représentent dans ses principaux déguisements. Le voici en

« tulipe orageuse », en « amiral suisse », en « émigré polonais », en « gendarme ». C'est à lui, Clodomir, que l'illustre Géromé de l'*Œil crevé* emprunta son uniforme, et l'histoire n'a pas fait mention de ce larcin ! Que de mirifiques trouvailles elle aurait à enregistrer, si elle se piquait d'exactitude ! Clodoche eut l'avantage d'exécuter un pas de « cancan » devenu classique, devant Sa Majesté l'empereur des Français. Celui-ci lui témoigna son admiration en lui glissant vingt-cinq louis dans une enveloppe scellée à ses armes. Et peu à peu, la réputation de nos baladins s'étendit. Ils s'exhibèrent sur les planchers des théâtres ; il jouèrent dans *Paris la nuit* à la Gaieté. Puis la province les rechercha, puis l'étranger ; ils gagnèrent vingt francs, puis cinquante, puis cent, puis trois cents francs par soirée. Lyon, qui devait les garder huit jours, les retint un mois ; Genève — qu'eussiez-vous pensé, Jean-Jacques ? — ne se lassa pas de les applaudir, Londres leur sourit, mais ce fut en Hollande qu'ils reçurent l'accueil le plus flatteur. Ils achevaient de jouer au théâtre de la Haye leur célèbre pantomime *Une noce à Fouilly-les-Pucerons* lorsqu'un ambassadeur s'approcha d'eux :

« Vous ne dépouillerez pas vos costumes. Son Altesse le prince héritier vous rendra visite tout à l'heure. »

A peine le rideau tombé, un régiment de valets envahissent la scène, la débarrassent des accessoires, y plantent des tables chargées de bouteilles de champagne. Et voici que le prince héritier arrive en grande pompe, précédé d'un chambellan, suivi de sa cour. Le champagne coule à flots. Et nos danseurs s'apprêtent à se retirer, mais Son Altesse les retient et leur annonce que des voitures les attendent dans la rue pour les conduire au château.

Ici, M. Clodoche introduit une parenthèse dans son histoire. Il craint qu'elle ne me paraisse trop merveilleuse et tient à m'en démontrer la vraisemblance.

« Je dois vous avouer, reprend-il, que le prince héri-

tier qui aimait fort le champagne et en avait bu immodérément était..., comment dirai-je, sans lui manquer de respect?... *pompette*? Enfin, il ressemblait à Géromé, il avait son bout de plumet... N'importe! Nous descendons, nous nous enfournons dans les carrosses, nous arrivons au château.

— Et comment s'appelait ce château, monsieur Clodoche?

— Je ne sais pas, mais il était magnifique...

— Et le prince héritier, monsieur Clodoche, comment se nommait-il?

— Je ne sais pas. Mais c'était le petit-fils de George II. »

Donc, nos quatre « lascars », qui s'étaient assoupis dans le landau, sont réveillés par des fusées et des cris de joie. Trente larbins s'alignent sur leur passage et les introduisent dans un salon doré où le souper, un souper sérieux, cette fois, est servi. Le petit-fils de George II prend à sa droite la Normande, à sa gauche la Comète. Il les gave de truffes et de foies gras, leur fait exécuter le pas de la « langouste atmosphérique », les renvoie à leur hôtel et leur enjoint d'y rester à ses ordres jusqu'à cinq heures du soir, mais ils n'attachent aucune importance à cette recommandation, venant d'un prince héritier si visiblement ému. Ils s'en vont se promener à travers la ville. Or, à cinq heures précises, trois coupés royaux s'arrêtent devant l'hôtel. Le maître des cérémonies demande Clodoche. Absent! Et Flageolet? Sorti! Et la Normande, et la Comète? En balade! Les coupés durent s'en retourner à vide. Quel affront! M. Clodoche, quand il y songe, en a des sueurs par tout le corps :

« Le petit-fils de George II daigna oublier cet incident et agréer nos humbles excuses. C'était un si bon garçon! »

M. Clodoche éprouve un plaisir très compréhensible à m'énumérer les exploits de sa carrière. Il tire d'un buffet des photographies et m'en fait gracieusement

hommage. Il m'ouvre son atelier. Car il a un atelier. Il a repris son métier de ciseleur. Il sculpte des étagères, des crédences, il consacre à ces travaux les interminables journées de décembre et de janvier. A partir du mois de mai son commerce de cabaretier l'absorbe. Il donne à manger des matelotes et des fritures. Il a des pensionnaires. Il les loge dans ses chambres, qu'il a meublées de ses propres mains. Et ces meubles, qu'il m'a montrés avec un naïf orgueil, sont d'un goût déplorable. Mais les chambres sont lumineuses et gaies. On y a vue sur la Marne. Les fenêtres sont encadrées de lierres, de vignes vierges, de roses grimpantes. C'est un décor d'opéra-comique.

« A votre disposition! Ça ne vous coûtera que 7 francs par jour. Et la cuisine est soignée! »

Le père Clodoche cligne de l'œil, m'exprimant ainsi que sa bourgeoise est un cordon bleu très distingué. Puis il tourne à des sujets plus graves. Il achève, d'un ton pénétré, sa confession.

« Voyez-vous, j'aime ce pays. Je m'y suis battu en 1870 contre les Prussiens. J'y ai acheté du terrain avec mes économies et bâti cette maison. Je ne suis pas riche, mais j'ai de quoi vivre sans emprunter un sou à personne. Je ne suis pas ambitieux. On m'a offert un siège au conseil municipal, je l'ai repoussé, préférant ma tranquillité aux honneurs. Je reste dans mon trou comme un sauvage. Je ne vais plus jamais à Paris. »

Un soupir douloureux s'exhale de ses lèvres.

« Je puis bien vous l'avouer. Paris me dégoûte. L'an dernier, je me suis risqué au Moulin-Rouge. Ce que j'y ai observé m'a fait frémir. Les hommes ne dansent plus monsieur; les femmes dansent entre elles. C'est monstrueux! Et quelles danses! D'horribles gigotements, mal réglés, offensant à la fois la décence et la mesure. O ma pauvre Rigolboche, si spirituelle et si jolie, où es-tu? »

Je remarque que l'éloquence de M. Clodoche croît avec son irritation.

« Et d'ailleurs les gens ne sont même plus polis. Croiriez-vous que j'ai écrit l'autre semaine à M. le directeur de l'Opéra. Je voulais aller encore une fois au bal avant de mourir et y figurer dans mon uniforme de *higlhander*, auquel la guerre du Transvaal prête une saisissante signification. Il ne m'a pas répondu. C'est un peu violent! Refuser l'entrée du bal de l'Opéra à Clodoche, au successeur de Chicard, au rival de Brididi!...

— Le directeur de l'Opéra a eu tort, monsieur Clodoche, et cette injure sera prochainement réparée. »

« Madame Clodoche, payez-vous. »

M. Clodoche se précipite au comptoir, s'empare de la pièce de monnaie que j'y ai déposée et me la restitue malgré mes violents efforts.

« Vous ne me ferez pas une telle offense! Madame Clodomir, verse-nous deux malagas! »

... Nous avons choqué nos verres. J'ai serré les loyales phalanges de M. Clodoche. Nous sommes amis. Et je suis heureux de m'être concilié l'affection du brave homme. J'ai de l'estime pour ce philosophe, qui après avoir dansé devant les rois et les empereurs, refuse de se laisser élire conseiller municipal...

LE BOER DE DORDRECHT

Dordrecht, septembre 1900.

C'était hier la fête de la reine Wilhelmine. En m'éveillant, j'entendis sous mes fenêtres des bruits de musique et des cris joyeux. Les habitants de Dordrecht commençaient dès le matin à manifester leur loyalisme. Je les regardai passer. Les matelots du port avaient revêtu ce qu'ils avaient de plus propre et piqué sur leurs vestes de drap grossier des cocardes aux couleurs de la maison d'Orange. Des paysannes, accourues du fond de la Zélande, portaient aussi des rubans orange épinglés à leurs bonnets de dentelles, ou bien serrés autour de leur taille. Et les enfants arboraient ces mêmes rubans sous forme d'écharpes, de décorations, d'oriflammes.

Les rues de la ville s'illuminaient au contact de cette allégresse et prenaient une physionomie toute nouvelle. Elles sont ordinairement très calmes et comme endormies. De rares étrangers les parcourent. Drodrecht n'a, pour attirer les visiteurs, que les peintures d'Ary Scheffer. Et c'est là un appât assez médiocre. Aussi filent-ils sans s'arrêter vers la Haye et Amsterdam où sont les musées incomparables. Dordrecht demeure, silencieuse et pensive, au bord de ses canaux! elle y mire ses maisons centenaires, les clochers de ses églises,

ses petits ponts vermoulus. Une douceur bienfaisante monte de ces choses et se communique aux nerfs malades et aux cerveaux fatigués. Ce coin du monde devrait être le lieu préféré des neurasthéniques. Pendant deux jours j'y ai goûté un repos vraiment divin; j'en arrivais à comprendre les délices de la vie contemplative et comment le sage s'intéresse à voir pousser les brins d'herbe entre les pavés et à regarder les bateaux, aux voiles gonflées, descendre le cours d'un fleuve. Je fus donc un peu surpris de ce tumulte qui m'éveilla brusquement et me tira de ma molle rêverie. Et je résolus d'en aller deviser avec mon hôte.

Je le trouvai qui fumait sa pipe, au seuil de l'auberge. Il avait une faveur orange nouée à la boutonnière de son gilet; et ce détail m'indiqua qu'il était bon Hollandais, c'est-à-dire aimait sa souveraine. Je lui en fis mon sincère compliment. Il m'avoua qu'en effet la reine Wilhelmine lui était fort sympathique, quoiqu'il ne l'eût jamais approchée, et que les traits que l'on rapportait de son esprit et de son caractère l'emplissaient d'admiration.

« Elle se marie (poursuivit-il entre deux bouffées de tabac). Et c'est notre grand souci. »

Et il m'expliqua que la nation se sentait déjà en défiance à l'égard de cet inconnu, de ce prince autrichien ou allemand, qui allait, du soir au matin, s'asseoir près du trône et devenir un des premiers personnages de l'État. Mais Dieu merci! la jeune reine saura le tenir à son rang et, s'il s'en écarte, l'y remettre. Car la jeune reine joint à l'énergie qu'elle tient de son père l'invincible entêtement que le sang de sa mère lui a légué. Elle est, avec cela, généreuse. Ainsi, dans les affaires du Transvaal, elle est intervenue. Elle a écrit à Londres plusieurs lettres suppliantes...

Ici, l'honnête aubergiste s'interrompit pour rallumer sa pipe, puis il reprit de son train tranquille :

« A propos de la guerre... Nous avons en ce momen à Dordrecht quelqu'un qui s'est battu contre les Anglais,

un maître d'école qui a servi chez les Boers et qui vient de rentrer dans ses foyers... »

Vous pensez si mes instincts de chroniqueur se sont émus de cette révélation. Je pressai l'hôtelier de m'indiquer le nom et l'adresse du héros. Il ne put me les donner. Alors, je résolus de m'en enquérir auprès du rédacteur en chef du *Dordrecht-Courant*, qui devait nécessairement connaître tout ce qu'il y avait de remarquable dans le pays.

Ce confrère, M. Blussé van Oud Albas, déchiffrait des dépêches quand je l'abordai — des dépêches du Transvaal. Il s'offrit, le plus obligeamment du monde, à m'instruire et m'apprit que Dordrecht était le centre en quelque sorte officiel où aboutissaient les nouvelles des événements sud-africains et d'où elles se répandaient dans le reste de l'Europe. Ce service est dirigé par le docteur Kiewiet de Jonge, un érudit latiniste de l'université de Leyde, qui par amour de l'humanité a délaissé l'étude des humanités et qui s'occupe, avec une ardeur d'apôtre, de plaider la cause de ses frères malheureux. M. Blussé voulut bien m'introduire chez ce savant, par un mot aimable; il m'en remit un autre pour l'instituteur M. W.-H. Plokhovy, récemment évadé des geôles britanniques...

Me voici donc, parcourant les ruelles de l'antique cité, mes deux lettres à la main. Le logis du docteur de Jonge est vide. J'ai plus de chance avec M. Plokhovy. Mais si M. Plokhovy n'est pas absent, il est du moins bien gardé. Sa servante me considère avec terreur et comme j'ignore jusqu'aux rudiments de la langue néerlandaise, je ne puis l'assurer de l'honnêteté de mes desseins. Elle daigne enfin porter à son maître le bout de papier que je lui tends, avec mon plus cordial salut. Et trois minutes plus tard M. Plokhovy paraît devant moi.

Je suis d'abord frappé par l'expression juvénile de ses traits. C'est à peine si les fatigues de la campagne

l'ont physiquement mûri. Son teint rose, sa taille fine, ses cheveux bouclés, le duvet qui ombrage ses yeux bleus candides dont l'extrême franchise vous séduit et ses lèvres sont ceux d'un adolescent. Il a des yeux qui commandent, dès l'abord, la confiance.

« Parlez-vous le français? lui ai-je dit.

— *Very bad!* »

A son tour il m'a demandé :

« *English spoken?*

— Très mal. »

Et là-dessus, nous causons... Notre idiome est innomable. Il se compose de brins d'anglais, d'allemand, de français, de belge,... oui de belge! Il me semble qu'en imitant l'accent belge je me ferai entendre plus aisément! Quand le terme manque, le geste y supplée. En somme, nous arrivons à nous comprendre. Et cet accord est facilité par la parfaite harmonie de nos sentiments. M. Blussé, qui nous a rejoints et qui nous assiste en qualité d'interprète, nous aide à franchir les endroits les plus difficiles. Je vais résumer notre dialogue en lui imprimant une forme intelligible.

Moi. — Alors, vous êtes de retour?

Lui. — Depuis une semaine.

Moi. — A quelle époque étiez-vous parti pour l'Afrique?

Lui. — Il y a trois ans.

Moi. — Et qui vous y avait appelé?

Lui. — Le gouvernement transvaalien avait besoin d'instructeurs pour enseigner aux jeunes Boers la langue hollandaise. Je partis avec quelques compagnons et fus logé dans une ferme, aux environs de la capitale. Les paysans du voisinage m'envoyaient chaque jour leurs enfants qui formaient ainsi une école ou une classe. J'étais bien nourri, traité avec égards, j'avais de bons salaires. Et lorsque la guerre éclata, je compris qu'il était de mon devoir de lutter avec ceux qui m'avaient accueilli et de défendre la maison qu'ils m'avaient ouverte... Je m'engageai...

MOI. — Vos compatriotes ont-ils suivi cet exemple?

LUI. — Nous étions cent seize Hollandais qui formions une milice. D'autres corps étaient constitués par les nationaux en résidence là-bas, surtout par les Allemands et les Français...

MOI. — Et vous n'aviez pas peur de quitter votre profession paisible pour le dangereux métier des armes?

M. Plokhovy dresse la tête. Une flamme belliqueuse luit dans ses prunelles. Ses narines palpitent. Je crois que je viens de l'offenser. Il repart d'un ton pénétré et solennel :

LUI. — Nous étions heureux de verser notre sang pour une cause aussi juste, pour la cause sacrée de l'indépendance. Nous avions hâte d'aborder l'ennemi. Il n'arrivait jamais assez vite. Nous l'avons rencontré à Newcastle, à Ladysmith, à Elandslaagte, à Colenso. On nous avait placés sous le commandement du colonel de Villebois-Mareuil.

Ce nom éveille dans nos cœurs de douloureux souvenirs. Je suis avide d'avoir des détails inédits sur la mort du brillant soldat. M. Plokhovy n'a point assisté au drame; il en a eu la nouvelle, le soir, avec ses camarades restés au camp. Et ç'a été chez tous ces hommes, d'origine et de race différentes, le même regret de leur chef. Ils l'honoraient pour sa vaillance, pour ses talents et subissaient son autorité. Ils soupçonnèrent quelque Uitlander de l'avoir attiré sournoisement dans un piège. Le maître d'école ne me cache pas qu'il continue d'attribuer sa fin subite à la trahison.

MOI. — C'est assez parler des autres... Parlons de vous... Vous avez été blessé?

LUI. — A la jambe, par une balle. Mais la plaie est cicatrisée. Qu'il n'en soit plus question!

MOI. — Et comment les Anglais vous ont-ils capturé?

M. Plokhovy demeure un instant pensif. Il semble

qu'il éprouve de l'embarras à retracer ses aventures personnelles ou qu'il lui soit pénible d'évoquer les souvenirs d'un récent désastre. Pourtant, sur mes instances, il s'y décide. Il me décrit la retraite des Boers, pressés, harcelés, vers Pretoria. La ville est investie. Le petit institutenr a troqué son harnais de guerre contre des habits civils. Il tente de s'échapper à cheval dans la campagne et de franchir la ligne des assiégeants. Mais ceux-ci lui tirent dessus. Il tombe. On le ramasse. On l'amène devant le général Maxwell qui lui fait subir un sévère interrogatoire :

« Qui êtes-vous? D'où venez-vous? »

Il décline ses qualités et raconte son histoire. Maxwell reprend :

« Pouvez-vous jurer que vous n'avez tué aucun Anglais? »

Le conscrit rougit d'indignation. Et cette fière réponse lui échappe :

« J'espère bien en avoir tué plusieurs!... »

Le général sourit. Ce fantassin imberbe lui plaît par sa crânerie. Il tient à lui montrer son estime :

« Voici ce que je puis faire pour vous. Ou bien vous allez me promettre de ne plus porter les armes contre les troupes de Sa Majesté et je vous laisserai libre à Pretoria. Ou bien vous repartirez pour la Hollande. Ou bien vous irez à Sainte-Hélène... Choisissez!

Le choix n'était pas douteux. Puisque M. Plokhovy se trouvait réduit à l'inaction, il n'avait plus qu'à regagner sa patrie. Trente jours plus tard un paquebot marchand l'y ramenait.

Tout ce récit est débité sans emphase, sans éclats de voix, avec une simplicité qui en double la saveur.

Moi. — Quel âge avez-vous, mon ami?

Lui. — Vingt-trois ans.

Moi. — Vous êtes un brave. Permettez-moi de vous serrer la main.

Et notre conversation s'est terminée sur un affectueux shake-hand.

Huit heures... J'achève de dîner, quand on m'apporte la carte du docteur Kiewiet de Jonge qui me rend courtoisement ma visite de tantôt. Le docteur a la tête d'un régent de collège. Des besicles d'or ornent son front scolastique. Ses cheveux grisonnent. Mais à peine a-t-il ouvert la bouche et déjà je suis saisi par la véhémence de son discours. Nous nous sommes assis contre la terrasse. Devant nous, la Meuse s'étend, élargie par le brouillard ; ses eaux coulent lentes et profondes. Des points rouges s'y meuvent. Ce sont les barques de pêche et les chalands qui rentrent au port. Et pendant que ces scènes familières se déroulent dans la mélancolie du soir, le docteur m'exprime son indignation, sa tristesse, sa détresse, sa pitié. Comme ces Hollandais, qui vont se reposer, leur tâche finie, les Boers étaient tranquilles, ils cultivaient leurs terres, ils paissaient leurs nombreux troupeaux, ils élevaient leurs fils dans l'exemple des vertus et dans la crainte de Dieu... Et des hordes sont venues, sauvages et sanguinaires, qui ont arraché le fils à sa mère, le laboureur à son sillon, le pâtre à ses brebis. Là, où jadis la vie resplendissait, la mort et la ruine se sont abattues. Et les nations civilisées assistent, impassibles et muettes, à cette abomination ! Les peuples s'indignent et la faiblesse des gouvernements n'ose approuver leur colère.

Le docteur de Jonge s'est levé. Ses lunettes d'or frémissent. Il poursuit ses pathétiques lamentations :

« Mais il existe une justice immanente. Tôt ou tard, les forfaits sont expiés. Les Boers ont des épouses fécondes, d'où leur naîtront des vengeurs ! »

Le vénérable humaniste s'est tu. Et longtemps après qu'il a cessé de parler, ses prophéties bibliques résonnent à mes oreilles. Je veux changer le cours de ses pensées et lui demande de nous guider vers la principale place de Dordrecht, où les gens du peuple dansent et festoient par amour pour la reine Wilhelmine.

Les voies qui y conduisent sont encombrées de matelots et de commères, cheminant bras dessus, bras

dessous, et hurlant des refrains, dont le sens m'échappe, mais qui exhalent un fort relent de skiedam. M. de Jonge possède sa vieille ville sur le bout du doigt. Il s'engage à travers des rues tortueuses, s'insinue dans un café, nous fait gravir un étage, nous pousse sur un balcon... Et soudain un cri d'étonnement nous échappe.

Dordrecht est à nos pieds, grouillant dans une cohue confuse. Vingt mille personnes, hommes et femmes, garçons et fillettes, ouvriers et marchands, bourgeoises et servantes, s'agitent, se bousculent autour d'une douzaine de musiciens qui leur jouent des airs de valse. D'immenses remous soulèvent cette mer grondante ; les têtes y roulent comme des vagues, et dans le murmure qui s'en échappe on discerne des clameurs aiguës, des éclats de rire, des chansons. Les bons Hollandais se divertissent. Et ils s'amusent à la façon de leurs aïeux, que Rubens peignit avec tant de verve dans son ébauche de la *Kermesse*. Ce sont mêmes gaietés copieuses, mêmes godailles, mêmes nez rubiconds, mêmes faces gourmandes, mêmes gestes polissons. Tout à l'heure un marinier, profitant de la cohue, a troussé la cotte d'une vendeuse de massepains, et j'ai cru apercevoir le couple, qui se moque si gaillardement de la pudeur, au premier plan de la toile de Rubens. A mesure que la fête s'anime, l'illusion s'accentue. Il n'y manque en vérité que les feutres à plumes de coq, les chausses débraillées et les sabots éculés des maîtres flamands...

M. de Jonge nous ramène vers l'hôtel. Comme nous nous éloignons de la place, nous croisons huit ou dix gamins qui se baladent, tambours au flanc et bannières déployées. Le docteur les arrête, prononce une phrase en hollandais. Les dix gamins s'alignent, l'un d'eux s'improvise chef d'orchestre, donne le signal, et tout à coup une pieuse mélodie s'élève dans les airs.

C'est l'hymne national du Transvaal !

Tandis qu'à l'autre bout de la rue retentissent les vociférations de la populace en liesse, une prière sort de

ces lèvres pures et monte vers le ciel. Le contraste est imprévu et plein de grandeur. Le docteur s'est découvert. Il a vidé son porte-monnaie dans le chapeau des moutards.

« Tous nos enfants savent cet hymne », dit-il gravement.

L'excellent homme! J'ai vu briller une larme sous ses besicles d'or. Et ma foi — faut-il l'avouer? — nous aussi, nous avions le cœur ému...

LE PRÉSIDENT PRIE

J'ai suivi la foule qui se portait vers l'hôtel Scribe. Et comme ma qualité de chroniqueur me donnait droit à quelques privilèges, j'ai pu pénétrer jusqu'au seuil des appartements de notre hôte illustre. Le président Krüger était bien gardé. Ses secrétaires, ses amis, ses domestiques veillaient à ce que son recueillement dominical ne fût pas troublé. J'en fus donc réduit, comme le personnage de Victor Hugo, à regarder « ce mur derrière lequel il se passe quelque chose ». L'un des attachés de la légation me dit :

« Le président prie. »

Je trouvai que ce mot, dans sa simplicité, avait beaucoup de grandeur. Il sonnait à mes oreilles comme une parole étrange et venue de loin. Il évoquait des images auxquelles nous ne sommes guère accoutumés. Il n'était pas du tout « moderne ».

En ce Paris agité, tumultueux, plein de frivolités et de passions violentes, il y a sans doute des gens qui prient, mais ce sont des humbles, des êtres douloureux et obscurs, qui cherchent auprès de Dieu un allègement à leurs misères. Il y a aussi des femmes qui vont à l'église ou au temple et y apportent un cœur pénitent. La piété

est devenue chez nous une chose intime, discrète et secrète; elle ne s'associe plus aux actes publics, elle ne se mêle plus à la vie officielle, et, si l'on peut ainsi parler, elle en est proscrite. Voilà pourquoi, lorsque l'attaché de M. Krüger m'a dit avec gravité : « Le président prie », il m'a semblé que je remontais le cours des âges, que je revenais au temps fabuleux où les rois, les princes, les conducteurs d'hommes, conscients de leur faiblesse, demandaient à la Providence de les consoler dans l'épreuve et de les aider dans le conseil.

Plusieurs journalistes accourus à l'hôtel pour y recueillir leur moisson quotidienne erraient, désappointés, le long des couloirs. Ils eussent voulu des renseignements et des détails pittoresques. Peut-être espéraient-ils apercevoir, par l'huis entre-bâillé, la tête de l'oncle Paul, dévotement courbée sur les Saints Livres, ou bien entendre les accents d'un psaume rythmé par son rude organe. Aucun murmure n'arrivait jusqu'à eux et les portes restaient closes.

Cependant, mon obligeant interlocuteur m'avait entraîné dans un petit salon, où nous eûmes du mal à trouver deux chaises libres, les autres étant occupées par des bouquets, des gerbes de fleurs, des flots de rubans, aux couleurs nationales, faible échantillon des innombrables présents que M. Krüger avait reçus. Il m'expliqua l'embarras où il était de protéger l'auguste voyageur contre tant de sympathies et d'enthousiasmes, ayant le double devoir d'épargner à sa verte vieillesse les fatigues dangereuses et d'accueillir courtoisement les Français qui voulaient lui rendre hommage.

J'abusai aussitôt de ces aimables dispositions, je l'accablai d'interrogations pressantes; et, peu à peu, cédant à mes instances, s'abandonnant au charme des souvenirs, il évoqua la vie ancienne de Krüger, sa vie d'avant la guerre, d'avant les désastres, sa vie heureuse et calme de patriarche. Et ce récit, empreint de douceur et de tristesse, coloré d'un léger accent néerlandais, avait une saveur singulière.

Tandis que le vieux Krüger lisait la Bible, à dix pas de nous, son serviteur me retraçait en de courtes phrases ce qu'il était jadis pour son peuple, et ce que son peuple était pour lui. Durant une demi-heure, j'oubliai la somptuosité banale de ce décor qui nous entourait; je ne voyais plus le velours rouge des sièges, ni l'or des tentures et des papiers peints, ni les arbres du boulevard des Capucines. J'étais entraîné au delà des mers, dans les paisibles rues de Pretoria, devant la maison où l'existence du président Krüger s'écoula et où sa fidèle épouse attend son retour.

De même qu'il prie ici, elle prie là-bas de son côté. Et leurs deux pensées, à travers l'espace — dans un élan de foi — se rejoignent...

La cordialité et la bonhomie dans l'accomplissement de la corvée journalière, le souci scrupuleux du droit, le respect des lois, le patriotisme exalté, le culte de l'indépendance, l'amour de Dieu : telles sont, vous le savez, les vertus essentielles de l'oncle Paul. Il met à leur service les ressources d'un esprit fruste et fin tout ensemble, qui a quelque ressemblance avec celui de Sancho Pança.

Et il a beaucoup travaillé. Pendant près d'un demi-siècle, chaque jour de la semaine, le dimanche excepté, voici la besogne qu'il a accomplie :

Il se levait à l'aube, ouvrait la Bible pour se rafraîchir l'âme; puis, ses oraisons achevées, ayant allumé sa pipe et bu à lentes gorgées une tasse de café, il s'asseyait contre sa fenêtre sous l'auvent; et, tout pareil à saint Louis qui, selon la légende, rendait la justice sous un chêne, il accordait audience aux citoyens de la République. Ils étaient sûrs de le rencontrer le matin dans son jardinet, le cerveau reposé, la conscience lavée; et leurs voix lui arrivaient avec le chant des oiseaux. Comment cet homme n'aurait-il pas été juste, ayant encore dans l'oreille la parole divine et sous les yeux les beautés de la nature?

A neuf heures, il se rendait au palais du gouverne-

ment; et, jusqu'au soir, il s'occupait à régler les grandes et les menues affaires de l'État. Un seul repas solide, arrosé de lait et d'eau pure (car le président Krüger ignore le goût du vin et des liqueurs fermentées) coupait cet énorme labeur qui n'avait rien de commun avec la tâche qu'assument les ministres de nos grands pays européens. Ceux-ci ne peuvent connaître individuellement leurs administrés. Il n'est pas un habitant du Transvaal que M. Krüger n'ait rencontré, coudoyé, vu naître ou vu mourir. C'est comme un vaste village, dont il serait à la fois le père, le bourgmestre et le pasteur.

A lui sont soumis les querelles de famille et les conflits d'intérêt. On compte sur sa droiture pour les apaiser.

Un jour deux voisins, deux parents, le choisissent comme arbitre. Il s'agit de partager entre eux un bien dont ils ont la propriété indivise. Ils ne s'entendent pas sur la portion du domaine que chacun d'eux prétend posséder. Le président Krüger, assis sous l'auvent de sa maisonnette, et lançant vers le ciel des nuages de fumée, écoute silencieusement leurs griefs. Ils s'excitent, échangent d'aigres propos; la dispute s'envenime. L'oncle Paul l'interrompt soudain; il dit à l'un des plaideurs :

« Tu partageras, à ton idée, le bien en deux parts. »

Il dit à l'autre plaideur :

« Tu prendras celle des deux parts qui te conviendra le mieux. »

Salomon n'eût pas rendu un jugement plus équitable et plus spirituel. En effet, le premier plaideur, ne sachant pas quel morceau choisirait son camarade, avait intérêt à faire des parts rigoureusement égales.

Ainsi fut dénoué, grâce à la sagesse souriante d'un magistrat paternel, un différend qui, s'il avait été soumis aux tribunaux ordinaires, eût engendré d'invincibles rancunes et empoisonné plusieurs générations en y jetant des ferments de haine.

Mes confrères continuent de prendre des notes dans le couloir. Ils abordent les gens qui passent, et dès

qu'un bruit se fait entendre, chuchotements, éternuements, clefs tournées dans les serrures, ils se précipitent... Je vous assure qu'ils exercent sérieusement leur métier de reporters. Ils saisissent par leurs pans d'habit les maîtres d'hôtel, Allemands flegmatiques, qui opposent aux questions fiévreuses des gestes polis et vagues.

« Dites-moi donc ce qu'il a mangé! »

Le garçon donne une réponse que l'on griffonne aussitôt sur le carnet. D'autres journalistes sont plus exigeants. Ils veulent des détails précis; leur curiosité insatiable ne s'arrête pas à la cuisine, elle fouille l'alcôve, le cabinet de toilette.

« Est-il vrai que le président couche avec son pantalon?

— Combien a-t-il de chapeaux?

— Combien de pipes?

— Et combien de tabatières? »

Ainsi sont réunis, pour plus tard, les éléments d'une histoire anecdotique de l'oncle Paul. Mais l'enquête se poursuit malaisément au milieu de la foule grossissante. L'escalier trop étroit ne pourrait la contenir, et l'on est contraint de demander aux solliciteurs leurs noms et leurs titres. La plupart sont des Parisiens en évidence, appartenant au monde de la politique, de la littérature et des arts. Quelques-uns n'ont à offrir comme référence que leur ardente admiration pour Krüger. Et ceux-là sont les plus intéressants. Il a fallu qu'un sentiment très vif les poussât à sortir de leur retraite et à effronter les rebuffades d'un suisse ou d'un concierge. Leur physionomie est animée par ce grand effort.

Les femmes surtout, chez qui le désir prend volontiers la forme de l'idée fixe, montrent une ténacité remarquable. Rien ne les rebute, ni les refus bienveillants, ni les refus secs ou grossiers. Et des scènes typiques se jouent devant la cage de l'ascenseur. Une dame arrive flanquée d'un petit bonhomme pas plus haut que ça. Elle est épaisse de taille, un peu vulgaire et s'exprime avec

une extrême volubilité. Sa robe de laine, qui l'engonce horriblement, ne sort pas de chez la bonne faiseuse. Mais ce manque d'élégance est compensé par un air de santé et de franchise robuste. L'excellente dame, qui appartient au commerce ou au peuple, a son franc parler, et les larbins galonnés ne lui font pas peur.

« Je monterai.

— Avez-vous une carte?

— Je n'ai pas besoin de carte. »

Elle désigne le garçonnet qui l'accompagne et qui paraît ennuyé de ce colloque.

« Son frère est mort au Transvaal. Il s'est fait tuer bravement. Le président Krüger ne refusera pas de nous serrer la main! »

Elle a raison. Si M. Krüger était là, il les presserait, la mère et le fils, sur sa poitrine de colosse. Mais il n'est pas là. Dans cette chambre d'hôtel, transformée en oratoire, il poursuit ses méditations pieuses. Et, pour la seconde fois, la phrase déjà entendue résonne dans le tumulte du vestibule et court dans les rangs des visiteurs :

« Le président prie! »

Oui, le président prie. Il prie pour l'affranchissement de son peuple, il prie pour ses fils tombés à l'ennemi et pour le vôtre aussi, bonne femme, pour votre cher fils qui, par un sacrifice plus désintéressé et plus méritoire, a arrosé de son sang les champs du Transvaal!

LA TÊTE DE KRUGER

DEVANT LE PROJET DU MONUMENT DE VILLEBOIS-MAREUIL EXPOSÉ A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

... Le lieu même où se trouvait l'illustre vieillard était émouvant. Cette salle où d'ordinaire sont exposés des tableaux et des statues, œuvres de débutants ou de maîtres consacrés, renfermait une vingtaine d'ébauches qui, toutes, parlaient à l'exilé de sa patrie. Oui, il semblait que de chacun de ces plâtres s'exhalât une prière et comme un hommage pieux et attendri. Lorsqu'il entra, les trois cents personnes présentes se découvrirent. Il y avait là des gens célèbres, artistes, écrivains, anciens généraux, hommes d'action et de pensée; et, derrière eux, sur les degrés du perron de pierre et dans la galerie de Minerve, une mer vivante, aux flots pressés, agitée de mouvements d'enthousiasme mal contenus, ardente et grave, un océan humain : la Jeunesse.

Les élèves de l'École poussèrent de longues acclamations, puis ils se turent avec respect... Il se fit un religieux silence...

Et j'observais attentivement la tête de l'oncle Paul :

Elle ressemble et ne ressemble pas aux innombrables images que tous les journaux du monde en ont données. Elle est des plus faciles à croquer, voire à caricaturer.

Elle offre des lignes saillantes qui s'exagèrent en quelque sorte d'elles-mêmes sous le crayon du dessinateur.

Le nez est vaste, épanoui, cordial sans être sensuel. Les joues aux chairs fatiguées recouvrent une solide ossature. La mâchoire bien armée, le front tenace, le menton qui se perd dans le col et les fourrures, mais qu'on devine carrément modelé; les oreilles largement ouvertes, habituées à recueillir les bruits de la chasse et de la guerre : fusillades lointaines et grondements des bêtes sauvages prises à l'affût... Ces éléments constituent la physionomie d'un être un peu pesant, un peu primitif, qui a poussé comme un arbre géant sur le sol d'Afrique. La sève circule en ses veines, malgré les hivers. Elle fleurit dans l'épaisse toison de sa barbe, de ses cheveux de neige, de ses sourcils grisonnants. Et, de même que M. Krüger fait songer à quelque baobab demeuré debout dans la forêt abattue, il fait songer aussi aux lourds pachydermes qui foulent l'herbe des prairies équatoriales, aux monstres paisibles dans lesquels la nature a versé sa force insouciante et tranquille.

Si rien ne s'ajoutait à ces traits, l'oncle Paul ne serait qu'un remarquable spécimen de l' « homme des bois ». Mais en ce colosse il y a autre chose que des os et des muscles. Une gerbe de lumière luit en haut du phare. Un regard infiniment expressif illumine cette masse équarrie à coups de serpe.

L'œil de M. Krüger reflète son âme, son esprit, son caractère.

Dès qu'on a vu cet œil, on ne peut plus s'en détourner; il vous obsède, vous captive; on y cherche mille indications psychologiques et on les y trouve. L'œil de M. Krüger (gris, bleu, vert, d'une nuance indécise) est, avant tout, réfléchi. L'énergie y domine, non pas cette audace extravagante qui est celle des soldats de profession et des coureurs d'aventures. M. Krüger hésite longtemps avant d'adopter une ligne de conduite. Quand une fois il l'a choisie, nul obstacle ne l'en saurait écarter. Il doit être d'un entêtement inflexible, absolu, qui décou-

rage la contradiction et lasse la résistance. C'est le bloc contre lequel les vagues se heurtent, mais qu'elles n'entament pas.

Qu'il gouvernât en patriarche sa république, qu'il la défendît contre l'envahisseur, ou bien — comme aujourd'hui — qu'il sollicite pour elle l'appui de l'Europe, toujours il a déployé, dans les divers événements où l'a jeté le destin, cette fermeté méthodique et sereine. Mais aux temps heureux, elle s'alliait à une manière de bonhomie qui n'était pas, si vous voulez, de la gaieté : l'oncle Paul n'a jamais eu l'exubérance de Henri IV. Et cependant il avait le mot pour rire. On cite de ses réparties qui sont charmantes, dans leur enjouement biblique. Il badinait volontiers avec l'Anglais, son ennemi de demain, et, sans avoir l'air d'y toucher, le remettait à sa place.

Je ne sais plus quel consul ou quel ministre de S. M. Victoria le traitait dédaigneusement de « berger ».

« Le roi David aussi était berger », répliqua Krüger.

Et le diplomate fut contraint d'avouer que ce paysan était plein d'esprit.

Les deuils, les désastres ont pour jamais tari cette belle humeur. Le président Krüger ne se déride plus. Ses yeux sont irrémédiablement tristes. On y lit une douleur contenue, faite de mille douleurs, et qui jamais ne s'allègera, tant que les maux qui l'ont causée ne seront pas réparés. Et ils ne peuvent plus l'être.

Parfois on rencontre de ces malheureux que ronge une peine inguérissable. On les sent atteints dans la source intime et secrète de la vie et frappés à mort. Leur regard est fasciné par une idée fixe, qui les poursuit, les harcèle, les prend tout entiers. Rien n'existe pour eux en dehors de leur blessure.

Ce regard obstinément tendu, ce regard tragique, c'est le regard de Krüger.

Pourtant il y flotte une lueur qui le relève et l'anime : l'illumination intérieure de la foi. Le président Krüger croit en Dieu. Il compte sur la Providence au moment

où elle paraît le trahir. Bien loin d'ébranler sa confiance, chaque nouvelle épreuve l'affermit... De là, sans doute, cette dignité stoïque qui rayonne de lui et vous pénètre...

Quand je vous dis que l'œil de l'oncle Paul est un poème !

Comme la cérémonie finissait, deux ravissantes jeunes filles se sont approchées du président pour lui présenter, avec des fleurs, leurs hommages. Peut-être s'imaginaient-elles que sa gravité s'adoucirait à leur vue et qu'il les accueillerait d'un sourire.

Il n'a pas souri. Mais il leur a tendu la main.

Et je suis sûr que cette muette étreinte les a étrangement remuées et qu'elles ont compris, entre Villebois-Mareuil et Krüger, ce que les anciens désignaient par ces mots : l'Héroïsme et la Vertu.

C'est la plus noble leçon qu'elles aient reçue à l'École des beaux-arts !

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS LES CINQ VOLUMES DES PORTRAITS INTIMES

A

About (Edmond), I, 125 à 132; II, 230 à 232; IV, 26, 154; V, 34, 69 à 71, 103, 104.
Achard, IV, 192.
Adam (Mme), V, 38.
Adam (Adolphe), II, 197; IV, 114, 249.
Agar, III, 181; IV, 180.
Ageorges, V, 283, 285.
Ahlstrœm (Mlle), III, 163, 168, 172.
Aksakof, V, 189.
Albert Ier de Monaco, II, 265 à 273.
Alcanter de Brahm, III, 288; V, 302 à 309.
Alexander (Herr), V, 80.
Alexandre, III, 285.
Alexandre III, I, 351.
Alexis (Grand-duc), III, 16.
Alexis (Paul), IV, 101.
Allais (Alphonse), V, 181.
Allan (Mme), II, 277, 280; IV, 95.
Allan Kardec, III, 215, 219.
Amel (Mme), I, 191; II, 323.
Amic (Henri), V, 288.
Anacréon, voir *Coran* (Charles).
Andréo, III, 166.
Andrieux, V, 167.
Angot (Mme), II, 215 à 223.
Antoine (André), II, 149, 214; V, 4, 22.
Arago (Etienne), I, 60; II, 117, 319; III, 125; IV, 177.
Arago (François), V, 203.
Arène (Emmanuel), I, 269 à 272.
Arène (Paul), IV, 181.
Arnal, III, 179, 201.
Arnaud (Antoine), II, 123.
Arnault, V, 298.
Arpentigny (Chevalier d'), IV, 114, 297.
Arvers (Félix), III, 29 à 36.
Arvillard (Abbé d'), II, 106.
Aubanel (Théodore), I, 259.
Auber, II, 197; IV, 114, 192 à 194; V, 56.
Aucante (Emile), III, 80.
Audebrand (Philibert), III, 34.
Audiffret-Pasquier (Duc d'), II, 102.
Augier (Emile), II, 155, 319; IV, 168, 215; V, 135.
Augusta (Impératrice), IV, 326.
Aumale (Duc d'), IV, 163; V, 64.
Aurelles de Paladine (Mme d'), III, 143.
Autriche (Prince Charles d'), V, 242.
Avellan (Amiral), I, 261 à 263.
Avrecour (Abel d'), III, 34.

B

Babinet, III, 77; V, 199, 200.
Bache, V, 79.
Bacourt (M. de), II, 25.
Badin, IV, 19, 249.
Baker, IV, 312.
Ballande, I, 286; IV, 181; V, 267, 269, 270.
Balzac (H. de), I, 81, 139, 227; II, 61, 148; III, 37, 48, 58, 60, 68, 76, 77, 89, 97 à 100; IV, 115; V, 38, 209 à 228, 290, 313 à 315.
Bancroft, I, 316.
Banville (Théodore de), II, 39, 50, 62, 242, 309; IV, 124; V, 79.
Barbaja, II, 259.
Barbey d'Aurevilly, V, 86, 92, 171.
Barbier (Auguste), II, 310; IV, 75; V, 167, 170.
Barbier (Pierre), V, 56.
Baret (Abbé), II, 103.
Baretta (Blanche), III, 130.
Barnolt, IV, 191 à 201.
Baroilhet, II, 255.
Barrière (Théodore), I, 72, 115 à 123; II, 225; III, 64, 91, 201.
Bartet (Julia), III, 182; IV, 147 à 156.
Baschet (René), IV, 208; V, 252.
Baudelaire (Charles), II,

124, 125, 309; IV, 5; V, 39, 94.
Baudin, V, 170.
Baudry, II, 276.
Bayeux (Marc), I, 328.
Beaumarchais, II, 38, 152. — V, 9, 31.
Beauregard (Costa de), II, 101 à 113.
Beauvais, V, 261, 264.
Beauvallet, IV, 164.
Becque (Henry), I, 165 à 169.
Beethoven, II, 310.
Belot (Adolphe), I, 76, 77.
Bénard, V, 68.
Benedetti (Comte), IV, 325, 329.
Benjamin Constant, IV, 134, 210; V, 107 à 116.
Bennett (Gordon), I, 365.
Benozzo Gazzali, V, 44.
Béranger, I, 92; IV, 34; V, 156, 158, 164.
Bergerat (Émile), I, 14; III, 37 à 43.
Berlioz (Hector), III, 103; V, 132 à 134.
Bernasconi, II, 321.
Bernhardt (Sarah), I, 302, 321 à 325; II, 155, 157, 158, 326; III, 41, 42, 182, 201; IV, 292; V, 91, 92, 104.
Bert (Paul), V, 201.
Berthelier, II, 290; V, 79.
Berthelot, I, 98; II, 125.
Bertillon (Alphonse), V, 259, 262.
Berton, III, 201.
Bertrand (de l'Opéra), I, 301; III, 40, 41; V, 83.
Bertrand (Joseph), II, 208, 209; III, 267.
Bianchi (Virgilio), III, 223.
Biencourt (M. de), IV, 304.
Bigot (Charles), I, 127, 131.
Binet, II, 97, 98.
Bischoffsheim, I, 5.
Bismarck (Prince de), I, 90; II, 18; III, 266; IV, 349.
Bizet (Georges), IV, 192, 197 à 200.
Bjœrnstjerne-Bjœrnson, III, 304.
Blanc (Louis), III, 125.
Blandignières (Adrien), I, 317 à 353.
Blaze de Bury, III, 34.
Blès (Numa), V, 154.
Blonska (Mlle), V, 68.
Blussé van Oud Albas, V, 329, 330.
Boccace, V, 178.
Boccage, I, 77; V, 284.
Bodinier (Charles), II, 315 à 324.
Bodmer (Karl), II, 290, 291.
Boissier (Confiseur), II, 199 à 205.
Boissier (Gaston), II, 199; IV, 86.
Bolto, I, 316.
Boldini, II, 290.
Bolling (Mlle), III, 303, 304, 306, 307.
Bonjour (Casimir), III, 34.
Bonnat (Léon), II, 290.
Bonnet (Charles), IV, 215, 216, 218, 219, 221 à 223, 226, 227, 230, 233.
Bonnin (Pierre), V, 287.
Bons d'Anty, I, 136.
Bonvalot (Gabriel), III, 231 à 241.
Bordes (Charles), III, 292.
Borel (Pétrus), IV, 124, 128.
Bornier (Henri de), II, 167 à 172.
Bossuet, I, 28, 99 à 102; II, 323, 324, 346.
Bouchor (Maurice), I, 105 à 114, 172; III, 54, 59; V, 38, 144.
Bouffar (Zulma), V, 79.
Bouffé, III, 194, 195.
Bouilhet (Louis), IV, 60, 65.
Bouilly, IV, 93, 94.
Boulanger (Général), II, 6, 37, 38, 81; III, 266, 268; IV, 13; V, 292.
Boullan (Abbé), IV, 103.
Bouquet de la Grye, V, 203.
Bourdin, I, 75.
Bourgeat (Fernand), V, 56.
Bourgeois (Anicet), III, 201.
Bourgeois (Léon), IV, 123, 126, 203, 211.
Bourget (Paul), I, 349; II, 30; III, 53 à 60, 288; IV, 311; V, 13, 36 à 44.
Bourgoin, V, 299.
Bourgoing (De), II, 89 à 91.
Bourgouain (De), IV, 253.
Bourzès (Pierre de), IV, 225.
Bouteville (Mlle de), IV, 220.
Bouvier (Alexis), V, 237.
Boyer d'Agen, IV, 145.
Brahm (Alcanter de), III, 288; V, 302 à 309.
Brantôme, I, 320.
Brard, II, 316.
Brasseur, V, 79.
Brassier, III, 77, 78.
Bréhant, I, 211.
Bréhat (De), IV, 114.
Bréon (De), V, 261, 264.
Bressant, I, 327, 331; II, 282, 283; III, 177, 181, 182, 201.
Breton (Jules), I, 152.
Brette (Chanoine), IV, 285.
Bridaine, II, 135.
Brieux (Eugène), V, 7, 18 à 26.
Briguiboul, IV, 330.
Brindeau, I, 76; III, 179.
Brisson (Henri), I, 66.
Brizeux, V, 167, 169.
Brocchi (Dr), V, 3.
Broglie (Duc de), II, 102.
Brohan (Augustine), II, 275 à 284; III, 182, 201; IV, 158, 159, 161, 334.
Brohan (Madeleine), I, 287; II, 275 à 284; III, 177, 182; IV, 90, 158, 159, 161.
Brohan (Suzanne), III, 182, 183; IV, 158, 159, 161.
Bruant (Aristide), I, 191; II, 19; III, 11 à 19, 285; V, 88, 144.
Brunetière (Ferdinand), V, 218, 221.
Buchotte, III, 20, 30, 33.
Budin (Dr), III, 149.
Buff (Mlle), Voir *Charlotte*.
Buisson, V, 214.
Buloz, I, 146; III, 84, 93.
Bureau (Jean), V, 274 à 276, 279 à 282.
Burne Jones, III, 2, 288.
Busnach (William), I, 299.

C

Cabanel, V, 112.
Cabel (Marie), IV, 192.
Cadol (Edouard), III, 83.
Cagnin, II, 319.
Calderon, III, 73.
Callot (Jacques), V, 281.
Cambronne, V, 29, 30.
Campbell-Clarke, II, 322.
Capoul (Victor), IV, 192.
Capus (Alfred), I, 254.
Carjat, I, 76, V, 81.
Carnot (Sadi), I, 236, 262.
Caron (Rose), I, 311; II, 135.
Carpeaux, II, 143; V, 105.
Carré, III, 215.
Carrel (Armand), I, 66.
Carrère (Jean), IV, 126.
Carrier-Belleuse, V, 227.
Carrière, II, 246.
Carvalho (Léon), IV, 192; V, 131.
Cassagnac (Paul de), IV, 267.
Castagnary, V, 51.
Cavaignac (Godefroy), V, 256.
Cazals, V, 150.
Cazin, III, 187.
Céard (Henry), IV, 76, 101.
Cecil (Lord), IV, 308.
Cellini (Benvenuto), I, 58; II, 198.
Cervantes, II, 18; IV, 50.
César, V, 39, 104.
Chabrillan (De), V, 322.
Chacornac, V, 201.
Chadeuil, I, 125, 126.
Cham, I, 226; II, 146; IV, 195.
Chamfort, II, 38, 64; III, 117.
Chandèze, V, 276.
Charcot (Docteur), III, 221.
Charles VIII, IV, 306; V, 221.
Charlet, I, 221; IV, 266; V, 252.
Charlier-Tabur, III, 277.
Charlotte, IV, 337 à 346.
Charpentier (Peintre), III, 81.
Charpy de Sainte-Croix, IV, 219 à 228, 230 à 233.
Chartran (Théobald), IV, 129 à 137.
Chassériau, V, 119.
Chateaubriand, II, 346; IV, 79; V, 19, 20.
Chaumont (Céline), I, 284, 298; V, 83.
Chauvin, IV, 310, 312.
Chavette (Eugène), II, 226, 227.
Chavigny, II, 283.
Chebroux (Ernest), V, 156 à 160, 162 à 166.
Chénier (André), I, 152.
Cherbuliez (Victor), IV, 81.
Chéri (Rose), III, 198.
Chevassu (P.), II, 151.
Chevet, V, 215.
Chincholle (Charles), I, 156; IV, 267; V, 262.
Chloé, IV, 143.
Choiseul (Mme de), III, 222.
Choiseul (M. de), II, 106.
Chopin (Frédéric), III, 80, 81, 87, 101 à 109; V, 287, 293.
Cicéron, II, 117; IV, 69.
Cico (Mme), IV, 192.
Cladel (Léon), I, 177 à 180; IV, 124.
Clairin (Georges), I, 217 à 222; III, 49.
Clairville, III, 35.
Clapisson (Louis), IV, 114.
Claretie (Jules), I, 53 à 55, 134, 259, 316, 352, 353; II, 281, 309, 318, 319, 344; III, 45 à 51, 74; IV, 7, 174, 237; V, 63, 72, 147.
Claretie (Léo), V, 227.
Clémenceau (Georges), II, 77 à 83.
Clésinger (Mme Solange), III, 79, 81 à 83, 85 à 87, 95; V, 289, 292.
Clodion, I, 237.
Clodoche-Clodomir, V, 319 à 326.
Cluseret (Général), II, 218 à 220.
Collet (Louise), III, 116.
Comettant (Oscar), II, 351.
Comte (Auguste), I, 203.
Cook, IV, 117; V, 101.
Cooper, I, 191.
Coppée (François), I, 134, 329 330, 350; II, 49, 50, 76, 309, 311, 312, 333 à 346; III, 54, 201, 210, 288; IV, 124; V, 144, 147, 168, 232.
Coquelin aîné, I, 196, 297, 327; II, 37, 61, 62, 151 à 156, 164, 320, 326, 330, 343, 314; III, 190; IV, 160, 201, 292.
Coquelin cadet, I, 316; III, 187 à 191; IV, 14, 201, 211; V, 91, 266, 267.
Coran (Charles), V, 167 à 179.
Corcole, III, 209 à 219, 221.
Cormon (Eugène), V, 209 à 217.
Corneille, I, 83, 329, 331; II, 171, 330; III, 208; IV, 178, 181.
Cornu, V, 203.
Corot, II, 148; III, 188; IV, 129.
Corrège, II, 38.
Corrigan (Archevêque), IV, 133.
Couder, V, 79.
Couderc, IV, 192.
Couesdon (Mlle) et sa famille, III, 268, 279; IV, 265 à 281.
Coupois, V, 261.
Courbet, II, 289.
Courbet (Eugène), I, 152; V, 51.
Courbet (Gustave), IV, 129.
Courteline (Georges), III, 283; IV, 11 à 20, 249.
Courtois (Gustave), IV, 147.
Cousin (Victor), IV, 26, 80.
Couvreur, V, 314.
Cramoisy (André), IV, 231.
Crédé, III, 33 à 36.
Crémieux, III, 125.
Crin, V, 258, 259, 262, 263.
Crispi (Mme), V, 195, 196.
Crookes (Dr), III, 224; V, 194.
Cuignet (Commandant), V, 263.
Cullagh (Joseph), III, x et xi.
Curel (F. de), V, 1 à 9.
Cuvillier-Fleury, III, 67.

D

Dacns (Abbé), II, 295 à 303.
Dagnan, III, 188.
Dalou, I, 237.
Damieni, V, 194.
Dansse (Louise-Angélique), IV, 216 à 219, 221, 228 à 230, 232.
Dantan, V, 313.
Dante, IV, 50.
Darcier, II, 161; III, 206; V, 142, 143.
Darwin, III, 121, 123.
Dash (Comtesse), III, 48; IV, 316, 330, 331.
Daubry (Paul), V, 137, 141.
Daudet (Mme Alphonse), I, 51, 52.
Daudet (Alphonse), I, 34, 47 à 55, 286; II, 18, 69, 173, 245 à 253, 354; IV, 76, 150; V, 116.
Daumier, I, 226; II, 148.
David, III, 134; V, 341.
David d'Angers, III, 113.
Debrit, V, 67.
Decourcelle (Adrien), I, 76; V, 13.
Decroix (E.), III, 253 à 262.
Degas, II, 286; III, 188.
Deibler, III, 264.
Déjazet (Virginie), III, 194, 195.
Delaborde (Vicomte), IV, 93; V, 51.
Delacroix (Eugène), I, 152; V, 99, 212, 298.
Delamare (Le Pompier), V, 229 à 236.
Delaroche (Paul), I, 152; V, 99.
Delaunay, I, 297, 329, 330; II, 275, 278; IV, 149, 168; V, 81.
Delaunay (Louis), I, 85, 86; III, 177 à 185.
Delavigne (Casimir), I, 152; IV, 95, 123.
Delescluze, I, 60.
Delibes (Léo), IV, 195 à 197.
Delmet (Paul), III, 283.
Delon, III, 76.
Demidof (Comte), II, 256.
Demôle, III, 157.
Denis, IV, 249.
Dentu, III, 48, 65.
Déroulède (Paul), II, 82; V, 142, 261.
Désaugiers, V, 157, 179.
Desbarolles, IV, 114, 294, 297.
Desbordes-Valmore (Mme), IV, 158.
Descartes, II, 123.
Deschamps (Gaston), V, 37.
Deschamps (Rose), V, 79.
Deschanel (Emile), II, 115 à 120; IV, 21, 25 à 28.
Deschanel (Paul), IV, 21 à 30.
Desclée (Aimée), V, 84.
Deshoulières (Mme), IV, 70.
Desjardins (Paul), II, 127.
Deslandes (Raymond), I, 299, 300; III, 39; V, 12, 13.
Desvallières (Georges), IV, 96.
Desvallières (Maurice), IV, 96.
Detaille (Edouard), V, 30.
Detrois, V, 90.
Deutch, IV, 179.
Deveria, V, 210.
Diaz, II, 148.
Diderot, III, 43; IV, 151; V, 150.
Didon (Père), I, 192 à 196, 198, 199, 202, 204.
Didot, II, 307.
Dierx (Léon), IV, 121 à 128.
Dieulafoy (M. et Mme Jane), III, 129 à 137.
Doche (Eugénie), III, 193 à 201.
Docre (Chanoine), IV. 103.
Doge (Maurice), III, 247, 249, 250.
Donizetti, II, 255.
Donnay (Maurice), II, 27; V, 7.
Dorchain (Auguste), I, 161 à 164.
Dormeuil, I, 301; V, 83.
Doucet (Camille), II, 291; III, 67; IV, 160; V, 56.
Doumic (René), I, 159; II, 123.
Doux (Michel Le), IV, 306.
Drake del Castillo, V. 219, 228.
Dreyfus (Abraham), I, 127.
Dreyfus (Alfred), V, 250, 254 à 256, 261, 263, 264.
Dreyfus (Henri), I, 191.
Driessens (Charles), I, 205 à 214.
Drumont (Edouard), II, 31; IV, 267, 292.
Du Barry (Mme), II, 336.
Dubois (Mme), III, 106.
Dubois (Emilie), IV, 161.
Dubois (Paul), III, 121.
Dubois (Théodore), V, 55 à 63.
Du Buit (Me), II, 130.
Du Camp (Maxime), V, 48 à 50, 52.
Duclerc (Mlle), III, 285.
Ducuing, I, 127.
Dudevant, V, 299.
Dugazon, V, 59.
Du Guesclin, II, 141.
Dumas père (Alexandre), I, 81; II, 117, 118, 230, 231, 251, 284; III, 47, 71 à 73, 91; IV, 27, 114, 292; V, 203, 254, 284; 293.
Dumas fils (Alexandre), I, 305; II, 214, 252, 319; III, 4, 39, 80, 83, 91, 194, 195, 197, 198, 199, 215, 261; IV, 81, 114, 151, 155, 168, 170, 178, 291, 292, 294, 297 à 299; V, 56, 149.
Dumont, II, 143.
Duncan, I, 246.
Dupanloup (Mgr), IV, 2, 3.
Dupeuty, I, 76.
Dupin (Aurore). — Voir *Sand* (George).
Dupin (Père), IV, 201.
Dupleix, III, 237 à 239.
Dupont de l'Eure, III, 125.
Dupont (Pierre), V, 152, 156, 158, 160.
Duprat (Pascal), III, 125.
Duprez (Gilbert), II, 255 à 263; IV, 348.
Dupuis (José), IV, 208; V, 79, 83.
Dupuy (Charles), I, 262.
Duran (Carolus), IV, 134, 140; V, 46.
Duse (Eleonora), IV, 178.
Dussouil (Abbé), IV, 364 à 372.
Dutheil, V, 299.

Duval (Bouillon), I, 25.
Duvant, III, 188.
Duvernois (Clément), I, 61, 64, 65 à 67.
Duvernoy (Alphonse), V, 57.
Duvert, I, 8.
Duvignaud (V.), I, 131.

E

Ebner, I, 49.
Elisabeth (Reine), I, 318.
Elleviou, II, 260.
Encausse (Docteur). — Voir *Papus*.
Ennery (Adolphe d'), II, 8; V, 269.
Erard, IV, 306.
Erny, III, 225.
Esterhazy, V, 260.

F

Fabié (François), I, 175 à 180; IV, 181, 182.
Fabre (Ferdinand), II, 185; III, 295 à 302.
Faguet (Émile), I, 181 à 184; II, 53; IV, 38.
Faider, IV, 257 à 264.
Falguière, IV, 145; V, 107.
Fantin, III, 188.
Faret, IV, 228.
Fargueil (Anaïs), III, 194; V, 79.
Faure (Félix), III, 13.
Faure (J.-B.), II, 285 à 293.
Faure (Maurice), I, 257 à 259.
Faye, V, 203.
Fechter, III, 194 à 196.
Félix, V, 79.
Fénelon, I, 99; IV, 47.
Ferrier (Paul), I, 300, 301.
Ferry (Jules), I, 66, 85, 86; II, 79, 83; III, 246; V, 51.
Feugères, IV, 179.
Feuillet (Octave), III, 91.
Feydeau (Ernest), IV, 198.
Feydeau (Georges), V, 10 à 17.
Firmin, I, 84; III, 179.
Flammarion (Mme), V, 190, 196, 205.
Flammarion (Camille), II, 173 à 182, 194; V, 189, 190, 196, 197 à 208.
Flaubert (Gustave), II, 225, 345; IV, 57, 61, 62, 65, 68, 69, 73; V, 4, 284.
Floquet (Charles), I, 66, 262; V, 51.
Florian, V, 130.
Flourens, IV, 16, 17.
Foncel, V, 278.
Fontaine (Léon), IV, 63, 66 à 68, 75.
Fonvielle, I, 65.
Forain (Jean-Louis), II, 143 à 149; IV, 110.
Formigé (Camille), IV, 214.
Fouquier (Henry), I, 62, 127, 129, 131; V, 45 à 54.
Fournel (Victor), I, 134.
Fournier (Edouard), I, 328.
France (Anatole), II, 50; V, 25, 147, 304, 305.
Francisque, V, 315.
Franck (César), III, 103; V, 63.
Franc Nohain, V, 180 à 188.
François (Mère), V, 238.
Frébault (Elie), V, 137, 141, 143.
Frémiet (Emmanuel), V, 104.
Frémine (Charles), IV, 181, 182.
Friant, III, 188.

G

Gailhard (Pedro), I, 310; III, 41; IV, 203, 209, 210.
Gallet (Louis), II, 192, 194 à 197, 351.
Galliffet (Général de), II, 81; IV, 328, 329.
Galli-Marié (Mme), IV, 200.
Gambetta (Léon), I, 66, 270; II, 79, 81, 83, 132, 133, 152, 290, 311; III, 47, 269; IV, 23; V, 50, 51, 53.
Ganderax (Louis), II, 212, 213.
Gandillot (Léon), I, 340.
Ganne (Louis), IV, 320.
Garcia (Manuel), V, 129.
Garcia (Pauline), III, 82.
Garnier (Jules), III, 264.
Gautier (Théophile), I, 275; III, 39, 42, 43, 47, 89, 98 à 100; IV, 5, 254; V, 52, 53, 94, 98.
Gavarni, I, 226, 227; II, 29, 145 à 148; III, 199; V, 179, 210.
Geoffroy-Saint-Hilaire, III, 257.
Georges de Prusse, IV 316, 346, 347, 349 à 351, 355.
Georges de Saxe, IV, 371.
Gérard, IV, 94; V, 312.
Gérard (Rosemonde), II, 39 à 47.
Gérôme (Léon), IV, 140; V, 97 à 106.
Gervex (Henri), II, 64 III, 188.
Gil Perès, V, 79.
Girardin (Mme de), III, 106; IV, 330, 352.
Girardin (Emile de), I, 61 à 64, 66; II, 117, 317; IV, 346.
Giraud, III, 180.
Girot, I, 271.
Glatigny (Albert), III, 35; IV, 125.
Glinel (Ch.), III, 34.
Godard (Aéronaute), II, 177 à 179.
Gœthe, III, 73; IV, 199, 337 à 346; V, 19, 20.
Goirand, III, 147, 149.
Goldsmith, V, 123.
Goncourt (Edmond de), I, 53, 55; II, 246; IV, 153, 154; V, 34, 147.
Gondinet (Edmond), IV, 196.
Gonne (Miss Maud), I, 241 à 249.
Gonse (Général), V, 263, 264.
Gorse, V, 219.
Got (Edmond), I, 259; II, 136; III, 177, 182; IV, 8, 95, 167, 168, 171.
Gotter, IV, 340.
Goudeau (Emile), III, 58.
Gounod (Charles), I, 310; II, 242, 291; III, 41; IV, 192, 195, 201, 320; V, 135.
Goya, I, 237.
Gozlan (Léon), V, 215.
Grammont (Comte Arnaud de), III, 223, 226.

Grammont-Caderousse, V, 321, 322.
Granara, II, 259.
Grandlieu (Philippe de), I, 156.
Granier (Jeanne), IV, 279.
Grassot, V, 315.
Grau, I, 316.
Gresset, IV, 167.
Grétry, IV, 200.
Greuze, II, 103, 106.
Grévin, I, 223 à 230; II, 146, 149.
Grévy (Jules), IV, 5, 6.
Grieg (Edw.), III, 308.
Grimm, V, 150.
Grosclaude (Etienne), II, 33 à 38.
Guardi, I, 237.
Guerlain, I, 282.
Guilbert (Yvette), I, 45, 191; II, 18, 23, 157 à 164, 323.
Guillaume Ier, I, 90; III, 181; IV, 316, 317, 324, 326, 327, 329, 347, 349.
Guillaume II, III, 265; IV, 327, 346.
Guillaume III d'Orange, V, 243.
Guillet (Léon), IV, 257.
Guitry, III, 17.
Guizot, IV, 78, 80.
Gunsbourg (Raoul), I, 71.
Guttinguer (Ulrich), III, 36.
Guyet-Desfontaines, III, 35.
Gyp, II, 25 à 32; IV, 7.

H

Halévy (Fromenthal), II, 197; IV, 197, 198; V, 76.
Halévy (Ludovic), I, 227; II, 208, 209; IV, 197, 198; V, 74 à 85.
Hanska (Mme de), III, 97, 98.
Hardouin de Péréfixe, IV, 227.
Harel, V, 214.
Harpignies, II, 306.
Harris (Augustus), IV, 183.
Hartmann (Mlle). Voir Mme *Silvain*.
Haussmann (Baron), I, 122; V, 35.
Havin (Léonor), V, 202.
Haydn, V, 192.
Hébrard (Adrien), I, 66; V, 51.
Heilbuth, II, 276.
Hennequin, I, 299.
Henner (J.-J.), II, 306.
Hennique (Léon), IV, 76, 101.
Henri IV, II, 216; III, 269; V, 344.
Herbet, IV, 284, 287, 289.
Heredia (José-Maria de), II, 49 à 56, 312.
Héro, IV, 54.
Hérold, II, 197; IV, 200.
Hérold (Ferdinand), IV, 127.
Hervieu (Paul), II, 27; IV, 95, 168.
Herz (Cornélius), I, 236, 237; II, 80.
Hetzel, IV, 114, 115, 118.
Heugel, II, 347.
Hippolyte, IV, 70.
Hoche (Général), IV, 343.
Hoelzel, V, 139.
Honorine, V, 79.
Horace, I, 32; III, 197.
Horn (Comtesse de), V, 287.
Hostein, III, 194.
Houdon, I, 62; IV, 170; V, 193.
Houssaye (Arsène), III, 77; IV, 254, 330; V, 34, 81.
Houssaye (Henry), IV, 310.
Hugo (Adèle), III, 115, 116.
Hugo (Charles), III, 116.
Hugo (Mme Victor), IV, 36.
Hugo (Victor), I, 34, 35, 38, 53, 79 à 86, 139, 152, 239, 329; II, 8, 53, 62, 68, 88, 117, 118, 172, 230, 232, 271, 309, 311; III, IX, 36, 49, 71, 72, 75 à 78, 82, 111, 115, 116, 125, 170, 180; IV, 4, 5, 26 à 28, 95; V, 94, 170, 182, 183, 237, 309, 336.
Hugues (Clovis), III, 47.
Hulst (Mgr d'), I, 199, 202, 204.
Humann (Amiral), IV, 240, 243.
Humbert (Alphonse), I, 261 à 267.
Humblot (M. et Mme Léon), III, 243 à 252.
Humboldt (De), V, 212.
Hume (Mme), V, 192.
Huret-Lagache, III, 191.
Huysmans (Joris-Karl), III, 292, 293; IV, 64, 76, 99 à 110, 283, 286, 312.
Hyacinthe (Comédien), V, 79, 318.
Hyacinthe (Père), I, 194.

I

Ibsen (Henrik), III, 172; V, 308.
Ingersall (Robert), III, x.
Ingres, IV, 194; V, 99.
Irving (Henry), I, 313 à 320; III, 184.
Isabey, IV, 94.

J

Jacob, I, 134.
Janin (Jules), I, 275; II, 230; III, 47, 197, 199, 200.
Janssen, V, 203.
Jaquesson de la Chevreuse, II, 143.
Jeanne d'Arc, I, 245; III, 30; IV, 142.
Jeanniot, IV, 56.
Johannot (Tony), V, 285.
Josse (Ursule), V, 292.
Jouaust (Colonel), V, 264.
Jouslin de la Salle, I, 117.
Jouvin (Baptiste), I, 75.
Jouy (Jules), II, 19; III, 280.
Jovis, III, 280.
Joyeux (André), III, 282.
Judic (Anna), I, 191, 301; II, 162, 323.

K

Kahn (Gustave), IV, 126.
Karnegie, IV, 133.
Karr (Alphonse), II, 117.
Kean, I, 317.
Kestner (M. et Mme), IV, 340 à 343, 345, 346.
Kielmansegg, IV, 340.
Kiewiet de Jonge, IV, 329, 333, 334.
King (John), V, 189.
Kirchberger (Joseph), IV, 317 à 319, 327, 329, 330, 337, 347, 354.

Klopstock, IV, 339.
Koning (Victor), III, 39, 42.
Krauss (Gabrielle), I, 311.
Krüger (Paul), V, 336 à 345.

L

Labiche (Eugène), I, 276, 280, 340; II, 332; III, 155; IV, 331; V, 72, 312.
Lablache, II, 255; V, 129.
Labori (Me), V, 260.
Lacaussade, IV, 122.
Lachambaudie, II, 117.
Lacordaire, IV, 81.
Lacroix (Jules), II, 240.
Lacroix (Paul), I, 134.
Ladoucette, II, 215.
Lafargue (Paul), I, 126, 129, 132.
Lafenestre (Georges), II, 312.
Laferrière, V, 269.
La Fontaine, I, 24, 140, 141; III, 47; IV, 97, 158, 182.
Lagartijo, IV, 207.
La Grange, III, 181.
Laluyé, IV, 161.
Lamarck, III, 123.
Lamartine (A. de), I, 99, 139; II, 119; III, IX, 49, 125; IV, 31, 78, 89, 95; V, 135, 170, 171.
Lambert père (Albert), I, 189.
Lami (Eugène), IV, 292.
Lamoricière (Général), IV, 23.
Lamoureux (Charles), IV, 320.
Landelle, V, 164.
Landrol, II, 158.
Lannari, II, 259, 260.
Laparcerie (Cora), IV, 127.
Lapissida, I, 310.
Lapommeraye (H. de), V, 56.
La Rochefoucauld, III, 7.
La Rounat, I, 126, 131; II, 342; III, 42.
Larroumet (Gustave), I, 186, 187; II, 342, 343.
Lasne, V, 51.
Lassouche, V, 310 à 318.
Lastoyras (Louis), V, 267, 268, 270 à 278, 280.
Latouche (H. de), V, 170.
Latour de Saint-Ybars, I, 328.
Laube (Julius), IV, 319, 320.
Laugier, IV, 177.
Laurens (J.-P.), V, 107.
Laurenty (De), V, 28.
Laurier (Clément), V, 51.
Lausanne, I, 8.
Lavedan (Henri), I, 88; II, 27; IV, 1 à 10, 168; V, 232, 310.
Lavedan (Léon), IV, 3.
Laya, V, 70.
Léandre (Charles), III, 188; IV, 54.
Le Bargy (Charles), II, 41; IV, 165 à 174; V, 57, 278.
Lebay (Abbé), V, 240, 242, 243, 246, 248, 249.
Leblanc (Léonide), V, 140.
Lebrun-Renaud (M. et Mme), V, 250 à 257.
Leclercq (Julien), III, 288.
Leconte de Lisle, I, 88; II, 50, 62, 309; IV, 122.
Le Couppey, IV, 200.
Lefèvre (Maurice), I, 191.
Legay (Marcel), III, 280.
Legouvé (Ernest), II, 291; IV, 89 à 97; V, 56, 167, 209.
Legrand (Maurice). Voir *Franc Nohain*.
Legros, III, 247, 250.
Lemaire (Madeleine), III, 188.
Lemaitre (Frédérick), I, 79; IV, 180; V, 210, 214, 215, 269.
Lemaitre (Jules), I, 31 à 46; II, 17, 53, 102, 123; III, 55, 268, 269, 288, 296; IV, 311; V, 25, 183, 305.
Lemerre (Alphonse), IV, 73.
Lemoinne (John), II, 125.
Lemoyne (André), II, 305 à 314.
Léon XIII, II, 5, 298; IV, 129 à 137; V, 63.
Le Play, V, 43.
Le Roux (Hugues), II, 17 à 24, 323.
Leroy, V, 286, 290 à 292.
Le Roy de Kéraniou (Olivier), I, 353 à 361.
Lesourd, V, 224, 227.
Lespès (Léo), I, 75.
Lesseps (Ferdinand de), I, 357.
Leuven (De), IV, 192, 198, 199.
Levallois (Jules), III, 112 à 115, 117.
Levassor, IV, 355.
Leverrier, V, 199, 201, 202.
Lévy (Calmann), III, 91.
Lévy (Michel), III, 65, 91.
Leygues (Georges), IV, 203, 210, 211.
Ligier, V, 281.
Lireux (Auguste), III, 197.
Lisbonne (Maxime), III, 285, 286.
Liszt (Franz), III, 103; IV, 95; V, 130, 287.
Lockroy (Édouard), II, 85 à 91, 318, 319; IV, 235; V, 51.
Locle (Camille du), IV, 192, 198, 199; V, 103, 104.
Lombroso (Cesare), III, 223; V, 189, 207.
Lorne (Marquis de), IV, 309.
Loti (Pierre), I, 337; II, 65, 68; V, 41, 112, 113.
Lovenjoul (Spoelberch de), III, 89 à 100, 182; V, 226, 283, 300.
Lucet (Raoul), I, 127.
Ludo, V, 83.
Lugné-Poë, III, 290, 291.
Luguet (René), I, 276.
Luneau (François), V, 298, 299.

M

Machon (Abbé), IV, 220.
Mac-Kinley, IV, 133.
Mac-Nab, III, 280.
Madier de Montjau, IV, 27.
Madrasso, IV, 134.
Mæterlinck (Maurice), III, 1 à 9, 288.
Magnard (Francis), II, 322.
Magny, III, 118.
Maillet (Arthur), III, 237, 240.

Mairet (Henri), II, 338; III, 46, 49.
Maistre (Joseph de), II, 108.
Maitland, IV, 312.
Malespine, I, 64, 65.
Malibran (Maria), II, 260; V, 127 à 129.
Mallarmé (Stéphane), III, 288; IV, 123.
Mallet (Félicia), I, 191.
Malot (M. et Mme Hector), III, 61 à 69.
Manceau, V, 296, 297.
Manet (Edouard), II, 286, 289, 290.
Maquet (Auguste), IV, 124.
Marcelin, I, 8; III, 301.
Marcolla (Signora), II, 259.
Marcère (De), I, 67; IV, 23.
Marchesi (Mme), I, 309, 310.
Margonne (De), V, 224, 225, 227.
Marillier, I, 26.
Mario, V, 129, 130.
Marlborough (Sire de), IV, 142.
Marmier (Xavier), I, 21, 22.
Marnicouche, I, 134.
Mars (Mlle), I, 84; IV, 158.
Marsalès. Voir *Polin*.
Marsy (Mlle), III, 184.
Marsy (Mme de), III, 140, 143, 145.
Martel (Mme de). Voir *Gyp*.
Martel (Charles), I, 127.
Martin (Henri), III, 281 à 283; V, 201.
Mary (Jules), V, 223.
Mascaron, I, 101.
Maspero (G.), III, 130.
Massé (Victor), IV, 192.
Massenet (Jules), II, 197, 317 à 356.
Masson (Paul), III, 263 à 270.
Mathias, III, 101 à 106.
Mathilde (Princesse), II, 345, 346.
Maubant, IV, 181.
Mauclair (Camille), III, 8.
Mauny-Talvande (Comte de), IV, 303 à 313.
Maupassant (Guy de), I, 88; II, 22; III, 54; IV, 55 à 76, 102; V, 4.
Maupassant (Mme Laure de), IV, 55 à 76.
Maurras (Charles), V, 38.
Maxwell, III, 223, 226; V, 332.
Mazzantini (Don Luis), IV, 203 à 211.
Meilhac (Henri), I, 3 à 11, 227, 301 à 305; II, 149, 207 à 214; III, 159; IV, 197, 267, 316, 334; V, 12, 72, 74, 77, 78, 81 à 83.
Melba (Mme), I, 307 à 312; III, 194.
Mélingue, I, 58; II, 256; V, 237, 269.
Mendès (Catulle), II, 50, 57 à 64, 309; IV, 18, 102, 124, 127, 178; V, 91.
Ménier (Paulin), V, 281.
Mercié, V, 107.
Mercier, I, 8.
Mercier (Général), V, 260, 264.
Méret, V, 204, 205.
Mérimée (Prosper), I, 147; III, 93.
Merlet, V, 70.
Mérode (Cléo de), IV, 290.
Mérovak, IV, 283 à 290.
Méry, II, 226, 227; IV, 318, 330, 335, 337, 346, 349.
Méry (Gaston), IV, 267, 280.
Mesplès, IV, 20.
Metternich (Mme de), IV, 316.
Meunier, III, 188.
Meurice (Paul), I, 81; III, 71 à 78; V, 237, 269, 284.
Meyer (Arthur), I, 68; IV, 267.
Meyerbeer, II, 255; IV, 188; V, 56, 131, 135.
Mialaret (Mlle Athénaïs). Voir Mme Jules *Michelet*.
Michel-Ange, IV, 143; V, 122, 176.
Michel (Louise), II, 183 à 190; V, 163.
Michelet (Mme Jules), IV, 31 à 51.
Michelet (Jules), I, 111. IV, 26, 31 à 54; V, 172.
Millanvoye (Bertrand), III, 283.
Millet (J.-F.), I, 152; II, 290.
Mily-Meyer (Mlle), I, 191, 192; II, 323.
Mink (Paule), II, 188.
Mirabeau, II, 25.
Miribel (Général de), II, 81.
Mistral (Frédéric), IV, 126; V, 96, 167, 171 à 174.
Mitchell (Robert), IV, 330, 334.
Moëssard, V, 214.
Moinaux (Georges). Voir *Courteline*.
Moinaux (Jules), IV, 14 à 16, 20.
Moland (Louis), I, 135, 136.
Molé, IV, 23; V, 169.
Molière, I, 83, 120, 132, 135, 136, 286, 291, 305, 329, 337; II, 146, 152, 155, 207, 319, 321; III, 41, 46, 63, 177, 182, 183, 189, 274; IV, 20, 82, 149, 157, 158, 168, 178, 213, 217, 219, 221 à 223, 227 à 229, 231; V, 31, 61, 72, 186, 217.
Monnier (Marc), I, 299.
Monod (Gabriel), IV, 34.
Monrose, II, 151; III, 179.
Monsabré (Père), I, 199.
Monselet (Charles), I, 76, 213; III, 47, 201.
Montaiglon (De), I, 134.
Montaland (Céline), I, 275 à 289.
Montaubry, IV, 192.
Montégut (Emile), II, 312; IV, 330, 331, 346.
Montesquieu, II, 346.
Montigny, III, 194, 198.
Montyon (De), IV, 86.
Monval (Georges), I, 133 à 136; II, 343.
Morand, III, 189.
Moreau (Père), V, 293, 297.
Moreau (Gustave), V, 117 à 126.
Moreaude (la), V, 296 à 298, 300.
Morès (Marquis de), IV, 298.
Moretto, V, 44.
Morin, V, 78.
Mornay (De), V, 322.
Morny (Duc de), II, 247; III, 184; V, 77.

Mounet (Paul), III, 27, 39.
Mounet-Sully, I, 204, 316. 327 à 332; II, 62, 135, 156, 235 à 243; III, 27, 74, 75; IV, 152, 210.
Mozart, III, 114; IV, 320.
Muller (Mlle), III, 184.
Munkaczy, III, 170.
Mürger (Henry), I, 25; II, 230. 345; III, 91; V, 19, 20, 49, 99, 149.
Musset (Alfred de), I, 35, 139, 140, 164, 204; II, 126, 280; III, 35, 36, 79, 80, 82 à 85, 87, 92, 93 à 95, 177 à 179, 191; IV, 71, 78, 95, 157, 292; V, 81, 149, 291, 300.

N

Nadar, V, 211.
Nadaud (Gustave), III, 253, 282; V, 156 à 166.
Najac (De), V, 34.
Nansen (Fridtjof), III, 303 à 310.
Nanteuil (Célestin), III, 199.
Napoléon Ier, II, 173, 256; III, 13, 27, 267, 299; IV, 61, 142, 159, 171, 240, 316, 327; V, 28, 30, 51, 172, 249.
Napoléon III, I, 280, III, 180, 195, 256, 269; IV, 80, 245, 252, 253, 371.
Napoléon (Prince), III, 83; V, 140.
Nasr-ed-Dine, III, 130, 132, 133.
Navery (Raoul de), IV, 316, 330.
Necker, V, 54.
Nefftzer, I, 60.
Neuwied (Princesse de), IV, 335, 336.
Nibor (Yann), II, 65 à 76; III, 308; IV, 235 à 244.
Nicolas II, IV, 92, 163.
Nicolo, IV. 200.
Nilsonn (Christine), IV, 292.
Nittis, I, 51.
Noailles (De), IV, 79.
Nobel, III, 163 à 175.
Nodier (Charles), II, 169; III, 36.
Nolac (De), V, 295.
Nordling (Gustaf), III, 163.
Normand (Jacques), I, 87 à 93.
Notta, IV, 123.
Nourrit (Adolphe), II, 261; IV, 348.

O

Odry, V, 315.
Offenbach (Jacques), III, 119; IV, 316, 346, 349; V, 74 à 85.
Ohnet (Georges), II, 26, 30.
Ollivier (Père), II, 135 à 141.
O'Meara (Mlle Camille), III, 106, 107.
Ordinaire (Dionys), IV, 179, 180.
Ordonneau (Maurice), II, 98.
Orléans (Henri d'), III, 236.
Ormesson (Comte d'), II, 33.
Osiris, III, 266.
Ossian, IV, 341.
Oudin, V, 220, 221.

P

Page (Adèle), I, 293; III, 201.
Pagello (Docteur), III, 79, 85 à 87, 95, 96.
Pailleron (Edouard), IV, 163.
Païva (Mme de), IV, 316.
Paladilhe (E.), IV, 93, 96.
Paladino (Eusapia), III, 223, 224, 226, 227; V, 189 à 198, 207, 208.
Panard, V, 165.
Papet, III, 80.
Papus, III, 209; IV, 294; V, 189.
Parfait (Noël), III, 80, 98; IV, 27.
Pâris (Major), IV, 335, 336.
Parodi (Alexandre), I, 332.
Pasca (Mme), I, 298.
Passy (Frédéric), II, 97, 98; III, 159.
Pasteur (Ed.), II, 319.
Pasteur (Louis), V, 271.
Patrocle (François et Hercule de), IV, 216 à 219, 221, 222, 227, 228, 230, 232. 233.
Patti (Adelina), I, 310, 311.
Paulus, II, 68; IV, 359, 360, 362.
Pearl (Cora), IV, 316.
Pedrotti, IV, 184.
Peladan (Joséphin), IV, 284.
Pellegrin, I, 127, 131.
Pelletier (Général), III, 114.
Pène (Henry de), I, 68; IV, 316.
Pénélope, I, 191; IV, 54.
Pépin (Guillaume), II, 135.
Périclès, V, 177.
Per Lamm, III, 163.
Perrault, IV, 139.
Perrin (Emile), I, 163, 166, 287, 331; II, 152, 154, 171, 280 à 282, 319, 342 à 344; III, 39; IV, 114, 181, 192, 201; V, 56.
Perrot (Irma), V, 151, 152.
Persigny (De), III, 195.
Perugin, V. 44.
Pessard (Hector), I, 57 à 68.
Peyrat (Alphonse), I, 99, 100.
Peyrat (Georges), I, 99.
Pfotzer (Mlle), V, 79.
Pie (Mgr), V, 239.
Pierny (Mlle), II, 323.
Pierre (M. et Mme J.), 283, 292 à 296, 300, 301.
Pierson (Blanche), I, 280, 281.
Pille (Henri), III, 188.
Pils, I, 217.
Pingard (Julia), IV, 77 à 87.
Pion (Père), V, 225 à 228.
Pixérécourt, I, 117.
Plauchut (Ed.), III, 83, 84; V, 289.
Plokhovy (W.-H.), V, 329, 331, 332.
Plumkett, V, 83.
Poë (Edgar), III, 277; IV, 114; V, 90, 94.
Pognon (Mme), III, 155 à 161.

Poilpot, IV, 213 à 217, 222, 226, 233.
Polaire (Mlle), IV, 359, 360.
Polin, III, 203 à 208.
Pompadour (Mme de), II, 336.
Ponchard, IV, 201.
Ponchon (Raoul), I, 172; III, 59.
Poncin (Eugène), V, 137, 141.
Pongerville (De), II, 309.
Ponsard (François), I, 8, 328; III, 197, 198.
Ponson du Terrail, I, 75.
Pontmartin (Armand de), IV, 318, 330, 334.
Porcher (Mme), III, 143.
Porcher, V, 214.
Porel, I, 163; III, 39, 40.
Porto-Riche (Georges de), I, 303.
Potel, IV, 192.
Potocka (Princesse), III, 103, 108.
Potonié-Pierre (Mme), III, 156.
Pottier (Eugène), V, 156 à 166.
Poubelle, I, 261.
Pourtalès (Mme de), IV, 316.
Pouvillon (Emile), V, 182.
Prével (Jules), IV, 199.
Prévost (Marcel), I, 155 à 160.
Prim (Général), I, 219.
Privas (Xavier), V, 144 à 155.
Profilet, V, 261, 264.
Provost, II, 151, 277; III, 179; IV, 95, 159.
Provost-Pourin (Mme), IV, 150.
Puech (Denys), IV, 139 à 146.
Puech (Louis), IV, 143, 144.
Puvis de Chavannes, IV, 111, 119.

Q

Quellien, I, 95.
Quillard (Pierre), IV, 126.
Quinet (Docteur), I, 60.
Quinet (Edgar), II, 117; IV, 27, 34.

R

Rabot (Ch.), III, 308.
Rachel (Mlle), II, 278, 279, 319; III, 179, 184, 200; IV, 95, 346, 350 à 354; V, 210.
Raffaelli (J.-F.), II, 246; IV, 134.
Rameau (Jean), II, 65.
Ranc (Arthur), I, 66; V, 51.
Ratazzi (Mme), IV, 316.
Ravaisson, II, 157.
Ravina, IV, 254.
Raymond, V, 276.
Reber, IV, 195.
Reclus (Elisée), I, 111, 113; IV, 117.
Regnault (Mlle). Voir *Bartet*.
Regnault (Henri), I, 217 à 222.
Régnier, I, 291, 294 à 296; II, 151, 277; IV, 95, 150, 159.
Reichenberg (Suzanne), I, 166, 297; II, 61, 62, 320; III, 74; IV, 157 à 164.
Reinach (Joseph), I, 236; V, 260.
Réjane (Mme), I, 291 à 305; V, 72.
Rembrandt, II, 310; III, 8; IV, 121; V, 113, 121, 198.
Rémusat (De), V, 216.
Renan (Ernest), I, 95 à 101, 147, 194, 197, 198; II, 36, 87, 311, 312, 322; III, 49, 50, 113, 114, 122; IV, 34, 145, 239; V, 305.
Reszké (Jean de), I, 204.
Réty, V, 63.
Retz (Gille de), IV, 102.
Révillon (Tony), I, 76.
Révilly (Mme), IV, 192.
Reynaud (Charles), I, 316.
Ribon (Jean), I, 135.
Ricart (Clodomir), V, 319 à 326.
Richard (Mgr), I, 198.
Richebourg (Emile), II, 14.
Richelieu, I, 271; II, 58; III, 179; IV, 92, 220; V, 54.
Richepin (Jean), I, 88, 171 à 174, 177, 301; II, 68, 76; III, 21 à 28, 54, 59; IV, 237; V, 38, 91, 142, 144.
Richet (Charles), III, 159.
Richter, V, 44.
Rimbault (Eugène), III, 205, 206.
Rivarol, I, 73, 74.
Robespierre, IV, 37.
Robida (A.), IV, 240.
Robin (de Cempuis), III, 158.
Robinson Crusoé, V, 88.
Rochas (Colonel de), III, 221 à 229; IV, 285; V, 189, 190.
Roche (Edmond), II, 292.
Rochefort (Henri), I, 233 à 240; II, 30, 31, 34, 88, 189; III, 75, 195.
Rodin (Auguste), V, 225, 226.
Rœntgen (Docteur), II, 270.
Rogeard, V, 51.
Roget (Général), V, 260, 263, 264.
Rolin (Général), III, 257.
Rollinat (Maurice), V, 86 à 96.
Ronsard, IV, 312.
Roqueplan (Nestor), II, 230; IV, 331, 346.
Rosanne, V, 299.
Rossetti, III, 288.
Rossi, IV, 186.
Rossignol, III, 16.
Rossini, II, 255, 259; IV, 188.
Rostand (Edmond), II, 39 à 47.
Rothschild (De), I, 25.
Rouher, II, 89.
Roujon (Henry), IV, 102, 123, 203, 210.
Rouquette (Abbé), IV, 224.
Rousseau (J.-J.), I, 75; IV, 94.
Rouvière, III, 74.
Roux (Dr), V, 6.
Roybet (Ferdinand), IV, 216.
Royer (Alphonse), III, 292.
Royer (Clémence), III, 121 à 127.
Royer-Collard, III, 49; V, 47.

Rubens, III, 8; IV, 129; V, 334.
Rubini, IV, 184; V, 129, 131.
Rudder (De), III, 49.
Rupp (Henri), V, 117 à 126.

S

Saïd Ali, III, 245 à 248, 250 à 252.
Saint-Albin (De), II, 212.
Saint-Aulaire (De), IV, 79.
Sainte-Beuve, I, 135, 180; II, 125; III, 93, 111 à 119; IV, 25, 36; V, 168, 178, 201.
Sainte-Croix (Camille de), III, 41.
Saint-Georges, II, 58.
Saint-Georges de Bouhélier, IV, 126.
Saint Louis, III, 18; IV, 126, 271, 281; V, 338.
Saint-Omer, II, 316.
Saint-Pierre (Bernardin de), IV, 94.
Saint-Pol-Roux, IV, 123.
Saint-Saëns (Camille), II, 191 à 198; V, 135.
Saint-Simon, II, 123; III, vi; V, 113.
Salis (Gabriel), III, 279 à 281, 283.
Salis (Rodolphe), III, 18, 279 à 281.
Salvandy (De), II, 169.
Salvini, IV, 186.
Samary (Jeanne), II, 275.
Samson, II, 151, 277, 278, 284; III, 177, 179; IV, 95, 164.
Samuel, II, 210.
Sand (George), I, 147; II, 118; III, 71, 79 à 87, 89, 90, 92 à 96, 100, 104 à 106, 117; IV, 56, 117, 118; V, 94, 213, 283 à 301.
Sand (Mme Lina), V, 283, 287, 288.
Sand (M. et Mme Maurice), III, 79, 80, 83; V, 287, 288, 292, 300.
Sand (Solange). Voir *Clésinger*.
Sandeau (Jules), III, 87.
Sapeck, III, 266.
Sarcey (Francisque), I, 13 à 19, 63 à 66, 126, 127, 129, 131, 179, 180, 183, 186, 189, 190, 259, 277, 278, 316; II, 196; III, 42, 46, 47, 288, 301; IV, 26, 160, 161, 180, 305, 351; V, 64 à 73, 157, 158, 183, 267, 269.
Sardou (Victorien), I, 316; II, 292; III, 97, 201, 209, 215; IV, 151, 215; V, 27 à 35, 141, 190 à 193, 197.
Sargent, III, 188.
Saussier (Général), I, 351; II, 81.
Savard, II, 349, 350.
Saxe (Maurice de), V, 287.
Saxe-Weimar (Grand-duc de), II, 191.
Scarron (Mme), V, 50.
Schaunard, II, 144.
Scheffer (Ary), V, 327.
Schiaparelli, V, 189.
Schickler, V, 179.
Schmahl (Jeanne), III, 147 à 154.
Schneider (Hortense), IV, 316; V, 78, 79.
Schnerb, I, 126, 131.
Scholl (Aurélien), I, 69 à 78; II, 225 à 233; IV, 316, 318, 330, 332, 334; V, 78.
Schumann, I, 241.
Scribe (Eugène), I, 7; II, 159, 214; III, 159; IV, 90, 114, 332, 350; V, 12, 269.
Sedaine, IV, 178.
Séjour (Victor), I, 58.
Séverine, II, 3 à 16, 125.
Sévigné (Mme de), II, 123; IV, 158; V, 200.
Sèze (Aurélien de), III, 86, 95.
Shakespeare, I, 161, 322, 337; II, 242; III, 3, 6, 73 à 75, 287, 291; IV, 50.
Siegfried (Mme), IV, 306.
Sigaux (Jean), V, 167.
Silvain (Mme), IV, 177, 178.
Silvain, IV, 175 à 182.
Silvestre (Armand), II, 37; III, 83; IV, 181.
Simon (Jules), I, 347; III, 64, 65, 265, 269; IV, 23.
Siraudin, I, 76.
Skander bey, V, 33 à 35.
Sloane (William), IV, 134.
Sohlman, III, 163, 164, 170.
Soliman, V, 34.
Sontag, V, 129.
Soulary (Joséphin), II, 52; V, 167.
Souvarof, V, 146, 215.
Spachmann, III, 97.
Spencer (Herbert), I, 111.
Spoelberch de Lovenjoul, III, 89 à 100, 182; V, 226, 283, 300.
Spuller (Eugène), I, 66.
Staël (Mme de), IV, 320.
Stamaty, III, 103.
Steinlen, III, 13, 18.
Stendhal, II, 30; V, 38, 39, 42.
Stirbey (Mme de), III, 103.
Stirling (Mlle), III, 107, 108.
Stolz (Mme), IV, 316, 348.
Stoullig (Edmond), II, 158.
Strafford (Lord et lady Mary), IV, 303.
Strauss (Johann), I, 282; IV, 320.
Sue (Eugène), V, 275, 276, 278.
Sully Prudhomme, I, 31, 32, 88, 350; II, 52, 56, 309, 312; III, 225; IV, 72, 124; V, 168, 173 à 177, 189.
Suttner (Mme Bertha de), III, 166, 167, 173.
Swinburne, III, 288.
Sylburn (Lady de), V, 242.
Sylva (Carmen), III, 188.

T

Taglioni, V, 179.
Taine (Hippolyte), II, 55; III, 53, 57, 63, 65, 67; IV, 26, 34; V, 38, 39, 43.
Tallenay (Marquise de), III, 143.
Talleyrand, II, 25.
Talma, II, 319; III, 203.
Tamagno, IV, 183 à 189.
Tamberlick, IV, 348.
Tamburini (Docteur), III, 223.
Tanagra, V, 37.
Tattet (Alfred), III, 36.
Tellier (Jules), I, 31.
Tennyson (Lord), I, 314.
Tétard (Victor), III, 261.
Teulet (Edmond), V, 144.
Thalberg, III, 103, 104.
Thèbes (Mme de), IV, 291 à 301.

Théo (Mme), IV, 359, 360.
Théocrite, I, 143; II, 11; IV, 142.
Thérésa (Mme), II, 161, 162; III, 206; V, 137 à 143.
Theuriet (André), I, 137 à 153, 155; II, 307.
Thiboust (Lambert), I, 122, 123; IV, 254; V, 76, 315.
Thierret (Mme), V, 79.
Thierry (Édouard), I, 134, 296; III, 182; IV, 160; V, 71.
Thiers, II, 88, 285; IV, 34, 78, 80.
Thomas (Ambroise), II, 231; III, 240; IV, 195, 199; V, 56.
Thomassin (Général), III, 223, 226, 227.
Tisserand, V, 203.
Tissier (Mme), III, 31 à 33.
Tissot (Charles), V, 112.
Tolstoï (Léon), I, 45; V, 4.
Toulouse-Lautrec, III, 11.
Tourgueneff, I, 48.
Touroude, I, 328.
Trarieux, III, 159.
Trimouillat (Pierre), III, 282; V, 151, 152.
Troubat (Jules), III, 111 à 113, 115 à 117, 119.
Turgot, V, 54.

U

Urbain v, I, 205.
Uzès (Duchesse d'), II, 189.

V

Vacquerie (Auguste), I, 79 à 86; III, 77, 180; V, 147.
Vadé, V, 165.
Valabrègue (Albin), II, 93 à 99.
Valabrègue (Antony), I, 177.
Valadon (Emma). Voir *Thérésa*.
Vallès (Jules), II, 4, 6, 15; V, 162.
Valois (le dernier des), IV, 271 à 273, 277, 280.
Van Dyck, II, 50; IV, 133, 137; V, 113.
Varigny (C. de), III, xi.
Varney (Lucien), IV, 320.
Velazquez, II, 50; V, 113.
Verdi (Giuseppe), IV, 185, 186, 188.
Verlaine (Paul), II, 50; IV, 121; V, 150, 154.
Veraorel, I, 61.
Verne (Jules), IV, 111 à 120.
Vernet (les), IV, 77.
Vernet (Carle), II, 257.
Vernet (Horace), I, III, 254.
Verteuil, II, 319.
Veuillot (Louis), V, 139.
Viardot (Pauline), V, 127 à 136.
Vibert, I, 299.
Victoria (Reine), IV, 249, 303; V, 199.
Vigny (Alfred de), I, 139; II, 168; IV, 78, 80; V, 169.
Villé, III, 308.
Villebois-Mareuil, V, 331, 342, 345.
Villemer (Marquise de), II, 275, 281; III, 139.
Villemessant (H. de), I, 58, 75; II, 247, 248; III, 330; V, 140.
Villemot (Auguste), IV, 161, 316.
Villiers de l'Isle-Adam, IV, 124.
Vinci (Léonard de), II, 198; V, 44, 109, 122.
Virieu (Henri de), II, 102.
Vitu (Auguste), I, 133.
Vivier (Eugène), III, 266; IV, 245 à 255, 316.
Vladimir (Grand-duc), III, 16, 17.
Vogüé (M. de), V, 47.
Voltaire, I, 62, 66, 129, 269; II, 35, 184; III, 214; IV, 106, 170; V, 28, 154, 193.

W

Wagner (Richard), I, 72, 111, 335; II, 263, 292, 293; III, 103; IV, 188, 197, 332, 349, 350, 357.
Waldeck-Rousseau, II, 129 à 134; III, 188.
Walter-Scott, I, 28.
Watteville (Baron de), III, 223, 226, 227.
Weber (Johannes), V, 129.
Weiss (J.-J.), I, 130, 171, 321; III, 49, 50; IV, 26; V, 38.
Wellington (Duc de), IV, 250.
Westminster (Lord), IV, 304, 308.
Wielhorski (Comte de), IV, 251.
Wilde (Oscar), III, 292.
Wilder (Victor), I, 72, 73.
Wilhelmine (Reine), V, 327, 328, 333.
Willette (Adolphe), III, 280.
Willy, III, 265.
Winterhalter, IV, 316.
Wolff (Albert), IV, 316, 330, 333, 346; V, 86, 92.
Wyndham, IV, 309 à 312.

X

Xanrof (Léon), I, 191; II, 19, 162, 163; IV, 361.
Xantippe, V, 66.

Z

Zeldenrust, III, 308.
Zola (Emile), I, 21, 22, 48, 152; II, 345, 351; III, 43, 60, 65, 288; IV, 76, 101, 102, 267 292.
Zorn, III, 188.

TABLE DES MATIÈRES

. le vicomte François de Curel..... 1
ne leçon de vaudeville..... 10
. Eugène Brieux, dramaturge..... 18
es années d'enfance de M. Victorien Sardon..... 27
âme nouvelle de Paul Bourget..... 36
. Henry Fouquier..... 45
. le directeur du Conservatoire..... 55
es livres de Sarcey..... 64
a vie et le caractère de Jacques Offenbach..... 74
aurice Rollinat, pêcheur de truites..... 86
'atelier de Léon Gérôme..... 97
ne heure d'esthétique avec M. Benjamin Constant..... 107
'ami du peintre..... 117
me Pauline Viardot..... 127
e café chez Thérésa..... 137
e Prince des chansonniers..... 144
eux chansonniers : Gustave Nadaud et Eugène Pottier... 156
nacréon..... 167
I. Franc Nohain, poète amorphe..... 180
ne soirée avec Eusapia Paladino..... 189
es aventures d'un astronome..... 198

utour de Balzac :
I. Un ami de Balzac..... 209
II. Les « ennemis » de Balzac..... 218
III. La vallée du Lys..... 222

œurs normandes :
I. Le doyen des pompiers de France..... 229
II. Le maire, l'instituteur, le curé..... 236

Sensations d'un passant :
I. M. et Mme Lebrun-Renaud..... 250
II. Propos de table..... 257

Le théâtre en province : le *Juif Errant* à Vichy..... 266

Autour de George Sand :
I. Le ferblantier de George Sand..... 283
II. Une chaumière et un cœur..... 292

Chez l'inventeur du « Point d'ironie »..... 302
M. Lassouche, marchand de curiosités..... 310
M. Clodomir..... 319
Le Boer de Dordrecht..... 327
Le Président prie..... 336
La tête de Krüger..... 342

INDEX GÉNÉRAL DES *Portraits intimes*..... 347

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 128-1901.

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Homère (M. Croiset).
Tragiques Grecs : *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide* (P. Girard).
Cicéron (P. Monceaux).
Virgile (A. Waltz).
Dante (A. Valentin).
Shakespeare (E. Legouis).
Rabelais (Ed. Huguet).
Mme de Sévigné (René Doumic et L. Levrault)
Bossuet (A. Gazier).
Fénelon (M. Cagnac).
Fontenelle (H. Potez).
Lesage (P. Morillot).
Marivaux (F. Vial).
Jean-Jacques Rousseau (S. Rocheblave).
Voltaire (F. Vial).
Diderot (G. Pellissier).
Buffon (P. Bonnefon).
Beaumarchais (P. Bonnefon).
Gœthe (P. Lasserre et P. Baret).
Schiller (L. Roustan).
Joseph de Maistre (H. Potez).
Mme de Staël (S. Rocheblave).
Chateaubriand (S. Rocheblave)
Stendhal (H. Parigot).
Balzac (G. Lanson).
Thiers (G. Robertet).
Mignet (G. Weill).
Guizot (Mme Guizot de Witt).
Michelet (Ch. Seignobos).
Henri Heine (L. Roustan).
Victor Cousin (T. de Wyzewa).
Sainte-Beuve (H. Bernès).
R. P. Gratry (M. Pichot).
Alfred de Musset (Paul Sirven).
Prosper Mérimée (H. Lion).
Alexandre Dumas (H. Parigot).
Emerson (M. Dugard).
Dickens (B.-H. Gausseron).
Théophile Gautier (P. Sirven).
George Sand (S. Rocheblave).
George Eliot (H. Hovelaque).
Gustave Flaubert (G. Lanson).
Ernest Renan.
J.-M. Guyau (A. Fouillée).
Carlyle (É. Masson).
Tourgueneff (R. Candiani).
Alphonse Daudet (G. Toudouze).
Auteurs Arabes (L. Machuel).

PAGES CHOISIES DES AUTEURS CONTEMPORAINS

René Bazin (D. Netterlé).
Jules Claretie (H. Bonnemain).
Anatole France (G. Lanson).
E. et J. de Goncourt (G. Toudouze).
Pierre Loti (H. Bonnemain).
Hector Malot (Georges Meunier).
André Theuriet (H. Bonnemain).
Tolstoï (R. Candiani).
Émile Zola (Georges Meunier).

3677. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 6-22

IS ÉCRIVAINS

'iand (S. Rocheblave)
H. Parigot).
Lanson).
Robertet).
Veill).
Guizot de Witt).
. Seignobos).
(L. Roustan).
ı (T. de Wyzewa).
(H. Bernès).
M. Pichot).
et (Paul Sirven).
ée (H. Lion).
ıs (H. Parigot).
ard).
ıusseron).
· (P. Sirven).
Rocheblave).
ovelaque).
. Lanson).

ellée).

ni).
oudouze).

IINS

).
nier).
'ain).

DEC 13 1932

DEC 13 1932